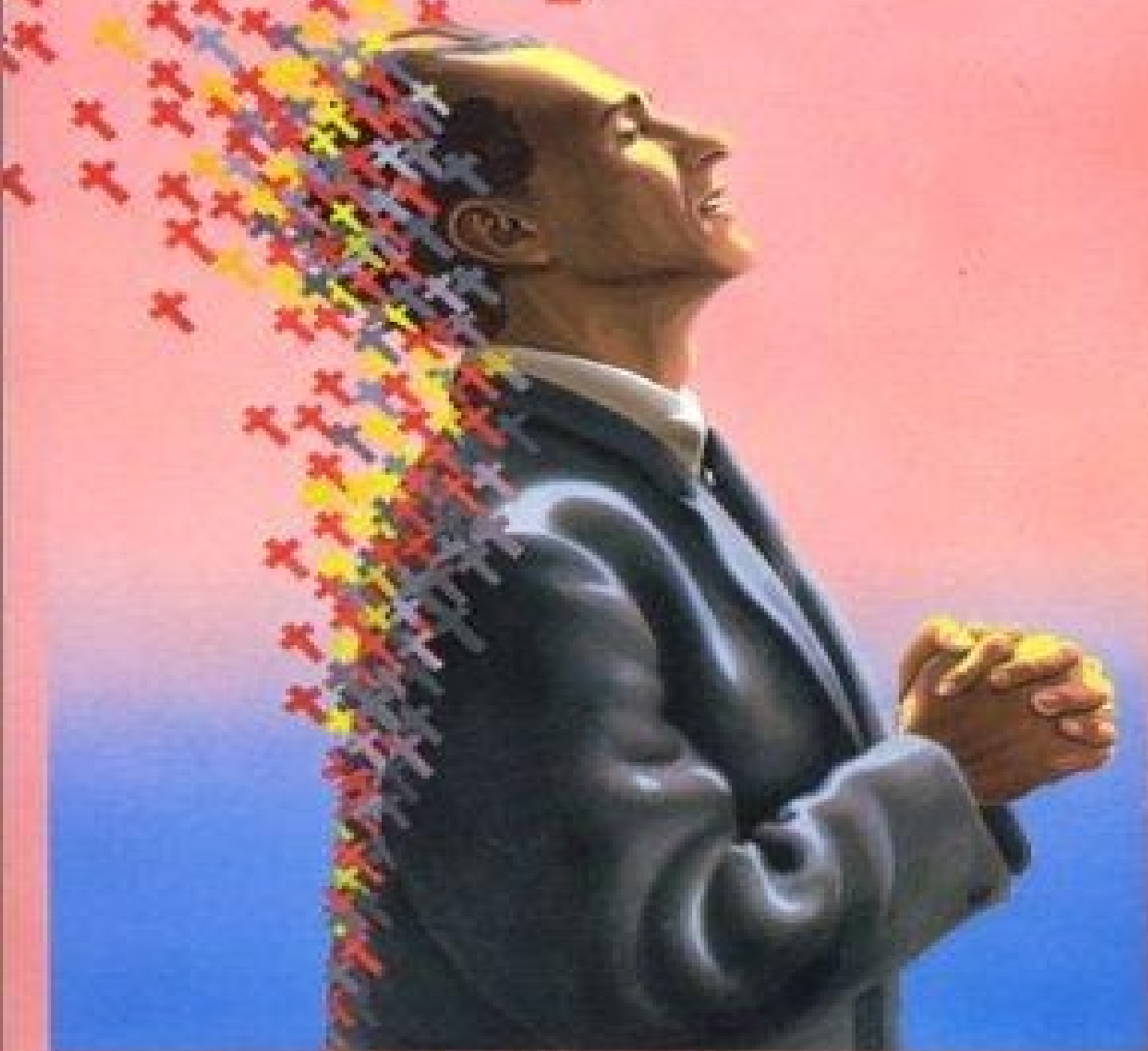


PATRICIA HIGHSMITH

*Ces gens qui frappent
à la porte*



CALMANN - LEVY

PATRICIA HIGHSMITH

**CES GENS QUI FRAPPENT
À LA PORTE**

Traduit de l'Américain
par Marie-France de Paloméra



Titre original : *People who knock on the door*

© Patricia Highsmith, 1983
© Éditions Calmann-Lévy, 1983
pour la traduction Française

D'un geste soigneusement calculé, Arthur lança le caillou. Celui-ci ricocha six ou sept fois avant de s'enfoncer dans l'eau de l'étang, où il laissa des cercles dorés. Aussi doué que lorsqu'il avait dix ans, songea-t-il, dix ans étant l'âge où il réussissait mieux certaines choses, du patin à roulettes en arrière, par exemple. Maintenant, il en avait dix-sept.

Il ramassa son vélo et, tout en le poussant, se dirigea vers chez lui. Aujourd'hui était un jour différent. Cet après-midi avait fait de lui quelqu'un d'autre et il se rendit compte que pour l'instant, il craignait de trop y réfléchir.

Et Maggie ? Était-elle heureuse aussi ? Il n'y avait pas dix minutes, elle lui avait souri en lui disant, presque comme d'habitude : « Salut, Arthur. À bientôt ! »

Il regarda sa montre. Cinq heures trente-sept. Quelle heure idiote et assommante ! C'était idiot de mesurer le temps ! Le soleil de mai lui caressait le visage, la brise lui rafraîchissait le corps sous sa chemise. Cinq heures trente-sept. Cela voulait dire qu'on allait dîner dans une heure environ, que son père rentrerait vers les six heures, saisi le journal du soir et se laisserait choir dans le fauteuil vert du salon. Robbie, son frère, serait là en train de boudier ou alors de piquer une crise en racontant la dernière injustice dont il aurait été victime en classe. D'une secousse, Arthur dégagea sa roue avant, puis souleva la roue arrière pour passer au-dessus d'une branche qui était tombée au milieu de la rue.

Ses parents lui trouveraient-ils quelque chose de changé ? Maggie se posait-elle la même question ?

S'il devait compter ses sorties avec Maggie Brewster, cela ne faisait jamais que la seconde, et encore ce n'était devenu une réalité qu'à trois heures moins cinq, quand Maggie lui avait demandé après le cours de biologie : « Tu sais ce dont Looger veut parler, avec son dessin du plasmodium ? » « De son cycle de vie, avait répondu Arthur. Il ne tient pas à ce qu'on le recopie dans un schéma, au cas où on en trouverait un. Il nous a montré la forme qu'il avait. Il veut être sûr qu'on a compris la reproduction par les spores. » Si bien qu'Arthur lui avait proposé de l'aider et était allé jusque chez elle à bicyclette. Maggie avait sa voiture. Elle était arrivée la première. Dans sa chambre, en haut de la maison de ses parents, il avait dessiné en une dizaine de minutes le cycle de vie du parasite vecteur de la malaria. « Je suis sûr que ça ira comme ça, dit-il. Quand je dessinerai le mien, je ferai l'inverse. » Puis il s'était levé du bureau de Maggie, et la jeune fille se tenait tout près de lui. Les moments qui avaient suivi étaient trop étonnants ou incroyables pour qu'il essaie d'y repenser maintenant. C'était plus facile de se rappeler le premier rendez-vous avec Maggie six jours plus tôt ; ils étaient simplement allés au cinéma, voir un film de science-fiction. Pendant la projection, il n'avait même pas osé lui prendre la main. Mais Maggie était une fille comme ça, du moins en avait-il l'impression. Il n'avait pas voulu risquer de tout gâcher en lui prenant la main dans le noir et

en l'obligeant à retirer la sienne parce qu'elle n'en avait pas envie. Avec le recul, Arthur comprenait qu'il était amoureux de Maggie depuis au moins deux semaines. Et à en juger par ce qui venait de se passer, elle était amoureuse de lui. Merveilleux, incroyable !

Arthur rangea son vélo dans le garage et entra dans la cuisine.

« Salut, maman ! Il capta des effluves de jambon en train de rôtir.

— Bonjour, Arthur... Gus vient d'appeler. » Sa mère, qui remuait quelque chose sur le feu, se retourna : « Je lui ai dit que tu rentrerais d'une minute à l'autre. Il devait être dans les cinq heures. »

Arthur songeait à acheter à Gus une bicyclette.

« Rien d'important. Merci maman. »

Il vit qu'au salon son père occupait déjà son fauteuil.

« Bonsoir, frérot ! Comment nous portons-nous aujourd'hui ? » demanda-t-il à la silhouette osseuse en short qu'il croisa dans le vestibule.

Robbie sursauta :

« Ça va », répondit-il. Il avait une palme à un pied et tenait l'autre à la main.

« Heureux de l'apprendre », dit Arthur en se dirigeant vers le cabinet de toilette. Il se passa la figure sous l'eau froide, se redonna un coup de peigne et s'examina dans la glace. Ses yeux, d'un bleu tirant vers le gris, n'avaient pas changé, pensa-t-il. Il redressa le col de sa chemise et sortit.

« Bonsoir, papa, dit-il en pénétrant dans le salon.

— Mm... soir. » Son père se retourna à peine pour lui jeter un coup d'œil par-dessus son épaule droite. Le *Chalmerston Herald* était déployé devant ses yeux.

Richard Alderman était courtier en assurances sur la vie et plans de retraite ; il représentait Héritage Life, une société qui avait ses bureaux à l'autre bout de la ville, à six kilomètres de là. De l'avis de son fils, c'était un homme dur au travail et plein de bonnes intentions, mais depuis un an environ, Arthur commençait à penser que son père vendait du rêve à ses clients, des promesses d'un avenir qui pouvait très bien ne jamais exister. L'argument clé de son père, il le savait, était le suivant : un travail acharné et une épargne scrupuleuse, associés à l'évasion fiscale et aux plans de retraite non imposables, payaient. Ces temps derniers, Arthur avait beaucoup entendu parler de l'inflation, un mot que sa mère prononçait chaque fois qu'elle rentrait des courses, mais quand Arthur abondait dans son sens, son père lui faisait remarquer que les gens qui investissaient dans Héritage payaient moins d'impôts et avaient des conjoints ou des enfants sur qui reverser leur assurance : de ce fait, ils ne perdaient rien. Sauf la valeur du dollar, pensait Arthur. Lui était partisan d'investir dans la terre et les objets d'art, ce qui ne diminuait en rien la vertu ou la nécessité de travailler dur. Certaines de ces préoccupations s'attardèrent un instant dans son esprit : à supposer que Maggie et lui s'aiment suffisamment pour avoir un jour envie de se marier ? Les Brewster avaient plus d'argent que ses parents. C'était là une réalité gênante.

Un hurlement de Robbie, dont la voix aiguë attendait encore de muer, le tira de sa rêverie.

« Je suis capable d'y arriver si on me fiche la paix ! criait-il.

— Aaar... thur ? appela sa mère. Le dîner est servi.

— On dîne, papa, répercuta Arthur à son père au cas où celui-ci n'aurait pas entendu.

— Oh, hum. Merci. »

Richard se leva et regarda vraiment son fils pour la première fois de la soirée.

« Dis donc, Arthur, on dirait que tu as encore pris un centimètre ou deux aujourd’hui.

— Tu crois ? » Arthur n’était pas convaincu, mais l’idée ne lui déplaisait pas.

La table occupait un côté de la grande cuisine, près d’un banc fixé à la cloison qui séparait celle-ci de l’entrée. Il y avait une chaise à chaque extrémité.

Le père d’Arthur parla de son travail car Loïs venait de lui demander comment s’était passée la journée. Il parla aussi de garder « bon moral et respect de soi-même », une phrase qui revenait souvent dans sa bouche.

« Il existe toutes sortes de trucs, déclara-t-il avec un regard en direction d’Arthur, pour se convaincre que la journée a été bonne, pour se féliciter d’un petit succès, ou du moins essayer. Le désir de faire mieux est inhérent à la nature humaine. Mais c’est du vent à côté d’un magot rondet à la banque ou d’un investissement qui croît d’année en année... »

Ou d’une fille contre soi, pensa Arthur. Incomparable pour garder le moral. En face de lui, sa mère était égale à elle-même : cheveux châtons coupés court, ni vraiment coiffés ni vraiment décoiffés, un visage plutôt rond, peu maquillé, où s’annonçaient les rides, avec de légères poches sous les yeux, un visage intelligent et heureux, au demeurant, qui écoutait avec une attention polie le monologue monotone de son père.

Robbie mangeait avec obstination les morceaux de jambon rôti qu’il avait coupés. Il était gaucher. Ses sourcils blonds étaient froncés sous un front lisse de bébé, comme si manger représentait pour lui une corvée, malgré son formidable appétit. Il avait un torse étroit ; en été, quand il se promenait dans un short serré par un élastique à la taille, on voyait ses côtes, et des muscles aussi minces que des fils apparaissaient sur son abdomen quand il se mettait en colère ou quand il hurlait.

« On dîne palmes aux pieds aujourd’hui ? » demanda Arthur à son frère.

Robbie leva son regard gris et cligna des paupières.

« Et alors ?

— Tu comptes t’entraîner dans la baignoire ce soir ?

— On a piscine demain et j’en ai besoin, répliqua Robbie.

— Je t’imagine en train de monter dans l’autobus. Flop, flop, flop. »

Arthur s’essuya la bouche avec une serviette en papier.

« Arthur, je t’en prie, arrête, dit leur mère.

— J’allais dire, continua Richard, que le rapport des ventes d’actions – des valeurs immobilières de projets municipaux – est très intéressant pour nous, Loey. Avec une jolie commission, faut-il le préciser.

— Mais je ne comprends pas à qui tu les vends, dit Loïs. Les gens qui ont déjà une assurance sur la vie achètent aussi ces actions ?

— Oui, souvent. Ceux qu’il convient d’appeler de petites gens, pas des millionnaires. J’allais dire que mes clients sont de petites gens, mais ce n’est pas toujours vrai. Cinquante mille dollars par-ci, par-là, tu comprends, ils peuvent se le permettre – ou s’engager à les verser – si je sais m’y prendre et si ce que je leur propose leur convient. »

Sa mère posa une autre question et Arthur se laissa aller à ses pensées. Son père parlait de

nouveau de « garantie ».

Lui se sentait parfaitement en sécurité à ce moment précis, pas forcément à cause de son livret de caisse d'épargne où il y avait juste un peu plus de deux cents dollars, mais l'argent n'était pas tout, n'est-ce pas ?

« Papa, dit-il, la confiance en soi est une forme de garantie aussi, non ? C'est un peu comme le respect de soi, tu ne crois pas ? Ce dont tu parles toujours.

— Oui, je suis d'accord avec toi. C'est en partie psychologique. Mais un revenu stable et qui grossit, si modeste soit-il... » Richard parut gêné par son propre sérieux, jeta un coup d'œil à Lois et lui serra le poignet. « Et une vie, un foyer sans histoire, dans la crainte de Dieu... ça aussi c'est une garantie, n'est-ce pas, Loey ? »

Le téléphone sonna.

« Excusez-moi », dit Arthur.

Robbie se leva pour le laisser se glisser hors du banc.

« Allô ?

— Bonjour », répondit la voix douce de Maggie, et il sentit un agréable petit choc de surprise.

« Je t'appelle d'en haut parce qu'il me reste une minute avant d'aller dîner. Je... je pense que tu es un type très chouette. »

Arthur ferma très fort les yeux.

« Je crois que je t'aime.

— Peut-être que je t'aime, moi aussi... C'est une chose très grave à dire, tu ne trouves pas ?

— Si.

— À demain. » Elle raccrocha.

Arthur revint dans la cuisine, le visage solennel.

« C'était Gus », dit-il.

Il n'était pas encore neuf heures quand il monta se coucher. Le western du programme du soir, à la télévision, ne lui disait rien. Sa mère avait annoncé qu'elle allait faire un peu de raccommodage ; son père regarderait un moment la télévision, puis irait dans son bureau attendant au salon, où il farfouillerait dans ses dossiers jusque vers onze heures.

Sa chambre le frappa par sa laideur et son désordre ; il ramassa une paire de chaussettes qui traînait par terre et la lança en direction du placard. Son regard tomba sur les fanions accrochés au mur comme s'il les voyait pour la première fois. Il pourrait bientôt se débarrasser de celui de Chalmerston High School orange et blanc. D'ailleurs, pourquoi ne pas le faire tout de suite ? Il ôta avec soin les trois punaises et laissa tomber le fanion dans la corbeille à papier. Inutile de retirer celui, bleu blanc, de Columbia, puisqu'il irait à l'université en septembre, et puis Columbia, cela faisait sérieux, adulte. Il s'inscrirait en biologie, ou peut-être en microbiologie. La zoologie l'intéressait aussi, cependant, ainsi que l'évolution des formes animales. Il serait obligé de faire un choix s'il voulait se spécialiser, et il le regrettait.

Maggie ! Le simple fait de penser à elle déclencha en lui une délicieuse petite secousse, comme un peu plus tôt sa voix au téléphone. Au cours des semaines passées, depuis qu'il avait remarqué Maggie en classe, Arthur l'avait jugée bêcheuse, peut-être un peu snob, difficile à approcher. À Chalmerston High School, quatre-vingt-dix pour cent des filles

paraissaient suprêmement assommantes, dix pour cent couchaient à droite et à gauche et s'en vantaient, et vingt pour cent les imitaient sans doute, mais avec plus de discrétion. Celle qui en faisait le plus étalage était Roxanne qui, malgré son air à demi-gitan, n'était même pas à demi italienne. Maggie ne leur ressemblait pas. Elle avait l'avantage d'être jolie, ravissante en fait, et elle ne couchait certainement pas avec n'importe qui. Ce qui s'était passé avec elle cet après-midi-là était absolument autre chose que de sortir avec Roxanne, par exemple, après un soda au drugstore, accompagné d'une ou deux autres filles et de leurs copains qui savaient justement, par le plus grand des hasards, que les parents de l'une ou de l'autre seraient absents ce jour-là. Et de toute façon, la moitié du temps, dans ces rencontres tumultueuses, il ne se passait pas grand-chose ; des enfantillages vite oubliés.

Mais Maggie, elle, ne serait pas oubliée, car avec elle, c'était sérieux.

Arthur se déshabilla, enfila son pyjama et s'allongea sur son lit avec son livre de géographie ouvert. Il avait un oral le lendemain.

Du salon, il entendit Robbie pleurnicher avec une note de provocation dans la voix ; il y eut un bruit sec, puis le silence. Sa mère n'aurait jamais giflé Robbie ; peut-être avait-elle abattu avec impatience un magazine sur la table. Une scène revint à la mémoire d'Arthur : Robbie, à sept ans environ, braillant comme un veau parce qu'une petite fille avait marché en plein sur son sandwich à un pique-nique. On n'avait pas réussi à le consoler, même avec un autre sandwich. Il était devenu pourpre, il avait trépigné, les pieds nus, en brandissant ses poings dans un mouvement tendu, saccadé, et Arthur revoyait les veines de chaque côté de son cou, gonflées, prêtes à éclater.

Il prit un morceau de papier et un stylo bille et écrivit :

Maggie adorée,

Merci d'avoir appelé ce soir. Je voudrais encore t'embrasser. Je t'aime. Je pense ce que je dis.

A.

Après avoir écrit cela, il se sentit plus calme. Demain, il lui ferait passer le mot sans problème, sans que personne les épie, lui et Maggie, ou fasse de réflexions grossières. Cette idée aussi lui était agréable.

*

**

Chalmerston High School était un bâtiment rectangulaire en pierre beige ; il s'élevait au milieu de chênes et de tulipiers qui étaient déjà là avant sa construction. Un gymnase voûté partait de l'arrière du bâtiment comme une abside et était presque constamment utilisé dans la journée par les garçons et les filles, et réservé au moins trois soirées par semaine au basket ou aux matches qui opposaient l'équipe de Chalmerston à celles d'autres établissements.

Arthur déposa sa bicyclette dans un râtelier, au milieu d'une bonne centaine d'autres.

« Salut, Stevey ! » dit-il avec un geste de la main vers un garçon grand et bouclé. Il monta quatre à quatre les larges marches de pierre et pénétra dans le hall couvert d'affiches, rempli à cette heure-là de filles et de garçons bruyants, qui tuaient le temps en attendant que la cloche de 8 h 55 les expédie dans leurs salles de cours pour l'appel.

Ce fut seulement un peu avant 11 heures qu'il vit Maggie, quand les étudiants remplirent les couloirs pendant l'intercours. Il repéra les cheveux châtain clair raides, la silhouette élancée, les épaules droites. Elle était plus grande que la plupart des filles, presque aussi grande que lui.

Il la rattrapa.

« Ça va ? »

De sa main libre – l'autre tenait ses livres et ses classeurs – Arthur chercha dans sa poche le billet plié.

« Très bien. Et toi ? »

Il s'était attendu à ce qu'elle dise quelque chose d'inhabituel. Son regard suivit la ligne de ses seins, qu'il savait tenus par un soutien-gorge, sous sa chemise blanche, descendit jusqu'au pantalon de velours brun rouille, puis revint au visage.

« Je t'ai apporté ça. » Il fourra le morceau de papier plié dans sa main tendue. « Juste un petit mot.

— Merci. Je vais... »

Un étudiant la bouscula. Elle mit le billet dans la poche de son chemisier.

« Tu passes au drugstore vers trois heures ?

— Peut-être. Oui, entendu. »

Arthur eut l'impression que son sourire était simplement poli et le regard rapide qu'elle lui lança, timide. Avait-elle honte à cause de la veille ? Regrettait-elle ?

« Bon, alors on se voit à trois heures. »

Arthur aurait pu lui parler de nouveau à midi, à la cantine, mais le temps qu'il récupère son plateau, il vit qu'elle s'était assise avec au moins quatre autres filles à une table d'angle, au fond de la salle. Il trouva une place libre à l'une des grandes tables du milieu et s'assit.

« Salut, Art ! »

Gus se matérialisa soudain à côté d'Arthur, debout, un plateau dans les mains.

« Dis donc, vieux, tu ne voudrais pas te pousser un peu ? » demanda-t-il au type assis à la droite d'Arthur.

« Tu ne m'as pas appelé, hier ?

— J'ai été retenu. Désolé.

— Toujours intéressé ? Trente sacs ?

— Et comment ! »

Ils convinrent qu'Arthur passerait dans l'après-midi, à 5 heures, chez Gus, pour prendre la bicyclette. En sortant de cours, Gus devait filer directement travailler pendant au moins une heure chez quelqu'un. Du bricolage. Arthur savait qu'il lui arrivait même de faire des ménages. Ils étaient cinq enfants chez Gus – l'aîné – et ceux qui étaient assez grands devaient effectuer de petits travaux pour se faire un peu d'argent. Arthur n'éprouvait qu'une vague admiration à leur égard, bien que ce fût exactement le genre de chose qu'aurait louée son père : trimer comme autrefois sur des tâches désuètes et connaître la valeur du moindre dollar. Quand il lui était arrivé d'effectuer de menus travaux pour les voisins, on lui avait permis de garder ce qu'il avait gagné. Arthur enviait aussi à Gus sa haute taille, quoique Gus

n'eût rien d'autre de particulièrement remarquable : des cheveux d'un blond filasse, un visage banal aux traits assez doux, et des lunettes dont il ne pouvait se passer. Physiquement, il était bien bâti, mais Arthur savait que les filles ne le regardaient jamais deux fois. À cet égard, il se sentait en meilleure position que Gus Warylesky. Il n'était pas possible, absolument pas possible, d'imaginer Gus avec une fille !

Il était juste un peu plus de trois heures quand Arthur arriva au Red Apple, que tout le monde appelait le drugstore. Maggie n'était pas encore là, à la différence des piliers habituels de l'endroit – plusieurs types plutôt tarés, comme Toots O'Rourke, un joueur de football ⁽¹⁾, et bien sûr Roxanne ; elle virevoltait autour des tabourets du bar et faisait des effets avec une jupe rose froncée qui aurait eu sa place dans *Carmen*. Les types riaient fort et la tripotaient au passage, et cette idiote gloussait comme si elle écoutait une histoire drôle sans fin. Ni Arthur, ni Maggie, il en aurait mis sa main au feu, ne fréquentaient le drugstore. Les milk-shakes coûtaient cinquante *cents*, la portion de tarte aux pommes quarante-cinq, bien qu'elle fût bonne et maison. Le café était une pure lavasse. Le Red Apple, avec un esprit d'à-propos laborieux, avait la forme d'une pomme ronde peinte en rouge à l'extérieur et surmontée d'une tige, et c'est pourquoi tout le monde l'appelait le drugstore. Maggie fit enfin son entrée, avec son sac de livres et un blouson en jean.

« On se met là ? » dit Arthur en indiquant une table qu'il s'était réservée dans un coin de la salle. Il lui demanda ce qu'elle prenait – un soda à la fraise – et dit au garçon du comptoir de lui servir la même chose, bien qu'il n'aimât pas tellement les fraises.

« Tu es très jolie aujourd'hui, dit-il à Maggie une fois qu'ils furent assis.

— Merci pour ton mot. »

Les pieds d'Arthur changèrent de position sous la table.

« Oh, ça... »

Maggie le regarda comme si elle pensait à quelque chose et pesait le pour et le contre, comme si elle avait dans l'idée de lui dire qu'elle voulait ne pas aller plus loin.

« Il s'est passé quelque chose ? demanda Arthur. Tes parents ? »

Maggie ôta la paille de ses lèvres.

« Oh non... Pourquoi ? »

Un cri aigu de fille domina la musique du jukebox.

« Cette Roxanne ! s'exclama Maggie en riant.

— Elle est cinglée. » Arthur éprouva un pincement de honte. Quelques mois plus tôt, il avait été rudement accroché par Roxanne – le temps d'une semaine ou deux – la pute de la ville ! Il se racla la gorge :

« Tu es libre samedi soir ? Il y a un film... pas forcément super : À moins qu'on aille danser au Stomps.

— Non... mais c'est gentil de l'avoir proposé, Arthur. J'ai besoin d'un peu de temps pour... d'être seule pour... »

Arthur se sentit rejeté.

« Peut-être que tout simplement tu ne veux plus me voir.

— Non, je n'ai pas dit ça. Seulement, hier... C'est la première fois que ça m'arrive. »

Comment fallait-il prendre cette phrase ? Elle regrettait ? Elle était un peu choquée ? Pour

lui aussi, c'était la première fois, mais ça, il n'était pas près de le lui avouer.

« Bon... eh bien... tu n'as pas besoin de me préciser quand, mais ça me ferait plaisir de savoir que je peux te revoir. Qu'on puisse sortir ensemble.

— Je ne sais pas. Mais je te le dirai. »

Ces derniers mots parurent encore plus menaçants à Arthur.

« O.K. », fit-il.

Le mardi de la semaine suivante, Robbie attrapa l'amygdalite la plus virulente qu'eût jamais vue le Dr. Swithers de sa longue carrière, et il dut être hospitalisé à l'United Memorial Hospital de Chalmerston. Arthur apporta un supplément de glaces à son frère et utilisa pour se rendre à l'hôpital sa bicyclette d'occasion nouvellement acquise. Dans les couloirs de l'école, il chercha en douce Maggie du regard en veillant à ce qu'elle ne le remarque pas de peur de l'agacer ; mais on aurait dit que ses yeux avaient le chic pour la repérer malgré lui dans la foule. Et puis, le vendredi après-midi, il se retrouva presque face à face avec elle dans un couloir ; comme il allait marmonner « Salut » et s'éloigner, elle l'arrêta.

« On peut se voir, si tu en as envie. Je suis désolée d'avoir été si...

— Ça n'a pas d'importance. Tu veux dire... samedi, peut-être ? Demain soir ? »

Elle acquiesça. Il lui téléphonerait à sept heures et ils iraient dîner quelque part.

Le moral d'Arthur remonta en flèche et retrouva le niveau qui avait été le sien dix jours plus tôt, le fameux après-midi. Le souvenir de la jolie chambre de Maggie, avec ses rideaux beige et bleu et son couvre-lit bleu, lui revint à l'esprit.

« Jamais je ne t'ai vu aussi guilleret à l'approche des examens », remarqua sa mère le vendredi soir.

Elle croyait sûrement que c'était une fille qui le rendait tout heureux. Le regard d'Arthur croisa celui de sa mère au-dessus de la table, mais elle sourit et détourna les yeux.

Robbie rentrait le lendemain. Il avait dû rester un jour de plus à l'hôpital, car le médecin voulait être certain qu'il était hors de danger.

« Robbie me fait terriblement penser au petit Jerry Sweeney, au Centre. À cinq ans, il se fait du mauvais sang pour un *rien*. C'est un amour de gosse, qui a peur du noir, exactement comme Robbie autrefois. Et ses parents passent leur temps à le couvrir comme des poules affolées. *Ils* font une psychothérapie avec le Dr. Blockman et c'est ce malheureux petit Jerry qui prend des tranquillisants ! Vous vous rendez compte ? À son âge ! » Les paupières de Lois papillotèrent. « Franchement, ils se ressemblent beaucoup.

— Lois, tu te tracasses trop pour ces gosses, dit Richard en repoussant son assiette. Tu avais promis de changer ça.

— Non, mais... » Elle haussa les épaules.

« Arthur, tu ne taquines pas trop Robbie, j'espère ? Quand je ne suis pas là pour t'entendre ? Il va avoir quinze ans et il manque tellement d'assurance...

— D'assurance ! intervint Richard. Qui n'en manque pas ? Robbie n'a pas encore trouvé son système de valeurs personnel ! Et à quinze ans, rares sont ceux qui y sont déjà

parvenus. »

Pour hâter la venue du dessert, il se leva et ramassa son assiette ainsi que celle de Loïs.

Son *système de valeurs*. Que voulait dire exactement son père ? Vendre des polices d'assurance à des clients terrifiés par l'avenir, faire une apparition à l'église deux fois par mois, surtout pour que les gens de la ville l'y voient ? Arthur avait conscience que le système de valeurs de son père restait lié à l'argent. Non qu'il fût, d'ailleurs, le genre de type qui réussirait un jour à amasser un joli magot ; de l'opinion d'Arthur, il n'avait ni le flair ni l'allant nécessaires. Son père avait dû abandonner ses études pour se mettre à travailler, comme beaucoup de gens qui réussissaient, mais il y avait en lui quelque chose d'ordinaire. Même sa silhouette, pas très grande et bedonnante, avait l'air ordinaire.

Sa mère travaillait quatre ou cinq après-midi par semaine au Centre d'accueil pour les enfants de Beverley. Un établissement qui se situait entre l'hôpital et la garderie ; il accueillait également une clientèle de jour, et beaucoup de bébés et des enfants qui étaient débiles ou caractériels, ou placés là à cause de la réprobation familiale. Loïs y travaillait en bénévole car elle n'avait pas de diplôme de pédiatrie, mais on lui remboursait une partie de ses frais de déplacements et elle pouvait déjeuner sur place à midi. Arthur savait qu'elle le faisait rarement. Il était allé plusieurs fois au Centre. On aurait pu croire que les enfants étaient ceux de sa mère, ou qu'ils faisaient partie de sa famille. Son père parlait d'« activités hautement méritoires » ; Arthur se demandait d'ailleurs s'il avait poussé sa mère à proposer ses services. Elle travaillait là depuis quatre ans environ, et il ne se rappelait absolument pas comment cela avait commencé. Sa mère était-elle trop soumise ? Il lui arrivait de faire preuve d'indépendance et d'un moral d'acier, à la différence de son père qui ne semblait jamais content. Elle redressait la tête et disait :

« Je veux, profiter de la vie avant qu'il ne soit trop tard ! » et persuadait son père de prendre une semaine ou deux de vacances au Canada ou en Californie.

Le lendemain, un samedi, l'état de Robbie avait empiré au lieu de s'améliorer. Quand on téléphona de l'hôpital le matin, Arthur était seul à la maison ; sa mère faisait le marché et son père avait un client à voir en ville. Une voix féminine informa Arthur que Robbie ne pourrait pas rentrer ce jour-là, ni même, peut-être, avant le lundi.

Il fut étonné :

« C'est grave ? »

— Il a de la fièvre. Vos parents peuvent rappeler s'ils le désirent. »

Arthur retourna à sa bicyclette, dans le garage. Il enleva un peu de rouille, mais elle était en bon état car Gus s'y connaissait en mécanique. Il avait sûrement gagné à la sueur de son front assez d'argent pour s'acheter un autre vélo d'occasion encore plus perfectionné ; pourtant, son père le laissait conduire de temps à autre la voiture familiale, se rappela Arthur avec un pincement d'envie. Arthur savait conduire, et quand on avait dix-sept ans, on était autorisé à le faire moyennant une épreuve de conduite et un permis provisoire, mais son père voulait qu'il attende ses dix-huit ans, en septembre. Arthur reconnut le bruit lointain de la Chrysler. Sa mère rentrait. Il resta près de la porte ouverte du garage tandis qu'elle garait la voiture.

« L'hôpital a appelé, dit-il en ouvrant le hayon arrière où étaient les courses. Ils ont dit que Robbie ne pourrait pas rentrer aujourd'hui, peut-être pas avant lundi.

— Quoi ? »

L'inquiétude avait envahi tout le visage de sa mère.

« Ils ont dit qu'il avait de la fièvre et qu'ils rappelleraient. »

Sa mère entra dans la maison pour téléphoner pendant qu'il commençait à décharger la voiture. L'état de Robbie n'avait sans doute rien de sérieux, pensa-t-il, mais le garçon était du genre à refuser d'avaler la moindre pilule et à se rouler en boule dès qu'il voyait approcher une seringue.

Sa mère sortit du salon et le rejoignit.

« Ils disent que sa température est anormalement élevée et qu'on l'a mis sous antibiotiques. Nous pouvons aller le voir après quatre heures. »

Son père rentra à midi. Quand ils appelèrent de nouveau l'hôpital, à deux heures, l'état de Robbie était stationnaire.

Les parents d'Arthur n'étaient toujours pas rentrés de l'hôpital à sept heures moins le quart, quand il partit en bicyclette en direction de la maison de Maggie, qui se trouvait à un peu plus d'un kilomètre de chez lui. La maison des Brewster avait plus d'allure que celle de ses parents ; sa pelouse était plus grande, avec un grand sapin bleu sur un côté du devant, deux buissons ardents d'un rouge éclatant et une belle porte d'entrée peinte en blanc et surmontée d'un auvent.

Ce fut Maggie qui lui ouvrit.

« Bonjour ! Arthur, ma mère... Maman, je te présente Arthur Alderman.

— Comment allez-vous, Arthur ? » dit la mère qui était à genoux devant une étagère chargée de disques dans un coin du salon. Elle avait les mêmes cheveux châtain clair que Maggie, mais ondulés. « Mon intention n'est pas de mettre de la musique, je cherche simplement un disque qui est quelque part par là, j'en suis sûre.

— Tu veux boire quelque chose de frais ? » demanda Maggie.

Arthur suivit Maggie. Il traversa une salle à manger avec une grande table ovale et entra dans une cuisine blanche et spacieuse.

« Ton père est là aussi ? demanda-t-il, inquiet à l'idée de le rencontrer.

— Non, il est absent pour le moment.

— Que fait-il ?

— Il est pilote. À Sigma Airlines. Il a des horaires fantaisistes. » Elle ouvrait une boîte de bière.

Peut-être que le père de Maggie survole le Mexique à ce moment précis, pensa Arthur.

Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient dans la voiture de Maggie et roulaient en direction du Hoosier Inn. Une idée de Maggie. Arthur trouvait que c'était un endroit trop fréquenté et pour des gens plus âgés, mais la nourriture y était bonne et copieuse. Quand Maggie voulut payer sa part, Arthur refusa catégoriquement.

« Si on allait jusqu'à la carrière ? suggéra-t-elle.

— Super ! » Maggie aurait pu proposer n'importe quoi, il aurait trouvé cela super.

Ils s'arrêtèrent à côté de la carrière en question, qu'Arthur savait abandonnée. On n'y voyait rien. Maggie éteignit les phares, prit une lampe électrique dans la boîte à gants, et tous deux sortirent sur un terre-plein caillouteux. Le vent s'était levé. À deux cents mètres de là environ, un rectangle de pointillés lumineux délimitait le périmètre d'une partie de la carrière encore en exploitation. Une demi-lune voguait dans le ciel et dispensait un éclat

parcimonieux. Arthur connaissait cette carrière. Debout près du bord, il était conscient du vide, du creux obscur en contrebas. De grands blocs de calcaire découpés avec précision par les machines gisaient en désordre tout autour du bord. Maggie en escalada un et dirigea le rayon de sa lampe vers le bas.

« Tu vois de l'eau ? demanda Arthur en se hissant à côté d'elle.

— Non. La lumière n'arrive pas jusqu'au fond. »

L'obscurité creuse parut émettre un son, un peu comme un accord musical. Arthur passa un ras autour de la taille de Maggie, respira son parfum, ouvrit les yeux et reprit son équilibre. Il lui embrassa la joue, puis les lèvres. Elle prit sa main droite et sauta sur le sol en l'entraînant avec elle. Quand elle lui lâcha la main, Arthur sauta sur un autre bloc, puis sur un autre encore, plus haut, posé en travers du premier. Il s'imagina l'escaladant à toute allure, avant de bondir dans l'espace.

« Attention ! » cria Maggie en riant. Elle l'éclaira pour l'aider à descendre.

Arthur sauta du bloc le plus haut. Son pied buta contre une bosse, il tomba et roula sur lui-même. Il se retrouva en train de glisser et ouvrit les bras. Sa main rencontra quelque chose, peut-être un fil de fer qui dépassait, ce qui lui permit d'arrêter sa chute. Il entreprit de réescalader la pente en s'agrippant aux rochers taillés à vif, en direction du rayon de lumière que Maggie dirigeait vers lui ; mais elle n'arrivait pas à l'éclairer au bon endroit. Collé à la pente, il réussit à atteindre le bord et se remit sur ses pieds.

« *Mon Dieu*, Arthur ! Tu ne t'es pas fait mal ?

— Non, non. » Il fit un pas sur la terre ferme, préférant ne pas tourner la tête pour voir à quoi il venait d'échapper.

« Tu te rends compte, si la paroi avait été lisse !... Ton pantalon est déchiré. Tu t'es écorché le genou ?

— Non... », dit Arthur, mais il sentit le sang couler le long de son mollet gauche. Ils revenaient vers la voiture de Maggie. Arthur s'était entaillé la paume de la main gauche et suçait la coupure. Le goût le fit penser à Robbie.

« Mon frère reste à l'hôpital cette nuit. On l'a opéré des amygdales. Il devait rentrer aujourd'hui, mais son état s'est légèrement aggravé. »

Maggie lui demanda quel âge avait ce frère. Voulait-il téléphoner à ses parents de chez elle ? Arthur accepta. Il était près de vingt-trois heures. Personne ne répondit.

Maggie apporta un mouchoir en papier, imbibé d'alcool chirurgical, dit-elle, et un large morceau de sparadrap pour la coupure de sa main.

« Tu veux appeler l'hôpital ?... À moins que tes parents ne soient sortis.

— Je ne pense pas. »

Arthur chercha le numéro de l'hôpital dans l'annuaire et le composa. Après quelques recherches, une voix féminine déclara :

« Oui, vos parents sont là. L'état du malade reste stationnaire.

— Pourrais-je parler à ma mère ?

— Nous ne pouvons pas vous passer les chambres en étage... Les visites ne sont plus autorisées pour ce soir, je suis désolée. »

Maggie l'avait rejoint.

« Peut-être que le temps de rentrer à la maison, mes parents seront là. À moins qu'ils ne restent toute la nuit là-bas. Arthur se sentit brusquement inquiet.

— Tu veux que je te dépose à l'hôpital ?

— Ils ne laissent plus rentrer personne à cette heure-ci. »

Juste avant minuit, Arthur rentra dans une maison vide. Dans la cuisine, le chat miaula avec l'espoir qu'Arthur lui donnerait à manger. Ce qu'il fit.

Pendant la nuit, il se réveilla brutalement, comme s'il venait de faire un cauchemar, mais il ne rêvait pas. Il était trois heures passées. Il alla pieds nus dans l'entrée, alluma et vit que la porte de la chambre de ses parents était toujours légèrement entrebâillée. Il ouvrit la porte du garage : la voiture de son père n'était pas là. Il revint se coucher et resta un long moment éveillé avant de se rendormir.

Le téléphone le réveilla. Il faisait grand jour et il alla dans le salon pour répondre. C'était leur voisine de la maison d'à côté, Norma Keer ; elle appelait pour demander des nouvelles de Robbie, parce qu'elle avait entendu parler de sa poussée de fièvre.

« L'hôpital a dit hier soir que son état était stationnaire. Mes parents ont passé la nuit là-bas et ne sont pas encore rentrés. Quelle heure est-il, Norma ? Je viens juste de me réveiller.

— Neuf heures trente-cinq. »

Norma approchait de la soixantaine ; elle se déplaçait lentement et rien ne semblait la troubler, bien qu'elle répêât souvent qu'elle était en train de mourir – une maladie terrible, quelque chose comme un cancer. Mais un cancer de quoi, Arthur avait oublié. Elle n'avait pas d'enfants et son mari était mort quand lui devait avoir dix ans environ.

Alors qu'il se préparait un Nescafé, la voiture de son père arriva. Arthur ouvrit la porte de la cuisine qui donnait sur le garage.

Sa mère avait les yeux rougis, son père paraissait sombre.

« Et Robbie ? demanda Arthur. Il va mieux ? »

Loïs fit un signe de tête, si léger qu'Arthur le vit à peine. Ses yeux semblaient brillants, comme si elle avait pleuré. Son père entra dans la maison sans dire un mot, ses yeux gris obscurcis par la fatigue.

« Oui, il est tiré d'affaire. Mais de justesse, je crois, dit sa mère. Elle s'était rempli un verre d'eau à l'évier.

— Mais, maman... l'hôpital ne m'a rien dit... seulement « état stationnaire ».

— Et toi, tu étais sorti avec une fille », soupira son père.

Son ton était lourd de reproches. Arthur ignora la remarque.

« Qu'est-ce qu'a eu Robbie, maman ?

— Un très grave accès de fièvre et une infection dans la gorge, répondit-elle. À l'hôpital, ils ont dit qu'ils n'avaient jamais vu ça. Ils l'ont mis en réanimation, sous tente à oxygène et tout. Nous avons des lits de camp en bas, dans le hall. Mais maintenant, il est hors de danger. » Elle but à petites gorgées son verre d'eau et s'appuya avec lassitude contre l'évier. « La crise a atteint sa phase la plus aiguë vers cinq heures du matin, n'est-ce pas, Richard ?

— Et nous avons prié, répondit son père en secouant ses bras ankylosés. Nous avons prié et nos prières ont été entendues. Le Christ nous a répondu. C'est lui que j'ai prié. »

Richard remplit la bouilloire et la posa sur la plaque. Le téléphone sonna.

« C'est Norma, maman, je réponds. » Arthur alla dans le salon. « Oui, Norma, merci. Je suis au courant. Mes parents viennent de rentrer.

— C'est merveilleux ! Il est hors de danger. » Norma demanda si elle pouvait parler à sa mère. Arthur l'appela.

Il n'avait pas envie de se retrouver à la cuisine avec son père, compte tenu de son humeur, mais il alla néanmoins chercher sa tasse de café.

« J'ai vécu un moment très important, déclara son père. Peut-être cela t'arrivera-t-il un jour. Je l'espère pour toi, en tout cas. »

Arthur acquiesça. Il savait que son père voulait dire que Robbie s'en était tiré grâce à ses prières.

« J'ai téléphoné à l'hôpital vers onze heures. Ils m'ont dit que son état était stationnaire, pas qu'il allait plus mal. Maggie a même proposé de m'y conduire en voiture, mais ils n'auraient laissé entrer personne à une heure pareille. »

Il se demanda si son père l'avait entendu. Il avait un sourire rêveur.

« Cela fait une semaine ou plus que tu es complètement dans la lune. Tout ça à cause d'une fille. Ça compte plus pour toi que ton frère ou que la vie humaine. »

Ce n'était pas vrai. Quoique... Arthur prit cette remarque comme une attaque, et ç'en était visiblement une. Il n'allait pas dire à son père qu'il aimait Maggie, et qu'il aimait son frère aussi. Il regrettait maintenant d'avoir prononcé le nom de son amie.

« Je ne vois pas pourquoi tu... pourquoi tu t'en prends à moi.

— Parce que tu es égoïste... que tu ne penses pas aux choses qui comptent dans la vie. »

Arthur, qui estimait quant à lui que ses yeux s'étaient ouverts à la vie la semaine précédente ou à peu près, secoua la tête et ne répondit rien.

Sa mère venait d'entrer et avait entendu une partie de ce qui avait été dit.

« Richard, nous sommes tous les deux fatigués. Nous avons plutôt une bonne raison de nous réjouir, non ? Si je nous faisais à tous des œufs brouillés ? Ensuite, un petit somme ne serait pas du luxe, je crois.

— Va pour des œufs brouillés, dit Richard en ôtant sa veste. Mais je n'ai pas envie de dormir. Je suis trop excité, trop heureux. On est dimanche aujourd'hui. Je pense que je vais sortir et marcher un peu. »

Arthur alla dans sa chambre s'habiller. Il n'avait pas envie d'aller prendre son petit déjeuner avec eux, mais il savait que sa mère souhaitait sa présence. Son père mangea en silence, et avec appétit comme d'habitude. Sa mère toucha à peine à sa nourriture ; elle déclara d'une voix mal assurée qu'elle allait s'étendre un peu avant d'aller à l'église.

Un jour pareil, aller au service de onze heures alors qu'ils n'avaient pratiquement pas fermé l'œil...

« J'aimerais que tu viennes aussi, Arthur », dit son père.

Le garçon ouvrit la bouche, prêt à s'abriter derrière ses examens comme excuse, quitte à mentir en s'inventant un rendez-vous de travail avec Gus, mais un regard de sa mère l'arrêta.

3

Si bien que ce fameux dimanche devint, dans l'esprit d'Arthur, le jour où son père rencontra Dieu, ou connut une nouvelle naissance pour reprendre ses propres termes. L'heure passée à l'église avait été presque embarrassante. Son père s'était agenouillé et était resté la tête inclinée pendant tout le service, sauf quand les fidèles s'étaient levés pour chanter quelque chose et qu'il s'était joint aux cantiques avec sa voix puissante de baryton, assez belle au demeurant, mais si forte qu'une ou deux personnes des bancs de devant s'étaient retournées pour voir qui chantait. Puis, au moment des salutations à la sortie, comme le prédicateur, le révérend Bob Cole, serrait comme d'habitude la main à chacun, son père lui avait tenu un long discours que plusieurs Fidèles avaient entendu – ils s'étaient même arrêtés pour l'écouter – sur son cadet, Robbie, rappelé à la vie par les prières qu'il avait adressées au Christ.

« Je savais que les médecins le considéraient comme perdu. Je le lisais sur leur visage... »

Arthur en parla à Maggie quand ils sortirent de nouveau ensemble, c'est-à-dire le jeudi soir suivant. Ils avaient d'abord fixé le mercredi, mais Maggie avait annulé le rendez-vous sans qu'Arthur sût pourquoi, et elle avait également refusé de choisir une autre date ; si bien que le mardi soir, quand il avait appris que la sortie était remise à plus tard, Arthur s'était mis à broyer du noir. Et son père, avec sa nouvelle page tournée, lui avait fait un laïus sur la nécessité de travailler à mi-temps cet été-là, comme Gus, pour être moins dépendant de ses vingt dollars par semaine d'argent de poche, même quand sa mère avait fini par dire : « Laisse Arthur terminer d'abord ses examens, Richard. C'est important cette année, car à l'université on l'acceptera en fonction de ses notes. »

Robbie était rentré le mardi matin. Pour une fois, il avait l'air heureux et satisfait, dûment couché, avec un régime à base de glaces et de crème au caramel. Arthur se dit soudain que Robbie avait peut-être *bel et bien* frôlé la mort, qu'il était sauvé – et qu'il s'en rendait compte.

L'après-midi de ce même mardi, Arthur avait eu l'épreuve d'histoire et il était sûr d'avoir réussi. Mais il visait la mention.

Le mercredi, quand il avait aperçu Maggie dans un couloir, le visage de celle-ci s'était illuminé et elle lui avait demandé s'il était libre le lendemain soir. Arthur avait répondu que oui. Il avait un examen d'anglais à revoir pour le vendredi, mais il se dit qu'il arriverait bien à caser cela quelque part. Maggie constituait en elle-même une source d'inspiration.

Le jeudi soir, ils se retrouvèrent seuls chez elle. C'était la soirée bridge de sa mère, et elle ne rentrerait pas avant une heure du matin, lui dit Maggie en réponse à sa question.

« Mon œuvre », dit Maggie en retirant des côtelettes d'agneau du grill posé sur une plaque de la cuisinière. « Je n'aurai probablement pas le premier prix de cuisine. »

Du Maggie tout craché ! Elle ne cherchait pas de compliments. Elle manquait vraiment de confiance en elle dans certaines situations. Arthur se sentit au septième ciel, seul avec Maggie dans sa cuisine, avec toute la maison pour eux ! Il avait passé son examen de biologie (Maggie aussi), ne pensant qu'au moment où il viendrait la voir le soir ; les noms de phylae et d'espèces avaient coulé de sa plume sans effort de sa part, et il avait fait un croquis très réussi.

Pendant le dîner, Arthur décrivit la matinée du dimanche à Maggie : le retour de ses parents, épuisés après la crise de Robbie, et son père qui proclamait avoir trouvé Dieu parce que ses prières avaient été écoutées.

« C'est normal qu'il l'ait cru... Je pense que pour eux, c'était comme un miracle. »

Maggie disait-elle cela par pure politesse ? Arthur eut l'impression de ne pas s'être clairement expliqué.

« D'accord, mais... tu ne crois tout de même pas que le Christ entende personnellement les prières de qui que ce soit ? Or c'est exactement ce que mon père raconte. »

Maggie hésita, puis sourit.

« Non, ça, je ne le pense pas. C'est quelque chose de très personnel à mon avis que de le croire ou non.

— Bien sûr. J'aimerais justement que mon père garde ça pour lui. Sa dernière trouvaille, c'est de me faire aller à l'église. Pas chaque dimanche, j'espère. Sinon, il m'entendra ! »

Ils s'étaient installés dans la cuisine, sur une simple table de pin.

« Soudain, j'y repense... dit Maggie. Il y a deux ans, mon père avait un problème d'alcoolisme. *Lui* trouvait qu'il lui arrivait de trop boire, alors que ma mère ne disait rien. Un de ses amis lui a passé des trucs pieux à lire. Sur les méfaits de la boisson. Ensuite... — Maggie éclata de rire —... nous avions sans cesse des étudiants qui frappaient à notre porte pour que nous nous abonnions à un tas de choses, et brusquement sont arrivées des tonnes de publicité comme si nous figurions sur un fichier. Ma mère ne le supportait pas ! Alors mon père a dit : « Si je ne suis pas capable de régler mon problème sans ce genre de cinglés, c'est que je ne vaux vraiment pas grand-chose. » Il a pris une résolution, et il s'y est tenu : jamais plus de deux verres par jour, et jamais le jour où il est de service. »

Maggie mit une cassette. Duke Ellington à Fargo, en 1940. Parmi les morceaux, il y avait *Moon Indigo*. Même cette mélodie, qu'Arthur connaissait bien, semblait plus belle dans la maison de Maggie. Auraient-ils tous les deux un jour une maison pareille à celle-ci ?

« Pourquoi as-tu annulé notre sortie de mardi ?

— Oh... » Elle parut embarrassée. « Je ne sais pas. Peut-être parce que j'avais un peu peur.

— De moi ?

— Oui. Peut-être. »

Arthur ne répondit rien ; les phrases qui lui venaient à l'esprit étaient ou des banalités ou trop sérieuses.

« Tu crois qu'on peut aller de nouveau dans ta chambre... comme l'autre après-midi ? » demanda-t-il au bout d'un moment.

Maggie se mit à rire.

« Tu n'as que ça en tête ?

— Non ! Est-ce que j'en ai déjà parlé ?... Oh, et puis, si tu veux savoir, oui.

— Et si ma mère rentre plus tôt ?

— Ou ton père ! » dit Arthur. L'idée d'une telle catastrophe la fit rire. « Mais alors... quand ?

— Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse.

— Que tu réfléchisses !

— Peut-être que tu auras envie de me laisser tomber.

— Pas tout de suite », dit Arthur.

Ce soir-là, il fit à pied le kilomètre et demi qui le séparait de sa maison, ainsi qu'il l'avait fait à l'aller. Maggie lui avait dit qu'elle voulait être médecin ou infirmière quand elle avait douze ans. Elle avait eu un petit frère qui était mort à peu près à cette époque. Ensuite, elle avait parlé de ses marionnettes. La poupée sur son lit, se rappelait Arthur, était un pantin en bois d'une soixantaine de centimètres de long, en uniforme de pompier, et Maggie lui avait dit l'avoir confectionné quand elle avait quinze ans.

« Il m'a fallu une année. J'ai toujours de grandes passions, et ensuite, je laisse tomber, avait dit Maggie. Tu as de la chance d'être si sûr de ce que tu veux faire. »

Arthur apercevait maintenant la faible tache lumineuse qui indiquait que le salon était allumé chez lui. La lumière voisine était celle de la maison de Norma Keer, tamisée par les rideaux de sa pièce de séjour. Norma veillait toujours assez tard dans la nuit ; elle lisait ou regardait la télévision. Arthur monta sans bruit les marches du perron et frappa deux petits coups espacés.

« Qui est là ? cria Norma.

— Un voleur. »

Norma déverrouilla la porte et lui ouvrit avec un large sourire.

« Arthur ! entre... Seigneur, que tu t'es fait beau ! D'où viens-tu ?

— J'avais un rendez-vous. »

Arthur entra dans le séjour où la télévision était allumée, mais le son complètement baissé ; un livre était ouvert sur le divan sous un lampadaire.

« Quoi de neuf ?... Tu veux boire quelque chose ? »

Norma était en chaussettes, comme à son habitude.

« Euh... peut-être. Un gin-tonic ?

— Va pour le gin-tonic. Suis-moi. »

Ils allèrent dans sa cuisine, au fond de la maison. Arthur remplit de nouveau le verre de Norma et s'en prépara un pour lui. Norma le regardait faire, visiblement contente de sa compagnie. Elle passa ses doigts dans ses cheveux peu fournis, dont la coloration virait à l'orange ; ils étaient raides et coupés courts et formaient un vague halo autour de sa tête. Norma était massive et sans formes, peut-être une des femmes les moins séduisantes qu'eût jamais vues Arthur, mais il aimait être avec elle, répondre à ses questions sur l'école et sur la vie de famille. La vaisselle sale du dîner traînait dans l'évier.

« Je sais que Robbie est rentré, dit Norma. Je suis si heureuse ! »

Arthur se laissa aller dans un fauteuil. *J'ai rencontré une fille merveilleuse*, eut-il envie de

dire.

« Papa a trouvé Dieu...

— Quoi ?

— Il est submergé de reconnaissance parce que Robbie est tiré d'affaire, et il croit que c'est à cause de ses prières. Il a eu une seconde naissance.

— Ah, tu veux dire qu'il est un chrétien régénéré. Il n'y a plus que ça dans la ville. Ils ne sont pas méchants. Des gens parfaitement sincères au demeurant. Norma partit d'un de ces rires légèrement à contretemps dont elle était coutumière.

— Si bien qu'il y a un nouveau règlement maintenant chez vos voisins d'à-côté. Le service le dimanche et les grâces chaque soir au dîner. »

Norma ramena ses pieds sur le canapé avec un petit sifflement appréciateur.

« Et qu'en dit ta mère ?

— Oh, elle se tait, pour ne pas faire d'histoires. »

Mais refuserait-elle d'aller à l'église tous les dimanches alors qu'elle consacrait son temps libre à faire du travail administratif pour le Centre ? Après tout, ça aussi, c'était œuvrer pour le Seigneur.

Norma aspira délicatement une gorgée de son gin-tonic.

« Richard veut faire de ses fils des chrétiens régénérés ?

— Je suis sûr qu'il ne rêve que de ça.

— Franchement, avec tout ce qu'on entend dire sur les jeunes aujourd'hui, je pense que ton père n'a pas à se plaindre de vous, comparés à tous ces garçons qui bousillent des voitures à tort et à travers, se droguent ou laissent tomber leurs études. »

Cette idée ne reconforta pas Arthur. Il sentait en lui une inquiétude indéfinissable. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

« J'ai tout mon temps, dit Norma. Mais cela fait peut-être tard pour toi.

— Non. J'ai un examen d'anglais demain, mais l'après-midi heureusement, comme ça je pourrai dormir tard le matin si j'en ai envie. »

Une pensée désagréable traversa soudain l'esprit d'Arthur : et si son père voulait l'empêcher d'une façon ou d'une autre d'aller à l'université ? Était-il jaloux de lui à cause de Maggie ? Une idée absurde ; d'ailleurs, il n'était pas encore certain que son père saurait qui était Maggie s'il la voyait, mais il connaissait ses parents.

« Des nouvelles de ta grand-mère ? demanda Norma.

— Hein ?... Ah, oui. Elle viendra sûrement nous voir cet été. »

La grand-mère maternelle d'Arthur habitait Kansas City, dans le Missouri, et elle dirigeait une école de danse classique, où l'on enseignait aussi les danses modernes.

« Ça me fera un plaisir fou de la revoir... Et je suis certaine que tu lui manqueras quand tu t'en iras en septembre, Arthur. »

Tandis que Norma parlait, Arthur se laissait aller à ses pensées. Si, pour une raison quelconque, son père renâclait à lui payer ses études à Columbia, sa grand-mère, Joan, plaiderait certainement sa cause et paierait même une partie des études, ce qui devait faire dans les dix mille cinq cents dollars la première année. Ensuite, ce serait plus cher, mais

grâce à ses notes en biologie, Arthur pouvait compter sur une bourse de quinze cents dollars. Sa grand-mère était vraiment tout l'opposé de son père, et même de sa mère. Il se rappela soudain un détail auquel il pensait rarement : les parents de sa mère, les Waggoner, n'avaient pas tellement apprécié son mariage avec son père. Plus aisés, les Waggoner étaient hostiles à l'idée qu'elle épouse un jeune garçon sans argent et sans perspectives d'avenir précises. Cependant, une fois qu'ils avaient été mariés, avait dit un jour sa mère à Arthur, ses parents avaient accepté Richard et même fini par l'aimer et le respecter. Arthur en avait d'ailleurs la preuve dans l'attitude de sa grand-mère.

« Je suis passée voir Robbie ce soir, disait Norma. Je lui ai apporté *Mad* et il a paru content.

Il m'a fait bonne impression. Plus gai que d'habitude... Le regard. Encore un petit fond, Arthur ?

— Non, merci Norma. » Arthur se leva. « Il faut que je m'en aille. »

Il sourit, fit un geste d'adieu et partit.

Arthur rencontra son père dans le vestibule. Celui-ci, en pyjama et peignoir, sortait visiblement du salon, la seule pièce éclairée de la maison, et Arthur fut tellement saisi qu'il faillit tomber.

« Tu rentres bien tard pour quelqu'un qui est en semaine d'examens », ait son père.

Arthur alluma la lumière de la cuisine.

« J'espère que tu n'es pas resté debout à cause de moi, dit-il en ouvrant le réfrigérateur. Comme si j'étais une fille.

— Et en plus, tu as bu ? »

Arthur se sentait suffisamment sobre pour ne pas se laisser intimider.

« Oui. Je viens juste de prendre un verre chez Norma.

— Et avant ?

— Deux bières, je crois. Une soirée de débauche. »

Arthur se versa un verre de lait jusqu'au bord et but sans en renverser une goutte.

« Et tu veux aller à Columbia... »

Qu'est-ce que son père insinuait maintenant ? Qu'il n'était pas digne d'aller à l'université, qu'il se la coulait douce, qu'il était idiot ?

« Avant d'aller chez Norma, tu traînais chez ta dernière petite amie en date, je suppose ?

— Ma dernière petite amie ? Depuis quand ai-je un harem ?

— Tu choisis vraiment ton moment pour être ivre », déclara son père en hochant sa grosse tête. Ses cheveux bruns et raides grisonnaient. Quelques mèches retombaient sur son front massif et plissé.

Arthur pensa à Maggie, à sa superbe maîtrise d'elle-même, et décida d'affronter son père avec sérénité.

« Tu ne t'excuses pas ? »

Arthur attendit deux secondes avant de répondre. « Non. » Son père était en sandales d'appartement, avec des brides de cuir croisées ; Arthur savait qu'il ne les aimait pas. Un cadeau de sa mère. Son père les mettait-il soudain parce qu'elles avaient un petit air biblique ? Il réprima un sourire, mais vit que son père en avait vu l'amorce.

« Arthur, je te conseille de changer de manières. Ou bien tu peux faire une croix sur l'université », lâcha son père avec un hochement de tête.

Il se détendit un peu maintenant qu'il avait dévoilé ses batteries.

Ça, c'était nouveau ! Plutôt agressif.

« Je ne vois pas ce que j'ai fait pour...

— Au lieu de perdre ton temps, l'interrompit son père, tu pourrais faire quelque chose qui te serve. Étudier, ou te trouver une occupation qui te rapporte un peu d'argent. Voilà ce que j'avais à te dire. »

Arthur n'en doutait pas.

« Je vais en parler à ta mère. »

Parler de quoi ? Arthur acquiesça d'un air froid, mais poli, et regarda son père entrer dans le salon pour éteindre. Il disparut ensuite dans la chambre située à gauche du couloir.

Arthur fut réveillé le lendemain matin par de petits coups frappés à sa porte. La nuit précédente, il avait laissé un papier par terre, à l'extérieur de sa chambre : « Je peux dormir jusqu'à dix heures », et c'était sa mère qui lui apportait royalement un bol de café au lit !

Elle entra sans bruit et ferma la porte.

« J'ai dit à Robbie de ne pas se lever, car le docteur doit passer le voir à midi et je ne veux pas qu'il risque d'avoir de la fièvre. » Elle chuchotait. « Je vous ai entendus vous disputer, ton père et toi, hier soir. »

Arthur avala son café.

« On ne s'est pas disputé. Il a dit que je rentrais tard. Il était à peine minuit.

— Il n'a pas tout à fait récupéré, Arthur. Tu sais bien... Robbie.

— Assieds-toi, maman. »

Arthur enleva sa chemise de la chaise où il l'avait jetée. Sa mère s'assit.

« Tu as vu Maggie hier soir ?

— Oui. Mais sois gentille, ne mentionne plus son nom devant Papa.

— Pourquoi ? demanda sa mère avec un sourire.

— Parce que j'ai l'impression qu'il ne l'aime pas. Que maintenant il est contre le fait que je sorte le soir.

— Mais non, c'est absurde. » Elle jetait déjà un regard autour d'elle, prête à se lever. « En ce moment, Richard voit le monde sous un jour différent. Je ne sais combien de temps ça durera. Peut-être pas longtemps. »

L'examen d'anglais, lui, dura deux heures. Maggie passait la même épreuve et il la regarda une ou deux fois, à l'autre bout de la salle. Elle était assise à sa droite, si bien qu'il la voyait de profil, la tête penchée, les lèvres entrouvertes. À la fin de l'épreuve, quand ceux qui étaient encore là se levèrent, tout ankylosés, et avec un sourire de soulagement ou le front plissé d'angoisse, Arthur alla droit à la place de Maggie, et ne la trouva pas. Elle n'était pas dans le couloir, ni dans les escaliers qu'il descendit quatre à quatre jusqu'au hall d'entrée.

Essayait-elle délibérément de l'éviter ? Peut-être. Mais pourquoi ?

Il rentra chez lui à bicyclette. Robbie faisait quelques pas dans le jardin en pyjama et en robe de chambre, probablement malgré les injonctions de sa mère. Arthur but un verre d'eau, puis alla jusqu'au téléphone et composa le numéro de Maggie. Elle habitait plus près de l'école que lui, et en outre, elle était en voiture. Le téléphone sonna sept ou huit fois. Finalement, Maggie décrocha.

« C'est moi, dit Arthur. Où étais-tu passée ?

— J'avais envie de rentrer à la maison. »

Une longue pause. Arthur ne voulait pas parler de l'examen.

« Eh bien... Je te vois demain soir ? » Ils devaient sortir le samedi.

— Tout compte fait... je ne crois pas. Je pars demain matin en week-end. Avec mes parents... Je suis désolée, Arthur. »

Quand ils raccrochèrent, Arthur n'y comprenait plus rien. Maggie avait eu l'air distante. Avait-il fait quelque chose qu'il ne fallait pas le soir précédent ? Rien, du moins, qu'il pût se rappeler ou imaginer.

Il décida de n'appeler Maggie ni le samedi ni le dimanche ; au cas où elle ne serait pas partie avec ses parents, il aurait eu l'air de la surveiller. Si elle ne bougeait pas pendant le week-end, rien ne l'empêchait, elle, de lui téléphoner.

Le samedi après-midi, Robbie était sur pied et habillé, toujours d'une humeur charmante. Leur mère l'avait installé tous les après-midi dans le jardin, bien emmitouflé dans une couverture, et le soleil avait rosi ses joues et décoloré la mèche qui lui tombait sur le front. Robbie avait raté en beauté ses compositions de fin d'année, mais cela ne le troublait pas.

« Pourquoi tires-tu une tête pareille ? » demanda-t-il à Arthur.

Celui-ci était en train d'aiguiser la bêche. Le téléphone venait de sonner, sa mère l'avait appelé, et ce n'était pas Maggie, mais une certaine Ruthie, une fille qu'il connaissait. Elle l'avait invité à une fête le soir même, une de ces « soirées de promo » comme il y en aurait dans toute la ville pendant les prochains jours. La grand-rue de Chalmerston était pavoisée de banderoles blanches et orange où on lisait « Bravo les lauréats ! » et « Gloire et honneur à la promo 1980 ». Arthur avait remercié Ruthie en lui disant qu'il viendrait. Mais il ne savait pas s'il irait ou non.

Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu n'es pas content parce que je suis guéri, continua Robbie comme s'il énonçait une évidence.

— Hein ? Ça ne tourne pas rond chez toi ? » Arthur se demanda si c'était son père qui avait fourré des idioties pareilles dans l'esprit de Robbie, une sorte de propagande contre lui. « Qu'est-ce que Papa t'a encore raconté ?

— Il a juste dit... que Dieu avait étendu sa main sur moi.

— Je vois. Eh bien, enfonce-toi bien ça dans le crâne, dit Arthur avec la voix traînante d'un héros de l'Ouest. Et à partir de maintenant, tâche de te tenir tranquille... »

Arthur partit pour la fête de Ruthie à dix heures et demie. Cela lui faisait du bien de quitter l'ambiance de la maison. On entendait le rythme marqué du rock à une cinquantaine de mètres de la maison de Ruthie. La porte d'entrée était ouverte.

On dansait dans le salon. Arthur jeta un coup d'œil et reconnut une quantité de visages de son école ; il y avait aussi quelques garçons plus âgés qu'il ne connaissait pas, probablement des étudiants de Columbia.

« Bonsoir, Arthur », dit une fille qui s'appelait Lucy, en jean et tee-shirt, les pieds nus. « Tu es seul ? Où est Maggie ? »

Il fut étonné que Lucy soit au courant pour Maggie, mais en même temps cela lui fit

plaisir.

« Elle n'est pas là. Elle... »

Roxanne entra en dansant, faisant claquer ses doigts au-dessus de sa tête et se contorsionnant.

« Salut, Art !

— ... Elle est partie pour le week-end ! hurla Arthur à Lucy pour dominer le bruit de la musique.

— Ça, c'est vrai, dit Roxanne sans cesser de danser, et elle fit un clin d'œil à Arthur.

— Elle te l'a dit ? »

Arthur aurait juré que Maggie et Roxanne ne pouvaient pas se voir.

« Ou... ii », répondit Roxanne. Ses yeux noirs se posèrent sur Lucy, puis, toujours en virevoltant, elle se fondit dans la masse des danseurs.

« Va te chercher un Coca ou quelque chose dans la cuisine, au fond ! » dit Lucy en s'éloignant.

Arthur jeta en boule son blouson sur le canapé où s'amoncelait déjà une pile de vestes. Il n'avait pas envie de danser. Il chercha Gus du regard, mais ne le vit pas. Un type et une fille se pelotaient sur un autre canapé. Sans Maggie, c'est sinistre ! pensa Arthur. On se serait cru en classe, exception faite du vacarme de la musique, des cris aigus des filles et des gros rires des mecs. Il se fraya un chemin jusqu'à la cuisine.

Un type baraqué en sweat-shirt blanc s'efforçait de convaincre une fille – Sandra Boone, une gourde qui était dans la même classe d'anglais qu'Arthur – de filer en douce avec lui, sans doute jusqu'à sa chambre à l'université.

« ... Je te dis qu'il n'y a personne en ce moment. Le mec avec qui je partage ma chambre ne rentrera pas avant quatre heures du matin, je le connais. »

Sandra gloussait bêtement tout en tirillant la manche du garçon et paraissait incapable de se décider.

« Quel fumier », pensa Arthur. Le costaud en question, qui devait avoir dans les vingt et un ans, n'avait même pas pris la peine de se raser ; il croyait sûrement que ses poils follets lui donneraient l'air plus âgé.

Un peu plus tard, Arthur dansait, car la musique était bonne et puis quelqu'un avait dit : « Tu ne dances pas ce soir ? » et il ne voulait pas avoir l'air de ne pas s'amuser, car cela lui rappelait son père.

C'est encore le souvenir de son père qui l'asticotait quand il reprit sa bicyclette. Il s'était éclipsé lorsque la bouffe avait commencé dans la cuisine, Ruthie ayant mis à bouillir deux marmites de saucisses de Francfort.

Pas croyable qu'il fût déjà deux heures du matin ; et qu'il y eût encore de la lumière dans le salon de Norma, derrière ses rideaux tirés. Cependant il n'avait pas envie d'y faire un saut cette nuit. Il aurait préféré aller rôder du côté de chez Maggie, voir sa maison obscure et silencieuse – et pourtant lui appartenant, lui étant familière. Mais là encore, il s'abstint.

Il n'y avait pas cours le lundi suivant ni durant toute la semaine. On afficherait les résultats le vendredi et la cérémonie de fin d'études, à laquelle Arthur envisageait de se soustraire, était prévue pour l'autre lundi.

Le dimanche s'était accompagné naturellement de l'inévitable service à l'église avec Robbie, quoique celui-ci, de l'avis d'Arthur, eût mieux fait d'aller à l'école du dimanche. Avant, quand ses parents allaient à l'église, ce qui devait leur arriver deux fois par mois, ils déposaient Robbie dans la salle de catéchisme, une pièce attenante à l'église. Arthur, lui, s'était débrouillé pour sécher l'école du dimanche depuis l'âge de dix ans environ et ses parents n'avaient fait aucune difficulté. Mais maintenant, les choses avaient rudement changé. Il vint à l'idée d'Arthur que son père amenait Robbie au service des adultes comme pour dire : « Voyez mon fils, il est vivant et bien portant ! » Robbie n'arrêtait pas de bouger ni de se tortiller pendant les sermons du révérend Cole, qui duraient parfois une bonne demi-heure sinon plus. Il lançait à sa mère des coups d'œil qui semblaient lui demander si ce serait bientôt fini et tripotait les recueils de cantiques posés dans la rainure du banc de devant. Ce dimanche-là, il fit tomber bruyamment un des livres par terre au moment précis où le révérend reprenait son souffle. On aurait cru qu'un membre de l'assemblée commençait à trouver le temps long et Arthur eut du mal à ne pas rire.

En rentrant du service, sa mère s'était activée dans la cuisine avec un peu plus de précipitation que d'ordinaire pour préparer le souper dominical, toujours plus élaboré que leurs repas habituels. Son père, inspiré par son bref passage à l'église, alla chercher au salon un magazine sur papier glacé, *La Vérité*, et le feuilleta en cherchant quelque chose à leur lire tout haut. Du moins Arthur le craignit-il. Il était dans la cuisine en train de mettre le couvert, d'essorer la salade et de débarrasser l'évier pour que sa mère puisse l'utiliser. À la différence de la famille de Maggie, ils n'avaient pas de lave-vaisselle. Arthur imagina la jeune fille et ses parents en train de s'installer, au même moment, à une table élégante dans la salle à manger d'un hôtel après une matinée, passée au tennis ou à la piscine.

« Appelle Robbie, veux-tu ? » demanda sa mère.

Arthur entra dans le bureau et trouva son frère en train de cavalcader comme un poulain en se cravachant la jambe avec une baguette pour s'obliger à avancer.

« Robbie ! À table ! »

Robbie s'immobilisa au garde-à-vous et jeta sa baguette. Il avait enfilé ses baskets, mais portait encore son costume du dimanche.

Quand Arthur revint dans la cuisine, son père se dirigeait vers la table, revue en mains.

« Écoutez voir ce qu'ils disent à propos du retour du Christ sur la Terre. « Quel sera un des

problèmes les plus graves auquel seront confrontés les gens lorsque surviendra la Parousie ? Probablement leur tendance à l'embonpoint ? Il y aura une telle abondance de nourriture et de boissons que certaines personnes grossiront trop. Or une des règles d'une bonne hygiène de vie est d'éviter la gourmandise. » C'est drôle de tomber là-dessus juste avant de passer à table, non ? » Richard adressa un sourire rayonnant à sa femme.

Ils s'assirent sur les bancs et les chaises, têtes inclinées.

« Père, nous Te remercions pour ce pain et cette viande. Que Dieu bénisse ceux qui marchent en Ton nom. Nous Te... nous Te remercions pour ce jour que Tu nous accordes sous Ta protection et Ton amour. Amen. »

— Amen », murmura Loïs.

Lorsqu'elle eut rempli les assiettes, elle se tourna vers Robbie :

« Tu ne devrais pas courir partout comme un cheval échappé alors qu'il n'y a pas deux jours, tu étais encore au lit. Si seulement tu te voyais dans une glace ! »

Robbie avait le visage écarlate. Ses lèvres étaient déjà luisantes de jus de poulet et il avait la bouche trop pleine pour répondre.

Richard avait posé *La Vérité* sur le banc, à côté d'Arthur, et se concentrait sur son assiette. Puis il leva la tête.

« Tu ne fais pas de commentaire à propos de notre gourmandise ? » dit-il à Loïs.

Arthur se demanda s'il plaisantait. Personne n'était enveloppé dans la famille, sauf son père.

« Dans ta revue, lorsqu'ils écrivent. « Quand le Christ reviendra », ils veulent parler du Christ en personne ou bien de quelqu'un qui lui ressemblera ? demanda Loïs. Je trouve ça vague, « une telle abondance de nourriture ». Ils veulent dire dans le monde entier ? »

Arthur eut envie de rire. C'était trop idiot. Comme si le Christ ou n'importe qui allait lâcher des sacs de blé et de riz dans le désert, au beau milieu de l'Afrique ou ailleurs là où un million de gens étaient en train de crever de faim ! Il avait jeté un coup d'œil à *La Vérité* – sur l'ordre de son père – et trouvé les articles effroyablement niais ; ils auraient pu avoir été écrits pour des gosses plus jeunes que Robbie.

Son père mit un certain temps à avaler sa bouchée.

« Ce que je veux dire, c'est qu'à la lecture, ça ne semble pas très symbolique, enchaîna Loïs avec un petit rire. Et comment le Christ atteindra-t-il les gens qui ne sont pas chrétiens ? »

Arthur aurait difficilement pu trouver meilleure objection. Il regarda du coin de l'œil Robbie, qui écoutait avec attention.

« Mais si, c'est essentiellement symbolique, dit Richard. Et pourtant... pour peu qu'on ait confiance en un Dieu supérieur, ainsi que la bonne attitude, il ne fait aucun doute qu'on récolte les fruits de l'existence. Seulement, la majorité des gens ne donnent pas leur chance aux lois divines. Même beaucoup de ceux qui étaient à l'église aujourd'hui. » Son regard s'arrêta sur Arthur, puis revint à Loïs. « Un tas de gens se fient aux choses matérielles – à l'argent – pour leur apporter les biens matériels.

Lui le premier, pensa Arthur. Le poulet sur la table était-il tombé du ciel ?

« Tu as commencé à te chercher un travail à mi-temps, Arthur ? demanda son père quand on en fut au dessert.

— Pas encore.

— Richard, il vient d'avoir une semaine d'examens, fit remarquer Loïs.

— Et il a une semaine de libre devant lui et tout l'été, pour autant que je sache », répliqua Richard.

Arthur, lui, en connaissait qui partaient en vacances avec leurs parents, ou seuls. Burt Siegel et Harry Lambert allaient ensemble en Europe.

« Il y a Mrs. DeWitt, dans Northside, dit Richard à Arthur. Elle a toujours besoin qu'on lui déblaie un peu son jardin. »

D'après ce qu'en savait Arthur, Mrs. DeWitt était une veuve dont les seules occupations consistaient à recueillir des chats errants ou à faire à l'occasion des gâteaux pour la paroisse ou pour la Croix-Rouge.

« D'accord... dit-il sans s'énervier, l'air morne. Je peux lui demander. »

Après le repas, il téléphona donc à Mrs. DeWitt.

« Oh, il y a toujours quelque chose à faire par-ci, par-là », déclara-t-elle d'un ton volubile. Quand pouvait-il venir ? Aujourd'hui, ce serait parfait. Et combien prenait-il, car elle n'était pas disposée à donner plus de deux dollars l'heure, bien que certains jeunes maintenant en demandent trois ou plus.

Arthur détestait jusqu'à sa voix et il accepta ce travail avec un enthousiasme amer.

« Deux dollars, c'est absolument parfait, Mrs. DeWitt. »

Il enfourcha sa bicyclette et pédala en direction de la maison de Mrs. DeWitt. Elle était située au-delà des résidences des étudiants, dans le quartier nord de la ville. Les maisons étaient encore plus modestes que celles de la rue où ils habitaient. Il aperçut deux des chats de Mrs. DeWitt sur son perron. Mrs. DeWitt elle-même était une véritable horreur et quand elle lui ouvrit, Arthur évita de la regarder plus qu'il n'était strictement nécessaire, ce qui lui donna peut-être un air fuyant, mais c'était plus fort que lui. Elle avait de vieilles pantoufles, pas de bas, et même sa robe bleue informe était sale et pleine de taches de nourriture. Une minute plus tard, Arthur examinait bouche bée sa cour de derrière : une vraie décharge publique.

« Oh, vous n'avez qu'à empiler toutes ces vieilleries sur un côté », dit Mrs. DeWitt quand Arthur lui demanda ce qu'elle voulait qu'il fasse d'une niche cassée, par exemple. Il fut soulagé quand elle rentra dans la maison au lieu de rester plantée là à le surveiller ; mais peut-être continuait-elle à le faire de la fenêtre de sa cuisine.

Il traîna plusieurs vieilles planches et bouts de ferraille, ainsi qu'une lame de tondeuse à gazon irrécupérable tellement elle était rouillée, jusqu'à un côté de la palissade ; puis recommença avec des pierres qui paraissaient inutiles là où elles étaient. Au bout d'un quart d'heure, il inventoria la cabane à outils pour varier un peu ses activités et découvrit une tondeuse mécanique couverte de poussière et de toiles d'araignée, des sécateurs et des cisailles ; tous avaient besoin d'être décapés et huilés. Il fallait couper l'herbe, mais elle n'était pas très haute. La dernière personne qui l'avait tondue devait avoir apporté sa propre tondeuse, car celle de Mrs. DeWitt n'avait pas servi depuis des mois. Il y avait un balai. Arthur balaya. Ce qui l'amena à découvrir des chiffons, un bidon d'huile et une pierre à aiguiser. Il huila et affûta tout ce qui lui tomba sous la main, puis tailla les rosiers. Effarant, songea-t-il, qu'un être humain puisse laisser des roses dans un état pareil.

Quand Arthur regarda sa montre, il était six heures passées. Il avait élagué les haies et leur trouvait maintenant un certain charme. Il commença à ranger ses outils, sachant que ce genre de travail lui prenait toujours plus de temps qu'il ne croyait.

« Arthur ? appela Mrs. DeWitt depuis la porte de derrière. Venez donc boire un Coca ! »

Il entra dans la cuisine.

« Le jardin est splendide, Arthur. Vous avez fait des merveilles », dit-elle avec un sourire.

Arthur réussit presque à la regarder tandis qu'il portait la bouteille de Coca à ses lèvres. Elle farfouilla dans un vieux porte-monnaie de cuir en quête de billets de un dollar et lui demanda s'il pouvait revenir bientôt. Elle lui donna huit dollars.

« Merci, madame », dit Arthur, et il promit de lui téléphoner le mardi, quand il saurait comment sa semaine s'organisait. La cuisine sentait le chat et il avait hâte de partir.

Maintenant, pensa-t-il, il pouvait essayer d'appeler Maggie. Sa mère préparait le dîner dans la cuisine et Arthur aperçut sa machine à écrire sur la table basse où elle avait travaillé pour le Beverley Home.

« Tu as une marque de graisse sur le front, dit-elle. C'était dur ? On le dirait, à te regarder. »

Arthur éclata de rire.

« Un bordel incroyable ! Pas de coups de téléphone ?

— Non. »

Arthur se doucha rapidement, puis alla dans le salon et composa le numéro de Maggie. Ce fut sa mère qui répondit.

« Maggie n'est pas là. Elle ne reviendra pas avant demain soir.

— Oh... Je croyais qu'elle était partie avec vous et...

— Elle a dit ça ? » Betty Brewster se mit à rire. « Non, elle est avec Gloria Farber. Elles sont allées voir la tante de Gloria à Indianapolis. Dois-je lui dire que vous la appellerez demain soir ?

— Oui, c'est ça, merci. » Arthur raccrocha, intrigué. La tante de Gloria Farber. Quelle idée de passer un week-end aussi assommant ! Et pourquoi Maggie s'était-elle crue obligée de lui dire qu'elle partait avec ses parents ? Leur mentait-elle, à eux et à lui, et était-elle partie avec un autre type ?

Au dîner, Richard questionna Arthur sur son après-midi.

« Mets ce que tu gagnes de côté pour l'université, dit-il.

— Et moi, à quelle université j'irai ? demanda Robbie, d'un air perplexe.

— Commence par avoir de bonnes notes, dit Loïs gentiment.

— Tu veux toujours être pompier ? demanda Richard.

— Non. Peut-être que je serai... neurochirurgien. »

Arthur partit d'un grand rire.

« Neurochirurgien ! D'où sors-tu ça ?

— Je l'ai lu », dit Robbie, et ses sourcils retrouvèrent leur expression habituelle, à la fois agressive et sur la défensive, pour regarder son frère.

Arthur décida de faire preuve de gentillesse.

« Qui sait, peut-être qu'un jour tu y arriveras », dit-il, content du sourire approuvateur que sa mère lui adressa.

Et puis le téléphone sonna, et Arthur fut certain que c'était Maggie, une Maggie rentrée subitement et qui voulait lui parler. Richard alla dans le salon pour répondre, tandis qu'Arthur écoutait dans le vestibule, un torchon à la main.

« Oui... ah, bien. Heureux de vous l'entendre dire... Oui, à condition qu'il en ait envie, disait son père avec un petit rire satisfait. À la maison, en revanche, j'ai bien peur que ce ne soit pas pareil. Ah, ah ! »

Arthur devina que c'était cette vieille peau de Vera DeWitt, qui le portait aux nues afin de pouvoir encore le faire trimer comme un esclave.

Son père revint dans la cuisine en souriant.

« C'était Mrs. DeWitt. À l'entendre, Arthur, tu as fait des miracles dans son jardin. »

*

**

Le lendemain après-midi, Arthur prit à bicyclette la direction du bois situé à la périphérie ouest de la ville. Sa mère était partie au Centre à midi et demi, sans avoir déjeuné, et Robbie était vautre par terre dans sa chambre, au milieu de numéros de *Mad* et des brochures religieuses, ces dernières lui ayant été données par leur père. Quelque chose appelé *Le Phare* était arrivé le samedi, une publication sans joie, en noir et blanc, et Arthur supposa que ses parents s'étaient abonnés à cela aussi.

Il appuya sa bicyclette contre un arbre et continua à pied, les yeux rivés au sol. Le dimanche, chez Mrs. DeWitt, il avait découvert un oursin fossilisé de la taille d'une balle de golf et l'avait glissé dans sa poche. Il en avait cinq ou six du même genre alignés sur son bureau, dans sa chambre, derrière sa machine à écrire. Quand il était plus jeune que Robbie, il avait trouvé deux ammonites dont il était assez fier.

Arthur se demanda ce qu'il ferait à la même minute dans un an. Et même dans six mois. Flânerait-il sur un trottoir de Manhattan ? Maggie se soucierait-elle encore de lui ? Se souviendrait-elle même de son existence ? C'était une question à laquelle on ne pouvait répondre que par oui ou par non, sans moyen terme. Ils avaient encore quatre années d'université devant eux, à supposer qu'ils aillent jusqu'au bout du premier cycle. À quoi s'ajouteraient au moins deux ans pour lui, s'il réussissait à quelque chose ! Est-ce qu'une fille un tant soit peu sensée accepterait d'attendre ?

Il était quatre heures passées quand Arthur rentra chez lui. Il avait un insecte mort et desséché à examiner au microscope ainsi que deux champignons. Robbie avait mis une cassette, *Pierre et le Loup*. Arthur ferma sa porte, posa ses trouvailles sur un coin de son bureau et prit un livre de Jacques Monod, emprunté à la bibliothèque municipale. Il aimait la façon dont cet auteur combinait la science et la philosophie, même s'il avait l'impression de ne pas tout comprendre. C'était intéressant d'imaginer le néant comme quelque chose, comme une entité, même si son existence risquait de ne jamais être prouvée sauf, bien sûr, en théorie.

Le téléphone sonna et Arthur se leva.

« Bonsoir, Arthur ! »

C'était la voix de Maggie, et il y avait un sourire dans cette voix.

« Tu es rentrée ? »

— Cet après-midi. Maman m'a dit que tu avais appelé.

— Bon week-end ?

— Ou... i, dit-elle d'une voix traînante, soudain moins assurée, semblait-il, comme cela lui arrivait souvent.

— Euh... quand puis-je te voir ?

— Ce soir ? À sept heures ? »

À six heures et demie, Arthur avait pris une douche et brossé ses ongles avec soin, il s'était égratigné la mâchoire avec son rasoir et il avait enfilé un pantalon de popeline blanche.

« Encore Maggie... » dit sa mère lorsqu'il rentra d'un pas allègre dans la cuisine.

Son père était au salon avec le journal.

« Ne dis pas à papa que je sors avec elle, veux-tu, maman ? chuchota-t-il avec inquiétude.

— Il n'a rien contre elle ! Amène-la un de ces jours à dîner. »

Arthur prit sa bicyclette.

Maggie semblait plus jolie que jamais avec son chemisier rose et blanc et son pantalon bleu au pli impeccable. Arthur trouvait repoussantes les filles un peu rondes en pantalon informe. Maggie, elle, avait l'allure d'un mannequin. Elle l'emmena dans la cuisine et lui servit un rhum-coca.

« Mon père est là ce soir, dit-elle. Tu ne le verras probablement pas, parce qu'il dort jusqu'à l'heure du dîner. »

Ils venaient d'entrer dans la salle de séjour quand Arthur vit un homme qui descendait l'escalier en robe de chambre et en pantoufles.

« Oh, excuse-moi, Mag », dit-il en s'arrêtant au bas des marches. « Bonsoir, ajouta-t-il à l'intention d'Arthur. Je cherchais seulement le journal du dimanche. Vous ne l'auriez pas vu ? »

Warren Brewster était un homme grand, aux épaules larges, avec des cheveux châtain clair emmêlés comme s'il venait de se réveiller.

« Il est dans la cuisine. Je vais te le chercher... Papa, je te présente Arthur Alderman. Arthur mon père.

— Bonjour, monsieur, dit Arthur.

— Bonjour, Arthur », répondit le père de Maggie, assez poliment, mais en fixant ses pieds, l'air mal réveillé.

Maggie revint avec la volumineuse édition dominicale du *Herald*.

« Passez une bonne soirée. Je vais essayer de me rendormir en lisant ça. » Il leur adressa un petit geste de la main et remonta l'escalier.

« Il est souvent comme ça... quand il rentre », dit Maggie.

Arthur acquiesça. Le père de Maggie paraissait moins redoutable qu'il ne le craignait.

Une heure plus tard, alors qu'ils se trouvaient au Hamburger Harry's, Arthur demanda :

« Pourquoi m'as-tu dit que tu passais le week-end avec tes parents ? »

— Oh... je ne sais pas. Juste pour avoir l'air un peu mystérieux, peut-être. On n'a rien fait de passionnant. Je voulais simplement m'aérer pendant deux jours, après les examens.

— Trois nuits chez la *tante* de quelqu'un ?

— Elle a une piscine... On s'est promenées... On a discuté. »

« Avec une fille », pensa Arthur.

« Nous pourrions en faire autant un week-end ? Tu connais le Los Cabins Motel, dans Westside ? Il y a de jolis bois, on peut se promener.

— Je ne sais pas très bien comment mes parents le prendraient », dit Maggie en riant.

Arthur chercha une transition. Mais après tout, c'était sans importance : Maggie paraissait de bonne humeur.

« J'aurai la réponse de Radcliffe dans un mois, dit-elle. Ça dépend du cours de maths que je commence cette semaine. Il y a un examen à la fin... »

Arthur sentit son cœur sombrer comme si c'était la première fois qu'il l'entendait parler de Radcliffe. Si elle était admise dans cette université, elle ne reviendrait pas souvent à Chalmerston – quatre fois par an tout au plus. Et il n'aurait pas non plus les moyens d'aller la voir souvent.

« Tu n'as pas l'air très heureux », dit Maggie. Elle se mit à rire. Un rire un peu haut perché, qui lui ressemblait peu. « Mon père vient de faire un don de mille dollars à Radcliffe – au titre d'ancien de Harvard, mais il a laissé entendre que sa fille avait l'intention d'aller là. Tu ne trouves pas ça honteux ? On dirait qu'il les achète.

— Non. C'est une chose qui se fait. » Mais Arthur éprouva un sentiment d'amertume, car son père n'envisageait certainement pas de donner mille dollars à Columbia. « Tu sais ce que j'aimerais ? dit-il tandis que la bière qu'il avait commandée lui arrivait en un temps record. Avoir tout de suite une chambre à la résidence universitaire. Je pourrais t'y inviter et...

— Tu ne parles que de ça ! Le rose était monté aux joues de Maggie.

— Non ! Ce que je voulais dire, c'est qu'on serait assis sur un canapé à regarder la télévision, exactement comme des centaines d'étudiants sont en train de le faire en ce moment précis, là-bas, dans Northside. » Il ne pensait pas particulièrement à coucher avec Maggie, mais une idée lui vint soudain. « À propos, la prochaine fois, je peux prendre des précautions. »

Il avait préparé cette phrase chez lui et trouvait que c'était plus poli que de suggérer à Maggie de prendre la pilule. Aussi avait-il acheté un paquet de préservatifs. Maggie contempla la table.

« J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? Je le regrette. »

Le juke-box marchait et personne ne pouvait avoir entendu.

« Non, mais... je n'ai pas envie de parler de ça maintenant. »

Changeons de sujet, pensa Arthur. Il raconta à Maggie sa soirée chez Ruthie. Maggie se taisait toujours. Puis elle eut envie de bouger :

« Si on faisait le tour du pâté de maisons ? » dit-elle. À sa grande surprise, elle lui prit la main et lui sourit ; il se sentit soulagé. Il avait cru qu'elle était gênée parce qu'il avait parlé de précautions à prendre, mais il valait mieux que les choses soient claires, avait-il lu dans des livres traitant du sujet. Maggie toutefois, ne se montrait pas plus froide à son égard ; sinon,

elle ne lui aurait pas tenu la main en marchant d'un pas heureux à côté de lui, la tête levée pour regarder les éphémères qui tournaient autour des réverbères. Son optimisme se maintint pendant le reste de la soirée, qui fut courte parce que Maggie dit qu'elle avait envie d'aller dormir.

Arthur la raccompagna jusqu'à la porte de sa maison, et soudain ils furent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant en haut des marches sous le petit auvent. Arthur, les genoux tremblants, faillit tomber en redescendant.

« Arthur, chuchota Maggie, on se voit demain ?

— Bien sûr. À quelle heure ?

— Appelle-moi le matin, après dix heures. »

Le lendemain matin, Arthur fit les courses au supermarché. Sa mère débarrassait la commode et le placard de la chambre d'amis pour sa grand-mère ; celle-ci ne viendrait pas avant la fin de juin, mais sa mère aimait s'y prendre à l'avance, puis abandonner la tâche entreprise pour la terminer seulement à la dernière minute.

Le supermarché de Chalmerston restait ouvert jour et nuit, même les week-ends. Arthur appréciait son ambiance de caverne d'Ali-Baba. Il vit soudain Gloria Farber arriver en sens inverse avec son caddie. Il l'appela.

« Tiens, Arthur ! Ça va ? Elle l'examina de haut en bas avec un sourire qu'Arthur jugea froid, et même hostile.

— Oui, merci. »

Il aurait voulu dire « J'espère que tu as passé un bon week-end », mais Gloria était déjà loin. Arthur l'avait toujours trouvée un brin prétentieuse.

Il pédala jusqu'à la maison après avoir réparti ses achats dans le panier fixé au guidon de sa bicyclette et dans les sacs de côté.

Mrs. DeWitt avait téléphoné, lui dit sa mère en le rejoignant dans la cuisine, et elle avait demandé s'il pouvait passer dans l'après-midi vers trois heures pour une petite heure de travail environ.

« Je lui ai dit que tu étais probablement libre, et que si tu ne l'appelais pas, c'est que c'était d'accord.

— Naturellement que je suis libre. Mais je voulais passer en ville cet après-midi pour voir si je trouvais un boulot. » Arthur savait que sa mère pensait à Richard qui estimait si vertueux de la part de son fils de faire un travail si peu glorieux, en étant si peu payé qui plus est. Il secoua la tête nerveusement. « D'accord, j'irai. Au moins c'est quelque chose dont je suis sûr.

— Ton père serait content que tu te dévoues une fois encore », dit doucement sa mère.

Il fit un geste d'assentiment, mais au moment où il allait sortir de la cuisine, il remarqua un nouvel exemplaire de *La Vérité* avec sa couverture glacée, plus une bible reliée cuir posés au bout du banc, près de la table. Son père s'était-il lancé dans des citations au petit déjeuner ? Arthur n'était pas encore levé à cette heure-là. Il savait qu'il y avait encore d'autres lectures du même genre dans la chambre de ses parents. Son père lui avait fourré des brochures dans les mains, exactement comme ces gens qui frappent à votre porte en vous donnant d'abord un exemplaire gratuit, et ensuite, vous étiez censé vous abonner. Sa mère avait dit qu'on commençait à les voir beaucoup, comme c'était arrivé chez Maggie. Robbie, d'ailleurs, aimait bien ce genre d'élucubrations, mais il n'y avait pas longtemps qu'il avait cessé d'avoir peur du noir et qu'il était capable de dormir sans garder la lumière allumée ; et il

avait consciencieusement cru aux fantômes jusqu'à l'âge de douze ans. Arthur regarda sa montre, vit qu'il n'était pas encore dix heures, puis aperçut sa mère qui l'observait du seuil du salon.

Agacé par le tour de ses pensées, il éprouva une soudaine bouffée de colère.

« J'aimerais bien que papa ne laisse pas traîner tout ça, au moins dans la cuisine, dit-il d'un ton égal. Il y en a déjà dans tout le salon. Ces revues sont même anti-évolutionnistes, tu as vu, maman ? On ne peut même pas dire « anti » : ils ne prennent même pas la peine d'en discuter. »

Comment sa mère pouvait-elle ne pas avoir remarqué que son père avait décidé lui aussi d'être « anti », car toute la conversation avait tourné là-dessus un soir au dîner. Son père était resté d'un flou exaspérant, ne niant pas vraiment les preuves fournies par les fossiles, mais s'accrochant obstinément, sans arguments à l'appui, à la possibilité que Dieu eût créé Adam et Ève en un seul jour quelque six mille ans plus tôt, sous prétexte que c'était écrit dans la Bible. Après que sa mère lui eut fait plusieurs fois signe de se taire, Arthur n'avait plus ouvert la bouche de la soirée.

« Arthur, arrête de te tourmenter. Richard finira bien par se calmer. Nous devons tous les deux garder notre sang-froid et nous comporter en adultes. Tu ne crois pas ? »

Arthur savait que sa mère n'avalait pas tout ce que son père débitait. Elle voulait seulement préserver la paix du ménage, « Transiger » comme elle avait dit un jour ; mais pour Arthur il ne pouvait exister de compromis, de dérobade devant une évidence aussi indiscutable que l'âge de certaines formes de vie.

Ce matin-là, Arthur passa sa rogne sur le séchoir à linge du jardin. Sa colère et son sentiment de malaise ne l'avaient pas quitté, cela en dépit de sa conversation au téléphone avec Maggie, à dix heures et demie, dans laquelle il n'y avait pas eu une seule fausse note. Il était invité à dîner le soir même chez elle, et Warren Brewster serait là.

« Juste un repas en famille. Mon père doit partir à dix heures pour Indianapolis. Tu peux être là à sept heures et quart ? »

Quand Arthur culbuta le séchoir, la base en métal lui fit penser au sexe d'une fille, avec un trou au milieu et ses quatre supports écartés tout autour, tels des membres. Pourquoi fallait-il qu'une vision aussi peu ragoûtante lui traverse l'esprit ? Esthétiquement hideuse ! Et il avait aussitôt pensé à Roxanne. D'accord, elle était du genre facile et quel type n'avait pas couché avec elle, sauf Gus peut-être ? Tant mieux pour lui s'il s'était abstenu ! Car Arthur, lui, avait eu la bêtise, avait « commis le péché », aurait dit son père, de batifoler un jour avec Roxanne ; un quart d'heure, ou même seulement dix minutes de corps à corps et de tâtonnements idiots qui s'étaient, heureusement, terminés dans les rires. Roxanne avait bu un gin-tonic cet après-midi-là chez elle, se rappelait Arthur, qui avait trouvé ça très osé et très raffiné. Il renfila les crochets de toutes ses forces et remit le séchoir sur pied, versa un seau d'eau par terre, passa un râteau pendant une minute et enfonça la base circulaire dans le sol aussi solidement qu'il put.

Après le déjeuner, il mit une chemise et un pantalon propres et partit en ville à bicyclette. Il descendit à pied Main Street, où il y avait de nombreux magasins, poussant sa bicyclette le long du trottoir, appuya finalement celle-ci contre un réverbère qu'on pouvait voir de l'intérieur d'une bonneterie et entra dans le magasin pour s'enquérir de l'annonce ON DEMANDE VENDEUR collée sur la vitrine. Le patron lui dit qu'ils avaient embauché quelqu'un une heure plus tôt mais oublié de retirer l'affiche.

Une boutique qui s'appelait seulement Cordonnerie, mais où l'on vendait aussi des chaussures, demandait également quelqu'un, et Arthur entra. Elle n'était guère plus grande que le salon de ses parents, avec des chaussures en solde sur deux tables, des cartons entassés le long des murs jusqu'au plafond et un petit atelier de réparation au fond. Arthur parla à l'homme à la calvitie naissante, vêtu d'une chemisette et d'un gilet, qui se tenait derrière la caisse, et dont il se rappelait vaguement les traits, car sa famille avait déjà acheté là des chaussures. Deux minutes plus tard, Arthur avait un travail l'après-midi : trois dollars cinquante l'heure, moyennant l'engagement de sa part de travailler au moins quatre heures par jour, cinq jours par semaine ; et il pouvait venir le samedi entier au même tarif s'il le souhaitait.

« Je me souviens de toi quand tu étais tout gamin. Tu as un frère plus jeune, non ?

— Oui, monsieur.

— Ça se termine, les études ?

— Oui, à la fin du mois. J'entre à l'université en septembre.

— Je m'appelle Robertson. Tu peux m'appeler Tom. C'est plus simple. Alors, à demain, une heure. » Il prononça rapidement ces derniers mots parce qu'une femme lui demandait s'il avait la chaussure qu'elle tenait à la main dans une pointure plus petite.

Arthur se sentit réconforté. Ça serait chouette d'avoir un père comme ça, un homme qui vous regardait avec intérêt quand il parlait. Son père, lui, essayait de ménager la chèvre et le chou en se demandant si l'heure était venue pour lui d'entrer dans l'âge mûr – alors que Tom Robertson ne s'était sûrement pas posé de questions – ou s'il pouvait encore retarder l'échéance en achetant des chemises à rayures fantaisie et en s'inquiétant à l'occasion de son tour de taille.

Ce qui rappela à Arthur qu'il lui fallait une chemise neuve pour le soir. Il avait passé en revue les siennes après le coup de téléphone de Maggie et n'en avait trouvé aucune qui lui parût convenir ou être en assez bon état pour l'occasion. Son regard tomba sur une chemise bleu marine classique, avec des boutons blancs, dans la vitrine d'un magasin pour hommes. Dix-sept dollars quatre-vingt-quinze, en solde, et c'était du Viyella. Arthur laissa de nouveau sa bicyclette bien en vue et entra dans le magasin avec une indifférence calculée, comme s'il n'attachait aucune importance au prix, alors qu'il avait à peine vingt dollars sur lui. Son père allait-il lui supprimer son argent de poche maintenant qu'il avait un boulot à mi-temps ? Il y avait de fortes chances.

« Je la prends », dit-il en se regardant dans la glace avec la chemise.

Quand il repensa à sa soirée chez Maggie, Arthur se demanda pourquoi il s'était fait tant de souci. L'atmosphère avait été parfaitement décontractée. La mère de Maggie, Betty, lui avait mis un gin-tonic dans la main, puis s'était excusée en riant parce qu'elle avait oublié de lui demander ce qu'il voulait boire. Maggie lui avait dit qu'Arthur aimait ça. Il le garda. Le père de Maggie était descendu juste avant qu'on passe à table, en pantalon d'uniforme et chemise blanche, sans cravate ni veste, et il n'avait pas fait spécialement attention à lui, ce qui, dans un sens, avait été un soulagement. Warren s'attendait à un coup de téléphone (qui n'arriva pas) l'informant qu'il devait remplacer un autre pilote sur un vol de nuit court. Sinon, il irait dormir à l'hôtel que possédait Sigma Airlines près de l'aéroport d'Indianapolis, comme il le faisait habituellement avant un vol matinal. Arthur lui avait posé des questions sur ses itinéraires. Warren lui dit qu'il avait assuré des vols jusqu'en Turquie, et que sa compagnie

desservait Hong Kong, mais lui n'avait jamais été affecté sur cette ligne. Un des éléments heureux de la soirée avait été l'attitude de Maggie : elle se comportait comme si elle voulait que ses parents, son père en particulier, trouvent Arthur sympathique. Après le départ de Warren, à dix heures, Arthur avait même aidé dans la cuisine. Puis Maggie et lui étaient restés seuls un moment dans le séjour. « ... La plupart des garçons passent leur temps à plaisanter et à faire semblant... » Ce qui avait été dit avant et après, Arthur était incapable de se le rappeler. Mais Maggie avait déclaré qu'elle l'aimait bien parce qu'il était sérieux.

Sur son lit, ce soir-là, Arthur trouva une des petites brochures paternelles dont le titre annonçait en capitales noires : POUR CEUX QUI NE CROIENT PAS. Eh bien, ce serait pour une autre fois. Ce soir, il croyait en une foule de choses, même en lui, en lui et en Maggie, mais pas dans ce baratin fétide ! D'ailleurs, qu'avait-il fait de mal ce jour-là ?

Il déboutonna avec précaution sa chemise neuve. « Repos », dit-il à voix basse ; puis il saisit la brochure entre deux doigts et la laissa tomber par terre, près de sa porte fermée. Demain, elle irait rejoindre ses pareilles au salon.

Juin envahit la ville, verdissant les pelouses, déployant les frondaisons des bois et fleurissant gaiement les jardins au fil des jours ensoleillés. Parfois, vers six heures du soir, au moment où Arthur rentrait à vélo de la Cordonnerie, il tombait une petite pluie légère pendant une demi-heure ; on aurait dit que la nature dosait très exactement l'arrosage cette année-là. Arthur vivait le plus beau mois de sa vie. Ses notes étaient bonnes ; sur les six matières que comportait l'examen, la note de français avait fait un peu chuter sa moyenne, mais il s'était magnifiquement rattrapé en biologie.

Après avoir hésité, il avait même assisté à la cérémonie de fin d'études de Chalmerston High School, avec ses robes et ses bonnets d'étudiants rituels. Cette cérémonie pesante, à laquelle assistaient les parents rayonnants, représentait pour Arthur le comble de l'insupportable et de l'absurde ; vous aviez réussi vos examens, parfait, inutile d'en faire tout un plat. Mais Maggie y allait. « Évidemment que c'est idiot ! Enfin, ça ne dure pas longtemps et c'est dans l'ordre des choses », avait-elle dit. Arthur en avait donc fait autant, sa famille étant représentée par sa mère et par un Robbie légèrement contraint dans la foule qui remplissait l'amphithéâtre. Son père décréta qu'il avait des clients importants à voir ce mardi-là et ne pouvait se libérer. Quand Arthur rentra à la maison avec sa mère à midi, elle lui dit qu'une surprise l'attendait sur son bureau, dans sa chambre. C'était une machine à écrire neuve, une magnifique Olympia bleue portable, propre et luisante, une beauté. Arthur utilisait toujours la machine qu'on lui avait offerte pour ses dix ans, qui marchait très bien, d'ailleurs.

« J'ai pensé que tu pourrais en emporter une à l'université, dit Loïs. Comme ça, tu retrouveras ta vieille machine ici quand tu viendras nous voir. »

Il avait envoyé son bulletin scolaire au responsable des admissions à l'université Columbia, un certain Mr. Anthony Xarrip, accompagné d'une lettre rappelant à l'intéressé l'appréciation très favorable émise six mois plus tôt par Mr. Cooper, du département de biologie de Chalmerston High School. Arthur refit deux fois sa lettre et la montra à sa mère avant de fermer l'enveloppe. Celle-ci n'était pas tout à fait sûre que son père fût d'accord pour payer la totalité de la scolarité d'Arthur, en tout cas pas sans se faire prier, à ce qu'il comprit, mais il vit aussi qu'elle avait bon espoir.

« On peut rembourser ses parents, déclara Arthur à sa mère. Ça se fait. Je l'ai expliqué à papa. Ça ne me dit rien de prendre un travail à mi-temps quand je serai à Columbia. Je suppose qu'il va dire que c'est de la paresse. »

Les études constituaient en elles-mêmes un travail à temps complet, et Arthur avait déjà exposé son point de vue à sa mère.

« Nous verrons », répondit Loïs.

Un soir, Arthur entendit son père dire à sa mère dans la cuisine :

« Mais qu'est-ce qu'il fabrique le matin ? Il dort ? Il n'est jamais debout quand je pars.

— Il passe deux matinées à la bibliothèque et il se plonge dans des livres scientifiques quand il est ici, ceux qu'on peut emprunter », répondit sa mère.

Arthur fut tenté de s'attarder dans le vestibule pour en entendre davantage, mais il alla dans le salon, comme c'était son intention. Ainsi, son père voulait qu'il travaille à plein temps, ou peut-être qu'il prenne un autre boulot à mi-temps le matin. Et il avait cessé de lui donner son argent de poche. Arthur ne pensait pas que Tom Robertson eût assez de travail pour l'employer huit heures par jour ; un des garçons de l'atelier de réparations l'aidait à la vente quand il y avait beaucoup de clients.

Maggie vint deux fois dîner. Elle plut à Lois, qui le dit ; son père s'était contenté d'être poli et n'avait fait aucun commentaire ensuite. Robbie, lui, avait simplement dévisagé Maggie – avec hostilité ou curiosité, Arthur aurait été incapable de le dire.

« Ma grand-mère arrive la dernière semaine de juin, dit Arthur à Maggie. Je veux que tu fasses sa connaissance. Elle joue au golf. Et elle ne se laisse pas faire par mon père. »

Il raconta à Maggie que sa grand-mère avait dansé dans plusieurs comédies musicales à New York, et que lorsque son mari était mort il y avait dix ans, elle avait ouvert une école de danse à Kansas City, dont elle s'occupait toujours.

« Des tangos et des trucs du même genre, ce qu'elle appelle la danse de salon, dit Arthur. Mais elle a aussi des cours de danse classique pour les gosses – ils continuent ensuite si ça leur dit. »

L'atmosphère chez les Alderman s'améliora dès que sa grand-mère fut là. Elle apportait des cadeaux, un peignoir (une robe de chambre, comme elle disait) en coton rayé pour Arthur, importé d'Angleterre, un autocuiseur pour sa mère, un jeu électronique pour Robbie, et quelque chose pour son père qui n'était pas rentré. Il n'était pas encore tout à fait 6 heures.

« Tu as grandi depuis que je ne t'ai vu, Arthur. Au moins quatre centimètres ! »

Arthur sourit, sachant que depuis Noël, c'était impossible.

Joan, sa grand-mère, avait des cheveux bruns ondulés, qu'elle empêchait de grisonner en utilisant une sorte de rinçage, avait-elle expliqué à Arthur ; en tout cas, le résultat était ravissant. Elle était plus petite que sa mère, plus ramassée du fait de son allure sportive et alerte, mais on notait une ressemblance dans leurs yeux bleus aux paupières nettement dessinées. Arthur avait du mal à croire qu'elle avait soixante ans.

Dans les quelques minutes qui précédèrent l'arrivée de son père, Arthur lui parla de sa magnifique moyenne aux examens et de son travail à temps partiel, et quand elle lui demanda s'il avait une « petite amie », il répondit qu'il aimait bien une certaine Maggie.

« Je lui ai dit que tu étais là pour une semaine. J'espère que tu vas rester plus longtemps.

— Nous verrons », dit sa grand-mère d'un ton gai.

Ils se trouvaient dans la cuisine ; Arthur préparait la salade, Robbie était parti dans sa chambre avec son nouveau jeu.

« Et puis... je fais un peu de bricolage pour une bonne femme qui s'appelle Mrs. DeWitt, ajouta Arthur. Sa maison est un capharnaüm plein de chats. Il faut sentir l'odeur pour le croire. Je parie qu'elle en a une bonne douzaine !

— Je ne l'ai pas déjà rencontrée, Loey ? demanda Joan. Un mètre de large et une masse de cheveux blancs ? » Elle éclata de rire et tourna son regard souligné de mascara bleu vers Arthur.

« J'ai dû la voir à une fête paroissiale quelconque. Elle n'arrêtait pas de parler de ses bestioles.

— À propos de paroisse..., commença Arthur avec un sourire.

— Arthur, je t'en prie, l'interrompit sa mère. Oui maman, il faut que je te dise : Richard a rencontré Dieu, pour reprendre les termes d'Arthur. C'est peut-être la meilleure façon de...

— Il est un chrétien régénéré, précisa Arthur.

— Je t'en ai un peu parlé dans mes lettres, tu sais bien. Maintenant nous récitons les grâces au repas et c'est l'église tous les dimanches... Depuis que Robbie a survécu à son amygdalite aiguë. Tu te rappelles ? »

Joan écoutait avec attention et avait jeté un regard à Arthur.

« Oui, j'ai entendu parler de ce genre de choses. Alors comme ça, Richard dit qu'il marche avec Dieu, des phrases de ce style ?

— Exactement. Nous avons donc acheté une encyclopédie de l'Église et nous nous sommes abonnés à des magazines qui ne cessent de tomber dans notre boîte aux lettres... Elle eut un petit rire. Je voulais seulement te prévenir que... »

Elle s'interrompit car la voiture de Richard s'encadrait dans la fenêtre de la cuisine à ce moment précis, tandis qu'elle tournait dans l'allée.

« Tu devrais voir un peu ces revues, mamie, dit Arthur. Elles sont antitout : antilibéraux, antiavortement, anti-droits de la femme, et carrément anticatholiques et antijuifs, mais sans le dire vraiment. »

La porte de la cuisine s'ouvrit.

« Joan ! s'écria Richard. Bienvenue sous notre toit ! Comment vous portez-vous ? »

Ils s'embrassèrent.

« Comme un charme. Mais c'est vous qui m'avez l'air dans une forme superbe !

— Ne m'en parlez pas, j'ai pris un kilo et demi, dit Richard en tirant sur sa veste en seersucker. Tous en train de boire, à ce que je vois. Vous m'avez servi quelque chose ?

— Ton verre est au frais, chéri », dit Loïs en ouvrant la porte du réfrigérateur.

Arthur regarda son père prendre son alexandra sur la clayette du haut. Sa mère lui préparait toujours cet apéritif sucré dans les grandes occasions.

« À votre santé, chère belle-mère ! dit Richard en levant son verre. Nous sommes tellement contents de vous voir ! »

Une demi-heure plus tard, son père disait : « Et maintenant, recueillons-nous ensemble un instant. »

Le rire de sa mère s'interrompit net. Ils étaient tous les cinq assis autour de la table joliment mise, dans la cuisine. La grand-mère d'Arthur baissa docilement la tête et joignit même ses mains.

« Père, nous Te remercions pour les bienfaits que Tu dispenses sur nous. Rendons-nous dignes de Ton amour et de Ta bonté. Protège notre maison et remplis... remplis nos âmes

comme tu as rempli notre... table. »

Arthur essaya de réprimer un rire, mais en vain ; il venait de penser que son père, cherchant son mot, avait failli dire rempli nos bols, nos boyaux ou même nos estomacs.

« Arthur ! » dit sévèrement sa mère.

Son père le regarda.

Robbie, imperturbable, observait avec intérêt le gros rôti que son père avait commencé à découper.

« Qu'as-tu fait aujourd'hui ? demanda Joan à Robbie.

— Des expériences avec les vers de terre.

— En faisant quoi ? intervint Arthur. En les piquant avec des épingles, je suppose.

— Dans l'eau. » Robbie regarda son frère avec la gravité que son visage maigre prenait parfois. « Ils se noient.

— Ce sont des créatures terrestres, évidemment qu'ils se noient. Phylum Annelida, lumbrica terrestres, amen. Pourquoi fais-tu ça !

— Passe-moi l'assiette de ta grand-mère, Arthur, s'impacienta Richard.

— Parce que je recommence à aller à la pêche, dit Robbie.

— Où ça ? demanda Joan.

— Au lac Delmar. Avec des mecs que j'ai rencontrés à la piscine. Des types bien plus vieux, ajouta Robbie avec un coup d'œil vers son frère. Des hommes.

— Robbie, dans quel genre de bateau étais-tu ? Une barque ordinaire ? » demanda Loïs.

Robbie hésita.

« Un canoë.

— Ce n'est pas vrai, s'exclama Arthur. Je n'ai jamais vu de canoë aux débarcadères du lac.

— Arthur, calme-toi, dit sa mère. D'accord, Robbie. Je veux seulement que tu me préviennes la prochaine fois que tu iras. Et quand tu iras. C'est compris ? J'ai entendu parler de gens...

— Tu collectionnes des vers pour ta prochaine expédition ? demanda Joan.

— Pas encore. Je voulais voir combien de temps ils continuaient à se tortiller une fois qu'ils sont dans l'eau. »

Arthur poussa un gémissement. Immersion, noyade, leurs formes inertes agitées par l'eau au bout de l'hameçon. C'était ça, la pêche.

« Combien de fois est-il allé pêcher ? demanda-t-il à sa mère qui manifestait un enthousiasme mitigé, car Robbie avait le chic pour attirer les accidents. Il était du genre à tomber à l'eau rien qu'en se penchant pour attraper quelque chose. »

Loïs se tourna vers sa mère.

« Nous traitons Robbie comme un grand, cette année. Nous le laissons seul l'après-midi et il a promis de n'aller nulle part sans nous prévenir. N'est-ce pas, Robbie ?

— J'ai dit que j'allais à la pêche vendredi dernier et tu as répondu d'accord, répliqua Robbie, le visage un peu plus rose.

— Préviens toujours quand tu t'en vas, Robbie, et dis à ta mère avec qui tu es. Ces garçons

plus âgés, qui est-ce ? demanda Richard.

— Reggie Dewey... Il a dix-huit ans. Il est étu...

— Il a laissé tomber ses études, intervint Arthur. Je le connais.

— Steve et Bill, continua Robbie. Bill et un homme qui s'appelle Jeff sont beaucoup plus vieux.

— Comment vas-tu à Delmar, à bicyclette ? demanda Arthur. Le lac était à cinq kilomètres environ de chez eux.

— Reggie ou Jeff passent me prendre. Une fois, j'y suis allé à vélo.

— Ça ne me plaît pas beaucoup, murmura Richard à l'intention de Loïs. Tu n'es pas un champion de natation, Robbie, et tu ne peux pas compter que quelqu'un dans le bateau risque sa vie pour aller te récupérer.

— Peut-être que je peux compter sur Dieu ? » dit Robbie.

Arthur éclata de rire et faillit avaler de travers. Il regarda sa grand-mère qui souriait et suivait la discussion avec intérêt.

« Écoute, Robbie, Dieu t'a tiré une fois d'un – très – mauvais pas. » Richard détacha ses mots pour mieux les enfoncer dans la tête du garçon. « Ne Le tente pas par ton inconséquence. Dieu n'est peut-être pas disposé à faire un second miracle rien que pour toi. »

Les sourcils pâles de Robbie se rapprochèrent.

« Je ramasse des asticots pour ces types. J'appâte les hameçons. Ils m'aiment bien.

— Naturellement, dit Arthur. Je parie que tu leur sers d'esclave.

— Ils disent que je sais rester tranquille quand il ne faut pas faire de bruit, poursuivit Robbie en s'adressant à son père. C'est pour ça qu'ils m'aiment bien. »

Vers minuit, la grand-mère d'Arthur frappa à sa porte. C'était exactement ce qu'il espérait et il avait laissé sa porte légèrement entrebâillée. Il était au lit et lisait.

« Ah, ça fait du bien d'être ici, Arthur », déclara-t-elle en s'asseyant. Elle était en pantoufles et chemise de nuit et portait un joli déshabillé bleu et jaune.

Arthur enfila son peignoir neuf et s'assit sur le bord du lit.

« Tu as moins entendu parler de religion ce soir que je ne le craignais... dis-moi, qu'est-ce que tu en penses ?

— De Richard ? De la vie ? » Elle se pencha vers lui et rit de bon cœur, mais sans faire de bruit. « Ça t'ennuie tellement ?... Tu m'as l'air en forme, Arthur. Plus gai que la dernière fois que je t'ai vu. »

Arthur fut incapable de se rappeler s'il broyait du noir à Noël à cause d'une fille.

« Je te l'ai dit, j'ai rencontré une fille sympa. Je sors une fille sympa. Et sur qui on peut compter.

— Je vois, dit sa grand-mère. Et qu'est-ce qui l'intéresse dans la vie ? Elle veut aussi aller à l'université ?

— Oui, à Radcliffe. Elle aime les marionnettes. Les costumes de théâtre. Les contacts avec les gens, dit-elle, mais elle ne sait pas encore exactement ce qu'elle veut faire. Elle va donc s'inscrire à la fac de lettres en attendant... Ne t'inquiète pas, je te la présenterai, peut-être cette semaine... Mais franchement, que penses-tu de la prière de ce soir, des grâces ? Tu n'as

pas l'impression d'être complètement coincée intérieurement ?

— Eh bien... » Sa grand-mère laissa s'écouler quelques secondes. « C'est inoffensif, n'est-ce pas ? Si ça aide ton père à se sentir mieux dans sa peau... J'ai oublié mes cigarettes et j'aimerais bien en fumer une. Attends une minute, je...

— Non, non, j'en ai », dit Arthur avant que sa grand-mère ait eu le temps de bouger de sa chaise. Il sortit un paquet de Marlboro du premier tiroir de sa commode. « Ça te va ?

— Tout à fait. Je me limite à cinq par jour, mais je savoure chacune.

— C'est ce côté bigot qui me hérissé, continua Arthur en se réinstallant sur le bord du lit. Papa a tout le temps l'air de se promener main dans la main avec le Seigneur.

— Je vois... Elle aspira une bouffée de sa cigarette d'un air pensif, puis se pencha.

— Il a adhéré à une nouvelle secte ? chuchota-t-elle.

— Non, il est toujours à La Première Église de l'Évangile du Christ. »

Arthur vit que sa grand-mère était soulagée ; plusieurs sectes de la ville menaient grand tapage et il y avait des réunions au moins deux fois par semaine dans certains endroits, avec chœurs de gospel et confessions publiques. Ses parents n'en étaient sûrement pas encore là.

« Maintenant, c'est l'église tous les dimanches, comme disait maman. Je suis obligé d'y aller quelquefois pour lui faire plaisir. Je... »

Arthur se rendit compte soudain qu'il n'y serait jamais allé, s'il n'y avait eu Columbia. Et voilà : il devenait hypocrite.

Arthur et sa mère décidèrent que le jeudi serait bien pour inviter Maggie à dîner. Il lui téléphona, et fut étonné de la sentir un peu réticente.

— Je n'ai pas tellement envie de sortir en ce moment, dit Maggie. Je ne sais pas pourquoi.

Arthur réussit néanmoins à la convaincre. Il l'avait appelée du magasin et espérait qu'il pourrait la voir ce soir-là, même seulement pour se promener un peu, mais elle lui dit qu'elle devait finir son travail pour le cours de rattrapage de math. Quand il lui proposa de l'aider, Maggie déclina son offre.

L'après-midi, sa grand-mère passa le voir à la Cordonnerie, comme elle l'avait promis. La veille et le jour même, elle avait conduit en voiture Lois au Centre d'accueil pour les enfants de Beverley vers une heure, puis gardé la voiture pour explorer le coin avec Robbie ou aller au Chalmerston Golf Club, qui n'était pas vraiment un club car n'importe qui pouvait y jouer.

« Je trouve ça charmant ! » dit Joan en jetant un coup d'œil aux murs tapissés de cartons à chaussures du petit magasin.

« Tellement démodé ! » ajouta-t-elle en chuchotant pour que Tom Robertson, qui avait vraiment l'air d'en être le propriétaire et se trouvait à proximité, près du comptoir de cordonnerie, ne l'entendît pas.

— Ça marche très fort, chuchota Arthur à son tour.

— Je jette un coup d'œil », dit-elle quand il fut abordé par une femme qui avait une paire de chaussures blanches à la main.

Arthur porta les chaussures et l'argent à la caisse. Il lui arrivait souvent de la tenir aussi ; d'ailleurs, maintenant qu'il connaissait bien les stocks, son travail était très voisin de celui de Tom. Arthur mit les chaussures dans un sac en papier marron de la boutique et rendit à la femme sa monnaie.

« Merci et bonne journée », dit-il.

Sa grand-mère s'était assise sur l'une des deux chaises du magasin et essayait des pantoufles. Elle était en chaussures de golf noires et blanches, avec des bas, une jupe et une blouse en cotonnade ; Arthur pensa, comme il le faisait souvent, qu'elle paraissait étonnamment jeune, à peine plus âgée que sa mère.

« J'aimerais vous présenter ma grand-mère, dit-il à Tom. Joan Waggoner, Tom Robertson.

— Ah, la grand-mère d'Arthur ! Enchanté, Mrs. Waggoner !

— Bonjour, Mr. Robertson. J'étais en train d'admirer votre magasin. Il a l'air humain.

— Arthur m'a dit que vous étiez de passage ici ?

— Oui, pour une semaine ou deux... Je pense que je vais prendre ces pantoufles. Elles sont si confortables ! Je n'en ai jamais eu de pareilles depuis l'âge de dix ans. »

Les pantoufles étaient entièrement en lapin, avec la fourrure à l'intérieur. Tom parut sur le point de les lui offrir, mais Arthur fit un geste de la main et fronça les sourcils pour lui faire comprendre que sa grand-mère ne serait pas d'accord. Il prit les pantoufles et le billet qu'elle lui tendit.

« Parlez-moi d'Arthur. Il se débrouille bien ? » Arthur n'entendit pas la réponse de Tom. Un homme attendait devant le comptoir, avec des chaussures à faire ressemeler.

Ce soir-là, pendant le dîner, sa grand-mère lui dit que Tom était très content de lui. Elle ajouta à l'intention de Richard :

« Il m'a dit qu'Arthur avait très vite appris tout ce qu'il y avait dans le magasin et n'était pas arrivé une seule fois en retard. Elle sourit à Arthur.

— Mmm », fit son père.

Ils dînaient au Chico's, un restaurant mexicain assez cossu, où la cuisine était excellente et où l'on servait la bière dans d'énormes chopes fraîches. Le repas avait été précédé d'un whisky-tequila pour tout le monde, sauf Robbie qui s'était mis, lui, au soda. Ce fut un repas inhabituel pour Arthur, pour deux raisons. Son père n'avait pas dit les grâces avant qu'ils commencent. Peut-être la cuisine mexicaine n'était-elle pas digne d'être bénie ? Et la voix de son frère mua alors qu'ils étaient à table. En s'asseyant, Robbie avait dit de sa voix aiguë habituelle :

« Je ne sais pas encore ce que je vais prendre. Mais je comprends ce que ça veut dire, c'est écrit dessous en anglais ! »

Puis, alors qu'Arthur entamait sa seconde bière :

« Jeff a pris une perche aujourd'hui. Énorme. Celle que j'ai attrapée était... beaucoup plus petite. »

Arthur remarqua la baisse de registre, et vit que sa mère avait presque sursauté.

« Voyez-vous ça, une perche, dit Arthur d'un ton solennel.

— C'est cette... chose étrange que j'ai vue enveloppée dans un journal dans le réfrigérateur ? » demanda leur père.

Robbie avait abordé la phase active de son festin.

« Ouais », répliqua-t-il de la même voix changée en attrapant une autre tortilla.

Après tout, se dit Arthur, il avait presque quinze ans. Et on le voyait pousser à vue d'œil, comme un bambou. Il allait être plus grand que lui. Il en éprouvait un léger pincement de jalousie.

Le jeudi, au dîner, il leur fallut écouter Richard réciter les grâces et Arthur regarda à la dérobée la tête inclinée de Maggie. Sa bouche était sérieuse, ses paupières légèrement teintées de fard frémissaient sur ses yeux fermés. Quand ce fut fini, Arthur se redressa et sourit à Maggie, ravi d'avoir réussi à ne pas écouter un mot de ce qu'avait dit son père.

« Avez-vous visité Radcliffe et vu le campus ? » demanda Joan à Maggie.

Elle répondit que oui, quand son père était allé à une réunion d'anciens à Harvard, deux ans plus tôt. Sa grand-mère parla beaucoup à Maggie, et avec le plus grand naturel. Maggie était aussi belle que d'habitude ; elle ne se départit pas de ce calme qui faisait tant

l'admiration d'Arthur, mais il eut l'impression qu'il cachait une certaine nervosité et qu'elle avait même l'air un peu triste. Ce fichu cours de rattrapage la tourmentait-il à ce point ? Il entendait un insecte buter contre la porte grillagée qui séparait la cuisine du garage. Sa mère servit le dessert, un sorbet à la framboise. Puis il y eut le café au salon. Maggie et Joan s'assirent sur le canapé.

« Arthur m'a dit que vous ne saviez pas encore ce que vous choisiriez comme matière principale, Maggie.

— Non. Pour le moment, j'ai pris anglais et dissertation. Je sais que ça paraît vague... parce que ça ne mène à rien de précis. Je pense que je me déciderai après ma première année. »

À la suite de quoi Richard émit une phrase soporifique qui ratatina Arthur sur sa chaise. Son père n'utilisa pas le mot Dieu, mais quelque chose du genre de la main de la providence qui guiderait Maggie sur la voie qui lui convenait. Arthur était conscient de l'embarras qu'elle éprouvait à se sentir ainsi le centre d'attention. À son grand soulagement, elle ne répondit rien.

Il était à peine dix heures quand Maggie déclara qu'elle devait rentrer. Arthur n'y vit aucun inconvénient parce qu'il allait être seul avec elle en voiture et qu'elle aurait peut-être envie d'aller quelque part. Maggie remercia sa mère et dit bonsoir à grand-mère, puis à son père. Robbie avait disparu.

Arthur sortit avec Maggie et tous deux montèrent dans sa voiture.

« Tu vas aller au golf avec ma grand-mère ? » dit-il en souriant. Il avait entendu Joan lui demander si elle jouait.

« Probablement pas. Je suis meilleure en tennis. Pour le moment, de toute façon... je n'ai pas tellement le temps. Elle prit la direction de sa maison.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Maggie ? »

Elle mit longtemps à répondre.

« Oh... je te dirai demain.

— Non, maintenant... Il s'est passé quelque chose ? »

Maggie fit une grimace et Arthur regarda la route pour voir s'ils allaient rentrer dans quelque chose, mais il n'y avait rien. Près de chez elle, Maggie obliqua dans une rue plus obscure et s'arrêta au bout. Puis elle poussa un soupir, presque un petit gémissement.

« Si tu veux savoir... je suis enceinte. »

Il la dévisagea, bouche bée. Elle avait les yeux baissés sur le tableau de bord.

« Tu es sûre, Maggie ?

— Certaine. »

C'était sa faute à lui. Arthur eut l'impression qu'une bombe venait de le toucher. Cela faisait deux mois. Il se souvenait de la date. Le 2 mai. Ils n'avaient pas couché ensemble depuis.

« Rien... rien ne nous empêche de nous marier ? »

Cela semblait la solution la plus simple et la plus heureuse à ce moment précis.

« Ne dis pas de bêtises. Je ne peux pas, et toi non plus. Tu as une cigarette ? J'ai oublié les miennes chez toi. »

Arthur sortit d'un geste brusque son paquet de sa poche et le laissa tomber sur le plancher de la voiture. Il lui alluma sa cigarette d'une main légèrement tremblante.

« Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Parce que je pensais que l'avortement réglerait la question, rétorqua-t-elle d'un ton agacé.

— L'avortement ?

— Le week-end où je suis partie. » Maggie le regarda et il vit ses yeux briller brusquement. « J'ai raconté à mes parents que j'étais avec Gloria chez sa tante, et à Gloria que j'étais avec un copain, et au cas où mes parents auraient téléphoné à sa tante... Bref, ils ne l'ont pas fait. Mais je suis allée à Indianapolis toute seule. »

Arthur était assommé.

« Tu t'es fait avorter ?

— Oui... enfin, l'opération... j'ai payé le docteur, mais... je l'ai déjà entendu dire... ils ne font pas toujours du bon travail. » Maggie regarda le pare-brise et aspira une bouffée de sa cigarette. « Voilà pourquoi j'étais nerveuse. Il faut que je trouve un autre médecin.

— Ta mère sait ?

— Non. »

Arthur avait le cœur battant, comme s'il courait.

« Je vais trouver un docteur, Maggie, ne t'inquiète pas. C'est moi qui le paierai. Ça coûte combien ?

— Cinq cents dollars. En tout cas avec celui-là... J'ai vendu un bracelet en or à Indianapolis. Si maman s'aperçoit que je ne l'ai plus, je lui dirai que je l'ai perdu ! »

Maggie essaya de rire.

« Salaud de toubib d'Indianapolis, marmonna Arthur.

— Mais de premier ordre, d'après Roxanne.

— Roxanne ? »

Maggie se pencha pour mettre le contact, puis laissa sa main retomber sur ses genoux.

« Je ne pouvais pas demander au Dr. Moodie... notre médecin de famille... le nom de quelqu'un qui accepterait de faire ça. »

La mâchoire d'Arthur se contracta. Maintenant il savait ce que voulait dire le coup d'œil en biais de Roxanne à la soirée de Ruthie, ce samedi-là. Elle devait le croire au courant de l'absence de Maggie.

« Je vais te trouver un bon médecin, Maggie. J'irai au Centre médical demain. On peut leur faire confiance. Qu'en penses-tu ?

— Essaie toujours. » Elle contourna l'angle de la rue en marche arrière. « Ne donne pas mon nom, veux-tu ? Ils s'en fichent, du moment qu'ils sont payés.

— Sois tranquille ! »

La lumière était allumée dans le séjour des Brewster. Arthur détourna son regard morne de la maison, se battit avec la poignée de la portière et sortit. Il aurait voulu prendre Maggie dans ses bras, mais il craignait d'être repoussé.

« Je peux t'appeler demain à midi ? chuchota-t-il.

— Plutôt vers la demie. J'ai cours le matin. »

Arthur s'enfonça dans l'obscurité, le front soucieux, les dents serrées. Cinq cents dollars ? Mais bien sûr ! Il allait vendre son microscope ou le mettre en gage, retirer ses économies de la banque. Et surtout cacher la chose à son père ! Soudain, il fut arrivé, enfin presque. Il y avait de la lumière chez Norma Keer. Mais il ne se sentait pas d'humeur à passer la voir.

C'était allumé aussi chez lui, derrière la fenêtre de la cuisine et dans le salon. Arthur se glissa sans bruit dans la maison, passa près du salon d'où s'échappaient un bruit de voix et des rires, et alla jusqu'à sa chambre. Il était en pyjama et sur le point d'éteindre quand il entendit sa grand-mère frapper à la porte.

« Mmm ? » dit-il.

Elle ouvrit la porte.

« Je t'ai vu rentrer sans te faire remarquer. Je voulais seulement te dire que je trouve ton amie Maggie charmante. J'ai pensé que ça te ferait plaisir de le savoir. »

Elle était entrée mais n'avait pas tout à fait refermé la porte.

« Qu'est-ce qu'il y a, Arthur ?

— Rien », dit-il en s'asseyant avec nervosité sur le bord du lit. Il savait qu'elle n'était pas dupe. « On s'est un peu disputé, ajouta-t-il. Rien de grave. » Il se releva brusquement.

« Assieds-toi, grand-mère ! » Il approcha de quelques centimètres le fauteuil et prit une cigarette. « Tu en veux une ? »

Sa grand-mère accepta.

« Et j'ai l'impression que Maggie t'aime beaucoup.

— Tu crois ? » dit Arthur automatiquement, d'un ton poli, mais en même temps il sentit les larmes prêtes à déborder et il plissa les paupières. « Dommage que je n'aie pas vingt-deux ans... et qu'elle s'en aille pour quatre ans. Pense à tous ces types plus vieux, qu'elle va rencontrer là-bas. Ces mecs de Ha'va'd... »

Joan sourit et arrangea sa longue jupe noire sur ses jambes croisés.

« Fais-toi du souci si tu y tiens, mais plus tard. Pour le moment, profite de ton bonheur. »

Elle l'observa en plissant les yeux, et aspira une bouffée.

Arthur cligna de nouveau des yeux.

« Il ne s'est rien passé de passionnant après mon départ ?

— N... non. Nous avons parlé de Robbie... après l'avoir mis au lit. » Elle eut un petit rire. « Il n'arrêtait pas de tripoter la télévision et il a fini par renverser le petit vase sur la table, à côté. Je suis donc allée chercher une éponge dans la cuisine, et ce n'était pas grave, il n'y avait rien de cassé. Mais Robbie est entré dans une colère noire, comme si je l'avais grondé !

— Je sais. Il mourra d'apoplexie avant d'avoir vingt ans.

— D'où lui vient sa nervosité ? À moins que ce ne soit un complexe d'infériorité ?... Je ne me rappelle pas que tu l'aies tellement taquiné quand il était petit. Je me trompe ?

— Non, mamie. Tu n'as qu'à demander à maman. Et puis... qu'est-ce qu'il fait à tourner autour de ces types plus vieux ? Il n'est jamais avec des gosses de son âge. Je n'arrive pas à le comprendre.

— Mm... » Sa grand-mère fixa le plafond.

« C'est étrange qu'il aime rester assis sans bouger dans un bateau pendant des heures et des heures. Ce soir, j'ai bien cru que nous serions obligés de lui donner un calmant. Il était écarlate... » Elle baissa la voix de peur que Robbie ne l'entende de la chambre voisine. Puis elle se leva et embrassa Arthur sur la joue. « Bonne nuit, mon chéri. » Arthur éteignit et se mit sur le ventre, les poings serrés sous l'oreiller. Maggie avait vraiment bien joué la comédie ce soir, devant ses parents. C'était sa faute à lui ! Pourquoi n'avait-il pas pris de précautions ? Et tous les ennuis retombaient sur Maggie, la honte, la douleur, les problèmes, les dépenses, le secret ! À partir de maintenant, il devait l'aider et la protéger. Les difficultés venaient des autres, du monde extérieur. Demain, il ne pourrait même pas dire à un médecin comment elle s'appelait.

Le lendemain matin, juste après neuf heures, Arthur prenait le couloir en marbre du Centre médical. Il s'arrêta devant le panneau noir et blanc, entre les ascenseurs, où étaient inscrits les noms des médecins. Celui du médecin de la famille Alderman, le Dr. A. Swithers, capta désagréablement son regard, de même que celui du Dr. F. Moodie, que Maggie avait mentionné. Il décida de risquer sa chance avec un certain Dr. G. Robinson, parce que son nom lui rappelait celui de Tom Robertson, un type bien. Il s'approcha du bureau de la réceptionniste qui l'accueillit fraîchement car il n'avait pas de rendez-vous.

« C'est juste pour un renseignement. L'affaire de cinq minutes... même pas. »

La fille téléphona quelque part, puis dit à Arthur que la secrétaire du Dr. Robinson pouvait le recevoir au 809.

Arthur monta en ascenseur jusqu'au huitième étage. Au 809, une fille était assise derrière un bureau ; quatre portes donnaient dans la pièce, chacune avec le nom d'un médecin.

« Si ce n'est pas long, vous pouvez le voir maintenant. Votre nom ? »

Arthur le lui dit. La fille l'inscrivit sur un registre, puis montra une pièce derrière elle.

Le Dr. Robinson était en train de se laver les mains dans un lavabo quand Arthur entra. Il y avait une table recouverte d'un drap blanc sur la gauche, et aussi un bureau. Le médecin s'y installa et indiqua le siège en face de lui ; Arthur s'assit docilement.

« Que puis-je pour vous ?

— Je voudrais le nom d'un médecin qui puisse pratiquer un avortement... en toute confiance.

— Je vois. Vous avez de quoi le payer ?

— Bien sûr. »

Le Dr. Robinson semblait avoir dans les trente ans et était bronzé.

« Âge de la jeune fille ou de la femme ?

— Dix-sept ans.

— Pas de problème de santé ? De drogue ? demanda-t-il avec un soupir d'ennui.

— Non.

— Les parents ont donné leur consentement ? »

Arthur sentit le cœur lui manquer.

« Je suis sûr qu'elle pourrait l'avoir. Mais ce n'est pas indispensable si elle a plus de seize ans, n'est-ce pas ?

— Exact, dit le médecin comme si cela n'avait strictement aucune importance. Célibataire ? ... Enceinte depuis quand ?... Sept semaines. Bien, je vois quelqu'un qui peut s'en charger. À Indianapolis, le Dr. Philip Bentz. »

Le Dr. Robinson écrivit sur un bloc. Il consulta un répertoire, copia quelque chose, puis déchira la feuille et la tendit à Arthur.

« Ça, c'est pour vous. Mais c'est moi qui lui téléphone. Ah, le nom de la jeune fille ?

— Pouvez-vous voir si le Dr. Bentz peut faire ça... vite ? Je vous donnerai le nom ensuite. »

Le médecin eut un petit rire indulgent.

« Je suis absolument certain qu'il peut, c'est l'affaire de quelques minutes, même s'il faut rester un jour sur place. Maintenant écoutez-moi, jeune homme, je vais pas passer ma journée à ça. Il faut que je donne un nom.

— Stevens, dit Arthur. Alice Stevens.

— Parfait. » Le docteur l'écrivit puis se leva. « Appelez ma secrétaire vers trois heures. »

Arthur avait espéré un rendez-vous, mais il eut peur de se faire rabrouer s'il insistait.

« Pouvez-vous me dire combien cela coûtera ?

— Entre cinq cents et sept cents dollars. Ça dépend. »

Arthur acquiesça, et se sentit pâlir tandis que le docteur le raccompagnait à la porte. Dehors, la secrétaire l'intercepta et lui demanda vingt-cinq dollars. Craignant que ce ne fût encore plus cher, Arthur était parti de chez lui avec quarante-neuf dollars, tout ce qu'il avait comme argent liquide pour le moment.

En redescendant avec l'ascenseur, il pensa soudain que le Dr. Robinson touchait une commission du Dr. Bentz. Mais il jugea néanmoins qu'il devait se considérer comme verni pour un premier essai. Il avait lu qu'on pouvait se faire proprement éconduire et qu'il n'y avait plus qu'à chercher un autre médecin.

Arthur pédala en direction de chez lui, plongé dans ses pensées. Ce serait plus simple de mettre en gage son microscope que de le vendre à un prix décent. Mieux valait s'attendre, d'ailleurs, à ce que les honoraires du médecin soient plus proches de sept cents dollars que de cinq cents, car il n'y avait aucune raison pour que les prix aient baissé. Quand il arriva chez lui, sa grand-mère était dans un coin du jardin avec Robbie, et il entendit la machine à écrire de sa mère dans la chambre de ses parents. Il avait deux cent quatre-vingt-dix dollars sur son compte d'épargne, réfléchit-il, et il en tirerait peut-être deux cents autres en mettant en gage son microscope ; ses parents l'avaient acheté d'occasion quelques années plus tôt, mais il coûtait déjà deux cent cinquante dollars. Sa montre était si ordinaire qu'il aurait été ridicule d'essayer d'en tirer quelque chose.

Il plaça son microscope sur son bureau et ôta sa housse beige. Il y avait un prêteur sur gages, le seul dont Arthur eût entendu parler dans la ville, à deux rues de la Cordonnerie.

Une autre pensée lui vint, et ce fut comme un trou noir dans lequel il chuta : cette histoire allait annuler tous ses nobles projets de participation aux frais d'inscription à Columbia, en septembre. Et la participation de ses parents, d'ailleurs, si jamais son père apprenait une chose pareille ! Arthur faillit en rire de terreur. Et si ce vieux bigot de Richard exigeait qu'il épouse Maggie ? Qu'elle ait son bébé parce que l'avortement allait à l'encontre de la volonté divine ? En tout cas, il y avait pire comme destin !

Le chiffre auquel il aboutit après tous ces calculs ne dépassait pas six cent quatre-vingt

dollars immédiatement disponibles, et encore une partie relevait de la pure hypothèse. Il mit le microscope dans un sac à provisions en plastique, puis transporta le tout dans sa corbeille à papier jusqu'au garage pour faire croire qu'il allait la vider. Sa mère, qu'il avait trouvée dans la cuisine, n'y vit que du feu. Il déposa le sac lourd dans le panier métallique fixé sur le devant de sa bicyclette.

« As-tu le temps de déjeuner avec nous, Arthur ? demanda Loïs. Juste des haricots et du bacon au four.

— Merci maman, mais je n'ai pas faim aujourd'hui. »

Sa grand-mère entra, Robbie sur les talons.

« Tu es là ce soir, Arthur ? Je vous invite tous au cinéma.

— Merci Mamie. Je crois que je sors avec Maggie. »

Cette scène dans la cuisine laissa à Arthur une curieuse impression d'irréalité, comme s'ils étaient tous en train de jouer la comédie, sauf lui : Robbie pieds nus et torse nu dans son short kaki qui lui tombait si bas, nombril à l'air, décrivant une couleuvre qu'il venait de sauver des griffes du chat – une couleuvre de deux mètres de long, expliquait-il les bras écartés – alors qu'Arthur savait pertinemment que les couleuvres de leur jardin ne faisaient jamais plus de vingt centimètres. Et sa mère, plutôt silencieuse, en train d'ouvrir les deux boîtes de haricots, et de réfléchir sans doute à un gosse du Centre d'accueil de Beverley où elle retournerait dans une heure. Il ne manquait plus que son père récitant les grâces sur les haricots dans quelques minutes. À quelle heure rentrait-il ? Le couvert n'était pas encore mis. Avant, son père revenait plus tôt une ou deux fois par semaine pour prendre son repas avec sa mère, mais ces derniers temps il ne l'avait pas fait. Maintenant on l'entendait souvent dire qu'il avait déjeuné près de son bureau avec quelque « jeune » ou « quelqu'un en détresse spirituelle » qu'il avait rencontré à l'église. Un dimanche, son père était resté après la fin du service pour voir une personne que le révérend Cole voulait qu'il « guide », tandis qu'Arthur et sa mère avaient pris la voiture pour rentrer à la maison. Il y avait toujours une bonne âme prête à reconduire son père plus tard.

Quand il arriva à la boutique du prêteur sur gages, Arthur trouva un garçon de son âge environ, en bras de chemise, qui lisait un livre de poche tout en écoutant un transistor. L'endroit était bourré d'un bric-à-brac poussiéreux, de montres, de guitares et de vieux vêtements accrochés un peu partout. Arthur dit qu'il avait un bon microscope de 50 X à mettre en gage, d'une valeur de deux cent cinquante dollars.

« Le patron n'est pas là aujourd'hui. Peut-être demain. »

Arthur avait le sac en plastique dans les mains.

« Vous ne voulez pas jeter un coup d'œil ? Me faire déjà une avance dessus aujourd'hui ?

— Je ne suis pas autorisé à accepter la marchandise. Désolé. »

« Je repasserai demain matin. »

Arthur entra dans la première cabine téléphonique qu'il rencontra pour appeler Maggie. Il était midi et demi.

Ce fut sa mère qui répondit.

« Oh, Arthur ? Une minute... Maggie ! C'est pour toi ! »

Et puis :

« Bonjour, Arthur, dit Maggie.

— Bonjour, ma chérie. J'ai eu ce que je voulais. Ce matin. Le nom de quelqu'un. À Indianapolis. » La main d'Arthur se crispa sur le récepteur. « Tu es seule maintenant ?

— Oui. Mais de toute façon, maman est au courant, dit Maggie d'une voix étouffée.

— Seigneur !... Elle *sait* ?

— Elle a deviné et je ne pouvais pas lui mentir. Elle a remarqué que j'étais nerveuse, alors elle m'a interrogée. »

Arthur fut submergé de honte en se rappelant le ton poli mais agacé de la mère quelques secondes plus tôt.

« Elle est fâchée ?

— N... non. Elle pense seulement qu'il faut que je fasse quelque chose. Elle a dit que ce sont des choses qui arrivent. » La voix de Maggie semblait presque la même, calme et posée.

« Maggie... je suis censé rappeler à trois heures pour prendre rendez-vous. J'aimerais que ce soit possible pour ce week-end. Ça te va ? Ne t'inquiète pas pour l'argent.

— Ma mère veut que ce soit notre... pas notre docteur, mais quelqu'un qu'il connaît. Et puis, je suis sur la sécurité sociale de mes parents. Arthur se sentit encore plus aliéné, et abhorré.

« C'est à moi de m'en occuper.

— Non !... Écoute, on en reparlera une autre fois. »

Les doigts d'Arthur frémirent sur le téléphone.

« Est-ce que je pourrais te rencontrer ce soir ?

— On peut se voir après le dîner. Aujourd'hui, mon père rentre vers cinq heures. »

Arthur accusa de nouveau le coup.

« Je suppose que ta mère va le mettre au courant ?

— Euh... sans doute, sinon comment expliquer que je doive aller voir un docteur ? Tu ne devrais pas t'en faire autant, Arthur. Cela ne se passe pas comme tu le crois. »

Un père n'allait pas prendre ça aussi à la légère, pensa Arthur.

« Tu es toujours là ? J'ai demandé à ma mère de ne pas lui en parler ce soir. Peut-être que nous partirons ensemble ce week-end, maman et moi, pour régler ça. »

Arthur lui dit que toute sa famille serait au cinéma le soir. Si elle passait chez lui après dîner ? Elle répondit qu'elle pouvait y être après neuf heures. Arthur ressortit plutôt secoué de la cabine et poussa sa bicyclette le long du trottoir au lieu de l'enfourcher.

« Un cadeau pour ta petite amie ? » demanda Tom Robertson quand Arthur arriva à la Cordonnerie avec le sac en plastique.

Arthur rangeait le microscope sous son portemanteau au fond du magasin, près d'un vieil imperméable de Tom. Là, il ne craignait rien.

« Euh... oui », dit-il. Il se rendit compte que le sac venait d'une boutique pour femmes de la ville. Depuis quand Tom savait-il qu'il avait une amie ? Simple supposition de sa part sans doute.

La journée étincelait de soleil, et le seul arbre en vue à l'extérieur du magasin inclinait ses branches dans le vent léger comme quelqu'un qui aurait dansé avec lenteur. La journée était

peut-être belle pour un tas de gens, mais pas pour lui ni pour Maggie.

Quand les trois heures fatidiques sonnèrent, Arthur en fut parfaitement conscient, et il n'appela pas la secrétaire du Dr. Robinson. Il pouvait parier à coup sûr qu'elle ne prendrait pas la peine de téléphoner chez lui. Arthur n'avait pas donné son adresse ; évidemment, il n'y avait qu'un seul Alderman dans l'annuaire. Il travailla jusqu'à six heures, heure à laquelle Tom fermait habituellement, quoiqu'il se montrât toujours trop indulgent envers les clients de dernière minute.

« Tu as l'air aussi nerveux que si tu allais faire ta demande ce soir, dit Tom Robertson quand Arthur ramassa son sac en plastique. Je suis curieux de savoir ce que tu trimballes là-dedans. Un peu lourd pour un gâteau de mariage, non ?

— Un biscuit de Savoie, répondit Arthur en laissant le sac glisser presque par terre comme s'il pesait une tonne.

— Ha ! Bonne chance, petit ! À demain. »

*

**

Arthur était seul chez lui quand il entendit la voiture de Maggie, un peu avant dix heures ; il sortit à sa rencontre. Ils allèrent dans la cuisine parce qu'il pensait que Maggie aurait peut-être envie d'un Coca ou d'un café. Mais elle refusa. Il lui posa la question qui le préoccupait :

« Ton père est au courant ?

— Oui. Ma mère le lui a annoncé, il y a quelques minutes. »

Maggie s'assit sur le canapé. Arthur resta debout.

« Je vois d'ici ce que ton père pense de moi. Tu peux aussi bien me le dire. »

Elle secoua la tête avec un soupir.

« Ce n'est pas ce que tu crois. Ma famille est sans doute différente de la tienne... Tu en as parlé à ta mère ?

— Bonté divine, non ! Arthur se frappa le front. Et si jamais mon père l'apprenait, il me ficherait dehors ! »

Maggie sourit nerveusement et prit une cigarette dans la poche de sa veste ; Arthur se précipita pour la lui allumer.

« Ma mère a parlé à un médecin recommandé par le Dr. Moodie. Il peut faire ça lundi matin... à Indianapolis. »

Arthur savait que c'était mieux, plus sûr que toutes les solutions qu'il aurait pu trouver.

« J'aimerais vraiment que ce soit moi qui paie, Maggie. Tu n'as pas besoin d'en parler à tes parents, tu m'indiques simplement le prix.

— Je te l'ai dit, nous sommes assurés.

— Je sais, mais il doit en rester une partie à votre charge ?

— Franchement... si j'étais toi, je ne me ferais pas de souci, Arthur. »

Il lui vint soudain à l'idée que la famille de Maggie ne voulait plus entendre parler de lui ni, de ce fait, accepter un sou de lui.

« Ton père est furieux contre toi ?

— Oh, il m'a demandé pourquoi je n'avais pas été assez maligne pour prendre la pilule.

Mais il n'est pas fâché... Il a raison. » Maggie s'était un peu penchée en avant. Son regard croisa une ou deux fois celui d'Arthur, puis elle fixa le sol.

Les minutes passaient. Ses parents rentreraient sans doute dans une demi-heure.

« Maggie... » Comme il se rapprochait, elle se leva.

Arthur avait refermé ses bras sur elle, et il entendit son petit cri de surprise. Elle parut s'accrocher aussi étroitement à lui, et il ferma les yeux comme il le faisait quand il lui parlait au téléphone.

« Mon Dieu, je t'aime, Maggie.

— Jusqu'à quand ? »

Arthur se mit à rire.

« Peut-être toujours.

— Maman dit... » Maggie se recula, mais Arthur lui saisit les mains. « Elle dit que je ferais mieux d'être réaliste. Toi aussi. Que nous avons encore quatre ans avant de finir nos études. Quatre ans pendant lesquels nous serons la plupart du temps séparés. Elle veut que j'aie mon diplôme, et moi aussi j'en ai envie.

— Mais on y arrivera ! »

Maggie retira ses mains.

« Quelquefois tu as l'air si sérieux que ça me fait peur.

— Oh, Maggie ! » Arthur se passa les doigts dans les cheveux, pivota sur lui-même, puis regarda de nouveau Maggie. « Il faut que je te pose une question. Est-ce que ça t'ennuie beaucoup ce... de...

— L'opération ? Non. J'y ai réfléchi... Je sais, j'ai lu qu'on pouvait être déprimée... après. Je ne crois pas que je le serai. Je sais qu'il vaut mieux que je le fasse. »

Et si jamais ils se mariaient, pensa Arthur, il y aurait un temps pour les enfants ; mais il se rendit compte qu'il n'avait pas le courage de dire ça, pas tout de suite. Il vit Maggie jeter un regard vers la porte d'entrée, bien que la maison fût silencieuse.

« On pourrait aller faire un tour, proposa Maggie.

— Oui, si tu veux... À moins que tu ne préfères qu'on aille voir Norma à côté ? Norma Keer. »

Arthur alla dans le bureau de son père.

« Qui est-ce ? »

Il regarda par la fenêtre du bureau et vit qu'une lumière brillait chez Norma.

« Notre voisine. Une veuve. Elle a dans les soixante ans. Elle aime bien qu'on passe la voir. C'est une femme... » Il n'arriva pas à trouver le mot pour décrire l'heureux caractère de Norma.

« Théoriquement, elle est en train de mourir d'un cancer ou quelque chose de ce genre, mais elle est très gaie.

— Seigneur !

— Si je l'appelais pour voir si on peut passer ? Juste deux minutes. Tu me fais signe dès que tu t'ennuies.

— D'accord, si tu en as envie. »

Arthur composa le numéro.

« Bonsoir, c'est moi. J'habite juste à côté et... Il rit. Bon, ça va ! Je suis avec une amie... une fille qui s'appelle Maggie, et je me demandais si nous pouvions passer cinq minutes ? »

Aucun problème, elle les attendait.

Arthur éteignit toutes les lampes sauf une, craignant une remarque de son père sur son gaspillage, et ferma à clef la porte d'entrée.

« Bonsoir mes enfants ! Entrez donc », dit Norma. Elle avait retiré ses chaussures. La télévision marchait, mais le son était coupé et comme toujours un livre ouvert gisait sur le canapé.

Arthur présenta Maggie.

« Tu as toujours des amies ravissantes, Arthur ! murmura Norma.

— Des amies, au pluriel ?

— Suivez-moi dans la cuisine. Qu'est-ce que je vous offre ? Soda, Canada dry, gin-tonic... rhum... ah ! pas de bière : j'essaie de faire attention à ma ligne. »

Maggie demanda un gin-tonic. Son regard paraissait embrasser toute la maison tandis qu'Arthur, qui connaissait bien ce pavillon de plain-pied, se contentait de goûter le changement de décor, la sécurité qu'il lui offrait contre l'arrivée imminente de ses parents dans la maison voisine. Ils s'installèrent dans le salon. Arthur comprit soudain que Norma était légèrement grise ce soir-là. On pouvait sans doute l'absoudre si elle ne passait pas l'année, comme elle l'affirmait souvent.

« J'ai l'impression de vous avoir déjà vue... à mon travail... à la banque », dit Norma à Maggie. Elle effleura doucement ses cheveux, qui ressemblaient à de l'écume rousse translucide.

« Vous aussi vous avez fini le lycée ?

— Oui, juste maintenant, répondit Maggie.

— Arthur est un de mes soupirants préférés. J'espère que vous l'appréciez à sa juste valeur, Maggie. »

Arthur éclata de rire.

« Que ferai-je quand tous ces charmants jeunes gens seront à l'université cet automne ? demanda tristement Norma.

— Vous en rencontrerez d'autres, dit Arthur. Gus Warylsky pense aller à l'université d'ici. Vous le connaissez... un grand type blond. Nous sommes venus une ou deux fois faire des petits travaux dans le jardin.

— Ah, oui, Gus ! Encore un garçon sympathique, c'est vrai. »

Norma posa ensuite des questions à Maggie sur l'université où elle comptait aller. Quelles matières voulait-elle étudier ?

Arthur n'écoutait pas. Il pensait à Maggie, et au lundi. Maggie refusa un autre verre, mais accompagna dans la cuisine Norma qui remplit de nouveau le sien. Arthur ne bougea pas. Puis Maggie sortit de la cuisine derrière Norma et se pencha pour regarder une table, celle sur laquelle Norma prenait ses repas, entre la cuisine et le salon.

« Magnifique, dit Maggie en effleurant la surface.

— Merci, Maggie, dit Norma. Un héritage d'une vieille tante. Ça vient d'Italie. »

Arthur n'avait jamais accordé la moindre attention à la table. Il se rendit compte qu'elle était faite à la main et devait avoir quelques siècles. Et Maggie l'aimait. De son fauteuil, il examina la table avec son pied en X comme s'il ne l'avait encore jamais vue. Si ça plaisait à Maggie... un jour ils auraient des meubles du même style, se promit-il.

« Je dois être à la maison à onze heures, dit Maggie. Merci pour ce gin-tonic, Mrs. Keer.

— Je te raccompagne, dit Arthur.

— Mais tu seras obligé de rentrer à pied !

— Et alors ? »

Arthur déclina l'invitation de Norma à repasser ensuite s'il le souhaitait. Il voulait être libre de rester avec Maggie, car avec elle on ne savait jamais ; l'envie lui viendrait peut-être d'aller à la carrière ce soir-là. Mais elle rentra droit chez elle.

« À quelle heure prenez-vous l'avion, demain, toi et ta mère ? demanda-t-il.

— Dans la matinée, je ne sais pas exactement quand. Nous allons tous au Sigma Port Hôtel, où papa descend toujours. Le dimanche après-midi, je serai à l'hôpital parce qu'ils veulent que j'y passe la nuit d'avant. Tout se fait dans les règles », ajouta Maggie avec un petit rire nerveux.

« Je penserai à toi à chaque minute... lundi. »

Dans l'allée, il lui dit rapidement au revoir, craignant de s'attarder, et repartit en petite foulée chez lui. Maggie avait dit qu'il pouvait l'appeler à l'hôpital le lundi après-midi. Elle aurait le téléphone dans la chambre.

La famille était rentrée et se tenait au salon, sauf Robbie dans la chambre duquel la lumière était allumée et la porte ouverte. Son père était debout, un verre de bière à la main ; il portait une de ses chemises neuves, agressivement rayée de bleu et de blanc, sur son pantalon. Arthur avait l'impression que ses activités paroissiales le poussaient à acheter des vêtements les plus voyants. Vraiment bizarre.

« Bonsoir, Arthur, d'où viens-tu ? demanda sa grand-mère.

— Je suis passé voir Norma quelques minutes.

— Et elle t'a fait boire un verre ou deux, je suppose ? dit son père. C'est le bar d'à côté, ajouta-t-il en s'adressant à Joan, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Je t'en prie, Richard..., intervint sa mère. Arthur, tu as eu un coup de téléphone il y a quelques minutes. Une certaine Vera... non, Veronica. Elle a dit qu'elle donnait une petite fête chez elle et que Gus y était. Elle pensait que tu aurais peut-être eu envie de passer.

Arthur suça sa lèvre.

« Non, mais merci pour la commission, maman. »

Robbie entra dans le salon au moment où Arthur allait partir.

« Tenez, des spéciaux », dit-il. Ses deux poings fermés étaient tendus devant lui. « J'en ai apporté cinq. »

C'étaient des hameçons à double et triple barbillon, qu'Arthur, comme les autres, contempla avec fascination. Ils étaient posés à plat sur les paumes ouvertes de Robbie et, dans son enthousiasme, le garçon s'en était enfoncé un dans la peau. Un peu de sang apparut, ce qu'il traita par le mépris.

« Avec celui-là, le poisson ne peut absolument pas se détacher », dit-il, comme s'il était indispensable d'attraper un poisson.

Les crochets rappelèrent à Arthur l'intervention que Maggie subirait le lundi matin. On ferre et on tire. Mais d'après ce qu'il avait lu, l'opération consistait plutôt à racler. On parlait de femmes désespérées qui utilisaient des cintres et en mouraient. Arthur ne tenait pas à regarder plus longtemps les hameçons et il partit vers sa chambre. Il se sentait même légèrement flageolant.

Le soleil, qui brillait en début de matinée le samedi, fit à Arthur, malgré sa splendeur, l'effet d'un lever de rideau sur le premier acte d'une tragédie ou d'une catastrophe. Ce matin-là, Maggie partait avec ses parents. Il devait se répéter sans cesse que « c'était la meilleure solution », que Maggie le voulait.

L'idée lui vint de lui faire un cadeau, et celui auquel il pensa n'avait rien de somptueux : un foulard beige et bleu qu'il avait vu dans une vitrine le jour où il s'était rendu chez le prêteur sur gages. À l'époque, ce foulard de quarante-neuf dollars était hors de question, mais plus maintenant. Il partit de chez lui vers dix heures. Sa mère repassait, son père étudiait des papiers dans son bureau. Sa grand-mère avait pris la voiture de sa mère pour faire une course. Elle pouvait rester une semaine de plus, ce dont Arthur se réjouissait. Il pédala vers la rue du prêteur sur gages, puis tourna dans une autre rue qui la coupait à angle droit et où se trouvait la boutique, assez chère, d'accessoires féminins. Là, il acheta le foulard. C'était une soie lourde. Les couleurs du motif à facettes irrégulières s'accordaient avec celles de la chambre de Maggie, de ses rideaux en tout cas, et il supposait qu'elle les aimait. La vendeuse mit le foulard dans une jolie boîte plate. Puis, le moral un peu remonté, Arthur alla jusqu'à la bibliothèque municipale pour changer ses livres et feuilleta ceux du rayon scientifique pendant une heure environ.

De retour chez lui il alla dans sa chambre et rangea la boîte pour Maggie dans son second tiroir, celui qui renfermait ses chemises pliées. Il se sentait malheureux, incertain de tout. Même de Maggie. L'opération allait-elle la changer et la monter contre lui d'ici mardi ? Son père alignerait-il les neuf mille dollars ou presque pour l'université ? Arthur avait terriblement envie de discuter tout de suite du problème financier avec sa mère, de deviner l'attitude de son père à travers la sienne, s'il le pouvait ; mais sa grand-mère était à la maison et pouvait entendre, et Arthur ne voulait pas avoir l'air de faire un appel indirect à sa générosité. Son père, en mettant les choses au mieux, lui ferait toucher du doigt chaque dollar, chaque centaine de dollars que coûterait cette université – même s'il fourrait maintenant des billets de dix dollars dans la molle aumônière violette qu'on faisait circuler à l'église, avait-il remarqué, au lieu de ses deux billets habituels d'un dollar. Columbia risquait d'être un rêve. Et Maggie aussi, il s'en rendait compte.

Comme s'il ne voulait voir personne dans la cuisine – sa mère, sa grand-mère, et maintenant Robbie qui rentrait de la pêche – ni leur parler, il sortit silencieusement par la porte de devant sans attirer l'attention. Il était assez près d'une heure de l'après-midi pour aller à la Cordonnerie.

Cet après-midi-là, Gus Warylsky entra dans la boutique avec une paire de chaussures qui avaient besoin de nouveaux talons.

« Chouette soirée, hier ? demanda Arthur.

— Ouais. Pour l'anniversaire de Veronica... Greg a complètement esquiné sa bagnole cet après-midi. Tu es au courant ?

— Qui me l'aurait dit ? Arthur savait que Greg n'en était pas à sa première voiture bousillée. Des dégâts ?

— Il s'est cassé le nez. La fille qui était avec lui n'a rien eu, mais la bagnole est une épave. Tout ça pour en mettre plein la vue. Ce mec, on devrait lui retirer son permis pour un an. »

Arthur ne fit pas de commentaire. Le père de Greg jouissait d'une certaine influence politique dans la ville et Greg reprendrait le volant dès qu'il aurait remplacé sa voiture.

« Je pourrais peut-être m'acheter des pompes pendant que j'y suis, dit Gus en jetant un coup d'œil autour de lui.

— Quel style veux-tu pour tes grands pieds ?... C'est quoi, ta pointure ? Quarante-cinq ? Quarante-six ?

— Quarante-trois. Je cherchais quelque chose... qui fasse habillé, dit Gus un peu sur la réserve.

— Pour un mariage ? Un enterrement peut-être ? Regarde dans ce rayon, celles qui sont par terre. Je reviens tout de suite. »

Un homme accompagné de deux enfants attendait qu'on s'occupe de lui.

Quelques minutes plus tard, Arthur trouva juste le genre de chaussures que cherchait Gus, du cuir noir brillant qui gardait son éclat sans être vraiment du cuir verni et ne se fendillait pas non plus, et avec une boucle sur le côté.

« Elles sont rudement confortables, dit Gus. On ne le dirait pas à les voir, mais on est comme dans des savates. Combien ?

— Huit quatre-vingt-quinze.

— Ça marche ! » Gus s'admirait dans la glace en pied. « Super » déclara-t-il. Gus portait une chemise blanche avachie, un pantalon en toile noir et un ceinturon qui semblait sortir de l'armoire d'un grand-père. Il remit ses vieilles chaussures et tendit à Arthur un billet de cinq dollars et quelques billets d'un dollar.

« On te voit au barbecue de ce soir ?

— Chez qui ?

— Personne. Un truc en groupe au lac Delmar. On est tous censés apporter quelque chose du genre canettes de bière ou saucisses. Un dollar l'entrée. La recette va au centre aéré de Chalmerston High. Ils essaient de le garder ouvert malgré une réduction de budget. »

Arthur ne s'intéressait pas au centre aéré de Chalmerston High.

« Ça a l'air assommant. Je ne sais pas si j'irai, mais merci de m'avoir prévenu.

Gus attendait près de la caisse.

— Tu fais quoi, demain ? J'ai comme qui dirait un congé. »

Arthur lui tendit le sac en papier contenant ses chaussures neuves.

« Je bricole chez Mrs. DeWitt. Je dois y être vers les dix heures du matin. Je ne t'ai pas dit que je boulonnais là ces temps-ci ? Ça m'évite les dimanches matins à l'église, ajouta-t-il avec un sourire.

— Peut-être que je ferai un tour dans le coin pour te dire bonjour. Vers onze heures ?

— D'accord. C'est sympa.

— Il faut que je rafistole le lave-vaisselle de quelqu'un. Dans les neuf heures et demie dix heures. Si j'y arrive... » Il fit un signe de la main et partit.

À la grande surprise d'Arthur, Robbie allait le soir au barbecue du lac Delmar ; son copain de pêche, Jeff, devait passer le prendre à sept heures. À six heures et demie, Robbie était dans le salon avec une nouvelle chemise à carreaux rouges et blancs et un jean neuf – un vrai Levy's, raide comme du chiendent – un cadeau de mamie, précisa-t-il. Arthur supposa qu'avec sa nouvelle voix de basse, Robbie était enfin prêt à se propulser en beauté dans le cercle des teen-agers locaux.

« Tu n'y vas pas ? demanda Robbie.

— Non... amuse-toi bien », répondit Arthur.

On vint en effet chercher Robbie à sept heures, comme prévu, et il descendit l'allée d'un pas viril jusqu'à la voiture qui l'attendait. Dans son nouveau Levy's, Arthur trouva qu'il ressemblait à un oiseau, peut-être une hirondelle marchant avec une queue cassée.

La mère et la grand-mère d'Arthur étaient dans la cuisine, ainsi que son père qui buvait quelque chose qui ressemblait à un Tom Collins. Arthur se prépara un gin-tonic. Il eut l'impression que son père évitait délibérément de lui parler ou même de le regarder, bien qu'il fût tout sourire ce soir-là. Sa grand-mère l'avait persuadé de jouer au golf avec elle le lendemain après-midi. Quand elle lui demanda s'il venait aussi, Arthur répondit qu'il travaillait.

« Où travailles-tu demain ? demanda-t-elle.

— Toujours pareil. À la ménagerie de Mrs. DeWitt.

— Arthur, tu ne peux pas trouver une autre expression ? dit sa mère, mais elle avait un petit sourire.

— Ta grand-mère vient à l'église, dit son père. Pourquoi ne nous accompagnes-tu pas ? Tu travailleras l'après-midi.

— Non, je dois y être à dix heures pile, et Mrs. DeWitt est du genre maniaque », dit Arthur comme s'il le déplorait.

L'après-midi, il lut un livre qu'il avait pris à la bibliothèque municipale sur l'exploration en eaux profondes. Il y avait un cahier de photos en couleur, dont certaines d'animalcules phosphorescents qui avaient toujours passionné Arthur. Un groupe de chercheurs avait effectué une plongée au large des Galapagos dans quelque chose qui ressemblait à un sous-marin en verre, et découvert des geysers inhabituellement chauds à ces profondeurs. La température de l'eau avait permis à d'énormes vers et à des praires rouges d'une trentaine de centimètres de large de subsister dans cet habitat ; toutes les créatures vivantes s'étaient adaptées à la formidable pression et ne remontaient jamais, même à mi-chemin de la surface. Arthur se demanda s'il réussissait un jour à monter à bord d'un engin comme celui décrit dans le livre, à faire partie d'une équipe de scientifiques plongeant dans les cloches de verre pour examiner le rond de l'océan Pacifique. Le livre sur les profondeurs océaniques fut la seule chose capable de distraire ses pensées de Maggie ce soir-là. D'habitude, il adorait laisser son esprit vagabonder en pensant à elle, mais là, il se sentait pris d'angoisse. Quelque chose pouvait mal tourner, elle pouvait mourir.

À dix heures le matin suivant, Arthur arrivait chez Mrs. DeWitt, dont les roses jaunes et roses s'étaient épanouies dans leurs plates-bandes nouvellement dégagées. Il restait encore une grosse souche de pommier au milieu de la pelouse de derrière ; Mrs. DeWitt avait dit qu'elle voulait l'enlever, mais Arthur ne s'était pas encore attelé à cette tâche car il aurait fallu une tronçonneuse et un tracteur pour arracher la souche qui faisait bien soixante centimètres de diamètre. C'est drôle, pensa Arthur ; bien qu'il ne fût pas le propriétaire des lieux et ne souhaitât pas l'être, il contemplait le travail qu'il avait accompli avec une certaine fierté. Mrs. DeWitt lui avait dit qu'une de ses amies avait appelé ça une « transformation ».

Il eut envie de s'attaquer une seconde fois à la cabane à outils et de trier ce qui était utilisable. Il y avait un vieux bout de ferraille dans lequel on reconnaissait à peine un cadre de bicyclette, des pots de peinture séchée, des bocalux en verre vides et de vieux chiffons pleins de toiles d'araignée. Arthur les mit en tas sur la pelouse.

Mrs. DeWitt sortit de la maison avec une bouteille de ginger ale fraîche à son attention.

« C'est un pas dans la bonne direction, dit-elle, voulant parler du tas d'ordures. Je vais en dire un mot à l'éboueur et je lui donnerai un pourboire ; il pourra me vider tout ça. »

Arthur travaillait torse nu. La sueur coulait le long de ses joues et de son cou.

« Merci, madame », dit-il en saisissant la bouteille de ginger ale. Mrs. DeWitt lui fit soudain penser à un matelas comme on n'en faisait plus, avec des rayures. Ce jour-là, la masse de son corps était ensevelie sous une robe rayée bleu et blanc, aussi dépouillée qu'une chemise de nuit ; elle avait enfilé des savates sur ses pieds nus et on aurait dit qu'elle n'avait pas touché à ses cheveux blancs depuis qu'elle était sortie du lit.

« Déjeunez avec moi aujourd'hui si ça vous dit, Arthur. J'ai un peu de poulet froid et de la salade de pommes de terre. Et aussi une glace.

L'offre était plutôt tentante et valait la peine qu'on supporte l'odeur de chat. Il pourrait ensuite travailler une heure ou deux dans l'après-midi.

« C'est très gentil à vous. Je ne dis pas non. »

Arthur balayait le sol de la cabane d'outils avec un balai usé quand la vieille voiture de Gus remonta l'allée.

« Besoin d'un coup de main pour quelque chose ? » demanda Gus, dont le regard alla du tas de détritux à l'arrière de la maison de Mrs. DeWitt, où pour le moment celle-ci n'était visible nulle part.

Ils décidèrent de s'attaquer à la souche. Avec Gus à la rescousse, ça devenait une partie de plaisir ; ils n'arriveraient peut-être pas à l'arracher ce jour-là, mais ça n'aurait que peu d'importance. Il y avait une pioche dans la cabane à outils et une vieille scie encore utilisable. Ils piochèrent chacun à son tour, retirant suffisamment de terre pour que l'autre s'attaque à une des racines avec la scie. Gus ôta son tee-shirt. Sa peau était pâle et il y avait des taches de rousseur sur son dos, aussi fines que de la cannelle en poudre. Ses lunettes en monture en or, qui semblaient si fragiles, restèrent sur son nez malgré la peine qu'il se donnait.

« Je parie que ce truc-là a bien cinquante piges ! »

Gus sauta soudain à pieds joints sur un angle de la souche ; une racine céda un peu et il culbuta en arrière dans l'herbe. Il fit un roulé-boulé et se releva.

Arthur entreprit de scier une autre racine.

« C'était bien le barbecue, hier soir ? »

— Tu n’as pas raté grand-chose. Reggie Dewey avait un peu de coke et il a fait l’idiot avec Roxanne. Ils sont tombés tous les deux de l’embarcadère... en dansant ! Ensuite, on a tous nagé dans le noir. Rien de très sensationnel. »

Arthur continua à scier en secouant la tête de temps à autre pour écarter les moucheron de ses yeux.

« Puisque ma bagnole est là, dit Gus, tu ne veux pas qu’on liquide un peu tout ce bric-à-brac ? Je connais une décharge dans le coin. »

La voiture de Gus avait un hayon. Ils chargèrent presque tout le tas et s’en débarrassèrent à l’endroit que Gus connaissait, puis ils revinrent à la souche avec un enthousiasme renouvelé parce qu’elle était presque arrachée. Arthur put cisailer les dernières racines plus fines et, après quelques poussées et tractions, ils extirpèrent la souche qui bascula dans l’herbe. Hors d’haleine, triomphant, Arthur entreprit de ramener la terre avec le râteau.

« Alors, comment ça va ? dit la voix toute proche de Mrs. DeWitt, qui les fit sursauter. Vous avez réussi à arracher ça ! »

La joie de Mrs. DeWitt valait tous les remerciements. Gus lui assura qu’il « tuait simplement le temps ». Arthur fit les présentations. Gus avait le visage rouge et humide de sueur. Il remit son tee-shirt.

« Et vous m’avez enlevé toutes ces saletés !... Il est midi et demi. J’allais vous dire de venir à l’intérieur, Arthur. Le déjeuner est prêt. Peut-être aimeriez-vous manger quelque chose avec nous ? demanda-t-elle à Gus.

— Non merci, madame, mes parents m’attendent avant une heure. J’étais juste passé voir comment Arthur se débrouillait. »

Elle insista pour que Gus vînt se laver les mains et la figure et bût quelque chose de frais.

Arthur se lavait déjà au robinet d’arrosage, laissant couler l’eau sur sa poitrine et sur son dos.

Gus entra avec hésitation dans la cuisine, poussé par la curiosité, comme le comprit Arthur qui lui avait parlé des chats. La table recouverte une toile cirée avait un aspect des plus engageants avec ses verres de thé glacé, ses assiettes et des serviettes en papier vertes, et une grande jatte de salade de pommes de terre qu’un chat noir léchait quand ils étaient entrés. Gus suivit la suggestion de Mrs. DeWitt et se lava les mains dans l’évier. Elle prépara un autre verre de thé glacé.

« J’ai mis le poulet dans le four pour que les chats n’y touchent pas », dit-elle.

Le téléphone sonna. Mrs. DeWitt alla dans son salon pour répondre.

« Arthur ? appela-t-elle. C’est pour vous. Votre père. »

Arthur supposa qu’il voulait savoir s’il rentrait dîner, bien qu’il eût dit à sa mère qu’il ne serait sans doute pas là.

« Allô ?

— Arthur, je veux que tu rentres dès que possible. Immédiatement. »

Son père avait un ton sinistre.

« Que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose à Robbie ?

— Robbie va très bien. Je te demande simplement de rentrer.

— Mrs. DeWitt m’a demandé de déjeuner ici et j’ai l’intention de travailler cet après-midi,

dit Arthur.

— Tu obéis ou bien dois-je venir te chercher ? »

Arthur se raidit.

« Puis-je parler à maman ?

— Non. C'est un ordre, Arthur.

— Bon », dit Arthur d'un ton tout aussi sinistre, et il raccrocha.

Il retourna dans la cuisine.

« Je dois rentrer immédiatement à la maison. Navré pour le déjeuner Mrs. DeWitt. »

— Il est arrivé quelque chose chez toi ? demanda Gus.

— Non ! Je ne sais même pas ce qui leur prend.

— Quel dommage ! s'exclama Mrs. DeWitt.

— Je te dépose, Art, dit Gus. Fourre ton vélo à l'arrière de la voiture. »

Mrs. DeWitt donna cinq dollars à Arthur. Il lui dit qu'il reviendrait avant deux heures pour travailler encore un peu.

Arthur entra dans la maison en passant par la cuisine, qui était vide bien que le couvert fût mis. Il y eut un bruit de voix étouffées dans le salon, puis sa mère sortit. Elle semblait soucieuse.

« Alors... qu'est-ce qui se passe ? » demanda Arthur.

Elle porta un doigt à ses lèvres et s'approcha de la porte donnant sur le garage afin de ne pas être entendue par les gens qui se trouvaient au salon.

« Il semblerait que... Bob Cole a parlé à ton père après le service. Il a dit qu'il avait entendu dire... quelque chose au sujet d'une fille. Que cette fille avait dû se faire avorter. C'est vrai, Arthur ? »

— Qui a raconté ça ? »

Son père entra.

« Loïs, je m'en occupe.

— Je lui demandais seulement si c'était vrai, dit sa mère sans s'émouvoir.

— C'est la petite Brewster ?... Tu peux parler devant ta grand-mère, elle est au courant, ajouta son père quand Joan apparut dans la large porte du salon.

— Bonjour Arthur, dit celle-ci avec son enjouement habituel. C'est une affaire de famille, je vous laisse tranquilles. À tout à l'heure. » Elle s'éloigna dans le vestibule en direction de sa chambre.

Richard fixa Arthur.

« Je suppose que tu sais si c'est vrai ou non ? »

Arthur fut tenté de répondre « oui », mais Maggie lui avait recommandé de ne pas en parler.

« Je ne pense pas que ça te regarde, ni toi ni qui que ce soit », dit-il. Son père le gifla violemment. Le poing d'Arthur partit aussitôt en arrière, prêt à frapper.

« Arthur ! Richard, enfin ! Sa mère regarda autour d'elle cherchant à s'interposer.

— Dis, maman, on mange bientôt ? » Robbie arrivait du vestibule.

Leur mère poussa un soupir.

« Robbie, prends-toi un peu de chips, veux-tu ? » Elle sortit un sachet de chips du placard. « Nous avons à discuter avant le déjeuner. Tu ne pourrais pas aller un moment au jardin ? »

— Je n'ai pas envie. » Robbie repartit avec le paquet de chips en direction de sa chambre.

« Tu veux dire que c'est vrai ? » demanda son père quand Robbie ne fut plus à portée de

voix.

Arthur avait toujours le poing serré, mais son bras était retombé.

« J'aimerais savoir quel est l'imbécile qui a raconté ça. Qui l'a dit à Bob Cole ?

— Donc, c'est vrai, n'est-ce-pas ? »

Richard se tourna vers Loïs.

« Tu vois. »

À cet instant précis, Arthur détesta son père.

« Oui. Et alors ? À quoi ça rime toutes ces histoires ?... Des ragots !

— Ça-su-ffit, Arthur », dit son père avec un air de triomphe et de patience mêlés.

Arthur fit un effort pour paraître calme.

« La famille de Maggie ne prend pas ça au tragique. Ils ne m'en veulent même pas, si tu veux savoir.

— Ils devraient, rétorqua aussitôt son père. Une fille et une famille vraiment bien...

— Justement, et ils ont dit... que ce sont des choses qui arrivent. Arthur sentit soudain qu'il était à deux doigts de craquer, aussi s'appliqua-t-il à se tenir particulièrement droit.

— Les choses arrivent parce qu'on les *fait* arriver.

— Je t'interdis de blâmer Maggie !

— Arthur !... Ne parlons pas comme ça... aucun de nous. » Sa mère leva les mains d'un geste d'apaisement. « Mangeons plutôt quelque chose, nous poursuivrons cette discussion après le dîner, si c'est vraiment nécessaire. S'il te plaît », ajouta-t-elle avec un regard vers Richard.

Arthur souhaitait aller dans sa chambre, mais il craignit d'avoir l'air de battre en retraite et préféra ne pas bouger.

« Peux-tu appeler ta grand-mère, Arthur ? » demanda sa mère.

Arthur sortit dans le vestibule et s'exécuta. Puis il fonça dans la chambre. Il essuya son front en sueur et se retourna brutalement en entendant frapper. C'était sa mère.

« Je ne peux pas venir à table, maman. Je crois que je vais retourner chez Mrs. DeWitt. »

Loïs entra et referma la porte.

« Qui en a parlé à Bob Cole, maman ?

— Franchement, je ne sais pas. Mais les nouvelles vont vite dans cette ville. Tu le sais bien. »

Arthur pensa soudain à Roxanne. Elle n'était pas de cette paroisse, mais elle avait pu vendre la mèche à quelques personnes, à Greg ou à Reggie Dewey par exemple, qui pouvaient l'avoir répété à quelqu'un de ce ramassis de bigots.

« Il faut que j'aille leur servir à déjeuner. Ton père va vouloir de nouveau te parler et je veux que l'un comme l'autre, vous gardiez votre calme... si c'est possible.

— Tu peux lui dire que c'est lui qui en fait tout un plat ! Il va en parler aux voisins, maintenant ? Faire un discours à l'église ?

— Bien sûr que non, chuchota sa mère. Et Bob Cole lui en a glissé deux mots en tête à tête, dans son bureau après le service... Simplement, quand l'avortement a-t-il eu lieu ? Avant

l'arrivée de maman, je suppose.

— Ce n'est pas encore fait. C'est pour demain.

— Ah bon ? Ton père pensait que ça remontait à une quinzaine de jours.

— Ça n'a pas marché... pour être exact. Mais ne le dis pas à papa, s'il te plaît. Ne dis plus rien à ce sujet. Laisse les choses... se tasser.

— Ton père a essayé de téléphoner aux Brewster en fin de matinée.

— Seigneur ! De toute façon, ils ne sont pas là, il peut arrêter de gaspiller son énergie.

— Veux-tu que je t'apporte une assiette de quelque chose ?

— Non maman, non merci. »

Dès que sa mère fut partie, Arthur respira profondément. Il serra les poings et boxa dans le vide, puis alla dans la salle de bain qui se trouvait à côté de sa chambre et se passa la figure à l'eau froide. Il essaya de s'éclipser par la porte d'entrée sans se faire voir, mais son père l'aperçut.

« Arthur, dit celui-ci en se levant de table. » Il vint dans le vestibule, une serviette à la main. « J'aimerais que tu me dises où sont les Brewster ce week-end.

— Je n'en ai pas la moindre idée », dit Arthur, et il sortit.

Ce fut un plaisir de se retrouver chez Mrs. DeWitt, un peu comme d'arriver dans la maison douillette de la vieille Norma, même si chez Mrs. DeWitt, cela signifiait qu'il fallait travailler. Arthur ne la vit pas quand il appuya sa vieille bicyclette contre la cabane à outils et se dit qu'elle était peut-être encore à table car il s'était à peine écoulé quarante-cinq minutes depuis son départ. Il entreprit de nettoyer la pelouse là où les racines avaient été sciées. Il travaillait avec lenteur et régularité, et pensait à peine à ce qu'il faisait. Demain, à la même heure, l'opération – l'épreuve de Maggie – serait terminée. Elle devait rentrer le mardi midi. Et elle l'aimait toujours... semblait-il... et autant qu'avant ! Cette idée, cette réalité était la forteresse d'Arthur, une défense puissante contre son cinglé de père.

Il sursauta en entendant près de lui la voix fluette et haut perchée de Mrs. DeWitt. « Déjà de retour, Arthur ! Entrez donc manger un peu de glace. Vous n'avez sûrement pas eu le temps d'avaler grand-chose en faisant si vite. »

Il refusa poliment.

Quelques minutes plus tard, Mrs. DeWitt arrivait avec un grand verre de café glacé et un gros morceau de gâteau à la noix de coco sur un plateau. Arthur prit un peu des deux et finit par jeter le reste de gâteau dans un coin où Mrs. DeWitt ne le verrait pas. Il était presque cinq heures quand il rapporta le plateau dans cuisine, qu'il trouva vide. Il partit, en nage et fatigué.

Arthur pensa passer chez Gus, dont la maison était presque sur son chemin, mais il ne pourrait pas lui parler tranquillement. Il ne pouvait rien dire à Norma Keer non plus, bien qu'elle fût certainement la personne la plus compréhensive qu'il connût. Ce n'était pas honnête envers Maggie d'en parler à *qui que ce soit* ; et c'était bien pour ça que son père se comportait de façon malhonnête. Peut-être que même Robbie savait maintenant.

À peine pénétra-t-il chez lui que sa mère le rejoignit dans la cuisine et lui fit signe de rester dans le garage.

« Ton père a eu les Brewster. Je ne voulais pas que tu sois pris au dépourvu, chuchota-t-elle. Richard essaie de...

— Bon Dieu, comment a-t-il réussi à les trouver ?

— Il a téléphoné à Sigma Airlines. Il savait d'une façon ou d'une autre que le père de Maggie travaille là, et on lui a répondu... j'ignore quoi, Arthur, mais ton père a précisé que c'était urgent et ils lui ont dit que Mr. Brewster passait le week-end à leur hôtel. Si bien que ton père a réussi à les joindre et il lui a fait savoir... qu'il n'approuvait pas cet avortement », acheva sa mère dont la voix n'était plus qu'un murmure.

Et sa mère avait appris à son père que l'avortement n'avait pas encore eu lieu. Arthur se sentait prêt à exploser.

« Comme ça, il n'approuve pas ? Il se prend pour qui ? C'est l'affaire des Brewster, non ? Il est devenu complètement cinglé ou quoi ?

— Chut... Tu pourrais en dire autant... pour ça. Il a tellement parlé, même Robbie sait. J'ai essayé de le tenir en dehors de tout ça, naturellement. Et j'ai fait de mon mieux pour persuader Richard de ne pas s'en mêler.

— J'espère que les Brewster lui ont dit d'aller au diable !

— Eh bien... dans un sens, oui, répondit sa mère avec une amorce de sourire. J'ai eu la mère de Maggie une minute au bout du fil. Elle m'a paru très bien, je dois le reconnaître. Elle m'a dit de ne pas m'en faire. Et Maggie voulait te parler. Elle veut que tu l'appelles.

— Tout de suite ?

— Son numéro est à côté du téléphone. Il faut que tu l'appelles avant huit heures », ajouta Lois avant de repartir dans la cuisine.

Arthur la suivit. Il n'était pas encore six heures.

Comme son père occupait le salon, Arthur évita de jeter un coup d'œil dans cette direction, bien que grand-mère fût là aussi. Il alla dans la salle de bain, laissa tomber ses vêtements par terre et entra sous la douche. Il se lava aussi les cheveux. Puis il ramassa ses affaires sales, inspecta le couloir et se faufila dans sa chambre. Bien entendu, son père n'était pas du genre à sortir du salon pour le laisser téléphoner en paix, songea-t-il en enfilant ses vêtements propres, mais Norma le laisserait appeler de chez elle. Elle serait ravie de lui rendre ce petit service. Il alla dans le salon pour prendre le numéro dont lui avait parlé sa mère.

« Alors, Arthur ? » dit sa grand-mère avec un soupir, comme si elle en avait assez de quelque chose, peut-être de son père.

Celui-ci était assis sur le bord du fauteuil, la tête dans les épaules, les mains croisées. Robbie occupait l'autre fauteuil ; il démêlait un tas de ficelle embrouillé sur ces genoux, visiblement décidé à ne pas perdre une miette de ce qui serait dit. Arthur saisit le bout de papier et se dirigea vers la porte d'entrée.

« Arthur, j'ai à te parler. »

Son père se leva et redressa son dos comme s'il avait eu un rude après-midi. Il fit signe à Arthur de le suivre dans la chambre conjugale.

Arthur glissa le papier dans sa poche arrière et obéit. Son père ferma la porte.

« J'ai appris que l'intervention n'avait lieu que demain. Il est temps que tu arrêtes ça, ou que aides à arrêter ça, tout de suite. Ce soir. »

Arthur était conscient de la forme massive de son père, de son menton agressif projeté vers l'avant tandis qu'il se penchait vers lui. Il recula.

« Tu as le devoir de dire ton mot à ce sujet. J'ai dit ce que j'en pensais aux Brewster.

— C'est à Maggie de décider... et à personne d'autre.

— Maggie est encore une enfant ! Dix-sept ans... Je parle de l'importance de la *vie*, Arthur.

— Je n'ai pas l'intention d'intervenir. Et tu n'as pas, continua Arthur comme son père ouvrait la bouche, à dire aux Brewster ce qu'ils doivent faire. C'est embarrassant pour moi.

— C'est *toi* qui oses parler d'embarras ? »

Absolument sans espoir, pensa Arthur. Il se tourna vers la porte. Son père le suivit. Arthur écarta son bras gauche car il avait eu l'impression que son père s'apprêtait à l'agripper. Il quitta la pièce, traversa le vestibule et sortit par la porte de devant. Pour une fois, Norma lui pardonnerait de débarquer sans avoir d'abord téléphoné.

« Arthur ! » Son père s'était immobilisé en haut du petit perron de leur maison.

Arthur avait à peine fait quelques pas. Il revint en arrière et s'arrêta dans l'allée.

Son père avait poussé la porte.

« Cette enfant, dit-il en baissant la voix, nous pouvons nous en occuper, la famille de Maggie aussi. Si tu ne la persuades pas, si tu n'insistes pas, ce sera la plus grande erreur... une des plus grandes erreurs que tu auras jamais commises dans ta vie. »

Arthur soupira, incapable de répondre et furieux.

« Si tu laisses faire ça, tu ne mettras pas les pieds à Columbia. »

Ça, il l'avait vu venir. Il inclina sèchement la tête, traversa la pelouse en direction de la maison de Norma, monta les marches et frappa.

Norma ouvrit la porte, pas du tout mécontente d'être dérangée, car elle faisait seulement un peu de raccommodage au salon, dit-elle. Un de ses rideaux occupait la plus grande partie du canapé où elle s'asseyait d'habitude.

« L'ourlet s'était décousu.

— À vrai dire, je suis venu téléphoner, si vous le permettez. À Indianapolis, je vous rembourserai. Je peux ?

— Mais bien sûr, Arthur. Communication privée, je suppose ? Tu veux que j'aille faire un tour dans ma chambre ?

— Oh non, ce n'est pas privé à ce point, répondit Arthur, bien qu'il eût préféré être seul. Je peux appeler tout de suite ?

— Mais oui, vas-y. » Norma revint à son rideau sur le canapé. Arthur composa le numéro de l'hôpital et demanda la chambre huit cent seize.

Là, Norma partit dans sa chambre située au fond de la maison, à l'angle, traînant le rideau derrière elle.

« Allô, Maggie, chuchota-t-il quand elle décrocha. Comment vas-tu ?

— Très bien. Je suis déjà couchée. » Sa voix était gaie. « Une chambre ravissante. Avec une télévision en couleurs. Et maman est là. »

Dans la chambre, supposa Arthur.

« Ça me rend fou que mon père ait appelé tes parents. Il y a un crétin de sa paroisse qui l'a mis au courant et je ne l'ai su qu'à une heure. Ensuite... j'ai passé l'après-midi dehors, à travailler jusqu'à... jusqu'à maintenant quand j'ai appris qu'il avait téléphoné. Je suis

vraiment désolé. Tu peux le dire à ta mère ?

— Arrête de te tracasser. Je crois que mon père s'est chargé de lui répondre.

— À quelle heure ça... ça se passe demain ? »

Norma revenait avec une corbeille à couture violette, traînant toujours le rideau derrière elle.

« À huit heures... C'est idiot que ton père prenne ça si mal. Il n'y a vraiment pas de quoi. »

Arthur se sentit beaucoup mieux. Une fois de plus, le calme fantastique de Maggie opérait des merveilles. C'était elle qui souffrait, qui courait un danger, et elle semblait en meilleure forme que tout le monde !

« ... maman est là maintenant. Je crois qu'elle veut te parler.

— Arthur ? dit Betty Brewster.

— Bonsoir, Mrs. Brewster. J'étais en train de dire à Maggie... Je suis désolé pour mon père...

— Je crois que nous nous en sommes assez bien tirés, Warren et moi. Nous avons essayé. Je crains que vos parents ne voient pas les choses sous le même angle que nous.

— Moi aussi. C'est mon père, pas ma mère.

— Demain, tout sera fini et nous pourrons tous oublier ça. Dites-le à votre père. Voulez-vous parler encore à Maggie ?

— Arthur, dit Maggie, le médecin vient d'entrer... il faut que je raccroche.

— Je t'appellerai demain vers midi pour savoir comment tu vas. Je pense très fort à toi, ma chérie. »

Arthur se retourna et son regard se posa sur un autre monde : Norma en train de coudre avec acharnement, ses jambes et ses pieds cachés sous le rideau. Il chercha de l'argent dans sa poche et laissa deux billets d'un dollar près du téléphone, sachant que la communication coûterait un peu moins.

« Tu as eu le numéro que tu voulais ? demanda Norma.

— Oui. Merci, Norma... À la maison, le salon ne désemplit pas en ce moment.

— Tu as le temps de t'asseoir ? L'heure de l'alcoolisme mondain approche, presque sept heures. Quelque chose te tente ?

— Merci... non. »

Arthur n'avait pas envie de boire, et pas davantage de partir. Mais peut-être qu'à cette minute précise, son père recommençait à harceler les Brewster au téléphone ! Et s'il lui venait la brillante idée *d'aller* à l'hôpital ? Arthur en laissa tomber quelques-unes des pièces de monnaie qu'il gardait au creux de sa main et dut les ramasser sur le tapis.

« On est nerveux ce soir ?... Mes vœux t'accompagnent, Arthur.

— Des vœux, pourquoi ?

— Oh, pour tout et rien », répondit Norma en laissant son regard s'attarder sur lui.

Sa mère et sa grand-mère s'activaient dans la cuisine quand il revint à la maison ; on allait passer à table. Et son père était au téléphone.

« Je vois. C'est *moi* qui vous remercie », dit-il d'un ton contrarié, avant de raccrocher.

S'il avait essayé d'avoir l'hôpital, Arthur espérait qu'on lui avait dit que les Brewster n'acceptaient plus aucun appel d'un Mr. Alderman père.

Richard entra et tout le monde prit place autour de la table. Des tranches de saumon fumé garnissaient leur assiette, et Arthur dut écarter les pattes de devant du chat qui s'agrippaient à sa cuisse tandis qu'il inclinait la tête pour les grâces.

« Père, nous te remercions... comme toujours... pour les bienfaits que Tu places devant nous. En cette heure de... d'inquiétude et d'errance, nous implorons Ta clémence et Ton pardon. Amen. »

Robbie eut un hoquet si violent qu'il se souleva légèrement de son siège.

Arthur adressa un sourire à son frère et déplia sa serviette.

« Comment allait Norma ? demanda sa mère.

— Toujours pareil. Elle faisait de la couture, répondit Arthur. Un ourlet de rideau qui était défait. »

Son père mâchait son saumon comme si c'était une tâche ardue à laquelle on ne pouvait se soustraire, comme si une menace pesait sur la maisonnée.

« Et qu'as-tu fait aujourd'hui chez Mrs. DeWitt ? » demanda sa grand-mère.

Ce fut elle qui entretint la conversation ; son père, bien qu'il n'ouvrît pas la bouche, continuait à avoir l'air de ne plus pouvoir se retenir de dire quelque chose de désagréable. Robbie gardait lui aussi le silence. Assis sur son banc, il semblait avoir grandi. Sa mâchoire devenait plus lourde. Allait-il se ranger dans le camp de leur père ? Que pouvait-il comprendre de la situation à son âge ? Mais évidemment, les jeunes sont plus influençables.

Dans l'intervalle précédant le dessert, alors que sa mère s'était levée, son père dit :

« Arthur, tu as parlé avec cette jeune fille, je suppose ?

— Oui.

— Richard, est-ce bien la peine ? Juste maintenant ? Intervint Loïs.

— Plus tard sera peut-être trop tard. Quoique, si on ne peut faire autrement... »

La phase du dessert aurait été une torture si la tarte meringuée au citron tiède de sa mère n'avait été excellente, et si Arthur n'avait pas eu aussi faim. Puis ce fut le moment du café au salon. Robbie s'entendit demander doucement d'aller dans sa chambre, ce qu'il ne fit pas.

Arthur vit que sa grand-mère faillit quitter le salon après une tasse de café mais décida de rester. Cela lui fit plaisir.

« Alors, Arthur, as-tu demandé à cette jeune fille de revenir sur sa décision ? demanda son père.

— Non.

— As-tu essayé ?

— Non.

— Il est encore temps », dit son père. Arthur se rendit compte qu'il essayait de rester calme. Il jeta un coup d'œil vers sa grand-mère qui gardait le nez baissé dans sa tasse, et vers Robbie, assis en spectateur comme dans une salle de cinéma.

« Ils refuseront de me répondre maintenant si je téléphone, dit Richard avec tristesse. Mais je suis sûr que toi tu peux les joindre. La fille ou la mère. Je pourrais même te conduire en voiture jusqu'à l'hôpital cette nuit. »

Arthur se raidit et passa sa main sur son front.

« Je ne pense pas que Robbie devrait être mêlé à tout ça, papa. Ni les gens de la paroisse. Je me demande à combien de personnes tu as...

— Tu es allé chez Norma, dit son père.

— Je suis allé téléphoner, mais je n'ai absolument rien dit là-dessus. »

On frappa à la porte. Loïs se leva d'un air contrarié.

« Richard, veux-tu y aller ? »

Son père se dirigea vers la porte.

« Bonsoir Eddie, entrez donc ! Juste à temps pour le café. — Des marmonnements inaudibles —... reste encore une chance, oui. » Son père fit entrer un homme mince, âgé de vingt-cinq ans environ, dans le salon ; il avait la main sur l'épaule de l'étranger. Celui-ci tenait un porte-documents noir. « Eddie Howell, dit Richard. Vous connaissez la famille. Et voici Arthur. »

Arthur salua d'un signe de tête, mais ne bougea pas. Sûrement un des copains de son père rencontré à l'église, un de ces « jeunes » dont il parlait si souvent. Arthur lui trouva l'air maladif ; il était pâle, maigre, avec des lunettes et un costume sombre.

« Est-ce que nous... commença Eddie, qui parut s'attendre à ce qu'ils aillent tous les trois dans le bureau de son père, en direction duquel il avait jeté un regard.

— Non, non, asseyez-vous, Eddie. Tu as un peu de café, Loïs ? »

Sa mère était déjà partie chercher une autre tasse et une soucoupe.

« Je ne crois pas que Robbie... commença Eddie.

— Oh, il fait partie de la famille », dit Richard.

Atroce, pensa Arthur. Eddie voulait le coincer dans une pièce où il pourrait le cuisiner avec des brochures que renfermait probablement ce porte-documents ?

« Alors, où en sommes-nous ? demanda Eddie avec son sourire suave. Il avait son café et était assis sur une chaise, les genoux serrés, les pieds en dedans.

— Toujours au même point, répondit Richard, mais il n'est pas encore trop tard, comme je l'ai dit à mon fils. Il n'est jamais trop tard tant que la dernière minute n'a pas sonné. »

Eddie contempla Arthur avec un sourire bénin ; comme s'il observait quelque animal étrange qui n'aurait pas voulu reprendre ses esprits et bien se tenir, se dit Arthur. Derrière les lunettes, les yeux de l'homme paraissaient intrigués et inquiets. « Sacré comédien », pensa Arthur.

« Quelles sont tes intentions, Arthur ? demanda Eddie.

— Mes intentions ?

— Au sujet de la jeune fille. Et de son état. »

Arthur se redressa. La tasse vide racla la soucoupe tandis qu'il les posait toutes les deux à côté de lui.

« Richard, dit Lois, je ne pense pas que ce soit bien le moment d'aborder le sujet. Pas avec tout le monde...

— Quand alors ?

— Peut-être qu'Eddie devrait voir Arthur en tête à tête.

— Excellente idée, dit Eddie avec entrain, et il se leva.

— Pourquoi aller ailleurs ? demanda Arthur. Je n'ai pas l'intention de dire à qui que ce soit ce qu'il a à faire... Si c'est pour parler de ça que vous êtes venu.

— Mais... tu l'as déjà fait, dit suavement Eddie Howell. C'est toi qui es responsable. »

Pas entièrement, pensa Arthur.

« Pas maintenant, dit-il.

— Si maintenant. Tu as créé une nouvelle vie et tu... tu essaies de fuir tes responsabilités. Tu es prêt à laisser cette vie être... »

Mal à l'aise, sa mère changea de position sur sa chaise.

« Si tu peux faire quelque chose, tu n'as pas le droit de rester passif, à attendre. Car ce sera cela, ton vrai péché, un péché mortel », dit Eddie à Arthur.

Robbie, le visage neutre et attentif, ne quittait pas Eddie des yeux.

« Je ferai ce que Maggie veut, dit Arthur. Ce que veut aussi sa famille. Je ne supporte pas qu'on se mêle des affaires des gens.

— Et tu fermes les yeux devant tes responsabilités », dit Eddie sans se départir de son sourire affable.

C'était faux, bien sûr. Ces responsabilités, il les partageait avec Maggie.

« Pas pour l'instant, répliqua-t-il. Cette fille a le droit de faire ce qu'elle veut. »

Eddie secoua la tête.

« Je ne voudrais pas m'en mêler, intervint doucement sa grand-mère, mais je vois très bien ce que veut dire Arthur.

— Je serais heureux de connaître votre opinion, madame, dit Eddie.

— Compte tenu de l'âge de la jeune fille... et de celui d'Arthur... Je suis certaine que vous me comprenez. Et pour autant que je sache, mon gendre et les siens ne sont pas catholiques. Les parents de la jeune fille semblent prendre les choses... disons avec calme. Comme un accident qui peut survenir même dans les meilleures familles. Pourquoi s'en mêler ? Mon discours s'arrêtera là », ajouta Joan en adressant un sourire rapide à sa fille.

Eddie acquiesça lentement, les sourcils froncés au-dessus d'un sourire qui semblait s'être figé.

Un bigot malade, cet Eddie Howell, pensa Arthur. Tout comme son père, planté sur son siège, le visage solennel, concentré sur ce crétin de quinze ou vingt ans plus jeune que lui, comme s'il était Dieu en personne ou une sorte de messenger divin.

« J'aimerais te parler un instant dans ta chambre, Arthur, dit Eddie. C'est possible ? »

Arthur fit lentement « non » de la tête.

« Vous pouvez dire tout ce que vous voulez ici. »

Eddie prit une grande inspiration :

« Je t'adjure de téléphoner à cette jeune fille... ou à sa famille, ou aux deux... pour dire que tu ne veux pas que l'intervention ait lieu. Que tu sais qu'elle ne doit *pas* avoir lieu. D'après ce que je comprends, les parents sont assez fortunés pour pouvoir s'occuper de l'enfant. Et de toute façon, là n'est pas la question. » Il leva l'index. « La question est... la vie humaine. Je sais que ton père a le numéro de téléphone de l'hôtel où sont descendus les parents. Nous pouvons même y *aller* avec ma voiture... pour leur parler. »

Arthur s'imagina avec délectation en train de se battre avec ce cinglé, et avec son père, s'ils essayaient de le fourrer de force dans une voiture. Son poing droit pressa violemment la paume de sa main gauche.

« Désolé, commença-t-il en essayant de ne pas s'énerver, mais père n'a pas arrêté de harceler les parents pendant toute l'après-midi, et ils n'acceptent plus de nous avoir au bout du fil. »

La sueur qui coulait le long de sa joue lui rappela les heures qu'il avait passées chez Mrs. DeWitt ce même après-midi. Eddie ouvrit son porte-documents.

« J'aimerais que tu lises deux choses que j'ai apportées ce soir », dit-il en exhibant deux revues de format différent qu'il posa d'un geste retenu sur la table basse. « Peux-tu m'accorder cette faveur ? Je veux ta promesse. »

Pourquoi lui promettrait-il quoi que ce soit ? Tu peux te les mettre là où je pense, eut-il envie de dire, et il l'aurait peut-être fait si sa grand-mère n'avait pas été là. Des demeures du style d'Eddie Howell étaient anti-Darwin, se rappela-t-il ; ils le roulaient dans la boue. Cette idée lui inspira une nouvelle force d'âme, et même le sentiment que l'avantage était chez lui.

« Je n'y manquerai pas », dit-il, et il se leva comme s'il mettait fin à l'entretien.

Sa mère se leva aussi, mais partit vers la cuisine. Son père fit signe à Eddie Howell de le suivre dans son bureau et ferma la porte.

« Tu t'en es très bien sorti, Arthur, dit sa grand-mère. Sans t'énerver. C'est un point en ta faveur. »

Arthur secoua la tête. Robbie le dévisageait comme s'il occupait maintenant le centre de l'écran, à la place d'Eddie Howell :

« Tu ne t'es pas embêté, Robbie ?

— Non pourquoi ? »

Son père et Eddie s'insinuèrent de nouveau dans le salon, puis partirent vers la porte d'entrée. Eddie se retourna :

« Bonne nuit Arthur... bonne nuit tout le monde. Souviens-toi, Arthur, tu as encore jusqu'à

demain matin. Ce qui te laisse beaucoup de temps. » Sur le pas de la porte, il leva haut le bras et sourit : « Dieu vous bénisse !

— Je vous rappelle plus tard ce soir, Eddie, dit Richard à mi-voix dans le vestibule. Merci infiniment d'être venu. » Quand la porte se fut refermée sur Eddie, il revint vers les revues posées sur la table basse. « Je les mets dans ta chambre, dit-il à Arthur.

— Il y a une émission amusante dans cinq minutes très exactement, annonça Joan quand son père revint. Je crois que c'est exactement ce dont nous avons besoin. *Moi* en tout cas. Cela ne vous ennuie pas, Richard ? »

Cela n'ennuyait pas Richard. Arthur éprouva une bouffée de fierté pour sa grand-mère. Ils regardèrent tous l'émission – une comédie de boulevard qui était vraiment drôle. Arthur s'avachit dans un fauteuil et rit bruyamment. Au bout de quelques minutes, son père partit dans son bureau, puis revint, désireux de connaître la suite.

Plus tard, après une douche, Arthur jeta un coup d'œil aux deux revues ou brochures qu'il avait trouvées sur son lit. L'une traitait de « la Sainteté de la vie », et citait le « croissez et multipliez » biblique. L'autre, qui avait un peu de bleu sur sa couverture en noir et blanc mal imprimée, s'intitulait : *Réfléchis-bien*, et était axée sur les dangers physiques de l'avortement, les risques de septicémie, les hémorragies et l'abîme de dépression qui s'ensuivait et qu'on qualifiait de « calvaire ». *Réfléchis-bien* se penchait sur l'avortement illégal, comme l'écrivaient les auteurs, sur les « faiseuses d'anges » et les tentatives faites chez soi à l'issue fatale, comme si l'avortement légal, effectué par des médecins compétents, n'existait pas. Les docteurs et les infirmières qui accomplissaient ou aidaient à accomplir ces interventions étaient qualifiés d'assassins, de même que les jeunes filles ou les femmes qui les réclamaient. C'était, en plus concentré, tout ce qu'il avait déjà lu dans les revues qui traînaient un peu partout dans la maison. La contraception n'était jamais mentionnée. La grossesse constituait tout simplement un fait, et le fœtus devait être mené à terme, venir au monde, etc... Arthur était encore d'humeur joyeuse et ce qu'il lisait était aussi caricatural et, à sa façon, aussi bouffon que l'émission qu'il avait regardée à la télévision. Il y avait également un élément sadique qui rappelait le savant fou : que les femmes paient ! Tous les articles étaient écrits par des hommes dont les noms appartenaient à la bonne bourgeoisie, et les maisons d'éditions s'appelaient quelque chose comme Éditions de la Voie divine et autres Publications religieuses universitaires du Nouveau Monde. Elles avaient leur siège social dans des villes si petites qu'Arthur n'en avait jamais entendu parler. Des villes de Californie, de l'Illinois, ou encore de l'Ohio.

On frappa à sa porte.

« Arthur ? C'était son père.

— Oui ? »

Richard entra.

« Ah, je vois que finalement tu lis ça. »

Arthur jeta les deux magazines sur son lit.

« J'ai dit que je le ferais.

— Et quelle est ton attitude, maintenant ? » Arthur prit une profonde inspiration.

« Tu crois vraiment que je vais changer d'avis à cause de cette... propagande ? »

Son père eut un petit ricanement de mépris et prit son temps pour répondre.

« Tu n'as même pas l'âge de voter, et tu t'estimes supérieur à ça. À la parole de Dieu. Je veux bien admettre que ce n'est pas la Bible, mais c'est la parole de Dieu. Je ne sais pas comment tu dormiras cette nuit, ni même si tu fermeras l'œil... Mais, Arthur peut-être verras-tu la lumière... avant l'aube... et feras-tu quelque chose, ou essaieras. Je ne veux pas de cette tache sur ma famille... Si tu veux aller à cet hôpital, continua-t-il plus lentement... à n'importe quelle heure de la nuit... je t'y conduirai. »

Son père le dominait de toute sa hauteur, sa tête massive penchée en avant, ses yeux gris pas vraiment fous, mais changés, comme sous l'effet d'une drogue. Puis il fit demi-tour et sortit. Arthur trouva que sa silhouette paraissait vieillie et fatiguée, à moins qu'elle n'exprimât simplement sa défaite. Car il était vaincu.

Près d'une heure plus tard, quand Arthur alla chercher dans la cuisine un verre de lait et un autre morceau de tarte meringuée, au cas où Robbie ne l'aurait pas finie, son père téléphonait. Le reste de la famille avait dû aller se coucher. Son père était encore habillé. Il essaya de ne pas écouter mais saisit malgré tout quelques mots. Richard dictait un télégramme. Il dressa aussitôt l'oreille, car il ne voulait pas que son nom figurât comme signature.

« Il est encore temps. Stop. Nous vous adressons... notre bénédiction. Stop. Signé : famille Alderman. A comme Adèle... »

Maggie et sa mère sauraient que cela ne venait pas de lui. Son père aurait été plus honnête en signant le télégramme Richard Alderman.

À dix heures le lundi matin, Arthur pédalait en direction de la bibliothèque municipale et pensait à Maggie, comme il n'avait d'ailleurs cessé de le faire depuis sept heures, lorsqu'il s'était réveillé. Heureusement, son père ne s'était pas manifesté et Arthur n'avait pas bougé de sa chambre tant que Richard n'était pas parti à son travail. Aucune remarque de sa mère ni de sa grand-mère à propos de Maggie. Maintenant, à dix heures, Arthur l'imagina émergeant de l'anesthésie, soulagée, ne souffrant pratiquement pas, peut-être pas du tout. Il espéra qu'il ne se trompait pas.

« Bonjour, Miss Becker », dit Arthur avec un sourire à l'adresse de la bibliothécaire aux cheveux noirs et avec des lunettes, à la réception.

« Tiens, Arthur, bonjour ! répondit-elle en levant les yeux du livre qu'elle lisait. Belle journée, n'est-ce-pas ? »

Ah ? Le soleil brillait, c'est vrai. « Oui. » il posa quatre livres sur son grand bureau et les ouvrit à la page de garde pour qu'elle les tamponne. Que voulait dire le E. devant Becker sur sa plaque de métal ? Edith ? Elvira ? Miss Becker n'était pas assez fade pour s'appeler Elvira. Elle était presque jolie et n'avait sûrement pas encore trente ans.

« Zoologie... zoologie... dit-elle à chaque coup de tampon. Tu ne vas rien faire d'autre cet été que lire ?

— Oh... il y a pire. »

Arthur entra dans la grande salle pleine de rayonnages et de bibliothèques en épi remplies de livres des deux côtés. Il s'arrêta devant le présentoir des « nouvelles acquisitions » et prit un album de dessins humoristiques de Ronald Searle et un livre intitulé *La Nouvelle physique* ; il était plein de formules mathématiques qu'il ne comprendrait probablement pas, mais il comportait aussi des photos électroniques qui, en revanche, lui disaient quelque chose. On ne pouvait emprunter ces livres que pour une semaine. Cela lui rappela, tandis qu'il se dirigeait vers la section scientifique, que ses parents partaient bientôt pour la Californie en voiture ; Robbie les accompagnait, et Arthur était sûr que son père n'allait pas l'inviter à se joindre à eux. Non qu'il eût envie d'y aller, surtout qu'ils auraient été rudement serrés à quatre dans la voiture ; mais son père n'était pas du genre à dire : « Tu veux nous rejoindre à San Francisco ? » en prenant l'avion, par exemple. Assez incroyable d'ailleurs que son père l'estime capable de s'occuper seul de la maison pendant au moins deux semaines. Avoir la maison rien que pour lui, un pur paradis !

Arthur choisit cinq livres et les fit enregistrer ; il allait franchir la large porte qui donnait dans le hall quand Miss Becker l'appela.

« Arthur, j'ai failli oublier. Ah ! ces bibliothécaires à tête de linotte ! » Elle rit et se pencha

pour ramasser un sac en plastique blanc par terre, à côté d'elle. « C'est pour toi, un petit cadeau. Je ne te verrai plus beaucoup quand tu seras à Columbia, et je me suis dit que tu allais peut-être quelque part en vacances et que tu aurais du temps. »

Arthur ne s'y attendait vraiment pas. Il sentit que c'était un livre, un gros livre.

« Merci infiniment, Miss Becker.

— J'espère que ça te plaira. »

Fantastique, pensa-t-il. Il connaissait Miss Becker depuis qu'il avait eu dix ans, et il se rappelait qu'elle l'aidait à chercher certains ouvrages dont il apportait les titres sur un morceau de papier. Mais de là à faire cadeau d'un livre à un simple lecteur ! Serait-ce la journée des miracles ?

« De la compote de pommes », pensa Arthur quand il fut presque rendu chez lui. Sa mère lui avait demandé d'en rapporter deux boîtes. Il fit faire demi-tour à sa bicyclette.

La maison était vide quand il rentra. Il savait que sa mère et sa grand-mère couraient les magasins car elles cherchaient du tissu pour des rideaux, et que Robbie était avec ses copains au lac Delmar. Arthur eut brusquement envie de téléphoner tout de suite à Maggie, à onze heures moins dix et pas à midi comme il se promettait de le faire, mais peut-être qu'elle ne serait pas encore tout à fait réveillée, à moins qu'on ne lui dise qu'elle n'était autorisée à parler à personne pour le moment. Arthur alla dans sa chambre et ouvrit le cadeau de Miss Becker. Il était enveloppé dans un papier cadeau bleu et or. C'était *La Vie sur la Terre : essais choisis*, un recueil de textes de seize zoologistes et biologistes, dont Arthur connaissait le nom pour la plupart. Un bouquin magnifique ! Dedans, Miss Becker avait écrit :

Pour Arthur Alderman.

Toujours plus loin, toujours plus haut

En espérant que ce livre lui plaira.

Evelyn Becker

23 juin 1980

Arthur le feuilleta, humant l'odeur des pages neuves. Fantastique ! Il aurait pu se jeter sur son lit et entamer sur-le-champ la lecture de n'importe quel essai avec un égal plaisir.

Mais il devait d'abord appeler Maggie. Et le faire tout de suite, pendant que la maison était encore vide. Le numéro de téléphone de l'hôpital était resté dans la poche arrière de son pantalon depuis la soirée précédente. Il composa le numéro et demanda la chambre huit cent seize.

Une voix féminine répondit. Sans doute une infirmière. « Je voudrais parler à... à Miss Brewster. Au même moment, une portière de voiture claqua dans le garage.

— Je vous la passe, dit la voix féminine, puis Maggie prit l'appareil :

— Allô ?... On, c'est toi, Arthur.

— Tu vas bien ?

— Bien sûr que oui. C'est de l'histoire ancienne. Maggie avait l'air un peu endormie.

— C'est vrai ?... Tout... tout s'est bien passé ? »

Elle lui dit que oui, tout. Si elle avait mal ?

Même pas la peine d'en parler. Ah ! oui, sa mère était là, elle était juste allée acheter des Cocos car l'hôpital se trouvait en rupture de stock. Mais oui, elle rentrait le lendemain, et elle aurait voulu que ce fût l'après-midi même.

« Formidable, Maggie !... Il faut que tu dormes un peu maintenant. Quand puis-je te rappeler... sans te déranger ?

N'importe quand. Mais pas après huit heures. »

Quand ils raccrochèrent, Arthur bondit de joie et décolla de plusieurs centimètres du parquet. Oh, les merveilleuses nouvelles ! Et Maggie qui paraissait si calme, comme s'il s'agissait d'un jour comme les autres ! Arthur se ressaisit car sa mère et sa grand-mère étaient entrées dans la cuisine et commençaient à défaire leurs paquets en se parlant à mi-voix. Il les rejoignit.

« Alors, Arthur ? dit sa grand-mère. Nous avons eu une matinée des plus réussies. Et toi ?

— Pas mal non plus, merci. » Il aperçut des mètres de tissu rouge et marron plié sur une chaise. « Vous avez trouvé ce que vous cherchiez pour les rideaux ?

— Exactement ce qu'il nous fallait. N'est-ce pas, Loïs ? »

Sa mère ne souriait pas tandis qu'elle prenait des choses dans le réfrigérateur et entreprenait de préparer le déjeuner.

« Tu m'as l'air très gai ce matin, enchaîna Joan. Maggie va bien ?

— Oui, merci. Je viens de l'avoir au téléphone. »

Sa mère alluma le four.

« Alors, c'est fini ? dit-elle.

— Oui.

— Ton père a prié cette nuit, Arthur. Je veux que tu en prennes conscience... pour ce que tu peux en tirer. Il voit les choses à sa façon. Il a prié pour toi avec autant de ferveur que pour Robbie. »

Sa mère, voyait-elle les choses de cette façon, elle aussi ?

Arthur jeta un coup d'œil en coulisse à Joan, mais elle ne le regardait pas.

« À propos de Robbie, maman... Pourrais-tu lui demander de ne pas parler de Maggie à ses amis ? Je regrette vraiment qu'il ait tout entendu hier soir.

— Oh... » Sa mère s'activait avec des gestes rapides et précis.

« À quinze ans, on est assez grand pour connaître certaines choses, et on aurait eu du mal à lui cacher quoi que ce soit. »

Pas de la manière dont son père en parlait. Arthur eut soudain l'impression que sa mère avait changé de camp et qu'elle adoptait l'attitude de son père.

« Je veux dire... Moins on en parlera, mieux cela vaudra. Tu ne crois pas, maman ? »

Sa mère ne répondit pas.

« Les parents de Maggie ne prennent pas ça au tragique, alors je ne vois pas pourquoi nous n'en ferions pas autant.

— Ça suffit, Arthur », dit sa mère d'un ton agacé.

Arthur attendit, mais rien d'autre ne vint.

« Bon... eh bien, je débarrasse le plancher.

— Sans déjeuner, Arthur ? demanda sa grand-mère. Tu n'as pas le temps d'avaler quelque chose ?

— Euh... non. »

Sa grand-mère le suivit dans le garage où était rangée sa bicyclette.

« Je voulais juste que tu saches, Arthur... je suis très heureuse que Maggie aille bien. Tu es entouré d'amis ici, ne l'oublie pas. »

Sa grand-mère était son amie ; son père, inutile d'en parler. Et sa mère ? Arthur se contenta de hocher la tête.

« Ton père a empêché Loïs de dormir hier soir, chuchota sa grand-mère. Elle manque de sommeil.

— Mmm... » marmonna Arthur gêné. Il agita la main et s'éloigna sur son vélo.

Lorsque, un peu avant quatre heures, le flot des clients se ralentit, Arthur demanda à Tom s'il pouvait s'absenter deux minutes pour donner un coup de fil.

« Ne peux-tu pas utiliser notre téléphone ? Sauf si c'est très personnel, évidemment. »

Pourquoi pas, se dit Arthur. La Cordonnerie n'était pas la maison. En quelques secondes, il eut Maggie. Elle semblait plus éveillée et très gaie.

« Ta mère est là ? demanda-t-il.

— Pas pour l'instant. Elle vient à six heures pour me tenir compagnie pendant que je dîne.

— Que fais-tu ? Tu lis ? Tu regardes la télé ?

— Je lis, oui... et je réfléchis.

— À quoi ?

— À des choses très différentes de ce à quoi je pense d'habitude. Je te le dirai la prochaine fois que nous nous verrons. »

Cela aurait pu paraître inquiétant, mais le ton de Maggie était joyeux.

« À quelle heure pars-tu demain ?

— À midi... Tu sais, aujourd'hui je me suis levée et j'ai marché. On ne m'oblige pas à rester couchée. »

Maggie pensait être rentrée vers deux heures de l'après-midi ; ils décidèrent qu'Arthur l'appellerait chez elle ensuite. À six heures et demie ce soir-là, le moral d'Arthur se maintenait au beau fixe. Son père rentra. Il avait l'air fatigué et déprimé et il refusa même une bière alors que sa mère et sa grand-mère étaient en train de s'alcooliser dans la cuisine et que Robbie en était à son énième Coca. De nouveaux rideaux bleus étaient accrochés dans la chambre d'Arthur, et comme ils lui plaisaient vraiment, il le dit à sa grand-mère et l'embrassa sur la joue.

Robbie avait passé la journée à pêcher avec ses copains ; il revenait avec un coup de soleil sur le nez et une mauvaise entaille sur la cuisse droite, causée par l'hameçon de quelqu'un, annonça-t-il. Leur mère changea le pansement sale et lui mit un peu de pommade blanche que Richard utilisait quand il se coupait en se rasant pour s'empêcher de saigner. En short et en tee-shirt, Robbie engloutissait en silence sa nourriture. Arthur s'attendait à quelque remarque désobligeante de son père, même indirecte, sur Maggie et Ce-Terrible-Jour, mais

non ; même les grâces avaient été benoîtes, sans allusion aux « errances ». Son père avait l'air d'un homme vaincu, donc triste ; pourtant, quelle infime défaite si l'on songeait à tous les bébés du monde entier ! Est-ce que son père aurait pavoisé si Maggie et lui s'étaient retrouvés avec un nourrisson sur les bras sept mois plus tard ?

« Tu sors ce soir, Arthur ? demanda sa grand-mère.

— Je n'y ai pas encore réfléchi », répondit-il. Son seul sujet de préoccupation avait été Maggie. Il avait besoin de sortir de la maison et d'entendre un peu de musique.

Pendant qu'on buvait le café au salon, il téléphona à Gus. Celui-ci répondit ; il semblait déprimé et soucieux. À l'arrière-plan, Arthur entendait les hurlements des frères et sœurs de Gus.

« D'accord, passe », dit Gus.

Au moment où Arthur quittait la maison, son père l'arrêta. « J'aimerais te dire un mot quand tu rentreras... Quelle que soit l'heure. »

Et voilà, on remettait ça, pensa Arthur. Ils se tenaient dans l'entrée.

« Eh bien... pourquoi pas tout de suite ?

— Je pense que tu n'as vraiment pas de cœur. »

Arthur remarqua les plis profonds qui marquaient les joues de son père.

« Si telle est ton opinion... »

Il attendit, mais son père n'ajouta rien d'autre. Il ouvrit la porte d'entrée. Une minute plus tard, il pédalait en direction de la maison de Gus et respirait à pleins poumons l'air frais du soir.

La maison des Warylsky n'était ni plus grande, ni en meilleur état que celle de Mrs. DeWitt, mais elle paraissait mieux tenue. Les cinq fenêtres de la façade étaient bien éclairées, parce que cette nombreuse famille occupait toutes les pièces. Arthur monta sa bicyclette en haut des marches et Gus ouvrit la porte pour l'accueillir.

La maison sentait la carotte. Plusieurs membres de la famille regardaient la télévision dans le salon.

Ils se munirent de bières et montèrent dans la chambre de Gus. La pièce était petite, avec une fenêtre qui donnait sur la rue, et Gus la tenait impeccablement en ordre par nécessité. Les raquettes de tennis et les sacs de voyages devaient être obligatoirement rangés sous le lit, et il n'y avait pas de placard, juste une barre horizontale que Gus avait équipée de plusieurs cintres.

« Qu'est-ce qui n'allait pas, dimanche ? demanda Gus.

— Oh... rien. Simplement le repas dominical. Mon père voulait que je sois là... peut-être à cause de ma grand-mère qui est chez nous en ce moment. » Arthur avala un peu de bière directement à la boîte. « On ne pourrait pas écouter un peu de musique ?

— J'ai un nouveau Beach Boys. »

Gus mit une cassette, pas trop fort parce que son père dormait déjà dans la chambre voisine, expliqua-t-il. Ils avaient travaillé depuis cinq heures jusqu'à la tombée de la nuit dans le jardin de quelqu'un, dans Eastside. Gus était crevé lui aussi.

« À te voir, on dirait que la journée a été bonne, dit-il à Arthur.

— Ouais, pas mauvaise. Arthur avait envie de parler de Maggie, mais il ne le pouvait pas.

— Tu as vu Maggie ?

— Je l'ai eue au téléphone. On se voit peut-être demain. »

Gus s'assit par terre, adossé à son lit, les pieds près d'Arthur qui était lui aussi par terre. La musique assourdie était parfaite, la bière délicieuse. Arthur entendit le bruit d'une chasse d'eau quelque part, et une voix de petite fille crier « Bonne nuit, maman ! ». Neuf heures et quart. Maggie devait déjà dormir. À moins qu'elle ne fût en train de regarder la télévision ou de lire. Était-elle aussi heureuse que lui ? Peut-être davantage encore !

« Veronica... tu la trouves comment ? » demanda Gus d'une voix endormie en remontant de l'index ses fragiles lunettes.

Il fallut quelques secondes à Arthur pour remplacer l'image de Maggie par celle de Veronica, une fille moyennement jolie avec de longs cheveux bruns, qu'il n'avait jamais particulièrement remarquée.

« Pas mal, dit-il. Elle te plaît ?

— Ouais. Je ne sais pas, elle...

— Et toi ? Tu lui plais ?

— Je ne sais pas. » Les lèvres minces de Gus sourirent. « Peut-être qu'on ne sait jamais tellement à quoi s'en tenir avec les filles. Je veux dire ce qu'elles pensent et...

Arthur attendit, plus attentif à la musique qu'aux paroles de Gus. Étrange de penser qu'il était accroché.

« Si tu réfléchis, continua Gus, j'ai encore quatre ans de fac à tirer. Ce que j'allais dire, c'est que je ne sais pas... combien de temps ça va durer entre nous. Je suis probablement idiot de me poser des questions. Autant se dire que ça ne durera pas.

— Évidemment, si tu as des doutes... dit Arthur d'un ton qui sous-entendait que la moindre hésitation annulait tout.

— Tu comprends, c'est difficile de croire qu'une fille t'attendra. Elles passent leur temps à flirter, à te faire marcher. Oh, Veronica pas tellement, je crois, s'empressa-t-il d'ajouter. À moins qu'il ne faille changer de fille comme de chemise... pour se protéger. Tu parles d'un boulot ! »

Arthur eut envie de lui demander s'il avait couché avec Veronica, mais il pensa qu'il risquait de s'attirer la même question en ce qui concernait Maggie.

« Qu'en dit-elle ?

— Je crois qu'elle m'aime bien, mais peut-être que je pense ça parce qu'elle me plaît. Enfin, tu vois. Seulement, combien de temps ça durera-t-il pour elle ? »

Arthur ne sut pas quoi répondre. Ce qu'avait dit Gus le déprimait parce que cela pouvait s'adresser aussi à Maggie. Combien de temps s'intéresserait-elle à lui ? Il se rendit soudain compte que Maggie l'avait trouvé – manifestement – très bien au lit. Et aussi après. Il avait souvent revécu en mémoire ces quinze ou vingt minutes. S'il ne lui avait pas plu à ce moment-là, elle n'aurait pas accepté de le revoir, elle ne l'aurait pas invité chez elle pour qu'il fasse connaissance de ses parents. Tout partait du lit. Du moins, le lit comptait énormément.

La cassette s'arrêta.

Gus se leva pour en mettre une autre.

« Ça s'appelle *Lightning*. »

Quand la cassette démarra, Gus était allongé sur le lit, la tête appuyée sur une main ; il contemplait le plancher. À l'horizontale, il semblait mesurer deux mètres.

« Je ne peux pas me passer de mes lunettes. L'effet n'est pas génial sur les filles, évidemment. Je n'ai pas confiance en moi comme toi. »

Arthur sourit : soudain, il adorait son ami.

« Mais tu peux réparer leur chasse d'eau quand elle fuit ! » dit-il en riant, ce qui lui valut un faible sourire de la part de Gus. L'espace d'un instant, il eut la gorge nouée, ses yeux se fermèrent. La musique ? Non. Son père. Il préparait peut-être une nouvelle attaque ce soir. Peut-être lui redirait-il non pour Columbia, non pour l'argent et pour ses études, ce qui signifiait qu'il végéterait dans l'université locale, en mettant les choses au mieux, et que Maggie serait encore plus loin de lui. Et Gus gémissait à propos de... quoi donc ? « Tu crois que je suis sûr de moi ?

— À quelle université va Maggie ?

— Radcliffe. Je ne te l'ai pas dit ? Dans le Nord de Harvard.

— Ah oui. Columbia est dans le même coin. Je me trompe ?

— Non, non », dit Arthur d'un ton faussement calme. D'autre part, Maggie l'aimait bien, elle voulait qu'il l'appelle le lendemain après-midi, et n'était-ce pas là le principal ? Est-ce que cela ne lui donnait pas du courage ? Une chose qu'il ne pouvait pas communiquer à Gus, parce que c'était son rêve à lui, dans sa tête, intangible.

« Tu as vu ça ? demanda Gus. Il ouvrit un magazine. Sur la page s'étalait une photographie en couleur d'une puissante moto avec une double selle en cuir noir, une Harley-Davidson qui coûtait dans les deux mille dollars.

« Elle ne me tente pas », dit Gus, un peu triste.

Arthur éclata de rire. Pourquoi, alors lui avait-il montré la photo ? Et puis pourquoi vouloir une moto quand on avait déjà une voiture ? Gus rêvait-il de sillonner la ville au volant de son engin, une fille agrippée à sa taille ? Gus allait s'inscrire en agronomie, peut-être pour devenir agriculteur plus tard. Arthur avala les dernières gouttes de sa bière.

« As-tu ce qu'il faut, côté préservatifs ? demanda-t-il d'un ton moralisateur.

— Heu... non... Tu veux dire pour Veronica ? Ça fait juste deux fois qu'on est sorti ensemble ! »

La musique fit soudain le même bruit qu'une montagne de boîtes de conserve en train de s'effondrer, tandis que la batterie continuait à marquer un rythme saccadé.

« Toi, tu es équipé ? demanda Gus.

— Évidemment. » Arthur sauta sur ses pieds et sortit de sa poche une petite boîte plate.

Gus la regarda comme s'il s'agissait d'une bombe atomique ou d'un article de contrebande.

« Ah oui, je connais, bien sûr. »

Arthur remit dans sa poche. Il n'avait pas voulu les laisser chez lui, même pas dans un de ses tiroirs du haut. Il pensa soudain que les parents de Gus étaient beaucoup plus croyants que les siens. Pratiquement catholiques, pensa-t-il, bien qu'il n'eût jamais posé la question. Ils allaient à l'église tous les dimanches, alors que les parents d'Arthur venaient de découvrir la religion et leur paroisse, et d'une façon tout à fait différente. Peut-être Gus n'avait-il jamais couché avec une fille tout simplement parce que, d'après ses parents, c'était interdit avant le

mariage. Il comprit brusquement que l'attitude de son père était d'autant plus outrée qu'elle était nouvelle. Les Warylsky parlaient peu, mais ils vivaient leurs convictions.

« Tu t'en sers ? demanda Gus d'un ton indifférent.

— Naturellement. Sinon pourquoi en aurais-je ? »

Gus lui lança un long regard en biais.

« Avec Maggie ? »

Arthur hésita une seconde.

« Non. Ce n'est pas le genre de fille qui couche. »

Il fut satisfait de cette réponse qui protégeait Maggie, tout en laissant entendre qu'il lui arrivait de sortir avec d'autres filles quand l'envie le prenait. Il laissa tomber sa boîte de bière dans la corbeille à papier de Gus.

« Une autre bière, vieux frère ?

— Non merci. Il vaut mieux que je me tire. » Arthur se sentait en haut de la vague à ce moment précis et il pensa qu'il avait tout intérêt à profiter de ce sentiment d'assurance pour affronter son père dans les prochaines minutes.

Gus l'accompagna au bas de l'escalier, et il prit sa bicyclette sur le perron. Dans le salon, quelqu'un regardait encore la télévision ; il était juste un peu plus de dix heures.

Lorsque Arthur, venant du garage, entra dans la cuisine, son père arriva du salon, encore habillé mais en pantoufles ; il marchait comme un ours lymphatique. Juste à ce moment, Arthur entendit un ronflement qui provenait du salon, le bruit que Robbie faisait parfois en dormant ; son père se retourna aussitôt.

« Robbie ? Tu es réveillé, mon garçon ? Viens avec nous... Je veux que Robbie entende ce que j'ai à dire parce qu'il est assez grand pour cela. »

Arthur attendit, le dos tourné au réfrigérateur, les mains sur les hanches. Robbie arriva en pyjama, clignant des yeux, l'air endormi. La maison était silencieuse, comme si sa mère et sa grand-mère écoutaient quelque part, mais Arthur avait plutôt l'impression qu'elles étaient chacune dans leur chambre.

« J'ai eu une conversation avec ta mère, commença son père d'une voix assourdie, et aussi avec ton frère... Allons nous asseoir au salon », continua-t-il en les guidant vers la pièce. « Ceux qui vont à l'encontre de la volonté du Seigneur, continua-t-il quand ils furent installés, toujours sans élever la voix, paieront leur désobéissance. Ce soir... après une nuit de vaines prières... j'ai du mal à m'exprimer, mais je suis sûr que les mots me viendront pour ce que j'ai à te dire, de même qu'ils me viennent... à la table familiale quand je dis les grâces. »

Il marqua une pause.

Arthur se demandait si son père avait de nouveau essayé de téléphoner aux Brewster. Le père de Maggie pouvait très bien être seul chez lui ce soir-là. Cette éventualité le fit frémir et il se passa la main sur le front.

« J'aurais pu pardonner l'erreur d'un adolescent... si ton attitude avait été différente. Tu n'as rien fait pour empêcher ce qui s'est passé aujourd'hui... Ce matin. Je considère que c'est plus grave qu'un déshonneur pour notre famille. C'est un péché mortel. » Ses yeux s'arrêtèrent avec tristesse sur Robbie. « C'est aussi l'opinion de Robbie. Et de ta mère. »

Arthur se souvint que son père vivait dans un autre monde. Il fit un effort délibéré pour se

sentir à des kilomètres de là.

« Donc, tu as parlé à ma mère ? Et elle pense...

— Tu n'auras pas d'argent pour aller à Columbia ou ailleurs. »

Un léger frisson parcourut la colonne vertébrale d'Arthur. Robbie, tendu, était assis sur le canapé et le dévisageait comme s'il avait été sur la sellette et déclaré coupable ; il avait une légère expression de mépris. Arthur savait que son père n'avait pas achevé ses études supérieures parce que sa famille avait eu des ennuis d'argent juste à ce moment-là. Sa mère, elle, avait interrompu les siennes parce qu'elle avait rencontré son père et qu'ils s'étaient mariés. *Domage que ma mère ait épousé une nullité comme toi, avec un esprit aussi étroit*, eut-il envie de dire. Son père avait insulté Maggie en parlant à des gens du genre d'Eddie Howell et il était prêt à l'insulter en retour.

« Tu n'as rien à dire pour ta défense », dit son père comme s'il constatait une évidence.

Ne nous énervons pas, s'admonesta Arthur. Son père vivait simplement dans un autre monde. Il conserva son calme apparent, les doigts croisés sur l'estomac, enfoncé dans son fauteuil ; mais son cœur battait tout autant la chamade que s'il avait été en train de se battre.

« Rien, répéta son père.

— Quel est l'adulte qui est allé cancaner dans ce nid de ragots qu'est la paroisse ? Ton révérend t'a dit qui c'était ?

— Je t'interdis de parler de la sorte, Arthur. »

Arthur regarda son frère.

« Et toi, Robbie, qu'en penses-tu ? Ces gens-là passent leur temps en commérages, de vraies bonnes femmes en train de discuter le coup par-dessus le mur de leur jardin !

— Des ragots alors qu'ils disent la vérité. Des commérages », répéta son père avec un sourire en coin.

Robbie ne répondit rien. Bien sûr, son père lui avait déjà fait subir un lavage de cerveau. Robbie croyait même qu'il était quelqu'un de spécial, supposa Arthur, quelqu'un que Dieu avait choisi de sauver, à la différence d'autres auxquels il ne s'était pas particulièrement intéressé ce jour ou cette nuit-là. Arthur cligna des yeux et essaya de ne pas laisser la colère transparaître sur son visage.

« Tu ne vas pas me raconter que ma mère pense la même chose que toi ? Ni ma grand-mère ?

— Tu n'as qu'à leur demander », répondit son père d'un ton qui parut marquer la fin de l'entretien.

La bagarre s'arrêtait donc là pour ce soir ? Arthur se leva avec un brusque signe de tête comme pour dire « Je n'y manquerai pas » et partit dans sa chambre.

Arthur put parler à sa grand-mère le lendemain matin, une fois que son père fut parti au travail. Loïs était allée conduire chez le médecin une petite fille dont la mère n'avait pas de voiture.

« À ce que je comprends, papa a eu de nouveau une discussion avec maman et toi hier soir. »

Sa grand-mère était assise sur le canapé et cousait de petits anneaux en cuivre sur un rideau.

« Oui. »

Elle leva les yeux vers Arthur.

« Il est épuisé... et il se tourmente beaucoup. »

Arthur resta planté au milieu du salon.

« J'ai essayé de lui expliquer... qu'il n'y avait pas de quoi. » Il parlait à voix basse car Robbie dormait encore ; en tout cas il n'avait pas encore fait son apparition. Les secondes de silence de sa grand-mère l'étonnèrent. N'était-elle pas son alliée ? « Il ne me donne pas un sou pour payer l'université, comme ça il aura au moins une satisfaction. Franchement, je ne sais pas ce qu'il veut. »

Sa grand-mère enroula le fil autour de son doigt et le cassa.

« Il veut que tu dises que tu regrettes.

— Oh ! — Arthur sourit — je l'ai déjà dit. Je suis vraiment désolé.

— Il pense que tu ne l'es pas assez... ainsi que tu peux le constater. »

Maintenant, il retrouvait sa grand-mère. Elle enfila son aiguille et reprit son ouvrage.

« Arthur, assieds-toi. »

Arthur s'installa à contrecœur sur une chaise en face du canapé.

« Je te prêterais bien l'argent pour l'université, ou je te le donnerais, sans doute, continuait-elle, mais pour Richard, cela équivaldrait à une gifle en pleine figure. »

Arthur comprit soudain. Sa grand-mère voulait « préserver la paix » elle aussi. Pendant un instant, il accusa le choc. Sa grand-mère allait-elle se mettre du côté de son père, ou même le *comprendre*, elle qu'il aimait encore plus, il s'en rendait compte, que sa mère ? Elle l'avait soutenu quand, à treize ans, il avait dit que le sport à l'école l'assommait et qu'on pouvait être en parfaite santé sans en faire. Depuis qu'il était petit, elle lui avait toujours donné des livres merveilleux, en général des livres d'adultes, et elle lui avait dit de chercher tous les mots qu'il ne connaissait pas... règle à laquelle il s'était plus ou moins tenu.

« Ton père pense que tu as enfreint un commandement de Dieu... ou de l'Église. C'est sa façon de présenter les choses, Arthur. »

Arthur ne le savait que trop.

« J'ignore ce qu'il lui a pris, soudain. C'est tout récent...

Quand j'y pense, il y a un an tout juste, papa et moi sommes allés camper. Deux nuits sous la tente dans le nord de la région. Nous nous sommes vraiment bien amusés !... On a du mal à y croire. » Son père était complètement changé. Maintenant, il estimerait que ce serait perdre son temps que de passer une nuit sous la tente. « Ses affaires marchent mieux ces temps-ci. Tu pourrais croire que l'argent remonterait le moral de quelqu'un non ? Si c'est le but qu'on s'est donné dans la vie. Tu pourrais aussi penser que ça rend les gens moins parfaits... puisqu'on dit que le Christ ne s'est jamais fait remarquer par son amour des richesses.

— L'Église a toujours réussi à concilier l'argent et la religion », dit sa grand-mère, la tête baissée sur son ouvrage.

Et sans doute la politique. Arthur sourit soudain.

« Papa m'a dit qu'il raye de ses listes de clients ceux qui ne vont pas à l'église... n'importe laquelle. Ou ceux qu'il trouve trop libéraux. Il est devenu très républicain. Quand j'étais petit, il votait démocrate... Que t'a raconté maman ?

— Eh bien... que Richard était très secoué. En ce moment, c'est la réaction. Et, comme tu le sais, ta mère croit aux vertus de la paix familiale. » Sa grand-mère lui lança un bref regard.

« Ton père... quel âge a-t-il maintenant ? Quarante-trois ans ? Il essaie de faire quelque chose de lui avant qu'il ne soit trop tard. Il se donne à fond à son travail, à sa paroisse et à la municipalité, nul ne songerait à le nier. C'est pour cela qu'il s'acharne sur toi. C'est difficile à encaisser. Arthur, je sais. Un peu de patience... pour une fois. » Elle s'était levée et tenait le rideau le plus haut possible pour qu'il ne touche pas le sol. « Tu es fort maintenant, Arthur... du moins, j'en ai l'impression. »

Elle tendit sa main libre.

Arthur entoura d'un bras la taille de sa grand-mère et l'embrassa sur la joue parce que c'était ce qu'elle attendait.

« Toi qui es grand, tiens-moi ce côté en l'air. Voyons un peu...

— Mais non, je ne suis pas grand.

— Voyons un peu ce que tu en penses. Ce sera, charmant, tu ne crois pas ? Bien sûr, il y aura l'autre. »

Ils tinrent tous les deux le rideau rouge et marron à bout de bras. L'effet était indiscutablement très réussi.

« Tu as raison, je suis grand », dit Arthur.

À trois heures, sans bien savoir pourquoi, il eut l'impression de pouvoir tenter sa chance et fit le numéro de Maggie. Le téléphone sonna longtemps ; il supposa que sa mère et elle n'étaient pas encore rentrées d'Indianapolis. Et puis Maggie décrocha.

« Comment te sens-tu ? demanda Arthur.

— Bien. Vraiment bien. J'étais en bas et je suis montée prendre la communication ici. Je pensais bien que c'était toi.

Nous avons la visite d'une voisine. »

Il y avait un sourire dans sa voix.

« Tu crois qu'on peut se voir aujourd'hui ? Vers six heures et demie ? »

Maggie répondit que six heures et demie était parfait. Arthur avait apporté à la Cordonnerie la boîte contenant le foulard, dans l'espoir qu'ils se verraient après son travail.

Ce fut Maggie qui lui ouvrit. Elle portait un pantalon rouille qu'il se rappelait si bien et un chemisier blanc ; elle n'était pas maquillée et semblait aussi fraîche que si elle sortait du bain. Ses yeux brillaient.

« Je t'ai apporté ça », dit-il en lui tendant le sac en plastique blanc.

Elle ferma la porte.

« Je peux regarder tout de suite ?

— Pourquoi pas ? » Il avait envie de la prendre dans ses bras de l'embrasser au moins sur la joue, mais quelque chose le retenait. Et puis, il pouvait y avoir quelqu'un dans la salle de séjour.

Non, il n'y avait personne, juste le chat orange et blanc appelé Jasper, là où il dormait toujours, au bout du canapé, Maggie ouvrit la boîte avec précaution.

« Oh, qu'il est beau ! Je l'adore ! » Elle le tint devant elle à bout de bras. Le geste qu'avait eu sa grand-mère avec le rideau le matin. Puis elle le passa d'un mouvement vif autour de son cou et se regarda dans la glace.

« Mes couleurs préférées ! »

Arthur ne pouvait détacher d'elle son regard. Il se sentait pétri de respect et d'admiration. Avait-elle changé ? Quelque chose en elle devait être différent.

« Maggie, tu n'es pas triste ? Il parlait à voix basse. Tu ne te sens pas drôle ? »

Elle fixa le sol une seconde, comme intimidée.

« Non, Pas encore, en tous cas. Ma mère m'a posé la question... J'étais plus déprimée avant. » Elle lui fit signe de la suivre à la cuisine. « Pour fêter ça, on se fait un gin-tonic... chacun », dit-elle.

Arthur sourit en la regardant faire ; le foulard neuf légèrement noué retombait avec souplesse sur le col de son chemisier. Son sourire s'accrut.

Maggie avait conscience qu'il ne la quittait pas des yeux et ne semblait pas s'en formaliser. Elle lui adressa un sourire espiègle.

« Et toi, quoi de neuf ? demanda-t-elle en lui tendant son verre. À ta santé ?

— À la tienne... Quoi de neuf ? Eh bien... aux dernières nouvelles. Je ne pourrai pas aller à Columbia. Mon père ne me donne pas un sou.

— Quoi ? Même avec la bourse, tu n'irais pas ? »

Arthur lui expliqua. Son père était furieux et lui avait coupé les vivres, et il ne reviendrait pas là-dessus. Peut-être aurait-il de quoi s'offrir l'université locale, à condition de rentrer coucher à la maison.

« À la maison... Tu parles d'une perspective. Atroce.

— Mon Dieu, je ne sais pas quoi dire, Arthur. Pourquoi ne demandes-tu pas à ta grand-mère de faire quelque chose ? De le convaincre de changer d'idée ? »

Ça aussi. Arthur expliqua. Sa grand-mère ne voulait pas monter encore plus son père contre lui. Ils se tenaient dans la salle de séjour et avant qu'ils aient eu le temps de s'asseoir, la mère de Maggie arriva au bas des marches.

« Bonjour, Arthur ! dit-elle. Comment allez-vous ? »

Mrs. Brewster semblait fort aimable, mais peut-être n'était-ce que de la politesse. Elle ne voulut pas s'asseoir.

« Je vous renouvelle mes excuses pour le coup de téléphone de dimanche, Mrs. Brewster. Mais c'est juste mon père. Pas ma mère.

— Oh, fit-elle en haussant les épaules. À chacun ses idées. Maggie me disait que votre père n'était pas catholique ?

— Absolument pas ! C'est pour ça que j'étais si...

— N'en parlons plus, l'interrompit Mrs. Brewster. J'aurais peut-être l'occasion de rencontrer un jour vos parents. »

Elle partit vers la cuisine.

Que fallait-il en déduire ? Qu'elle ne supportait pas sa présence ? Arthur avala une gorgée de son gin-tonic.

« Ta mère, chuchota-t-il, est très différente de mes parents.

— Assieds-toi. »

Arthur obéit.

« Tu restes dîner ? Ma mère ne demande pas mieux. À propos, papa n'est pas là. »

Arthur s'était dit qu'il ne faisait que passer. Maggie serait sans toute fatiguée, ou triste, ou distante. Or pas du tout. Mais il ne savait trop comment interpréter l'attitude de sa mère et cela le rendait mal à l'aise.

« Non, il vaut mieux que je rentre. Merci. » Il termina son verre. Soudain, il se sentait bête. « Je crois que je vais m'en aller.

— Déjà ? »

Arthur s'était levé.

« Je suis si content que tu sois en forme... Puis-je t'appeler ? Te voir cette semaine ?

— Bien sûr. L'après-midi surtout, je resterai à la maison. Le matin, j'ai un cours de maths... Je ne t'ai pas parlé des choses auxquelles j'ai pensé à l'hôpital ! C'était l'endroit rêvé pour réfléchir. Absolument un autre monde. J'ai pensé... entre autres que je pourrais faire un cours, dans un lycée ou une fac, ou les deux. Un cours qui s'appellerait « Vivre », rien d'autre. Ce serait pour apprendre aux gens à résoudre les problèmes qu'ils rencontrent dans la vie de tous les jours. Des problèmes de logement, d'assurances... et même d'avortement... de jambes cassées, d'enfants qui ont besoin d'être aidés parce que leurs parents sont séparés... Il y a tellement de choses. Et je crois qu'un tas de gens ne savent absolument pas comment s'y prendre... Même quand il y a des organismes auxquels ils peuvent s'adresser, ils ne savent pas qu'ils existent. »

Le visage de Maggie rayonnait.

« C'est tout un programme... Je vois ce que tu veux dire.

— Maman et papa me disent que ça relève plutôt de la sociologie. S'il fallait mettre ça dans

une catégorie. En tous cas, j'ai plein d'idées. Il va falloir que je voie comment mettre ça en forme pendant les prochains jours.

— Dans ta tête, dit Arthur.

— Oui. »

Ils étaient à la porte. Maggie s'appuya contre lui et il dut s'arcbouter pour ne pas tomber. Il la souleva de quelques centimètres.

« Je t'aime, je t'aime tant ma chérie, chuchota-t-il. Bonsoir. »

Elle ne dit rien, mais c'était aussi bien.

Arthur pensait qu'il serait un peu en retard pour le dîner, mais ses parents, sa grand-mère et Robbie regardaient à la télévision une émission qu'il reconnut aussitôt : elle faisait partie d'une série évangélique. Un numéro de téléphone restait inscrit en bas de l'écran pendant toute l'émission, un numéro en PCV auquel les gens pouvaient appeler en donnant leur nom et leur adresse s'ils souhaitaient qu'on leur envoie des brochures pieuses pour adhérer ou faire un don. Arthur adressa un signe de tête amical à sa grand-mère et resta appuyé contre le chambranle de la porte, à regarder. Un vieil acteur spécialisé dans les rôles de cow-boy, et qui avait pris sa retraite quand Arthur était encore au berceau, parlait ; son visage maigre et flétri était rouge brique. Il portait un Stetson blanc, une cravate-lacet et un costume trois pièces bleu électrique.

« ... pas de problème, mon vieux, quand vous savez, je dis bien quand vous *savez*, qu'il y a quelqu'un là-haut, ailleurs, quelle que soit la façon dont vous appelez ça, qui veille sur vous. Vous n'êtes plus seul. C'est aussi bon que d'avoir une famille tendre et aimante autour de vous, même si vous vivez seul dans votre maison ou votre appartement parce que votre femme est morte, ce qui est peut-être le cas de beaucoup de nos spectateurs ce soir. Mais nous ne sommes pas seuls... et c'est ce que ma femme et moi avons découvert... enfin... après que nous avons appris l'affreuse nouvelle... de la bouche de notre médecin... au sujet de Susie... notre petite fille adoptive que nous aimons tant. Susie est vivante aujourd'hui, vous la verrez ce soir. Elle boite, c'est vrai, parce qu'elle a une maladie des os. Mais je vous demande une chose : regardez l'expression de son visage ! Il éclate de joie, avec le... »

On vit apparaître sur l'écran une petite fille fardée, âgée de neuf ans environ, avec des cheveux blancs et des lèvres rouges souriantes.

« ... parce qu'elle a découvert la charité du Christ, comme nous... »

Suivit l'ex-femme du cow-boy, Lucy, qui paraissait friser les soixante-dix ans sous l'éclat des projecteurs ; elle croulait sous le maquillage et portait une robe du soir presque blanche. Sa taille semblait sanglée dans un corset qui l'empêchait apparemment de respirer. « ... en ces temps que nous vivons, quand nos valeurs sont menacées et minées à chaque détour de la vie... »

« Oh, non ! » murmura Arthur avec un sourire, et il fut heureux que personne de la pièce ne l'eût entendu. Son père était penché en avant dans son fauteuil, comme pour garder chaque mot gravé dans sa mémoire. Le coup des valeurs minées devait être une petite astuce glissée là habilement pour ramollir les gens avant l'argument choc : vous feriez mieux de vous convertir, ou d'acheter notre bouquin, ou de verser votre obole, sinon... sinon quoi ? Vous serez paumé, supposa Arthur, au trente-sixième dessous, seul ou mis au ban de la société. Et fauché. Arthur croisa ses pieds dans l'autre sens.

« ... si bien que mon très cher époux, Jock, et moi avons compris qu'alors même que nous

pensions être contre tout ça, c'était Dieu en fait qui nous mettait à l'épreuve... pour voir si nous nous tournerions vers lui. Et dans mon livre, *Le Doigt de Dieu*, j'ai écrit ce cheminement... à tâtons, mais toujours dans la bonne direction, jusqu'à cette minute sublime où notre Susie nous a souri et où nous avons su que, miraculeusement, elle ne souffrait plus. » La vieille peau sourit encore plus largement, prit une formidable inspiration et soupira.

Arthur s'éclipsa dans la cuisine. Il entendit bientôt le trémolo d'orgue qui marquait la fin de l'émission. Ce n'était pas un cantique, mais une charmante vieille mélodie, *On the Sunny Side of the Street*, seulement jouée de telle façon qu'on aurait dit une marche funèbre.

La famille se transporta dans la cuisine.

« Nous avons un peu modifié nos projets, Arthur », dit sa mère en apportant un grand saladier sur la table. « Nous partons en voiture pour Kansas City vendredi, Richard, maman et moi. Robbie nous rejoindra quelques jours plus tard en avion. On ne tient pas tous dans la voiture...

— Ensuite on va de Kansas City à San Francisco, continua Robbie avec un enthousiasme inhabituel. On traverse le *Mojave Desert* et on passe une nuit à Santa Fe. »

Arthur perçut une note d'ivresse dans le ton de voix de son frère. Arthur resterait vissé à la maison pendant les fortes chaleurs d'été du Midwest, semblait-il dire, en quarantaine et sans même avoir la perspective d'un départ prochain pour Columbia.

« Joli programme, dit-il à Robbie.

— Tu pourrais prendre l'avion et nous retrouver à San Francisco, si tu en as envie », dit sa mère.

Tout le monde s'assit.

« Je verrai. Merci, maman. »

Les grâces. Ça coulait mieux que d'habitude, comme si l'émission avait inspiré son père.

« Beaucoup de travail aujourd'hui au magasin, Arthur ? demanda sa mère. Tu es rentré tard ce soir.

— J'avais quelqu'un à voir après le boulot.

— Il y a de la place pour toi à Kansas City, intervint sa grand-mère. J'ai téléphoné à mon amie Carol. Elle habite le même immeuble que moi. Je savais qu'elle partait plus ou moins en vacances à cette date, et elle m'a dit qu'elle serait ravie de te laisser profiter de son appartement le soir pendant quelques jours. Mais cette idée n'a sans doute rien de très attrayant pour toi. »

Non, vraiment rien.

« Merci, mamie. Mais pas avec mon travail et tout. »

Il aurait été absurde de s'éloigner de Maggie cet été, et l'idée de vivre à proximité de son père durant deux semaines ou plus lui était odieuse.

« J'ai dit à Norma que tu resterais peut-être seul ici, dit sa mère.

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas de passer prendre un verre, maman ? Pendant que mamie est là ?

— Figure-toi que je le lui ai proposé aujourd'hui même, et qu'elle a refusé. Sous prétexte qu'elle était fatiguée ou je ne sais quoi. Elle devrait essayer de se coucher plus tôt. » Loïs

sourit, ravie, semblait-il, d'avoir raison de le faire. « À mon avis, elle n'a pas dû venir ici plus de trois ou quatre fois depuis toutes les années que nous habitons cette rue, maman. C'est une femme très accueillante et nous pouvons passer la voir à l'improviste ou en la prévenant par téléphone quand nous voulons. Mais si nous l'invitons, elle ne se sent jamais assez solide pour se déplacer, ou bien il y a une émission à la télévision qu'elle veut voir.

— Elle a un cancer, dit Arthur. C'est la victime du cancer la plus gaie que j'aie jamais rencontrée. Il nous faudrait plus de gens comme elle. »

Là, Richard condescendit à lui adresser un regard rapide. Un quart d'heure plus tard, une tasse de café à côté de lui, Arthur écrivait au directeur du bureau des admissions à l'université Columbia.

Chez Monsieur Xarrip,

Pour des raisons indépendantes de ma volonté, je ne serai pas en mesure de m'inscrire à l'Université Columbia en septembre comme j'avais espéré le faire. Les 10450 dollars de la scolarité représentent une somme supérieure à ce que mes parents et moi pouvons payer, même avec la bourse d'études, dont je vous suis toujours très reconnaissant.

Arrivé là, Arthur se mordilla la lèvre et se demanda s'il abordait dans un second paragraphe la possibilité d'un transfert de cette bourse dans une autre université ; mais il pensa que ce n'était pas du ressort de Mr. Xarrip. Il opta pour des « sentiments distingués » et signa. Il relirait sa lettre le lendemain matin, y rajouterait peut-être quelque chose et la retaperait, mais pour ce soir, il avait besoin de ne plus penser à tout cela.

Il espéra que sa grand-mère viendrait frapper à sa porte. Mais ce soir-là, elle ne se montra pas.

Le jeudi matin, l'atmosphère de la maison avait de nouveau changé. Sa mère se livrait à un incessant va-et-vient de la chambre et de la cuisine à la voiture, rangeant la trousse de secours dans la boîte à gants, fourrant un bonnet de bain dans une valise déjà casée dans le coffre de la voiture de son père, plus grande et plus résistante, et qui était celle qu'ils prenaient. Un des copains de Robbie était passé le chercher avant dix heures. Son père ne travaillait pas ce matin-là ; et il ne lui adressait toujours pas la parole. Arthur avait l'impression que Richard s'efforçait, et avec succès, de le regarder sans le voir, ce qui ne le gênait absolument pas. On voulait sous doute qu'il se sente rejeté, exclu, malheureux, mais chaque fois qu'il éprouvait le moindre vague à l'âme, il pensait à Maggie. C'était lui qui avait de la chance, se dit-il, avec Maggie dans sa vie ! Mais il se sentait abandonné par les autres, c'est-à-dire par sa mère et sa grand-mère. Même sa mère avait à peine trouvé une minute pour lui dire quelque chose au sujet de la rentrée universitaire de septembre et de ce qu'il était censé faire.

« Je suis sûre que tu peux trouver à t'inscrire quelque part avec les notes que tu as. Nous en reparlerons quand nous reviendrons. Ce ne sera pas long, vers la fin juillet. »

Elle lui avait rappelé de bien fermer toutes les portes quand il sortait et lui avait laissé deux chèques signés et remplis, un pour le livreur de journaux, et un autre pour la facture d'électricité qui allait arriver.

Le vendredi matin, Arthur fut réveillé par des bruits de voix et des objets qui cognait. Il était juste un peu plus de six heures et il faisait jour. Il ne se leva pas pour dire au revoir, même pas à sa grand-mère car il l'avait fait la veille au soir. Allongé dans son lit, les yeux ouverts, il écouta la voiture lourdement chargée s'engager dans l'allée et entendit le « au revoir » que leur adressait Robbie, qui était sorti. Il y a Maggie, il y a Norma et il y a Gus, récapitula-t-il. Des gens sur qui on peut compter.

Et puis, il fallait qu'il décide s'il essayait d'aller à l'université de Chicago ou s'il se contentait de la petite université locale qui était moins chère, car il risquait de ne pas recevoir un sou de ses parents. Encore que sa grand-mère pût retrouver sa générosité coutumière dans quelques semaines, une fois qu'elle ne subirait plus les pressions paternelles.

Il enfila un peignoir et des savates et alla dans la cuisine où il trouva Robbie appuyé contre l'évier, pieds nus et en pyjama, en train de boire du Coca. Arthur secoua la tête :

« Déjà sur la pente du vice. »

Robbie rit un peu ; ses yeux gris étaient gais, peut-être à l'idée qu'ils avaient la maison pour eux.

Arthur fit du café.

« Tu as des projets pour la journée ?

— Je vais taquiner le goujon.

— Encore ? » Arthur avait remarqué que Robbie affectionnait l'expression « taquiner le goujon ». « Tu passes toute ta journée assis dans la barque, à tenir une ligne ? »

Robbie acquiesça et fit une grimace en rotant.

« De temps en temps, on parle... »

Bien qu'il fût contre l'évier, Robbie semblait aussi grand que lui. La lumière matinale effleurait ses cheveux en désordre, les dorant sur le dessus, et le soleil allumait une étincelle métallique dans son œil gauche. Son regard était posé sur Arthur.

« Tes amis passent te prendre ce matin ?

— Ouais. Vers dix heures.

— Parce que... dit Arthur en réglant la flamme sous le café, après ça je me recouche sans rien prendre. Je veux encore dormir deux petites heures. Tu es capable de faire ton petit déjeuner ?

— Évidemment. Tu me prends pour un bébé ?

— Peux-tu éteindre ce qui chauffe dans cinq ou dix minutes ?

— Bien sûr ! »

Arthur repartit dans son lit ; il avait aussi sommeil que s'il avait pris un médicament. Il se rendormit dès qu'il eut posé la tête sur l'oreiller et se réveilla sur un agréable fond de musique douce. Cela venait d'une cassette dans la chambre de Robbie. Il se leva, relut sa lettre à Columbia et décida de la poster sans y toucher. La veille, l'idée lui était venue d'envoyer un mot au professeur Thatcher, au département de biologie de Columbia. Il y avait plus d'un an. Arthur avait écrit à ce professeur dont il avait trouvé le nom dans l'annuaire de Columbia pour lui poser une question sur le phénomène de lumière froide dans les grandes profondeurs et le professeur lui avait répondu une lettre détaillée, accompagnée de deux pages photocopiées d'une revue scientifique. Arthur lui avait de nouveau écrit pour le remercier, en lui précisant qu'il espérait aller à Columbia pour préparer un diplôme de biologie. Peut-être que le professeur avait dit un mot en sa faveur là-bas ? Mais Arthur décida de ne pas écrire, car cette fois sa lettre aurait sûrement été triste.

La cuisine sentait la saucisse, la poêle était pleine de graisse et l'assiette de Robbie, maculée de jaune d'œuf, traînait dans l'évier. Mis en appétit par l'odeur, Arthur se fit deux saucisses et un œuf sur le plat. Il était en train de manger en parcourant le journal de la veille quand Robbie entra ; il avait un jean coupé aux genoux et une vieille chemise.

« Que dirais-tu si j'allais jeter un coup d'œil à l'endroit où vous pêchez ce matin ? demanda Arthur.

— Comment ça, jeter un coup d'œil ?

— Juste deux minutes. Tu crois que j'ai envie d'y passer la journée ? »

Robbie paraissait étrangement réticent, comme si ses pêcheurs constituaient un club fermé, avec son terrain privé ; mais Arthur savait que le domaine du lac Delmar était ouvert au public, et il dit à Robbie qu'il y ferait un tour à bicyclette.

Il partit juste un peu avant dix heures, en pédalant sans se presser parce que le soleil commençait déjà à taper. Si Robbie et ses copains plus vieux le doublèrent en voiture, il ne

s'en rendit pas compte. Il était plongé dans ses pensées ou dans ses rêves. Assez vagues d'ailleurs, comme il s'en aperçut. Qu'allait donner l'été ? Et dans quelle université allait-il échouer en septembre ? Sa mère réussirait-elle à retourner la situation et à convaincre son père de lui donner tout de même un peu d'argent ?

Arthur savait que ses parents avaient un compte en banque commun. Il fallait qu'il se débrouille pour savoir exactement à quoi s'en tenir, très vite, et agir en conséquence.

Il fut soudain dans le parc qui entourait le lac Delmar. Ça et là de longues tables en bois et des bancs attendaient les pique-niqueurs, et une douzaine de barques étaient attachées aux deux pontons qui partaient des hangars à bateaux. Arthur prit un sentier qui conduisait au premier ponton, le plus grand. Trois ou quatre voitures en assez mauvais état étaient garées près du hangar et, de loin, Arthur reconnut son frère, la silhouette la plus dégingandée d'un groupe de cinq hommes. Il appuya sa bicyclette contre un arbre et continua à pied. Robbie l'avait vu, mais il ne bougea pas.

« Bonjour, dit Arthur à un des hommes qui le regardait. Je suis le frère de Robbie, Arthur.

— Oui, on est au courant. » Celui qui répondit avait une cinquantaine d'années. Il portait un vieux pantalon kaki et un chapeau de paille troué. « Alors, comme ça, on a envie de se faire un peu la main ? »

Arthur secoua la tête avec un petit sourire.

« Non, je voulais seulement voir comment vous étiez installés. C'est gentil. »

C'était tout, sauf gentil. Le hangar s'effondrait par endroits. Un des compagnons de l'homme avait à peine marmonné « Salut » à l'adresse d'Arthur, et les deux autres l'ignoraient. Robbie était penché sur une longue boîte en bois remplie de matériel de pêche. Arthur aperçut deux packs de six bouteilles de bière, un autre de Pepsi et deux paniers qui contenaient sans doute des sandwiches. Le plus jeune de la bande devait avoir dans les trente ans.

« Robbie, apporte-moi mes bons hameçons ! cria du ponton un vieux type bedonnant. Et aussi la canne qui a du vert dessus !

« C'est toi le gars dont on nous a parlé ? demanda le premier type à qui s'était adressé Arthur. Tu n'as pas de frère plus vieux, n'est-ce pas ?

— Non. » Arthur sentit ses joues commencer à le picoter d'une drôle de façon. Subitement, il fut sur ses gardes. L'homme hocha la tête, sourit d'un air entendu sous son vieux chapeau de paille et cracha de côté.

L'autre arriva, tête nue, non rasé, en pantalon de velours vert crasseux.

« Tu as l'intention de venir avec nous ? demanda-t-il comme si n'entrait pas qui voulait dans leur groupe.

— Non, non. J'ai du boulot, répondit Arthur. Je voulais seulement voir à quoi mon petit frère passait son temps. »

Arthur n'obtint pas de réponse. « Le poisson que vous prenez est bon ? Mon frère a rapporté une perche l'autre jour.

— Drôle de frère que tu as, dit le second homme.

— Il ne fait pas de bruit, reprit le premier. Il sait se tenir... Ce n'est pas comme toi, hein ? » Il partit d'un gros rire asthmatique, tourna le dos à Arthur et fit signe à son compagnon de le suivre. Ils se mirent à discuter avec les autres qui, maladroitement aidés par Robbie,

commençaient à détacher deux des barques arrimées au ponton. La vaste surface lisse du lac s'étendait sur la gauche.

Arthur les détestait en bloc. Qu'avait bien pu leur raconter Robbie sur lui ? Et sur Maggie ? Avait-il mentionné son nom ?

« Robbie ! » cria-t-il, ne voulant pas s'en aller avec l'air d'avoir été congédié.

Robbie se redressa, les pieds écartés.

« Quoi ? »

— Amuse-toi bien ! » Arthur lui fit un geste de la main et repartit vers sa bicyclette.

Sinistre, cette ambiance. Peut-être que dans le genre avachi, ces types étaient eux aussi des bigots ? Tous mariés sans doute. Ou alors des marginaux, des gens qui ne faisaient que passer, qui avaient une voiture mais pas de travail ? Il faudrait qu'il pose la question à Robbie.

Ce soir-là, le vendredi, il sortit avec Maggie, mais pas avant neuf heures ou un peu après, avait-elle dit, parce que ses parents avaient chez eux une amie venue passer quelques jours et que Maggie devait dîner à la maison. Il prépara donc quelque chose à manger pour Robbie et pour lui. Robbie était bourré de coups de soleil, à la limite de la brûlure ; il portait toujours les mêmes vêtements et était pieds nus, bien qu'il eût affirmé qu'il s'était douché.

« Ça ne te déprime pas de passer une journée entière avec ces vieux mecs ? demanda Arthur pendant qu'ils mangeaient.

— Non... pourquoi ? Ils racontent des blagues... quelquefois. »

Arthur se rappela la plaisanterie du type au chapeau de paille à propos de quelque chose qui n'avait rien de spécialement drôle.

« Que leur as-tu raconté sur moi... par exemple ? »

— Sur toi ? » Robbie planta son regard gris et froid dans celui de son frère et, étrangement, ce furent sa tête et sa main tenant en l'air la fourchette qui frémirent. « À propos de quoi ? »

— Ne fais pas l'innocent.

— Tu veux parler... de la fille ?

— Elle s'appelle Maggie, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Moi je n'en vois pas, et elle non plus.

— Oh, ça va. » Robbie fixa la table, puis son regard revint sur Arthur. « N'importe comment, ils savaient. Pourquoi veux-tu que ce soit moi qui le leur aie dit ? »

Arthur ne le crut pas.

« Alors qui ? »

— Il y en a deux qui vont à la même église que nous...

— Sans blague ?

— Jeff y va. De temps en temps. C'est celui avec qui tu as discuté ce matin.

— Le type au chapeau ?... Tu veux dire qu'ils écoutent ce qu'on raconte à la paroisse et qu'ils diffusent la nouvelle ?

— Mais non, crétin. » Robbie s'agita, c'était d'ailleurs une manie chez lui, et ne parut pas le moins du monde gêné.

« D'ailleurs, toute la ville est au courant.

— Ce n'est pas vrai », déclara Arthur, mais il se sentit brusquement moins sûr de lui, et furieux à l'idée qu'une poignée de ragots, partis peut-être de Roxanne, aient suffi à donner l'impression que toute la ville savait. Tom Robertson ne savait pas, sinon il aurait dit quelque chose, Arthur était prêt à en jurer. Norma Keer non plus ; pourtant elle voyait une foule de gens à la banque et on bavardait ferme à son guichet de caissière.

« Allons, Robbie, qu'as-tu raconté à tes amis ?

— Je te dis qu'ils étaient au courant ! »

Arthur estima que Robbie mentait et qu'il n'arriverait à rien. Il n'avait pas faim.

Toutefois, pendant qu'ils rangeaient la cuisine, Arthur se sentit obligé de mettre les choses au point.

« Franchement, tu ne devrais pas... à ton âge... parler avec des adultes de choses comme... comme ce dont nous parlons. Tu ne devrais pas colporter des racontars. Si tu étais un frère digne de ce nom, tu ne ferais pas ça. »

Debout, Robbie raclait ce qui restait de glace à la noisette dans la boîte en plastique.

« C'est toi qui n'es pas un bon frère. C'est papa qui le dit. Il dit que tu n'es pas un bon frère pour moi.

— Oh ! » Arthur secoua les flocons de mousse de ses mains et se retourna. « Ça peut aussi bien t'arriver... un jour.

— Sûrement pas, dit Robbie en secouant lentement la tête.

— Si tu prends la peine d'y réfléchir une minute, Robbie... il ne s'est rien passé d'horrible. Si seulement toi et un tas d'autres gens vouliez bien la boucler !

— Ta petite amie s'est fait avorter, dit Robbie.

— Il y a des gens à qui on enlève les amygdales.

— Oh, tu ne vas tout de même pas dire que c'est pareil ?

— Attends seulement que ça t'arrive. » Arthur se tourna de nouveau vers l'évier.

« Ça ne m'arrivera jamais. Je me marierai avant. Papa dit que c'est comme ça qu'on doit... qu'on doit faire. »

Robbie partit dans le salon et monta le son de la télévision. Le téléphone sonna. Il se releva et se précipita vers l'appareil.

« C'est maman. Elle avait dit qu'elle appellerait à huit heures, dit-il à Arthur qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Oui... d'accord, maman... Oui... non... non. Il rit. Non, il est là... D'accord. » Il tendit le récepteur à Arthur.

« Bonsoir, Arthur. Je voulais simplement savoir si tout allait bien.

— Oui, pas de problème. Vous avez fait bon voyage ?

— Oh, un peu fatigant à cause de la chaleur. Mais l'appartement a l'air conditionné et nous venons tous de prendre une douche. Sa mère se mit à rire. D'après ce que j'ai entendu, on s'attend à de nouvelles vagues de chaleur. Nous partons pour San Francisco mercredi matin. Je t'ai bien donné le nom de l'hôtel, n'est-ce pas ?

— Il est là, à côté du téléphone.

— Comment va la coupure de Robbie ?

— Il ne m'en a pas parlé. Hé, Robbie comment va ta cuisse ? »

Robbie était absorbé par la télévision. Arthur dut lui répéter la question.

« Ça va, lança-t-il par-dessus l'épaule.

— Ça va, retransmit Arthur.

— Maman est sortie avec sa partenaire au golf, Blanche, sinon je te l'aurais passée... Bon, je te confie la maison, Arthur. Et appelle-nous si tu as le moindre problème. C'est entendu ? »

Quand ils eurent raccroché, Arthur regarda sa montre. Dans une demi-heure, il prendrait sa bicyclette pour aller chez Maggie. Et dans un peu plus de deux mois, il aurait dix-huit ans et il pourrait conduire la voiture de sa mère... dûment rangée au garage selon l'injonction paternelle. Comme il se dirigeait vers sa chambre, il entendit frapper à la porte d'entrée.

« Tu attends quelqu'un ? » demanda-t-il à Robbie.

Robbie se retourna.

« Non. »

Arthur entrebâilla la porte.

Une femme blonde se tenait sur le seuil, vêtue d'une robe d'été claire, une grande pochette blanche à la main.

« Bonsoir. Tu es... Est-ce que Richard... Mr. Alderman... »

Elle semblait ennuyée.

« Si vous voulez parler de mon père, il n'est pas là. » Encore une de ces jeunes bigotes à qui son père donnait des conseils, supposa Arthur. Quoique celle-ci parût bien avoir la trentaine. « Mes parents sont partis ce matin.

— Non, je... » Elle jeta nerveusement un regard autour d'elle, puis ses yeux noisette revinrent sur Arthur. Elle fit un pas en avant. « Je voulais le voir... Richard. Je ne veux pas te déranger. »

Arthur recula. Il laissa la porte ouverte.

« Mes parents sont dans le Kansas. Ils ne reviendront pas avant deux ou trois semaines. »

Son regard passa au-dessus de la séparation et inspecta les murs de la cuisine et le plafond.

« Je sais, dit-elle doucement. Je voulais seulement revenir ici... Ton père m'a tellement aidée. Moi et ma sœur Louise... Ah, Robbie, bonsoir ! »

Ses lèvres très rouges s'ouvrirent dans un sourire qui révéla de petites dents.

Robbie se tenait dans l'encadrement de la porte du salon, la bouche légèrement ouverte de surprise.

« Mon père vous avait dit de ne pas venir ici pendant son absence.

— Oui, mais... j'expliquais justement... à ton frère. Il a l'air sympathique », ajouta-t-elle en dirigeant son sourire sur Arthur.

Arthur se demanda si elle était droguée. Elle n'avait pas l'air ivre, juste bizarre.

« Je m'appelle Irene Langley, dit-elle avec simplicité à Arthur. Je vis avec ma sœur et ma mère... qui est en train de mourir à la maison. C'est pour ça que quand je discute avec ton père... ça me remonte le moral.

— Mon père a dit qu'il vous verrait à son retour et de ne pas venir ici, débita Robbie tel un soldat transmettant les ordres d'un supérieur. Je l'ai entendu.

— Vous êtes venue souvent ici ? demanda Arthur.

— Quatre ou cinq fois... l'après-midi. » Elle vacilla, ou se courba un peu, et examina le salon derrière Robbie.

Robbie semblait furieux.

« Eh bien, pour le moment ce n'est pas la peine d'insister, vous voyez bien.

— Puis-je écrire à ton père ? Ou lui téléphoner ? Je ne pense pas que ça l'ennuie. » Elle se penchait vers Robbie maintenant, et Arthur vit les racines brunes de ses cheveux, sur le côté gauche de sa raie.

« Moi je crois que si, dit Robbie. S'il ne vous a pas donné son adresse, ça veut dire qu'il n'a pas envie que vous l'ayez. »

La femme ne parut pas le moins du monde offensée par le ton de Robbie.

« Oh, mon Dieu, Robbie, qu'est-il arrivé à ta jambe ? Elle se pencha un peu, l'air inquiet.

— Un hameçon. Rien de grave.

— Puis-je transmettre un message de votre part à mon père ? demanda Arthur ; il voulait se débarrasser d'elle et obliquait vers la porte.

— Dis-lui simplement que je... » Elle eut un sourire doux et fixa le plafond du salon. « C'est un tel réconfort pour moi que d'être là quelques minutes. Richard me donne tellement de courage. De foi, en fait. Et de patience, comme il appelle ça. Il me dit ce que je dois lire... ça m'aide beaucoup. »

Arthur acquiesça.

« Vous travaillez ?

— Je suis serveuse. Mais sans horaires réguliers. Le soir, parfois. Dans un routier. En fait, dans deux routiers qui ont le même propriétaire. »

Sur sa figure, la poudre ressemblait à un emplâtre ou à de la farine sèche. Toujours planté dans l'encadrement de la porte du salon. Robbie avait l'air furieux et semblait prêt à la mettre dehors.

« Bon, et bien merci, dit-elle à Arthur. Ça m'a fait tellement de bien... de venir ici. C'était presque aussi bon que d'être à l'église, ton père m'a dit tellement de choses réconfortantes. »

Arthur sauta sur l'occasion et se dirigea vers la porte d'entrée.

« Votre mère est en train de mourir de quoi ? demanda-t-il, poussé par une curiosité involontaire.

— Les reins. »

Arthur était sur le petit perron, la porte ouverte. Irene Langley fouilla des yeux l'obscurité naissante comme si elle rassemblait ses forces. Derrière elle, Robbie se déplaça d'un cran, tel un pion sur l'échiquier, prêt à l'éjecter.

« Bonsoir, Robbie », dit-elle en se retournant comme si elle l'avait senti derrière elle. Ses chaussures blanches à talons hauts étaient usées, et Arthur pensa soudain qu'elle devait donner tout son argent de poche à la paroisse, parce que les gens qu'elle y rencontrait lui disaient de le faire.

« B'soir, marmonna Robbie de mauvaise grâce. Je crois que vous feriez bien de ne pas revenir tant que mon père ne sera pas rentré. Ça vous sert à quoi ?

— C'est une question d'aura », répondit-elle gentiment en lui souriant. « Et nous te pardonnons tous, ajouta-t-elle d'une voix douce à l'intention d'Arthur, et nous te bénissons comme s'il ne s'était rien passé. Ne crains rien, le Seigneur est avec toi. C'est ce que dit ton père. »

Vraiment ? pensa Arthur, avec l'impression d'avoir devant lui une cinglée. Il descendit les marches pour l'inciter à partir. Elle le suivit à regret.

« Ton père pense qu'il a manqué à son devoir envers toi, et que tu as été faible. Il m'a tout raconté », ajouta-t-elle avec un sourire timide, qui se voulait peut-être amical. « Mais il n'est jamais trop tard pour changer. Bien sûr, il n'y a plus de bébé maintenant, mais il n'est pas trop tard. »

De bébé. Un fœtus de sept semaines. À peine reconnaissable d'un fœtus de porc, se rappela-t-il.

« Sais-tu... — elle se pencha vers lui et tendit la main, mais il recula —... la force qu'il faut pour regarder sa mère mourir jour après jour ? L'hôpital ne veut plus la garder. » Elle secoua la tête pour mieux marquer l'importance des mots. « Elle peut avoir tous les médicaments qu'elle veut, mais les docteurs disent qu'elle est plus heureuse à la maison et qu'on ne peut plus rien pour elle à l'hôpital. Est-ce que tu imagines la force qu'il faut pour prendre ça... calmement ? »

La force qu'on tire du fait qu'on est complètement dingue, pensa Arthur, au moins dans ce cas précis. « J'imagine. » Il lança un coup d'œil par-dessus l'épaule vers la maison de Norma juste au moment où son salon s'éclairait doucement derrière les rideaux. Si Norma l'entendait, elle rirait bien !

« Tu es inquiet, tu te sens coupable, annonça-t-elle à Arthur, mais tout ça peut s'arranger si tu te remets entre les mains de Jésus. Toi et ton amie. Mais tu dois te repentir. C'est-à-dire, Richard me l'a expliqué, reconnaître seulement que tu regrettes. »

Arthur hocha la tête et la précéda dans l'allée.

« Vous êtes venue en voiture ?

— Non, à pied.

— Où habitez-vous ?

— Au carrefour de Haskill et de Main Street. »

Deux kilomètres au minimum.

« Votre sœur travaille aussi ?

— Non elle reste à la maison pour s'occuper de notre mère. Louise, ma sœur, est grosse. Très grosse, déclara Irene Langley avec un rire qui découvrit encore davantage de petites dents. Ton père dit que la gourmandise est un péché. Mais il a souri quand je lui ai dit que ma sœur est incapable de résister à une boîte de chocolats. Ton père a le sens de l'humour, tu sais. Il est tolérant... incroyablement tolérant ! Je suis plus à l'aise avec lui pour parler qu'avec Bob Cole, bien qu'il soit rudement gentil et m'ait toujours écoutée, ça je dois le reconnaître. Mais ton père est plus chaleureux... parce qu'il y a pas longtemps que lui-même est régénéré. Les mots qui lui viennent n'ont pas encore servi, comme il dit.

— Vous êtes mariée ? demanda Arthur.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?... Non, mais je l'ai été, pendant deux ans. Un mariage raté. Ça fait quatre ans que j'ai divorcé. Et je suis tellement plus heureuse maintenant. »

Arthur vit que Robbie les observait du haut des marches et il alla vers la chaussée.

Cette fois, elle parut se rendre compte qu'il voulait se débarrasser d'elle et passa devant lui.

« Au revoir Arthur », lança-t-elle en se retournant avec un geste de la main. « Dieu te bénisse ! »

Arthur regarda la forme claire s'éloigner rapidement dans la rue, sous les ombres des tulipiers et des sycomores. Il fut brusquement submergé par un horrible sentiment de détresse... de sa détresse à elle. Arthur vit la silhouette de son frère se retourner et rentrer dans la maison. Les mains dans ses poches arrière, il remonta les marches en courant.

« Tu aurais pu être plus poli, dit-il à Robbie après avoir refermé la porte d'entrée. "Mon père vous a dit de ne pas venir ici" Ce n'est pas une façon de parler à une dame.

— Une dame ? rétorqua Robbie en se préparant au combat.

— Parfaitement une dame. C'est comme ça que tu traites une amie de papa, sans même lui offrir de s'asseoir ?

— Il... Papa a ses raisons... il sait pourquoi il fait les choses, pourquoi il dit des choses. Robbie pinça les lèvres.

— Elle vient ici l'après-midi ?

— Oui. Quelquefois » Robbie gardait une expression sévère et fixait Arthur droit dans les yeux.

Arthur eut, de même que le matin avec les amis de pêche de son frère, la sensation d'être exclu.

« Elle est venue... quand tu étais là ?

— Oui. Une fois en tout cas, j'en suis sûr. »

Et cela en l'absence de sa mère. Savait-elle que ces illuminés se livraient à leurs élucubrations dans son salon, s'agenouillaient peut-être sur le tapis ?

« Que fait papa ? Il lui lit la Bible ? »

Robbie haussa les épaules et amorça un mouvement de départ, comme s'il en avait assez de cet interrogatoire.

« Non, il lui demande... Enfin, c'est elle qui parle. Peut-être qu'ensuite, il lui lit quelque chose, ou discute seulement. D'après elle, il l'aide.

— Elle est complètement givrée, mon petit vieux. Et toi, tu es en train...

— Ne m'appelle pas « mon petit vieux ».

— Tu lui as parlé comme si tu étais son patron. Papa lui parle comme ça ? »

Robbie hésita.

« On est obligé. Elle est dépendante, dit papa. En tout cas, pour le moment... Elle n'est pas cinglée. Tu aurais dû la voir avant.

— Avant quoi ?

— Avant il y a deux mois. C'était pratiquement une prostituée, m'a dit papa. Elle aussi me l'a dit. Eh bien, maintenant elle ne l'est plus.

— Tu veux que je te dise ? Elle en a toujours l'allure.

— Mais elle ne l'est vraiment plus. Elle ne boit plus d'alcool et même plus de café. Juste du

thé. Elle a moins d'argent aussi. Mais elle dit qu'elle est plus heureuse. » Robbie regarda Arthur comme s'il ne faisait aucun doute que la victoire était dans son camp et totalement acquise. « Irene est une vraie sainte maintenant... C'est papa qui le dit. Mais elle a encore besoin qu'on l'aide, sinon elle ferait une bêtise. C'est pour ça que papa est obligé de lui parler... un peu fermement, comme je l'ai fait ce soir.

— Je vois. »

Et c'est aussi une vraie gourde, eut-il envie d'ajouter. Gourde elle l'était, non seulement maintenant, mais avant d'avoir trouvé Dieu, l'église ou Richard. Il alla dans la salle de bain et se lava la figure. Puis il passa son rasoir mécanique sur ses joues, bien qu'il n'eût pas encore beaucoup de barbe.

Il était largement neuf heures moins le quart quand il arriva chez les Brewster. Maggie répondit à son coup de sonnette. Elle portait une robe sans manches vert pâle et des sandales d'un vert plus foncé.

« Nous prenions justement le café. Tu en veux ? »

Arthur la suivit dans la salle de séjour à l'air conditionné où se trouvaient ses parents, ainsi qu'une femme d'âge moyen qu'il supposa être leur invitée, et un jeune homme qui devait avoir vingt ans ou un peu plus.

« Diane... Arthur Alderman, dit Maggie. Arthur, je te présente Diane Vickers et Charles Lafferty.

— Enchanté », dit Charles à Arthur sans se lever.

Arthur refusa le café, pensant qu'ainsi Maggie et lui pourraient s'éclipser plus vite. Elle avait sûrement envie de sortir. Mais qui était ce Charles ? Certainement pas le fils de Mrs. Vickers, sinon ils porteraient le même nom. Charles était le second choc de la soirée. Un copain de Maggie ? Qui lui plaisait encore, qui sait, et avait la bénédiction de ses parents ? Arthur inspecta Charles. Pas mal physiquement, un pantalon de toile beige, des chaussures de tennis neuves. Il devait avoir un peu d'argent. Cela constituait toujours un atout.

« ... travaillé aujourd'hui, Arthur ? demandait la mère de Maggie.

— Oui, comme d'habitude », répondit-il.

Quelques minutes plus tard, Charles se leva.

« Merci, Mrs. Brewster... Monsieur.

— Bonsoir, Charles », dit Diane Vickers avec chaleur. On aurait cru qu'elle le connaissait bien.

Maggie le raccompagna jusqu'à la porte. Arthur sentit que Mrs. Vickers l'observait d'un air critique, avec ses grands yeux maquillés. Du moins eut-il cette impression.

« Tu veux qu'on aille se promener, Arthur ? On va quelque part ? demanda Maggie comme elle l'aurait fait s'ils avaient été seuls.

— Ce que tu veux.

— Je reviens dans une minute. » Maggie monta au premier.

Arthur entendit une voiture démarrer dehors.

« Maggie me dit que vous êtes inscrit à Columbia ? » ait Diane Vickers.

Toute la chaleur de la journée parut refluer et exploser sur le visage d'Arthur.

« Euh... non. Les choses ont changé. Il y a juste quelques jours. Je ne peux pas aller à Columbia. Dans une autre université... mais pas à Columbia.

C'était aussi humiliant d'attribuer ce changement à de mauvaises notes qu'au manque d'argent. Visiblement, Maggie n'en avait rien dit à ses parents car tous les deux l'écoutaient poliment. Et bien évidemment Betty et Warren Brewster se moquaient éperdument qu'il aille ou non à Columbia, mais Arthur sentit qu'il dégringolait encore plus dans leur estime. Ils en déduisaient sûrement qu'il allait dans une université moins prestigieuse. Ou nulle part.

Maggie redescendit avec son sac. Arthur prit congé des Brewster et de Diane Vickers dont le regard semblait le transpercer.

Et puis il se retrouva seul avec Maggie, dehors, dans la nuit.

« On va à la carrière ? dit Maggie.

— Pourquoi pas ? »

Ils montèrent en voiture. Arthur ouvrit sa vitre.

« Dis, c'est qui, Charles ? » demanda-t-il au bout d'un instant.

« Charles ?... Oh, un type de la fac d'ici. Je suis sortie un peu avec lui... avant. Il voulait juste me revoir.

— Et... tu lui as dit quoi ?

— À quel sujet ?... Oh ! Maggie éclata de rire. Je lui ai dit que j'avais quelqu'un maintenant. Enfin, je le lui ai fait comprendre.

Arthur sourit dans l'obscurité et appuya sa tête contre le dossier de son siège, observant Maggie, heureux durant quelques secondes, le temps qu'il se rappelle sa conversation avec Mrs. Vickers.

« D'après ce que j'ai compris, tu n'as pas dit à tes parents que... pour Columbia... c'était à l'eau. N'importe comment, ils le savent maintenant, car Mrs. Vickers m'a posé la question. Tu crois que c'est un mauvais point pour moi de ne pas aller à Columbia ? Du point de vue de tes parents ?

— Absolument pas. Qu'est-ce que ça peut leur faire ?

— Exact. » Souffrait-il brusquement d'un complexe d'infériorité ? De paranoïa ?

Maggie s'appliquait à faire grimper à la voiture la piste caillouteuse qui longeait les blocs de calcaire ; le vide était maintenant sur leur droite. Elle arrêta la voiture et coupa le contact. Puis elle se tourna vers lui.

Arthur la prit dans ses bras et l'embrassa dans le cou, et durant les longues minutes où il ferma les yeux, les pensées se précipitèrent dans sa tête. Le parfum frais et attachant de Maggie lui fit penser à la douceur écœurante et infecte de celui d'Irene Langley, qui s'était attardée dans la maison. *Qu'ils aillent se faire foutre*, pensa-t-il, les gens comme son père, et comme Robbie maintenant, les détraqués du style d'Irene Langley.

« Maggie... on marche un peu ?

— Oui, à condition que tu me promettes de ne pas basculer de nouveau dans le vide. »

Arthur lui prit la main et fit attention à ne pas la serrer trop fort tandis qu'ils escaladaient la pente jusqu'au commencement de la ligne sombre du bord. L'air était plus chaud que la dernière fois, plus lourd d'été. Arthur se dit que toutes les étoiles étaient de la fête, mais il ne vit que la lune. Son courage l'abandonnait ; il avait l'impression que l'échec l'attendait, le

guettait de partout. Mais tout compte fait, il avait autant de chances de réussir, non ? Il avala sa salive.

« Diane est une parente ? demanda-t-il.

— Non. Juste une vieille amie de maman. Elle vit dans la même ville que ma grand-mère, en Pennsylvanie. Elle est diététicienne dans un hôpital. »

Arthur n'écoutait qu'à moitié. Il était en train de penser qu'il ne pouvait pas parler de la visite d'Irene Langley à Maggie, malgré ce qu'il s'était d'abord dit. Irene Langley était trop déprimante pour qu'on en parle, pour qu'on se moque d'elle.

« Tu sais Maggie, à partir de mardi, j'ai la maison rien que pour moi. Pour nous. Pendant deux semaines au moins. Mon frère part pour Kansas. »

Robbie devait prendre l'avion pour Kansas City le lendemain matin à neuf heures trente, et Arthur attendait avec impatience son départ. Il ne reconnaissait plus son frère. Si on appelait ça grandir, pensait-il, son frère allait devenir un adulte qui ressemblerait au nouveau Robbie, et c'était simple : il ne l'aimait pas. Robbie avait perdu toute sa spontanéité, son originalité, sa drôlerie d'avant. Il se déplaçait dans une sorte d'état légèrement hébété, mais comme s'il surveillait sa tenue, la nuque un peu raide, conscient, semblait-il, de ses moindres gestes, même s'il s'agissait de quelque chose d'aussi élémentaire que de casser deux œufs dans une poêle. Arthur se demanda soudain si ses parents ne l'avaient pas laissé seul avec Robbie pendant quelques jours pour que celui-ci le remette sur le droit chemin ; mais Robbie ne lui avait pas fait la morale. En fait, il s'était contenté de le tenir subtilement à distance.

« Tu viens à l'église ? demanda Robbie le dimanche matin aux alentours de dix heures. Il avait déjà mis son pantalon bleu et une chemise propre.

— Non... merci. Tu prends ton vélo ?

— Guthrie passe me chercher. Tu devrais venir. »

Assis par terre dans sa chambre, Arthur triait ses livres pour voir ceux qu'il pouvait vendre. Il avait un vieux jean et pas de chemise car de nouveau la journée promettait d'être torride.

« Merci, mon ami, mais on m'attend à l'établissement DeWitt dans quelques minutes. Je travaille, moi.

— Le dimanche est censé être un jour de repos. »

Arthur en eut soudain assez, à moins que ce ne fût de la colère. « Perroquet ! » Il se releva en tenant deux vieux livres de poche ; au lieu de les taper l'un contre l'autre comme il en avait envie, il les laissa tomber dans la corbeille à papier.

« Tu jettes des livres !

— Oui. Des bouquins pornos. L'art de bien faire l'amour. Tu vois le genre. »

Les deux objets de rebut commençaient à jaunir avec l'âge. Robbie avait-il rougi ? Il regardait la corbeille d'un air intéressé.

« Tu ne voudrais tout de même pas lire des saletés pareilles ? C'est un péché. »

On frappa et on sonna simultanément à la porte.

« C'est Guthrie », dit Robbie, et il partit.

Arthur revint à ses livres avec un chiffon à poussière, après quoi il se dit qu'un coup d'aspirateur sur son tapis ne serait pas du luxe. Sa mère lui avait demandé de garder la maison relativement propre car la femme de ménage ne venait pas de façon régulière.

« Arthur ! » Robbie était devant la porte et sa voix avait une note bizarrement aiguë.
« Viens, que je te présente Guthrie MacKenzie.

— Tu ne peux pas lui dire que je suis occupé... juste maintenant ? »

Mais Guthrie arrivait sur les talons de Robbie, un type blond d'une vingtaine d'années.

« Bonjour, Arthur. Je suis heureux de faire ta connaissance », dit ce jeune homme, une main tendue.

Arthur tendit la sienne, dégoûté par la paume molle et moite qu'il serra.

« Salut.

— Tu ne viens pas ?... Robbie m'a parlé de toi. Ça me ferait plaisir que tu sois des nôtres aujourd'hui, si tu voulais », dit Guthrie avec un sourire. Il avait un pantalon de toile bleue bien repassé, une chemise bleue et une cravate sous sa veste légère.

« Je viens de dire à Robbie que je partais dans cinq minutes, j'ai un travail à faire. »

Arthur avança lentement, si bien que Guthrie d'abord, puis Robbie durent reculer. Il ne voulait pas d'eux dans sa chambre et avait bien l'intention de les orienter vers le salon ou la cuisine. Robbie, son propre frère, avait sûrement parlé aussi à ceux-là de Maggie !

Guthrie battit en retraite et entra dans le salon.

Arthur l'y poursuivit, pieds nus, assez fier de son torse bronzé et de ses muscles.

« Nous partons dans une minute, déclara Guthrie. Je sais... d'après ce que m'ont dit ton père et ton frère... que tu crois que nous sommes contre toi. Ou que nous voulons t'obliger à faire partie d'un groupe contre ton gré. Il secoua lentement la tête. Ce n'est absolument pas ça. Nous sommes ouverts à tous. Sois des nôtres si tu en as envie. » Il ouvrit les bras et rappela à Arthur des émissions qu'il avait vues à la télévision. « Moi non plus, je n'aime pas les étiquettes. Ça t'est égal si je fume ? » demanda-t-il en sortant une cigarette.

Arthur haussa les épaules. Il refusa quand Guthrie tendit vers lui son paquet de Kent.

« Les étiquettes font du tort aux gens. Et à la religion. Je n'aime même pas être traité de « baptiste », continua-t-il d'un ton sympathique, bien que ma famille le soit depuis des générations. Ce que nous cherchons, c'est le contact, l'amitié, le bonheur. Je voulais que tu saches que tu as des amis à portée de la main si tu en as envie. Tu es entouré d'amis. »

Les propres mots de sa grand-mère, se rappela Arthur avec un sentiment de malaise.

« Merci », dit-il.

Robbie n'en perdait pas une miette.

« Tu ne veux pas venir avec nous ce matin ? Tu peux rester en jean et enfiler seulement une chemise. Je suis sûr qu'on te laisserait entrer pieds nus. Un tas d'hommes de bien se sont passé de chaussures. »

Arthur approuva, et s'en voulut aussitôt à mort.

« Oui, dit-il, ennuyé et poli. Maintenant tu m'excuseras, mais j'ai des choses à faire avant de partir ». Il rentra dans sa chambre.

Il trouva trois autres vieux bouquins à jeter et, essaya de se calmer, de peur de jeter plus de livres qu'il ne le souhaitait.

Guthrie passa la tête par la porte soudain entrebâillée.

« Salut ! Dieu te bénisse ! » lança-t-il gaiement.

La porte d'entrée se referma enfin.

Arthur alla chercher l'aspirateur, le passa dans sa chambre et décida de nettoyer aussi celle de Robbie. Celui-ci avait fait son lit n'importe comment ; plusieurs chaussettes traînaient par terre ainsi que deux paires de tennis, des revues et des cassettes. En les ramassant, il aperçut une affiche blanc et jaune sur le mur, au-dessus de la table de Robbie ; JÉSUS TE SAUVE annonçait-elle, et au-dessous de l'habituel portrait du Christ – un type blond et barbu avec des yeux bleus tristes et des lèvres roses – on avait reproduit une photo montrant de dos une foule d'enfants modernes. Tous tendaient les bras vers Jésus.

Arthur songea un instant à passer aussi un coup d'aspirateur chez ses parents pendant qu'il y était, mais il détestait aller dans leur chambre et remit à plus tard cette corvée.

Il prit sa bicyclette et partit chez Mrs. DeWitt. Elle avait insisté pour qu'il déjeune avec elle cette fois, puisque le déjeuner du dimanche précédent avait été « si regrettablement interrompu ».

Ce jour-là, le travail qu'elle lui avait réservé lui parut un jeu d'enfant : peindre une palissade en vert. Il mélangea un peu de noir et de blanc dans le vert pour que la palissade se fonde dans la couleur ambiante de l'herbe. Après le déjeuner, il travailla jusqu'à quatre heures environ, soit pendant les heures les plus chaudes, puis se passa au jet d'eau dans le jardin et repartit dans un jean mouillé. Une fois à la maison, il prit une douche et s'effondra sur son lit pour faire un brin de sieste. Robbie regardait la télévision. Arthur n'avait rien prévu de particulier pour la soirée, ni avec Maggie ni avec personne, mais il avait annoncé à Robbie qu'il sortait ; il ne voulait surtout pas rester à la maison.

Un peu après sept heures, Arthur téléphona à Norma Keer et lui demanda s'il pouvait passer la voir.

« Je sais bien qu'il est tard... l'heure de se mettre à table.

— Comme si je prenais mes repas à heure fixe ! »

Arthur coupa quelques roses dans le jardin et traversa la rue.

Norma apportait précisément un grand saladier de quelque chose sur la table, où elle avait mis le couvert pour deux.

« Juste un petit dessert frais, dit-elle. Il fait trop chaud pour avaler autre chose. De la gelée à la framboise avec des morceaux de banane et de melon. Sers-toi d'abord quelque chose à boire si tu en as envie. Seigneur, que tu es beau. Tu as un rendez-vous galant ? »

Arthur éclata de rire. « Non ». Il se prépara un gin-tonic dans la cuisine. Norma avait déjà le sien.

« Et comment va ta si gentille amie... Maggie ?

— Très bien, merci. Elle s'est inscrite à un cours de vacances pour se remettre à jour en maths. Pour Radcliffe. »

À mesure que la soirée passait, Arthur était de plus en plus persuadé que Norma ignorait tout du séjour de Maggie à l'hôpital. Il guettait le moindre indice, la moindre allusion.

« Reprends du gâteau, Arthur. Tu t'es très mal servi. »

Arthur s'exécuta. Norma faisait d'excellents quatre-quarts.

« Vous ne connaissiez pas, par hasard, une certaine Irene Langley ? La trentaine, des cheveux décolorés ?

— Langley... » Norma rejeta la tête en arrière et regarda le plafond comme si elle passait en revue sa liste de clients à la banque. « Ce nom ne me dit rien. Qui est-ce ?

— Elle fait partie des gens que fréquente mon père à l'église. Elle est passée à la maison vendredi soir. »

Norma sourit, de son petit sourire habituel sur son visage rond, et parut soudain toute gaie.

« Pour te refiler une ou deux brochures pieuses, je parie ? Elle n'a pas frappé ici.

— Ce n'est pas ça. Elle voulait voir mon père, mais je suis sûr qu'elle savait qu'il était absent. Elle m'a raconté qu'il parlait avec elle... qu'il lui remontait le moral. Elle est un peu timbrée. Une ex-prostituée qui a découvert la religion.

— Seigneur ! » Norma rugissait de rire et sa vaste poitrine tressautait sous sa robe décolletée.

Arthur n'avait jamais fait attention jusque-là aux seins de Norma. Il leur trouva un air confortable, maternel. Son sourire s'élargit.

« Et Robbie... Il la connaît. Il était furieux et il lui a dit de s'en aller. Elle a mis du temps. Ce qu'elle cherchait, disait-elle, c'était l'aura. L'aura de notre maison. »

Norma secoua la tête.

« Je me demande ce que le Christ a de tellement nouveau, soudain. Quand ces espèces de colporteurs frappent à ma porte et me demandent si je sais ce qui est écrit dans la Bible, je leur dis que je l'ai lue alors qu'ils n'étaient même pas encore nés !

— Ce qui me chiffonne, dit Arthur au bout d'un moment, c'est mon frère.

— Ah, tu veux parler de ces vieux bonshommes avec qui il est toujours fourré ?

— Ça, c'est une chose. » Arthur fit tourner son verre sur la table. « Mais il y a aussi ses airs supérieurs avec cette femme, cette Irene. Je me demande où est la charité là-dedans. C'est... c'est bizarre. » Et puis il y avait aussi le fait que Robbie le traitait en pécheur, et en pécheur irréductible, mais ça, Arthur ne pouvait pas en parler à Norma. « Robbie ne m'aime plus.

— Oh, entre frères... Ça va, ça vient, Arthur. Ça ne dure pas longtemps. Robbie a tout juste quinze ans, n'est-ce pas ?... Ça lui passera. »

Arthur ne répondit rien.

※

※ ※

Eddie Howell débarqua à l'improviste le lundi soir, sept heures et demie. Arthur en fut d'autant plus agacé que Maggie était là. Il l'avait invitée à dîner. Le matin, Robbie lui avait dit que ses copains, Jeff et Bill, donnaient une petite fête d'adieu dans la maison d'un type de la bande et qu'il ne rentrerait pas avant minuit. Si bien qu'Arthur avait invité Maggie pour la première de ce qu'il espérait être une longue succession de soirées chez lui. Et au moment précis où il ouvrait le réfrigérateur pour sortir le rôti froid et la salade de pommes de terre, ce crétin faisait son apparition.

« Robbie n'est pas là ce soir », dit Arthur.

Souriant comme toujours, Eddie Howell entra d'office dans le vestibule.

« Mais tu es là, toi, et j'aimerais... » Il aperçut Maggie de l'autre côté de la cloison qui séparait l'entrée de la cuisine. « C'est ton amie ?

— Oui. Maggie... Eddie Howell. Maggie Brewster.

— Enchanté, dit Eddie. Excusez-moi de vous avoir dérangés, je ne reste pas. Je passais prendre des nouvelles d'Arthur. Je ne pensais pas avoir le plaisir de vous rencontrer. »

Cette phrase laissa Arthur rêveur.

« Nous étions juste...

— Je suis au courant de ce qui s'est passé il y a une semaine, dit Eddie à Maggie. Je suis ravi de vous voir en aussi bonne forme... car ça peut être dangereux. Et c'est aussi tellement déprimant. »

Maggie échangea un regard avec Arthur. Son sourire poli avait disparu.

« Je ne suis pas déprimée.

— Pas encore.

— Non, déclara Maggie avec cet air résolu qu'Arthur connaissait bien. Je ne le serai pas, et je le sais. »

Arthur vit que les sourcils de Maggie frémissaient de colère.

« Si ça ne vous ennuie pas, Eddie... nous allions passer à table.

— D'accord, je m'en vais. » Les yeux d'Eddie Howell clignèrent tandis que son regard allait d'Arthur à Maggie, puis revenait à Arthur. « Je suis juste venu vous rappeler... à tous les deux... que bien que vous vous soyez élevés contre la volonté de Dieu, vous êtes pardonnés... si vous reconnaissez que vous avez mal agi... sincèrement... et si vous vous engagez à suivre le droit chemin à l'avenir. »

Maggie but une gorgée et posa son verre sur le buffet avec autant de naturel que si Arthur et elle eussent été seuls.

« Comprenez-vous ce que je dis ? demanda Eddie Howell à Maggie en souriant.

— Oui, dit Maggie.

— Parfait. » Eddie Howell hocha la tête d'un air gai. « Puis-je vous laisser quelque chose ?

— Non, intervint Arthur car Eddie manœuvrait déjà la fermeture Éclair de son porte-documents. Soyez gentil, pas ce soir. Gardez ça pour quelqu'un d'autre. Et puisque vous êtes là... » Il jeta un regard inquiet en direction du salon et se rappela soudain qu'il avait vidé la pièce de sa littérature religieuse en prévision de la visite de Maggie et fourré le tout dans la chambre de Robbie. « Non, rien.

— À ce que je vois, tu as besoin de certaines des choses que j'ai là », dit Eddie Howell.

Arthur alla jusqu'à la porte d'entrée, l'ouvrit et s'effaça sur le côté pour permettre à Eddie Howell de passer.

« Merci pour votre visite, Eddie. »

Eddie Howell alla à la porte, tenant à deux mains son porte-documents.

« Bonne nuit, Maggie... Arthur... Dieu vous bénisse ! »

Arthur referma la porte sur lui et mit le verrou intérieur.

« Ouf ! dit Maggie en éclatant de rire. J'ai bien cru que tu allais le jeter dehors ! »

Arthur ouvrit les bras et les referma étroitement sur Maggie pendant quelques minutes.

« Tu vois à quoi je suis soumis ici ? Tu vois comment ils sont ?

— Qui est-ce, lui ?

— Un de la bande de mon père.

— Calme-toi. Ils ne valent pas la peine qu'on s'énerve. »

Maggie et ses parents ne les avaient pas sur le dos, eux. Mais puisque Maggie voulait qu'il se calme, il obéirait. Il jeta un regard vers le réfrigérateur et se dit que le rôti pouvait attendre quelques secondes de plus.

« Et une autre de ces détraqués est venue vendredi soir, avant que je te voie. Une certaine Irene Langley, une prostituée repentie.

— Elle aussi fait partie du groupe ?

— Oui ! C'est le genre d'amis qu'a mon père. Il leur parle quand ils sont déprimés. Celle de vendredi soir avait l'air de planer complètement. »

Il parla à Maggie de la grossièreté de Robbie parce que cela ajoutait une note comique, mais il ne lui dit pas en revanche qu'Irene Langley lui avait fait peur, le genre de peur qu'une folle peut vous inspirer. Il ne tenait pas non plus à préciser qu'Irene Langley était au courant de l'avortement.

« La prochaine fois qu'ils frappent... n'ouvre pas. Dis-leur à travers la porte que ton père est absent... Allez, viens, on dîne. »

Quand ils eurent fini, Maggie lui fit des compliments sur sa salade de pommes de terre. Ils se rendirent au salon et s'assirent sur le canapé où ils discutèrent de septembre et de la rentrée ; Arthur avait mis un quatuor à cordes de Mozart sur son lecteur de cassettes. Le lendemain, il allait à la petite université de Chalmerston avec ses notes et ses lettres d'admission à Columbia. Il verrait à combien se montaient les frais d'inscription et s'il aurait réuni assez d'argent d'ici à deux mois. L'administration Reagan avait commencé à réduire les prêts aux étudiants.

Ce serait tout de même fantastique s'ils pouvaient passer comme ça, chaque soir, un petit moment sur le canapé. Maggie lui annonça qu'elle avait décidé de s'inscrire en sociologie dès que possible, quoique son père fût partisan qu'elle commence d'abord par deux années à la fac de lettres.

« Ce que j'ai dans l'idée n'a rien à voir avec l'aide sociale ou ce genre de trucs où l'on va voir les gens, dit Maggie. Je veux chercher pourquoi certaines situations existent. Faire des enquêtes... expliquer le pourquoi des choses. Je te l'ai dit... je vois le monde autrement... sous un autre angle... depuis ce séjour à l'hôpital. Plus réel. C'est drôle... »

Arthur écoutait, mais il avait aussi conscience de sa joue contre la tête de Maggie.

« Excusez-moi », dit la voix de Robbie derrière eux.

Arthur se retourna et vit Robbie qui se tenait sur le seuil du salon.

« Pourquoi avais-tu mis le verrou ? » demanda Robbie.

Arthur se leva.

« Parce que j'en avais envie. Et toi, pourquoi es-tu rentré en douce ? Tu ne pouvais pas sonner ?

— Je ne suis pas rentré en douce, j'ai été obligé de passer par le garage ! »

Robbie avait bu quelques bières, remarqua Arthur.

« Bonsoir Robbie, dit Maggie.

— Bonsoir, répondit-il sans bouger.

— J’ai mis le verrou parce qu’Eddie Howell a débarqué avant que j’aie eu le temps d’ouvrir la bouche et que je n’avais pas envie que ça recommence, dit Arthur. C’est toi qui lui as dit de m’espionner ?

— Non, répondit Robbie au bout d’une seconde.

— Arthur, ne te fâche pas encore, chuchota Maggie en remettant ses sandales. »

Robbie disparut dans le vestibule.

Arthur vit qu’il était à peine onze heures.

« Côté frère, je suis gâté, tu ne crois pas ?

— Tous les frères sont pareils, non ?

Mozart s’arrêta. Ils étaient toujours au salon, mais l’atmosphère avait changé. Arthur raccompagna Maggie ; c’était lui qui conduisait. Puis il rentra à pied, bien qu’il plût un peu.

Il frappa à la porte de Robbie, se sentant comme un de ces enquiquineurs ; seulement lui, il était dans le camp d’en face.

« Oui ? »

Robbie, à genoux et en pyjama, préparait son sac de voyage bleu.

« Bill passe me chercher demain pour me conduire à l’aéroport. »

Il le lui avait déjà dit le matin.

« Tu as pris ton maillot de bain ? Une paire de tennis de rechange ? demanda Arthur d’un ton excédé. Leur mère lui avait fait promettre de vérifier que Robbie ne les oublie pas.

— Oui.

— Maintenant, Robbie, tu vas m’expliquer ce qu’Eddie...

— Je ne lui ai pas dit de venir. »

Mais Arthur était convaincu qu’il restait en contact avec ces bigots, ou eux avec lui.

« J’aimerais bien qu’ils ne rappellent pas quand papa et toi n’êtes pas là. Je ne veux pas qu’ils débarquent ici, compris ? Ni cette autre cinglée d’Irene. Elle t’a téléphoné ?

— Non... heu... si, hier.

— Je ne la laisserai pas entrer une seconde fois. »

Robbie s’assit sur ses talons.

« Tu crois que je ne sais pas ce que tu vas faire quand je serai parti ? Ici ? »

Il regarda Arthur, le regard sévère sous son front lisse.

« Pense ce que tu veux.

— Qu’est-ce que tu aurais fait sur le canapé... si je n’étais pas rentré ?

— Tu veux moucharder à papa et à maman ? Eh bien, vas-y ! Invente ! »

Sale fouineur, sans cesse à se mêler des affaires des autres ! Arthur sortit en claquant la porte.

Le bref entretien qu'eut Arthur le mardi matin dans une salle du bâtiment administratif de l'université de Chalmerston fut moins concluant qu'il ne l'espérait. Ce qu'il souhaitait, c'était un oui ou un non, le non étant éventuellement motivé par le fait qu'il n'y avait déjà plus de place, en quel cas il s'était figuré qu'on lui donnerait la priorité sur un autre étudiant moins bien noté. Un certain M. Lubbock, en bras de chemise derrière un bureau en fouillis, examina soigneusement ses papiers, les agrafa et dit qu'il restait quelques places pour des étudiants ayant les titres requis. Arthur serait fixé dans la semaine qui venait. Pouvait-il repasser ?

Arthur sentit qu'il pouvait se permettre d'être optimiste. Sur le chemin de sa destination suivante, la bibliothèque municipale, il s'arrêta à un garage de voitures d'occasion pour voir ce qu'ils avaient. Il vit une Toyota rouge, de deux ans, jolie comme tout, mais d'un prix rédhibitoire. Une Ford sans charme mais qui inspirait confiance lui parut plus abordable, sauf qu'il n'avait pas les huit cent cinquante dollars qu'elle coûtait.

« Première main, dit le type du garage. Sept ans, ce qui explique son prix peu élevé ; sinon, c'est une excellente voiture. »

Elle était marron. Arthur s'était plutôt vu dans une voiture jaune ou rouge.

« Je vais réfléchir. Merci. »

À la bibliothèque, après avoir rendu ses livres, il alla directement à la section sociologie. La quantité de titres concernant la santé, les migrations et l'emploi le déconcerta et il eut du mal à se décider. Il finit par en choisir un ; puis il alla à la section scientifique où les mots figurant sur le dos des volumes ressemblaient à un langage connu et prit sans hésiter trois ouvrages sur les rayonnages.

« Tiens, tu t'intéresses à la sociologie maintenant ? demanda Miss Becker.

— Pas vraiment. Je voulais seulement me faire une idée.

— Si tu veux te faire une idée... » Elle se leva et alla vers une étagère remplie de nouveaux livres derrière elle. « Je te conseille celui-ci. Il n'est pas encore inscrit au catalogue. Tu veux jeter un coup d'œil ? »

Le livre s'intitulait *Sociologie et problèmes sociaux en Amérique*. Arthur vit tout de suite, en parcourant la table des matières, qu'il était plus complet que celui qu'il avait choisi.

« Exactement ce que je cherchais. Merci, Miss Becker.

— Tu peux le garder une semaine, dit-elle en tamponnant sa carte. Quand pars-tu pour la côte Est ?

— Je ne pars plus. Question finances, l'intendance ne suit pas. Peut-être l'année prochaine.

— Oh... je suis désolée, Arthur. »

Arthur hocha la tête, gêné.

« Je pense que j'irai à l'université d'ici.

— Ils devraient se réjouir de t'avoir. Au moins, tu resteras dans le coin. Ça nous fera plaisir. »

Arthur partit au magasin.

Il écrivit à sa mère ce soir-là, à son hôtel de San Francisco, et lui parla de ses démarches. Il lui dit qu'il ne savait pas très bien où il trouverait l'argent, mais qu'il était résolu à avoir un diplôme, qu'il pouvait prendre un travail à mi-temps et que, de toute façon, l'université de Chalmerston était bien moins chère que Columbia. Il ajouta :

Une femme qui s'appelle Irene Langley est venue à la maison vendredi soir. J'ignore si elle était droguée ou non, mais elle m'a fait froid dans le dos et j'ai eu un mal fou à me débarrasser d'elle. Pourrais-tu demander à papa de dire à ses amis de la paroisse de ne pas débarquer comme ça à la maison ?

Arthur devait sortir avec Maggie le mercredi soir, et il avait pensé qu'ils dîneraient d'abord chez lui, puis iraient au Sky Palace, à un concert de jazz, qui commençait à dix heures. Le Sky Palace était un ancien cinéma en plein air qu'on avait transformé en théâtre à ciel ouvert avec une scène, quelques sièges et un vaste espace pour les voitures. On n'avait pas besoin de prendre les places d'avance. Il n'était pas sûr que l'idée plaise à Maggie, mais elle accepta avec enthousiasme.

Les flots de lumière des projecteurs illuminaient haut le ciel dans l'obscurité. Les amplificateurs étaient branchés au maximum. Il y avait une grande piste de danse ronde au-dessous de l'estrade sur laquelle jouait l'orchestre, mais c'était inutile de songer l'atteindre en traversant la foule des spectateurs debout, dont certains dansaient sur place.

« Hé... Arthur ! »

Arthur tourna la tête. C'était la voix de Gus et il aperçut plus loin sa tête blonde parmi les visages à demi éclairés. Il pilota Maggie au jugé dans cette direction.

« Et voilà Veronica ! » dit Gus en levant la main de l'intéressée comme un trophée.

Les deux filles avaient été à l'école ensemble.

« Tu dances, Gus ? hurla Arthur. Gus croit qu'il danse comme un pied », expliqua-t-il à Maggie.

Ils n'essayèrent pas d'atteindre la piste. Les filles discutèrent entre elles, et Gus avec Arthur. Gus offrit des hot dogs à tout le monde, et Arthur des bières et des Cocas.

« Gus ! On va chez moi après, dit Arthur. J'ai la maison pour moi tout seul ! »

Le réfrigérateur était rempli de boissons fraîches. Les œufs brouillés et le café viendraient plus tard, pensa Arthur, si on avait faim. Il appréciait énormément d'être celui qui recevait, de faire comme si la maison lui appartenait, à lui et à Maggie bien sûr. Les filles firent de nouveau bande à part. Que trouvaient-elles à se dire sans même prendre le temps de respirer ?

« Veronica n'est vraiment pas mal », dit Arthur à Gus.

Elle avait de jolis cheveux ondulés châains et un teint de pêche absolument naturel. Elle

était un peu trop ronde, et plus petite que Maggie.

« Tu crois que je lui plais ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répondit Arthur en riant.

— Dis-le-moi, si tu en as l'impression », dit Gus à voix basse. Il but quelques gorgées de sa canette de bière.

Personne n'eut faim. Veronica voulut partir vers une heure, et Arthur vit avec plaisir que Maggie ne manifestait aucune intention de bouger. Il raccompagna Gus et Veronica jusqu'à la porte.

Quand il revint, il embrassa Maggie.

« C'était sympa, tu ne trouves pas ? En tous cas, moi j'ai passé une bonne soirée.

— Moi aussi... De quoi parliez-vous, Gus et toi ?

Arthur sourit.

« Sincèrement, je ne sais pas. De rien. » Il hésita. « Tu peux rester cette nuit ? »

Maggie se mit à rire comme d'une bonne plaisanterie, mais il savait que son rire était dû en partie à sa timidité.

« Je pourrais peut-être, mais... il se trouve que ce sont les mauvais jours.

— Oh... Ça ne fait rien. Je veux dire, tu restes avec moi, c'est tout. »

Elle secoua la tête.

« La prochaine fois... Tu sais, ça me fait rudement plaisir d'être indisposée. »

Arthur pensait précisément la même chose.

« J'ai pris un bouquin de sociologie à la bibliothèque. Attends une minute, je vais le chercher ! »

Cinq jours plus tard environ, Arthur reçut une lettre de sa mère, qui disait notamment :

Désolés pour la visite d'Irene. En effet, ton père la connaît et il estime que c'est en partie grâce à lui qu'elle semblerait avoir renoncé à boire et à se prostituer. J'ai interrogé Robbie sur cette visite, et il a commencé par dire qu'elle n'était pas venue ! Je crois qu'elle lui fait un peu peur. Puis il a dit que tu avais été impoli avec elle. Mais ne t'inquiète pas. J'espère qu'elle ne reviendra pas t'ennuyer. C'est une pauvre fille affligée d'une mère très malade et d'une sœur qui n'est bonne à rien et passe son temps à la maison sans même essayer de trouver du travail.

Foutu Robbie, il mentait maintenant.

Mais Arthur ne se sentait pas d'humeur rancunière en cette mi-juillet où il pouvait voir Maggie plusieurs fois par semaine, alors qu'il travaillait désormais à plein temps à la Cordonnerie moyennant un salaire plus élevé. Et puis il y avait tout simplement la joie d'être seul dans la maison de Maple Street, de couper quelques fleurs dans le jardin et de les mettre dans un vase en prévision d'une visite de Maggie. Elle était restée deux nuits entières, et bien sûr ils pouvaient toujours faire l'amour le soir s'ils en avaient envie, même si Maggie préférerait rentrer ensuite dormir chez elle. La première fois que cela se produisit, Arthur, ne sachant trop comment amener ça, avait dit qu'il pouvait prendre des précautions, et Maggie

lui avait répondu de ne pas s'inquiéter, car maintenant elle prenait la pilule. Simple ! La vie pouvait être heureuse et simple – même si une poignée d'individus voyaient les choses autrement. C'était bon d'oublier un moment que ces gens-là existaient.

Et puis ce fut brusquement fini, y compris sa tranquillité, car ses parents rentraient le lendemain 29 juillet. Sa mère avait téléphoné de Salt Lake City. Et dans deux jours on serait en août et Maggie partait pour deux semaines au Canada avec ses parents. Elle allait dans une maison en rondins au sud d'un lac, et la maison et le lac appartenaient à un pilote ami de son père, qui l'utilisait pour la chasse. Arthur aurait aimé rouler sur l'or, ou du moins avoir assez d'argent pour proposer à Maggie une petite balade de quinze jours quelque part ; ils auraient probablement pris la voiture qu'elle utilisait, celle de sa mère, car ses parents en avaient deux. Et le 17 septembre, Maggie s'envolerait vers l'Est, à destination de Cambridge, Massachusetts.

« Regarde ce que je t'ai rapporté de San Francisco, lui dit sa mère en dépliant devant elle une chemise de pompier rouge en flanelle épaisse, avec des boutons blancs. Ce n'est pas vraiment la saison, mais je n'ai pas pu résister car elle avait l'air d'être juste de la bonne taille. »

Cela fit plaisir à Arthur. Il l'essaya.

Robbie, bronzé de la tête aux pieds, se pavanait dans un short de surf voyant à larges zébrures noires et blanches. Ses parents et son frère étaient arrivés juste avant huit heures, pas à cinq heures comme ils l'espéraient, et il avait eu le temps de préparer le dîner, ce dont sa mère le complimenta. Son père était plutôt silencieux. Arthur remarqua qu'il parlait par monosyllabes, même à sa mère.

Il fallut installer au plafond du salon un lampion chinois qui formait un rectangle creux avant de pouvoir passer à table. Il était en papier blanc cassé et ressemblait à un cerf-volant.

« Et toi, qu'as-tu à nous raconter, Arthur ? » demanda sa mère quand ils furent tous attablés.

Les grâces avaient été rapides.

« Tom m'a engagé à plein temps. Je ne te l'ai pas dit au téléphone.

— Non. Mais c'est une bonne nouvelle, n'est-ce pas Richard ?

— Mm... oui », dit Richard.

Le téléphone sonna. Ce n'était sûrement pas Maggie parce qu'Arthur l'avait appelée à six heures et elle savait que ses parents arrivaient. Richard alla répondre.

« À propos, maman, dit Arthur, je n'ai pas été impoli avec Irene Langley. Je reconnais que je l'ai pas fait asseoir, mais je ne crois pas qu'elle en ait eu envie. Elle était venue pour l'aura, selon son expression. » Arthur parlait sans tenir aucun compte de son frère. « Tu l'as déjà vue, maman ?

— Une ou deux fois à l'église », répondit sa mère sans insister, comme si elle ne souhaitait pas poursuivre sur ce thème.

Arthur lança un regard vers Robbie, assis plus droit que d'habitude, les yeux sur son assiette où il piquait méthodiquement sa nourriture avec sa fourchette.

« Tu as rencontré des gens intéressants dans tes pérégrinations, Robbie ?

— Des gens ?

— Tu sais bien, ces machins avec deux jambes. »

Robbie, vexé, ne répondit pas.

Arthur aurait pu lui demander s'il avait fait la connaissance de filles sympas, le genre de question qu'on pose à un frère, mais il ne voulait pas risquer de s'attirer une remarque au sujet de Maggie. Et même si Robbie avait rencontré l'âme sœur, son bonheur n'aurait pas égalé celui d'Arthur pendant ces deux semaines et demie avec Maggie.

« Mais non, je vous assure que ce n'est pas possible, disait Richard dans le salon. Je suis absolument certain que ce n'est pas pire ce soir... D'accord. Vous pouvez compter sur moi. Bonne nuit. » Puis il y eut le déclic du téléphone qu'on raccrochait.

Il revint à la cuisine, l'air soucieux, secouant la tête.

« Désolé.

— Qui était-ce ? demanda Loïs.

— Oh... euh, Irene. Elle semblait un peu désemparée ce soir. »

Richard ramassa sa serviette et poursuivit son repas.

« L'état de sa mère a empiré ?

— Non, non. C'est elle. Angoissée. Pourquoi, je l'ignore. »

Il marqua une pause. Puis : « Elle voulait que je passe ce soir ou bien venir elle-même ici... à pied. » Son père secoua la tête et sourit à Loïs. « Je lui ai dit que c'était hors de question.

— Il faut être ferme avec elle, papa, dit Robbie.

— Absolument. »

Arthur regarda sa mère, qui écoutait Richard.

« Une attitude ferme, voilà ce qu'il leur faut... à ces gens-là. Ils sont sur la bonne voie. Le tout, c'est qu'ils y restent.

— Est-ce que Bob Cole lui a déjà parlé ? demanda Loïs.

— Naturellement. Je crois qu'il m'a dit être allé la voir une fois ou deux. »

Richard s'essuya les lèvres avec sa serviette et s'adossa à son siège. La bosse que faisait son estomac sous la chemise sport rose qu'il portait au-dessus de son pantalon semblait plus protubérante qu'avant ses vacances. Avec le soleil, son nez court et large avait pris une couleur qui rappelait le cuir. Il ne prit pas de café car il ne souhaitait qu'une chose : se coucher tôt.

Arthur et sa mère rangèrent la cuisine tandis que Robbie regardait la télévision.

« As-tu parlé à papa de mes démarches à l'université ? demanda Arthur en baissant la voix, mais suffisamment fort cependant pour dominer le bruit de la vaisselle qu'il était en train de faire dans l'évier.

— Oui. Et je suis sûre que ça peut marcher... du moment que tu habites ici.

— Tu comprends... » Arthur se mit sur la pointe des pieds pour voir par-dessus la séparation ce qui se passait dans le salon ; Robbie était toujours absorbé par son émission. « ... je me sens coupable de t'ennuyer avec cette histoire... alors que papa est tellement monté contre moi. Mais septembre approche.

— Il n'est pas *tellement* monté contre toi, Arthur. Ce voyage lui a fait un bien fou. Ce soir, il est fatigué, et ça ne se voit peut-être pas beaucoup. Mais maman a été d'un grand secours.

Elle a beaucoup discuté avec lui. » Tout en parlant, Loïs rangeait les aliments dans le réfrigérateur. « Maman lui a dit carrément : ce n'est pas juste de punir Arthur en l'empêchant d'aller à l'université alors qu'il l'a mérité. »

Arthur lut étonné, puis eut envie de sourire : tout semblait si simple !

Sa mère lui serra le bras et l'embrassa sur la joue.

« Ça va s'arranger. À vrai dire, je serais heureuse de t'avoir encore à la maison... Comment va Maggie ?

— Bien, tout à fait en forme... Je suis allé dîner deux fois chez elle. Juste Maggie et Betty. Son père travaillait. »

Et l'oreiller d'Arthur conservait le parfum de Maggie. Cela datait de deux jours, et il s'estompait. Arthur se mettait sur le ventre pour le respirer quand il allait se coucher et le matin, il rabattait le drap et le couvre-lit sur l'oreiller dès qu'il se levait pour le retenir plus longtemps. Quand aurait-elle à nouveau la possibilité de passer une heure avec lui dans son lit, ou même une demi-heure ? Maintenant, il y avait toujours, ou il risquait toujours d'y avoir quelqu'un à la maison. C'était plus facile chez Maggie, et elle avait une façon merveilleuse d'annoncer soudain : « Ma mère ne rentre pas d'ici deux heures », tandis qu'ils bricolaient dans le jardin ou grignotaient quelque chose à la cuisine.

Maggie lui avait demandé d'aller avec elle et ses parents au Canada. C'était un soir, dans la salle de séjour des Brewster, cinq ou six jours après le retour de ses parents.

« Pourquoi ne passerais-tu pas une semaine avec nous si tu n'as rien de spécial à faire ? demanda la mère de Maggie, et Arthur remarqua qu'elle le tutoyait maintenant. On peut coucher à dix dans la maison de George. »

Arthur en resta sans voix. Le temps d'un éclair, il eut une vision de luxe, et même de paradis, qui s'évanouit tout aussi vite. Une grande maison en rondins, un lac, Maggie, et l'éternité devant eux.

« Je ne peux pas partir en vacances cet été... merci. Et j'ai promis au type chez qui je travaille de rester jusqu'à la mi-septembre.

— Oui, soupira Maggie. Arthur ne sait toujours pas si son père va lui payer ses études à l'université d'ici. Je t'en ai parlé, maman. »

Les Brewster avaient trop peu de soucis d'argent pour que la mère de Maggie pût imaginer que son père refuse de lui payer ses cours alors qu'il ne résiderait même pas sur le campus.

« En fait, il ne m'a encore rien promis, ajouta-t-il, gêné, mais maman dit que ça s'arrangera. »

Cette conversation l'incita à parler à son père un peu plus tard, cette même soirée. Richard travaillait encore dans son bureau quand Arthur rentra, vers onze heures. La porte était ouverte et il l'aperçut, en bras de chemise, penché sur sa table où s'empilaient des papiers et des dossiers. À côté de chez les Brewster, il faisait une chaleur étouffante dans la maison. Les moustiquaires avaient été mises en place depuis longtemps déjà pour empêcher les insectes d'entrer, mais elles faisaient aussi écran à la faible brise.

« Papa, dit Arthur, tu as une minute ?

— Oui. De quoi s'agit-il ? » Son père appuya ses paumes sur son bureau et quelques mèches de cheveux raides retombèrent sur son front comme des antennes.

« C'est au sujet de l'université. » Arthur entra en essayant d'avoir l'air naturel, mais grave

aussi. « Ça m'ennuie d'avoir à en discuter puisque je suis censé payer moi-même mes études, mais maman...

— Qui t'a dit ça ?

— Eh bien, je... Personne, c'est ce que j'avais compris. Ce que je veux dire, c'est que... je vous serais très reconnaissant à maman et à toi si vous pouviez... » Soudain les mots refusaient de sortir, ou s'embrouillaient. « Je ne suis pas sûr d'y arriver tout seul, même en travaillant à mi-temps.

— Oh, nous pouvons t'aider, dit son père qui examina de nouveau ses papiers comme s'il voulait qu'Arthur s'en aille.

— Merci, mais je...

— Quoi encore ? »

Arthur se jeta à l'eau.

« Étant donné que les cours reviennent à deux mille cinq cents dollars environ, déduction faite de ma bourse, puis-je te demander quelle somme maman et toi pourriez payer ? Arthur sentit la sueur l'inonder d'un coup.

— Eh bien... disons la moitié. Qu'en penses-tu ? » Son père le regarda d'un air ferme.

Arthur eut un geste d'assentiment.

« Ça me paraît honnête. Merci. Il fallait que je sois fixé, tu comprends, septembre approche.

— Ça dépendra aussi de ta conduite. »

Que voulait-il dire par là ? Ne couche plus avec Maggie ? Dieu merci, son père n'avait pas abordé le sujet.

« Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Tu n'es pas venu à l'église avec nous dimanche dernier. Pour ne citer que cet exemple. Tu t'es défilé. Sous prétexte que tu avais à bricoler quelque part. Tu pouvais faire ce travail l'après-midi.

— J'essaie de gagner un peu d'argent et de le mettre de côté. » Arthur avait une vague envie de rire, car c'était nettement moins fatigant de poser ses fesses sur un banc d'église que de travailler, et ces temps-ci, il s'était attelé au jardin d'une voisine de Mrs. DeWitt, qui était dans un état aussi lamentable que le sien au début. « Je suis désolé pour l'église, ajouta-t-il.

— Et ta conduite de ce printemps... je continue toujours à la juger impardonnable et inexcusable. »

Ça, Arthur le savait. Une fois de plus, sous le regard figé de son père, il eut l'impression que la culpabilité le pénétrait par tous ses pores, comme des retombées radioactives qui l'auraient contaminé. Des retombées externes, pensa-t-il. Or la culpabilité était censée venir de l'intérieur. Lui, dans le fond, ne se sentait pas coupable.

« Je m'en suis rendu compte.

— Quant aux Brewster, continua Richard avec un léger mépris, ils ne valent guère mieux. Leur argent ne redore pas leur... façon de vivre. Des vêtements de luxe, une belle maison ne trompent personne. Et tu es tout le temps fourré chez eux. »

L'idée lui vint que non seulement son père déraillait, mais qu'il était jaloux.

« Ce ne sont certainement pas les gens les plus riches de la ville, dit-il. Moi je ne trouve pas qu'ils fassent étalage de leur fortune. Pas du tout.

— Je voulais dire que l'argent ne rachète pas la vanité. Ce dont ils font étalage, c'est de leur manque de pudeur, de leur absence de moralité la plus élémentaire. Je ne les accepterais certainement pas comme clients. J'étais précisément en train de relire mes listes et d'en rayer deux familles, dont l'une n'a rien à envier aux Brewster sur le plan financier. Je leur suggère de s'adresser à une autre société d'assurance de la ville. »

Tant pis pour Héritage Life, se dit Arthur, mais il ne voulut pas faire de commentaire. À moins que, comme son père, Héritage Life ne fût en train de procéder à une purge et de s'assurer que ses employés allaient bien à l'église le dimanche. Il se dirigea vers la porte.

« Ces gens dans le vent, comme les Brewster, qui mènent une vie de luxe, qui avortent, qui boivent, qui ne mettent jamais les pieds à...

— C'est faux. Les Brewster ne boivent pas. Ils boivent même moins que Norma Keer ! Et regarde la vie calme qu'elle mène !

— Eh bien moi, j'estime qu'elle mène une vie idiote et égoïste. Elle dit qu'elle va bientôt mourir, et j'en suis persuadé. Or à quoi passe-t-elle ses soirées ? À regarder la télévision et à lire des âneries au lieu de chercher à communiquer davantage avec la race humaine, à se préparer en allant à l'église avec les autres. Pas étonnant qu'elle boive ! »

Arthur supposa que son père parlait de se préparer à la vie éternelle dans l'autre monde.

« Elle ne lit pas des âneries. J'ai vu certains de ses livres. C'est de la philosophie et de la poésie.

— Oh, je me fous de ce qu'elle lit, dit son père d'un ton agacé. Je voudrais que tu viennes avec nous à l'église dimanche, Arthur. »

Le sermon du révérend Bob Cole avait pour thème : « Les rapports entre les hommes et les femmes », ce qu'Arthur jugea prometteur. Il espérait trouver au milieu des lieux communs habituels sur la fidélité et la famille un ou deux petits tuyaux qui pourraient lui servir avec Maggie.

« L'autre jour, commença Bob Cole – un homme grand, aux cheveux noirs – une jeune femme... qui est parmi nous aujourd'hui, je l'espère, mais que je ne désignerai pas du doigt et dont je tairai le nom bien sûr... est venue me voir dans mon bureau et m'a dit : « Je suis si malheureuse en ménage. Pouvez-vous me conseiller ? » J'entrepris de la questionner avec tact. Son mari la battait-il, buvait-il... »

Arthur remarqua que l'église était presque pleine et que huit ou dix personnes se tenaient debout au fond. Il avait mis un jean et une chemise propres, mais il faisait une chaleur trop étouffante pour une veste, même en toile. Dès que ses parents l'auraient ramené en voiture à la maison, il sauterait sur sa bicyclette et foncerait chez Mrs. DeWitt.

« ... il ne lui parlait pas assez. Elle avait l'impression d'être mariée à un étranger, disait-elle. – Et vous, lui dis-je, comprenez-vous votre responsabilité d'épouse ? Essayez-vous de parler à votre mari de *son* travail, de *ses* problèmes ? – Non, répondit-elle. Je lui citai une phrase des Écritures que j'avais l'intention de lire ici ce matin. » Il se pencha sur son pupitre. « Genèse, chapitre deux, verset dix-huit. Dieu révèle qu'il a créé l'homme d'abord, et la femme ensuite. Yahvé Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je veux lui faire une aide qui lui soit assortie. » Ce qui signifie, dit le pasteur en relevant la tête et en ôtant ses lunettes, que l'homme avait besoin que la femme l'aide. »

Robbie gratta une piqure de moustique sur sa cheville. Le bronzage de sa mère pâlisait déjà sur ses bras. Arthur sentit au moins deux parfums différents près de lui, dont aucun n'appartenait à sa mère, et il pensa soudain que le parfum n'avait pas sa place à l'église. C'était un artifice de séduction (en tout cas, la publicité insistait lourdement sur ce point), exactement comme les odeurs chez les animaux avaient une fonction sexuelle ou servaient à tenir à distance un ennemi. Étrange tout de même qu'un parfum puisse vouloir dire à quelqu'un de filer. Mais après tout, certains parfums, comme celui d'Irene Langley, le faisaient carrément fuir. Celui de Maggie s'appelait *Ariadne*, et elle lui avait laissé entendre qu'il coûtait une petite fortune ; mais c'était un nom qu'il n'oublierait pas et un de ces prochains jours, il lui en achèterait, même s'il devait aller à Indianapolis ou à Chicago, car on ne le trouvait pas à Chalmerston.

« Aujourd'hui !... *Aujourd'hui*, fulminait le révérend Cole qui sortit brutalement Arthur de sa rêverie. *Aujourd'hui*, nous souffrons tous de ce mal dont parlait cette malheureuse jeune femme, parce que les *femmes* sont livrées à elles-mêmes... par leurs maris ! Oui, nous

sommes *tous* désorientés ! Les hommes comme les femmes. La femme, esquif plus fragile, n'est plus guidée par son mari !... Pourquoi ?... Parce que l'homme et la femme ne connaissent plus leur fonction dans l'ordre divin. Ils ne connaissent plus leur place ni leur devoir. De nos jours, nous avons des maris trop occupés à gagner de l'argent pour écouter leurs femmes ; nous avons des femmes qui finissent par se révolter contre des maris qui rentrent ivres à la maison... qui maudissent le nom du Seigneur et maltraitent leurs enfants, des maris qui n'aident plus assez, qui ne *louent pas* assez le travail éreintant de la femme au foyer. Voilà pourquoi on a vu apparaître ce mouvement dit féministe avec sa prétendue émancipation des femmes, la *liberté* qu'il leur donne. Mais quelle liberté ?... Liberté de vivre seules, de se faire avorter... sur simple demande, *liberté*, comme elles appellent ça... de traîner dans les rues la nuit, d'entrer dans des bars et de boire pareillement que ces mêmes maris qu'elles méprisent, *liberté*... d'abandonner leurs foyers et leurs enfants pour trimer aussi dur que les hommes... »

Parce que leurs ivrognes de mecs trimaient ? Arthur changea de position sur le banc peu moelleux.

« ... je vous demande : est-ce ça la liberté ? Non ! Les deux sexes sont plongés dans la confusion la plus totale ! »

Au lit, pensa Arthur, tanguant et roulant, heureux et confondus ! Il fut obligé de tousser. À quoi pouvaient bien penser les gens autour de lui ? Il ne vit que l'arrière des têtes et les nuques bien lavées dans les chemises propres, quelques coupes de cheveux récentes ; la plupart des femmes portaient un chapeau. S'ennuient-ils autant que moi ? songea-t-il. Rêvent-ils eux aussi ? Il n'y avait pas que des vieux ; beaucoup étaient des moins de trente ans. La majorité, sinon tous, avaient voté pour Reagan. Sa mère était restée fidèle à Carter et elle avait demandé à Arthur de ne pas le dire à son père.

Le reste du sermon n'eut rien de très original. La place des femmes était au foyer, auprès de leurs maris et de leurs enfants. Les hommes avaient pour tâche de les *guider*. Les femmes commettaient une erreur en réclamant l'égalité des droits – il souligna le mot « droits » – alors qu'elles jouissaient déjà de ces droits, mais sous une forme *différente*. Elles commettaient une autre erreur en luttant contre leur nature, alors que leur cœur et leur âme étaient voués à leurs foyers et à leurs maisons, tout comme ceux des hommes l'étaient à gagner leur subsistance et à protéger leurs épouses et leurs enfants. Il y avait du vrai là-dedans, pensa Arthur, mais on voyait nettement où le raisonnement dérapait. Le message était clair : « C'est l'homme qui commande. » De même pour l'avortement ; c'étaient les hommes qui faisaient les lois, le pape par exemple, qui avaient la haute main sur les commissions, qui les rédigeaient. Arthur ne se jugeait pas spécialement féministe. On trouvait des extrémistes dans ce mouvement, de vraies cinglées. Mais c'était aux femmes de décider en matière d'avortement. D'ailleurs, il venait d'être directement confronté au problème. Être celui qui commande ? Arthur adorait que Maggie fasse les choses comme elle l'entendait, même quand elle conduisait – après tout c'était sa voiture – et qu'il se contentait du rôle de passager – bien qu'il ait eu, au début, l'impression d'être un eunuque. Bizarre, mais de s'en remettre ainsi à Maggie, pour le choix de la voiture qu'ils achèteraient par exemple, en admettant que ça leur arrive, en admettant qu'ils se marient un jour, le faisait au contraire se sentir encore plus un homme. Bob Cole...

Comme il s'affaissait de plus en plus sur son siège, les bras croisés, sa mère lui expédia un petit coup de coude dans les côtes. Il se redressa.

Bob Cole avait des idées un peu primitives, en retard sur son époque. L'harmonium se remit à jouer, puis il y eut la quête. Arthur avait volontairement omis de prendre de l'argent et il n'essaya pas de voir du coin de l'œil ce que mettait son père.

Et puis ce fut terminé.

« Loïs ! »

Jane Griffin, une de leurs voisines qui travaillait aussi au Centre d'accueil, saluait avec chaleur sa mère tandis que les fidèles refluaient vers la sortie.

Arthur réussit à se faufiler par la porte sans être obligé de serrer la main du révérend Cole en chasuble noire et violette. Au-dessus de sa tête, le ciel était limpide et il respira l'air frais et tiède. Devant l'église, les fidèles bavardaient et souriaient, soulagés, aurait-on dit, que ce fût fini, heureux de pouvoir rentrer chez eux et enfiler des vêtements confortables, déguster le repas du dimanche et passer un après-midi détendu. Arthur vit que son frère regardait quelque chose, et ses yeux suivirent la même direction.

Son père se tenait sous un arbre du trottoir ; il parlait à une femme penchée qu'Arthur reconnut immédiatement comme appartenant à Irene Langley, malgré la capeline blanche qui lui cachait le visage. Et son père la masquait presque entièrement de sa silhouette massive, encore élargie par sa veste que ses mains calées sur les hanches empêchaient de se refermer. Irene se pencha vers lui dans une attitude implorante et toucha son avant-bras ; son père fit un pas en arrière en lançant un coup d'œil vers l'église. Robbie descendit rapidement les marches et fonça sur lui, se mit au garde-à-vous et dit quelque chose à Irene. On aurait cru qu'il transmettait un ordre. Irene parut dire « Oh... h... h », et elle se pencha de l'autre côté.

Arthur chercha des yeux sa mère. Il l'aperçut au milieu de cinq ou six autres personnes.

« Tiens, Arthur ! dit une femme dont il ne se rappelait plus bien le nom. Comment vas-tu ? Tu sembles en pleine forme. »

Des mots gentils. Toutes les apparences de l'amitié. Arthur ne pouvait oublier que certains paroissiens, il ne savait pas qui, ni combien, étaient au courant pour Maggie et pour lui.

« Où est Richard ? demanda sa mère tandis qu'ils descendaient le reste des marches.

— Il s'est laissé coincer par Irene Langley. »

Il remarqua que Miss Langley, qui s'était appuyée contre son père, recula en les voyant arriver. Robbie était toujours planté à côté de son père.

« Il faut que je passe la voir ce soir, marmonna Richard entre ses dents tandis qu'ils se dirigeaient vers la voiture. J'ai été obligé de promettre.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Loïs.

— Tout simplement que je ne l'ai pas vue depuis mon retour. Cela compte beaucoup pour elle. »

Ce devait être sinistre d'aller voir une cinglée pareille avec une sœur qui ne fichait rien et une mère mourante qui était sans doute éternellement clouée au lit, cela dans un petit appartement sûrement cafardeux au fond d'un vieil immeuble sans ascenseur. Arthur partageait la banquette arrière avec Robbie. Comme son père continuait à bougonner en conduisant, il demanda :

« Il n'y a personne d'autre à la paroisse pour aller la voir, papa ?

— Elle dit que je trouve les mots qu'il lui faut, répondit son père. C'est un fait, je sais lui parler. Après tout, ça ne me prend que quelques minutes, et elle risquerait de retomber si je ne le faisais pas.

— Retomber ? demanda Arthur avec curiosité.

— C'était une prostituée », l'informa Robbie, alors que son père hésitait.

Arthur eut envie de rire. Robbie parlait comme un homme ivre.

« Pros-ti-tuée, dit-il en articulant. Moi, je la croyais droguée.

— Les deux, dit son père. Ça va de pair... c'est pareil pour tout le reste.

— Richard, as-tu vu ce qu'Arthur a réussi à faire de cette haie ? intervint Loïs au moment où la voiture s'engageait dans l'allée. Tu ne trouves pas qu'elle a belle allure ?

— Mum... pas mal.

— Je tiens à répéter que tu t'es très bien occupé de la maison, Arthur, et que je t'en suis très reconnaissante. » Sa mère se retourna pour lui sourire avant de sortir de la voiture.

Maggie partait le mardi pour le Canada, et Arthur devait la voir le lundi soir. Maggie pensait que sa mère dînait en ville ce soir-là, mais l'invitation avait été annulée, si bien qu'Arthur, Maggie et sa mère passèrent la soirée ensemble. Ce fut en définitive une de ses soirées les plus réussies chez les Brewster. Ils écoutèrent des disques. Betty lui montra quelques pages d'un vieil album de photos de famille, en éclatant de rire au passage devant certains instantanés. Maggie bébé ressemblait à n'importe quel autre bébé, mais à deux ans, on la reconnaissait tout à fait. Arthur se sentit accepté par les parents, même par Warren, absent ce soir-là. L'indifférence qu'il manifestait à son égard était simplement sa façon d'être, avait conclu Arthur, même avec les gens qu'il aimait bien. Un soir, cet été-là, Warren lui avait offert un de ses havanes dont il faisait grand cas, et Arthur ne l'avait jamais oublié. Warren rejoindrait la famille le mercredi au Canada. Arthur connaissait l'adresse. Le lac portait un nom indien, le même que celui de la ville la plus proche.

Maggie déclara qu'elle reviendrait dans deux semaines, mais Arthur supposa qu'elle resterait absente un peu plus longtemps. Dès le mardi après-midi, il se sentit déboussolé, sans goût pour rien, et il savait qu'il retrouverait cette même impression de passage à vide en septembre, quand elle partirait dans l'Est pour plus longtemps. Il regarderait les mêmes murs de la maison de ses parents et penserait que Maggie ne rentrerait pas avant Thanksgiving ou même Noël.

Le vendredi, sa mère lui téléphona au magasin pour lui dire qu'un certain Mr. Lubbock, de l'université, avait appelé : Arthur devait passer le voir le jour même ou la semaine suivante pendant les heures ouvrables. Tom Robertson lui accorda trois quarts d'heure dans l'après-midi pour y aller, et Arthur apprit qu'il était accepté. M^r Lubbock ajouta même avec un sourire amical qu'il était heureux qu'un garçon de Chalmerston fût aussi doué en sciences.

Arthur ajouta ces nouvelles à la lettre qu'il avait commencée pour Maggie, la deuxième, mais il ne parla pas de son bref entretien avec Mr. Lubbock à ses parents, leur laissant le soin de l'interroger si ça les intéressait. Sa mère, naturellement, lui demanda au milieu du repas quand il avait l'intention de passer voir Mr. Lubbock.

« J'y suis allé aujourd'hui. Ça a marché comme sur des roulettes. Je suis admis.

— Oh, magnifique, Arthur !... Richard, tu ne trouves pas ça sensationnel ? »

Au moins, sa mère était sincère. Cela se voyait à son sourire.

« Eh bien... – Son père lui jeta un coup d’œil rapide – C’est une bonne chose. »

Robbie continuait à mâcher avec application son céleri, tel un lapin ahuri.

Le téléphone sonna et sa mère fit une grimace, puis sourit de nouveau.

« Réponds, veux-tu, Robbie ? » dit leur père.

Robbie sauta sur ses pieds.

« Qu’est-ce que je dis ?

— Que je ne suis pas là. Demande de la part de qui. »

Quelques secondes plus tard, Robbie répétait pour la seconde fois : « Non, il n’est pas là. »

« Qui est-ce ? demanda Richard en se levant.

— Tu le sais très bien », rétorqua Robbie.

Arthur regarda sa mère. Il avait envie de rire.

« Pourquoi ne consulte-t-elle pas un psychiatre au lieu de se cramponner à des gens qui ont autre chose à faire ? »

Sa mère se leva d’un air patient et alla dans le salon.

« Dis-lui que le chat est malade, cria-t-elle à Richard avec un petit rire nerveux.

— Mais pourquoi papa ne l’envoie-t-il pas sur les roses ? insista Arthur. Après tout, elle a trouvé Dieu. Ce serait logique qu’elle l’utilise, non ? »

Leur père revint, le visage sévère. Il avait accepté d’aller voir Irene. C’était son devoir.

« Elle pleurait. C’est encore pire ce soir, c’est évident.

— Est-ce qu’elle ne boirait pas un peu ? demanda Loïs.

— Il n’y a pas une goutte d’alcool dans la maison, dit Richard. Il alla prendre sa veste accrochée à une patère dans le vestibule.

— Dis, papa, tu ne pourrais pas me déposer chez Gus ? C’est sur le chemin. Juste une demi-minute, que je l’appelle. »

Son père soupira comme s’il le dérangeait.

Dans la voiture, ils restèrent silencieux durant quelques minutes.

« De quoi parlez-vous, Irene et toi ? demanda Arthur pour dire quelque chose.

— Oh... de patience. D’état d’esprit. » Son père conduisait prudemment ; on aurait pu croire qu’il passait son permis de conduire. « Tu te rappelles, ce dont je te parlais souvent, la force intérieure ? »

Arthur pensa aussitôt à l’argent. Même avant l’épisode de Robbie en mai, cet état d’esprit, de la façon dont en parlait son père, restait lié à l’argent. C’était sa grand-mère qui avait parlé de patience, et aussi de l’importance de faire un travail dont on pouvait être fier, « Sinon, choisis autre chose », avait-elle dit.

« Irene a de quoi vivre ? demanda-t-il.

— Non. C’est un de ses problèmes. Mais ne crois surtout pas qu’elle demande de l’argent. C’est un point sur lequel je ne céderai pas. Si on cède une fois, on n’en finit pas... Elle travaille comme serveuse dans deux restaurants. Du genre où s’arrêtent les chauffeurs de camion. Elle est parfois obligée d’y aller à des heures impossibles. Je crains qu’elle ne cède à la tentation et file avec un camionneur un jour ou une nuit. Il lui donnera plus d’argent que

ne lui en rapportent les pourboires. C'est ça, la tentation, tu comprends. »

Arthur ne trouvait pas ça tentant, mais horrible. Imaginer qu'on puisse coucher avec Irene ! Ou, du point de vue d'Irene, coucher avec un camionneur qui ne s'était pas douché ni rasé depuis deux jours !

« Est-ce que... est-ce qu'elle est folle ?

— Non. Pourquoi ? Son père ralentit pour le laisser au prochain carrefour.

— Parce qu'elle ne me semblait pas avoir toute sa raison le soir où je l'ai vue... Sa sœur est un peu mieux ?

— Hum... non. » Son père immobilisa la voiture.

Arthur descendit.

« Bonne chance, papa ! dit-il par la vitre ouverte. Et merci. »

Sur le trottoir, pas loin de la maison de Gus, là où le quartier commercial commençait à se fondre dans la partie résidentielle de la ville, Arthur rencontra une prostituée. Elle arpentait mollement le trottoir et lui dit un « bonsoir » appuyé quand ils se croisèrent. Où allait le monde ? Son père avait du pain sur la planche !

Arrivé devant chez Gus, Arthur frappa à la porte ; comme il n'obtenait pas de réponse, il entra.

« Salut, Arthur ! Je suis dans la cuisine ! » hurla Gus.

Arthur le trouva par terre sur le linoléum, près de la porte qui donnait sur le jardin ; il bricolait une tondeuse à gazon, une petite Wolf qui marchait à l'essence. La mère de Gus était en train de découper des zestes d'orange et la cuisine embaumait.

« Assieds-toi, Arthur, dit Gus. Je n'en ai pas pour longtemps... Tu veux une bière ?

— Non, pas maintenant, merci. » Arthur s'assit sur une chaise et regarda Gus travailler.

« Alors, quoi de neuf ? demanda Gus en soufflant sur un boulon. Il le revissa avec les doigts, puis il prit une clef anglaise.

— Je suis admis à l'université. J'ai appris ça aujourd'hui.

— Ouais ! C'est chouette ! Tu entends ça, maman ? Art va à l'université en septembre.

— C'est vrai ? Je me réjouis que tu restes encore parmi nous, Arthur. »

Arthur hocha la tête.

« Autre chose, dit-il à Gus. Maggie est partie au moins pour deux semaines. Au Canada.

— Oui, tu m'avais dit qu'elle s'en allait. Gus se releva et tira sur la courroie du starter. La tondeuse revint soudain à la vie en vibrant bruyamment.

— Franchement, Gus !... J'ai failli me couper », s'écria sa mère ; elle se retourna et se mit à rire.

Avec un sourire de triomphe, Gus coupa le moteur.

« Désolé, maman... Bon, je mets ce vieux truc dehors pour la nuit. »

Arthur voulut l'aider, mais on ne pouvait pas faire cela à deux. Gus sortit des bières du réfrigérateur et se lava les mains, puis ils allèrent dans sa chambre.

« Comment va Veronica ? demanda Arthur.

— Pas mal. Ce soir, à ce qu'elle m'a dit, elle aidait sa mère à faire des conserves. Des

haricots verts et des betteraves. » Gus allait s'asseoir sur son lit, mais il se ravisa et s'installa par terre. Son jean était taché de cambouis.

Arthur imagina son père au même moment avec cette cinglée d'Irene, dans cet asile de fous. Avait-il pris la Bible et commencé à la lui lire ?

« Il s'est passé quelque chose avec Maggie ?

— Non, non... Elle m'a invité au Canada pour une semaine, mais je crois qu'il vaut mieux que je ne lâche pas mon boulot... Et puisqu'on parle de nouvelles, mon père a dit qu'il m'aiderait pour la fac. Côté fric. Je ne sais pas combien, mais quelque chose comme la moitié environ. » Arthur savait que les parents de Gus l'aidaient, alors même qu'il continuerait très certainement à effectuer ces petits travaux lucratifs. « Il faudra peut-être que je prenne un boulot à mi-temps. Ça ne m'emballe pas outre mesure. Je suppose qu'à bien y réfléchir, je suis paresseux. » Arthur n'en aurait pas voulu à Gus s'il lui avait dit qu'en effet, il l'était un peu.

Mais Gus ne dit rien. Il se leva et, le dos tourné, ôta son jean et enfila un pantalon de pyjama. Puis il s'assit sur le lit.

« Tu peux me reconduire à la maison ce soir ? demanda Arthur, un peu ennuyé par le pantalon de pyjama.

— Naturellement. Tu es venu à pied ?

— Non. Mon père m'a déposé. Il allait voir quelqu'un dans le coin. Une de ses converties.

— Tu veux dire qu'il essaie de convaincre les gens d'aller à l'église ?

— Oui, si l'on veut, mais en général il les rencontre à l'église. Des jeunes, dit-il, mais celle-là a bien la trentaine. Irene Langley. Une fausse blonde, ex-pute et ex-droguée.

— Tu la connais ?

— Je l'ai vue une fois.

— Alors comme ça, ton père va la voir chez elle et lui parle... du droit chemin et de la nécessité d'y rester ?

— Quelque chose de ce genre. Elle lui téléphone en pleurnichant, elle le supplie de venir. C'est dingue. » Arthur avait envie de raconter à Gus la visite d'Irene, mais il craignait de l'ennuyer.

Gus secoua la tête.

« Ton père est sympa de lui accorder tout ce temps. »

Arthur jeta la boîte de bière vide dans la corbeille.

« Ouais. Moi, ça m'étonne qu'ils la laissent entrer dans l'église. Elle a gardé l'allure d'une pute. »

Gus eut un petit rire.

« Je suis content que tu ailles à l'université d'ici. Je sais bien que ça ne t'emballe pas... Dieu merci, je n'ai plus de souci à me faire pour le français maintenant que je me suis inscrit en agronomie. Pour moi le français, c'était juste comme la danse. Je plafonnais. Sans espoir de progrès. »

Gus mit une cassette, pas trop fort parce qu'il y avait toujours quelqu'un qui dormait dans une chambre voisine.

Ils burent leur deuxième bière, puis Gus raccompagna Arthur. Les portes du garage étaient ouvertes, mais la voiture de son père n'était pas là. Gus refusa d'entrer, à la fois à cause de son pantalon de pyjama et parce qu'il devait se lever à six heures et demie.

Arthur trouva sa mère au salon avec un de ces épais volumes qu'elle rapportait parfois du Centre, un livre de pédiatrie.

« Gus t'a raccompagné en voiture ?... J'ai cru une minute que c'était Richard. »

Arthur regarda sa montre. Onze heures moins dix. Il s'étira ; soudain, il avait sommeil.

« Je vais me coucher.

— J'aimerais bien que Richard rentre. Il a besoin de dormir et je n'ai pas la moindre intention d'appeler cette femme, même si j'avais son numéro, ce qui n'est pas le cas. »

Elle posa son livre.

« Je suis sûr que je peux le trouver. On pourrait téléphoner pour rappeler à papa qu'il a un rendez-vous aux aurores.

— Ce qui n'est pas impossible, dit sa mère en allumant une cigarette.

— Tu connais la sœur ? »

Sa mère fit signe que non.

« D'après Richard, elle pèse plus de cent kilos, passe son temps à grignoter et ne se soucie pas de trouver du travail. Qui en voudrait ?... Ah, j'entends la voiture. »

Des portières claquèrent. Puis Richard entra, les bras pendant le long du corps ; il leur adressa un sourire fatigué.

« Ouf !... ça été dur. Elle n'avait pas payé sa note d'électricité. Pas d'argent. J'ai essayé de voir un peu l'état de ses finances... de ce qu'elle appelle ses revenus, mais elle dit que les pourboires varient trop. » Richard secoua la tête. « En tout cas, je ne lui ai pas proposé de lui en prêter.

— Encore heureux, dit Loïs d'un ton guindé.

— Sa sœur était là – Richard ôta sa veste – à s'empiffrer de chocolats tandis qu'elle nous écoutait.

— C'est gai !

— Oh... elle me parle des originaux qu'elle rencontre à son travail. Des offres de voyages qu'elle a refusées. Ha ! Elle a même été invitée à Cuba, m'a-t-elle dit. À La Havane. »

Arthur en avait assez. Même La Havane, avec ses merveilleux cigares, l'ennuyait du moment qu'Irene y était liée de près ou de loin.

« 'soir, maman, 'soir papa. »

À son premier jour d'université, Arthur remarqua une fille qui ressemblait beaucoup à Maggie. Ce fut peut-être sa plus grande émotion de la journée. Elle était au milieu de quelque deux cents étudiants environ, dans un couloir de Johnson Hall. C'était la même couleur de cheveux et la même coupe ; elle était plus grande que Maggie et avait la bouche plus large, mais elle se tenait droite comme elle et il se dégageait d'elle la même impression d'énergie. Ils se croisèrent et chacun partit dans une direction opposée.

Sa mère lui avait donné deux cents dollars, en laissant entendre que son père ne s'apercevrait pas du retrait sur leur compte commun ; Arthur possédait le double de cette somme, et sa grand-mère lui avait envoyé cinq cents autres dollars avec un mot gentil au début du mois de septembre. À cela s'ajoutaient les quinze cents dollars de sa bourse, qui avait été transférée, si bien qu'il avait largement de quoi tenir pendant six mois, ce qui le tranquillisait. Une chose en revanche, toujours à propos de l'université le désorientait et le tracassait : tout le monde semblait se spécialiser d'emblée dans quelque chose, en agronomie dans le cas de Gus, en biologie dans le sien, ou encore en statistique ou dans un domaine quelconque de l'électronique. Lui s'était imaginé que l'éventail de matières obligatoires serait plus large, qu'il y aurait notamment de l'anglais et une langue étrangère (le français pour lui), et qu'il approfondirait ses connaissances puisque les groupes étaient moins nombreux et le niveau plus élevé qu'au lycée. Toutefois, la dissertation anglaise et le français continuaient à figurer au programme du diplôme de premier cycle qu'il préparait, outre les options de chimie et de physique qui étaient obligatoires quand on faisait biologie. Sur un coup de tête, il décida d'ajouter une option facultative de philosophie.

À la maison, son père continuait à lui battre froid, lui disant « Bonjour » avec un sourire poli, comme à un étranger qui aurait été à bord du même bateau que lui, et « Bonsoir Arthur », sans même se retourner parfois. Mais il s'en fichait ; sa mère lui réservait souvent un sourire radieux. Arthur transportait ses livres et ses classeurs dans une sacoche en cuir marron comportant trois compartiments et deux fermetures à glissières, qu'on pouvait porter à la fois à la main et en bandoulière. Maggie la lui avait rapportée du Canada. « La bandoulière est amovible, avait-elle dit. Au cas où tu trouverais que ça fait trop féminin. »

À l'université, il y avait Gus et Veronica, et d'autres têtes connues des grandes classes du lycée. Il disposait d'un placard assez grand pour ranger un imperméable, une paire de bottes et un vieux parapluie, et qu'il avait équipé d'une bonne serrure à combinaison, car on l'avait mis en garde contre les nombreux vols. Et il avait acheté la Ford d'occasion marron.

L'arrivée de l'automne coïncida avec une diminution des coups de téléphone d'Irene Langley, remarqua Arthur. Du moins, son père semblait passer la plupart de ses soirées à la maison. Arthur refusait maintenant d'aller à l'église sous prétexte que les études lui

prenaient tout son temps, ce qui était certainement vrai s'il lisait en diagonale ne fût-ce que la moitié des « lectures suggérées » en anglais et en philosophie, sans parler de la biologie où le professeur Jurgens ne cessait de rajouter les titres de ses dernières trouvailles à sa liste polycopiée.

Maggie écrivit en octobre :

Je viens de terminer un devoir de maths. Tu te rends compte, je dois encore y passer plus de temps que prévu... L'examen approche et si je ne l'ai pas, je risque d'avoir un avertissement en janvier et d'être mise à la porte au printemps !

C'est exactement comme tu le disais. Les garçons de seconde et troisième année draguent toutes les étudiantes de première année comme s'ils n'avaient encore jamais vu de filles, mais jusqu'ici je n'ai que deux invitations, et ce sont des sorties à plusieurs. Il y a deux fois plus de garçons que de filles, si bien qu'on ne sort vraiment avec personne... Tu me manques.

Je t'aime.

M.

Elle revenait chez elle pour Thanksgiving. Cela faisait au moins quelque chose à attendre.

Après une longue interruption, les accès de rage de Robbie réapparurent ; là, ce fut à cause d'une fête organisée à l'occasion d'Halloween dans la salle de gymnastique du lycée, où on danserait des danses traditionnelles. Tous les élèves devaient se costumer, et Robbie avait annoncé un soir qu'il y allait et qu'il emmenait une fille prénommée Mildred. Il avait dit qu'il voulait se déguiser avec un collant noir, sur lequel il peindrait peut-être un squelette blanc, et qu'il allait essayer d'en trouver un. Ses parents et Arthur étaient ravis de le voir se lancer dans les « mondanités ». Ils demandèrent qui était Mildred.

« Oh, juste une fille », répondit-il.

Et puis, le soir qui précédait la fête, Robbie flancha. Il n'y allait pas, déclara-t-il, et puis d'ailleurs il n'en avait pas parlé à Mildred.

« Écoute, dit Arthur, tu ne peux pas la laisser tomber comme ça ! À moins qu'elle ne puisse y aller de son côté. Il faudrait que tu sois à l'article de la mort...

— Je vais lui parler », dit Loïs.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il était dans sa chambre, Arthur entendit la voix de Robbie partir dans les aigus comme avant qu'il ne mue. Il se leva pour fermer sa porte, s'aperçut qu'elle l'était déjà, puis entendit sa mère qui disait :

« Mais Robbie, personne ne t'y oblige. Qu'est-ce qui te prend ?

— Ça me rend malade, rétorqua Robbie, je n'y vais pas ! »

Quelle mouche piquait soudain le jeune Robbie ? Arthur se dirigea vers le salon parce qu'il avait envie que son frère aille à cette fête. Le jeune Robbie, qui le dépassait maintenant de deux centimètres, ne sortait pas du tout.

« Eh bien, que se passe-t-il ? » demanda-t-il avec l'air cordial de quelqu'un juste un peu dérangé par le bruit d'une dispute. La porte du bureau de son père était fermée. « Pourquoi n'y vas-tu pas ? Ton costume est très chouette ! »

Robbie avait le bas de son déguisement de squelette, le haut dans une main. Il tournait

dans le salon, nu jusqu'à la taille, écarlate.

« Il est ridicule ! Je ne vais pas mettre un truc pareil !

— Alors vas-y en blue-jean, dit leur mère. Personne n'y fera attention. Tu n'auras qu'à mettre ton masque de tête de mort...

— Je n'y vais pas !

— C'est peut-être Mildred qui te fait peur, insinua Arthur.

— Oh ! Ferme-la ! Elle peut aller au diable, moi, je ne vais pas à ce bon dieu de machin, un point c'est tout. »

Loïs se boucha les oreilles un instant et Richard ouvrit la porte de son bureau.

« Enfin, bon sang, que se passe-t-il ? demanda Richard.

— Robbie ne veut pas aller à sa soirée de demain.

— Non seulement je ne veux pas, mais je n'y vais pas », dit Robbie. Il commença à enlever son collant, puis se précipita dans sa chambre.

« Robbie ! » appela Richard de sa plus belle voix de baryton.

Robbie s'arrêta et se retourna.

« Pourquoi ne vas-tu pas à cette soirée ? demanda Richard. Cela se passe à l'école.

— Je n'en ai pas envie. Je trouve ça ridicule et je ne vois pas pourquoi j'irais.

— Tu iras parce que je te l'ordonne. » Richard avança vers Robbie. « Ta mère s'arrangera pour te trouver quelque chose de convenable à te mettre sur le dos. Tu as promis à une fille de l'emmener... et tu recules ? Pas question, mon garçon. Tu iras. »

Robbie hésita, son visage grimaça ; il courba la tête puis se détourna et s'enfuit pour cacher ses larmes.

Stupéfait, Arthur regarda son père. La discussion était close, Robbie irait à la soirée. Il y avait eu un temps où Robbie se serait tordu de rage par terre, les poings crispés.

« Il ira, affirma Richard à Loïs.

— Je n'arrive pas à... à comprendre, chuchota Loïs. La façon dont il réagit.

— Moi non plus. Mais il ira. Ça lui fera du bien. » Richard repartit dans son bureau.

En rentrant dans sa chambre, Arthur entendit un sanglot étouffé derrière la porte fermée de Robbie.

Deux jours plus tard, il profita de ce qu'il était seul à la maison avec sa mère pour l'interroger.

« De quoi Robbie avait-il peur à cette soirée ? D'emmener une fille ? »

Robbie était rentré avec le visage morne de quelqu'un qui avait fait son devoir.

« Je ne sais pas... peut-être. Je suppose que c'est Mildred qui lui a demandé de l'accompagner. »

Arthur éclata de rire. C'était sûrement ça. Il n'arrivait pas à s'imaginer Robbie prenant l'initiative et invitant une fille.

« Je crois qu'il avait envie d'y aller, mais tout seul. C'est ainsi que je me l'explique. Il est rentré en disant que les fêtes de ce genre étaient ridicules et bonnes pour les mioches... Peut-être devrions-nous nous réjouir qu'il ne se drogue pas », ajouta sa mère.

Arthur savait que son frère fréquentait toujours ses copains du lac Delmar qui, la saison ayant changé, ne pêchaient plus mais chassaient. Robbie ne possédait pas de fusil parce que son père s'y opposait, mais il tirait des lapins et des canards sauvages avec les fusils des autres, avait-il dit à ses parents et à son frère.

Dans les couloirs, et parfois sur les marches de la bibliothèque de l'université où les étudiants s'arrêtaient pour bavarder et fumer une cigarette, Arthur rencontrait la fille qui ressemblait tellement à Maggie, Aline Morrisson, et chaque fois son cœur bondissait. Il l'aurait bien regardée plus longtemps, mais elle avait surpris son regard à deux reprises et Arthur avait aussitôt détourné les yeux. Bien entendu, elle n'était pas le sosie de Maggie. Son nez était plus pointu. Mais sa façon de se tenir ressemblait à celle de Maggie quand elle se sentait en forme. Un jour à la bibliothèque, Arthur, qui venait de prendre des livres dans les rayonnages et de s'asseoir pour travailler une petite heure, avait jeté un coup d'œil sur la longue table et vu la fille installée exactement en face de lui.

Elle leva les yeux au même moment, puis les baissa de nouveau sur ce qu'elle écrivait.

Arthur rassembla lentement ses livres et ses classeurs, comme si cette lenteur pouvait le rendre moins visible, et changea de table. Il oublia la fille, mais au moment où il rendait ses livres au contrôle, il la vit qui attendait près de la sortie.

« Bonjour, dit-elle. Je ne connais pas ton nom.

— Arthur.

— Je me demandais... pourquoi tu m'avais regardée et changé de place ensuite. » Elle sourit et faillit même rire. Ses yeux bruns étaient mouchetés de petites taches plus foncées, un peu semblables à ceux de Maggie qui étaient pourtant, eux, d'un étrange mélange de bleu, de marron et de vert.

Ils marchaient sans se presser.

« Oh, pour rien. Simplement, tu me rappelles quelqu'un que je connais.

— Quelqu'un d'ici ?

— Non. D'une autre université.

— C'est un souvenir agréable ?

— Évidemment... Excuse-moi. Je ne voulais pas t'ennuyer.

— Tu ne m'as pas ennuyée. Pourquoi ne viens-tu pas avec nous au restaurant universitaire ? D'habitude, on est dans le coin à droite. »

Qui ? « nous », se demanda Arthur.

« Merci, mais je suis seulement en première année.

— Les étudiants de seconde année ont la permission de parler à ceux de première année. Et puis, tu n'as rien d'une timide violette.

— Merci » Arthur sourit et s'éloigna. Il se rendit compte qu'il n'avait pas envie de draguer cette fille. Lui faisait-elle peur ? Non. Il avait Maggie, c'est tout.

Trois jours avant son retour, prévu pour Thanksgiving, Maggie lui téléphona. Elle avait la varicelle.

« Incroyable, n'est-ce pas ? J'ai trente-neuf de fièvre ce soir, et je suis en quarantaine. Je ne peux pas rentrer pour Thanksgiving. D'après le médecin, il faut compter une semaine avant de...

— Oh non ! Je suis tellement désolé !

— Et moi donc ! Excuse-moi, mais je suis sortie en douce de l'infirmierie pour téléphoner. Il vaut mieux que je raccroche. Au revoir, Arthur ! »

Arthur mit sa mère au courant. Elle était dans le salon et travaillait sur un gros dossier de lettres du Centre...

« Oh, la pauvre ! C'est plus ennuyeux à son âge. Vous n'avez vraiment pas de chance.

— Betty a été prévenue, mais je crois que vais tout de même l'appeler. »

Arthur composa le numéro des Brewster, mais personne ne répondit. Il prit le dictionnaire médical sur une des étagères du salon.

« J'ai eu la varicelle, maman ?

— Oh ça, oui ! En même temps que Robbie. Ce n'est rien quand on est petit... Maggie a dû être en contact avec un enfant qui la couvait. »

Tandis qu'Arthur se plongeait dans la description des pustules, son père entra. Personne ne l'attendait car il était passé voir un client après le dîner et celui-ci l'avait retenu. La présence de son père, plus ces fichues nouvelles de Maggie, incitèrent Arthur à sortir et à aller droit chez les Brewster.

La salle de séjour des Brewster était faiblement éclairée, mais personne ne répondit à son coup de sonnette. Il avait pris un texte de philosophie et une lampe électrique, et il resta à lire dans la voiture.

Moins d'une demi-heure plus tard, la Volkswagen blanche de Betty Brewster arrivait.

« Bonsoir, Betty !... Vous connaissez la nouvelle ?

— Au sujet de Maggie ? Oui, depuis cet après-midi... Entre, Arthur. Il y a longtemps que tu attends ? Tu dois être gelé ! »

Il fut content d'entrer dans la maison. Il avait rendu deux fois visite à Betty depuis le départ de Maggie, et une autre fois Betty l'avait appelé pour lui demander des nouvelles de sa fille, car elle se doutait que celle-ci lui écrivait plus souvent qu'à elle. Betty lui avait dit de passer la voir quand il voudrait. Elle prépara deux old-fashioned dans des verres épais.

« J'ai écrit un mot à Maggie, dit-elle. Je n'ose pas lui téléphoner, au cas où l'appareil serait loin de son lit. Je lui ai bien rappelé de ne surtout pas se gratter, ni maintenant ni plus tard. Elle est couverte de boutons, paraît-il, sur la figure et même sur le torse. »

Arthur sentit son inquiétude monter.

« Peut-être devriez-vous la faire hospitaliser là-bas ? »

Betty se mit à rire.

« Non. Une de mes amies a eu la varicelle à l'âge adulte. Il y a quatre jours pénibles, mais on ne reste pratiquement pas au lit. On a seulement de la fièvre. Ensuite, les boutons éclatent. C'est très désagréable. »

L'horloge du grand-père ticquait dans le vestibule. Betty interrogea Arthur sur ses études, sur son frère. Il ne se décidait pas à partir.

« Viens fêter Thanksgiving avec nous, Arthur, proposa Betty. Il y aura juste Warren et moi et un autre couple... de notre âge, je le regrette pour toi, mais tu t'entendrais bien avec eux. »

L'idée de réveillonner dans la maison de Maggie tentait Arthur.

« Merci. Mais je suppose que mes parents voudront m'avoir avec eux.

— Nous gardons la dinde pour le soir. Tu peux bien en manger deux fois de suite, non ? »

Arthur eut un large sourire.

« Je pense que oui. Merci, Betty. Je serai ravi de venir.

— Disons six heures et demie... Quand tu veux entre six et sept, c'est sans importance. »

La contribution de Robbie au repas de Thanksgiving fut un lapin fraîchement tué par lui dans les bois de Delmar Lake avec « les mecs », comme il les appelait. Sans savoir pourquoi, en entendant Robbie, Arthur imagina une chaîne de forçats. Sa mère, bien entendu, avait prévu de faire une dinde et personne n'avait envie de lapin. Sauf Robbie.

« Nous pouvons le garder dans le réfrigérateur jusqu'à après-demain ou le congeler », dit Lois.

Ça se passait la veille de Thanksgiving et Arthur se trouvait dans la cuisine quand Robbie était revenu à midi avec le lapin emballé dans un journal légèrement taché de sang.

« Oui, mais il faut d'abord que je le dépouille et que je le vide. Tu veux voir comment je retire la peau, Arthur ?

— Je n'y tiens pas spécialement. Tu es sûr qu'il est bien mort ? Pas à moitié vivant ? »

Les poses viriles de Robbie agaçaient Arthur. Son frère arborait maintenant des bottes de caoutchouc vertes trop grandes pour lui, une veste de chasse dénichée dans une friperie quelconque, avec des poches pour les cartouches et le petit gibier, et un poignard inquiétant dans un étui en cuir accroché à la ceinture de la veste. Robbie sortit dans le jardin d'un pas martial avec son paquet ensanglanté en passant par la porte du bureau paternel et entreprit de dépouiller l'animal. Ce qui obligeait à couper d'abord la tête et les pattes, avait-il expliqué à Arthur et à leur mère. Elle lui avait donné un sac en plastique pour mettre le tout aux ordures, peau comprise, mais non, Robbie voulait la garder.

Arthur rentra dans sa chambre, vaguement écoeuré. La dépouille, où que Robbie la mette, ne laisserait pas indifférent Rovy, le chat. Arthur avait énormément de travail à faire à la maison pendant cinq jours de congé de Thanksgiving.

Et il voulait passer à la poste avant quatre heures de l'après-midi, pour que la lettre qu'il avait commencée pour Maggie puisse partir. Il ajouta :

Tu me donnes tellement de courage dans la vie assommante que je mène ici. J'aimerais t'en communiquer ne serait-ce que la moitié.

Au moment de Noël, Arthur décida avec Betty qu'il irait chercher Maggie en voiture à quatre heures trente à l'aéroport d'Indianapolis et qu'il la ramènerait à la maison. C'est lui qui la vit le premier. Elle attendait près du tapis roulant où arrivaient les bagages.

« Maggie ? »

C'était toujours Maggie, mais les cheveux plus longs, ce qui lui fit prendre conscience de tout le temps qui s'était écoulé, et elle ne ressemblait pas le moins du monde à une certaine Aline dont Arthur avait rêvé une fois – à son grand agacement car il rêvait trop rarement de Maggie.

« Et que penses-tu de mes... boutons ? » Elle pencha la tête avec cette timidité qu'il aimait tant.

« Je ne les avais même pas vus ! »

C'était faux, il les avait vus, une douzaine de petites taches roses et rouges sur toute la figure et le front. *Autant te prévenir que c'est répugnant*, avait écrit Maggie dans sa dernière lettre. Arthur saisit sa valise et son sac de voyage.

« Tu vas voir ma voiture... Elle n'est pas géniale, bien que je l'ai nettoyée spécialement aujourd'hui en ton honneur. »

Maggie déclara que la voiture n'était pas mal du tout et qu'elle n'attachait aucune importance à la couleur.

« En tout cas, c'est *notre* voiture », dit Arthur.

Ils en avaient pour une heure de trajet avant d'arriver à Chalmerston.

« Ma mère voudrait que tu déjeunes avec nous le jour de Noël, dit Maggie. Je ne sais pas si elle t'en a parlé. »

Pourquoi Maggie ne lui disait-elle rien de plus intime ? se demanda Arthur. La même remarque s'appliquait à lui. Il ne l'avait même pas embrassée, et ce n'était pas à cause de ses taches roses.

« Maman te l'a dit ? »

— Non. Merci, Mag. J'accepte... avec plaisir... Tu ne connais pas la dernière ? Papa s'est mis dans la tête que cette Irene Langley et sa sœur viendraient pour le déjeuner de Noël et ma mère ne veut pas en entendre parler. » Arthur se mit à rire.

« Cette femme dont tu m'as parlé et qui va à la même paroisse qu'eux ? »

— Exactement. Et si sa sœur l'accompagne... pas une chaise de la maison ne résistera tellement elle est grosse. D'après ce que dit papa. Ah, et puis ma grand-mère est arrivée hier,

et elle a dit que toi, tu devrais venir le jour de Noël. Pourquoi ne fais-tu pas comme moi à Thanksgiving ? Tu déjeunes d'abord chez moi et tu recommences chez toi. Tes parents ont des horaires plus tardifs que les miens... n'est-ce pas ? »

Comment pouvait-il continuer à pérorer comme un idiot, alors que Maggie se trouvait seulement à quelques centimètres de lui, qu'il pouvait la toucher, qu'elle était là !

« Je ne suis pas présentable. Tu as vu ma figure ?

— Oh, Mag ! Ce n'est pas aussi affreux que tu le disais. Et ça s'améliore de jour en jour, non ?

— Tu sors beaucoup ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Tu plaisantes ?... Je vois Gus. Mais il a tous ses cours dans un autre bâtiment... Et toi, tes sorties ? »

Maggie répondit qu'elle était allée à un match de football suivi d'une soirée, et que cela ne lui avait pas assez plu pour qu'elle eût envie de recommencer. Elle mentionna le nom d'un certain Larry Hargiss, un étudiant en médecine, sans doute, pensa Arthur, nettement plus vieux et prêt à entrer dans le troisième cycle, vingt-deux ans peut-être. Et elle ajouta qu'elle s'entendait très bien avec une fille qui s'appelait Kate ; elle faisait aussi sociologie et venait de Chicago.

Arthur s'arrêta dans l'allée de Maggie et porta ses bagages jusqu'à la porte, mais refusa d'entrer.

« Tu as ta valise à défaire. Appelle-moi si tu en as envie. Je serai à la maison. Je ne savais pas si tu aurais envie de faire quelque chose ce soir.

— Je n'y ai pas réfléchi... mais je t'appellerai. Une fois que j'aurai bavardé avec maman. » Maggie avait vu en regardant par la fenêtre du garage que la voiture de sa mère n'était pas là. « Il vaut mieux que je ne vienne pas déjeuner chez toi. Tu sais ce que ton père... pense de moi. Mais remercie ta mère. Explique-lui que je dois rester avec mes parents. »

Arthur se sentit peiné et honteux.

« D'accord, Mag. » Elle avait ouvert la porte. « Tu veux que je te monte ça ?

— Non. Elle sourit. Je ne suis pas infirme. ».

Arthur la prit par les épaules, l'embrassa sur la joue, puis sur la bouche, très vite, et partit en courant vers sa voiture.

Quel abruti ! Une fois de plus, c'était mal parti. Il faudrait qu'il arrange ça. Le temps était assez froid. Il était tombé pas mal de neige, mais elle avait fondu. Arthur espérait qu'il neigerait pour Noël.

Chez lui, comme il put le constater, la conversation roulait toujours sur Irene et sa sœur – à moins qu'elle n'eût repris. Son père était debout dans le salon ; il venait de son bureau, semblait-il, car la porte était grande ouverte. Sa grand-mère occupait le canapé et sa mère arrivait de la cuisine avec un saladier de popcorn dont l'arôme remplissait la maison, tout en s'exclamant :

« Robbie, tu n'as que ce mot à la bouche ! Tu ne pourrais pas changer de vocabulaire ? »

Arthur s'était immobilisé dans la cuisine et sa mère, déjà partie vers le salon, ne l'avait pas vu. Il gratta les petits morceaux encore accrochés dans la sauteuse à popcorn qui était restée sur la cuisinière.

« Richard, pourquoi ne pas leur apporter quelque chose le jour de Noël ? Un cake et des chocolats... peut-être un cadeau pour leur maison ?

— Je te répète que je les ai *invitées*, répliqua Richard. Dis que c'est de ma faute, si tu y tiens, que c'est une erreur. » Le ton de sa voix laissait entendre qu'une invitation pour Noël ne pouvait être une erreur qu'aux yeux des égoïstes et des pingres. « Je ne vois pas comment... en bonne conscience... je peux annuler cette invitation. »

Noël était le surlendemain. Arthur se rinça les mains dans l'évier avant de prendre la direction du salon.

« Ah, te voilà, dit sa grand-mère. Alors, comment va Maggie ?

— Très bien. Elle se plaint d'avoir le teint brouillé. À l'entendre, elle ressemble à quelqu'un qui aurait reçu une volée de chevrotines, mais franchement, ce n'est pas aussi catastrophique.

— La pauvre ! Si elle n'y touche pas, elle n'aura aucune marque... Arthur, je crois qu'un cocktail t'attend dans le réfrigérateur. »

Arthur alla le chercher. C'était un peu sucré à son goût, mais pas autant que les stupides alexandras de son père.

« Pourquoi ne pas leur proposer un autre jour ? insista gentiment sa mère. Le lendemain de Noël, par exemple ?... On ferait un dîner froid, avec de la dinde. Noël ne revient qu'une fois dans l'année, maman est là, et pour tout dire... je ne supporte pas l'idée d'avoir en face de moi à table, pour Noël, la tête d'Irene. Noël se passe en famille. »

Quand Arthur rentra dans le salon, son père lui jeta un bref regard sous ses sourcils froncés.

« Un cadeau ou un lunch le lendemain ne peuvent se comparer à un Noël passé dans une vraie maison. Et je sens que ces deux femmes ont besoin d'être entourées. »

Sa mère soupira.

« Restons-en là pour aujourd'hui, ne serait-ce que pour maman et pour Arthur.

— *Arthur* ? répéta son père avec une surprise feinte.

— Papa dit qu'Irene sait bien faire la mousse au chocolat. Elle pourrait en apporter. »

Ça, c'était Robbie.

À la façon dont sa mère dévisagea son frère, Arthur s'attendit à ce qu'elle déclarât ne pas vouloir toucher à la mousse au chocolat d'Irene, quand bien même sa vie en dépendrait. Mais elle ne dit rien.

Grotesque. Un vrai mélodrame. Comme si on se souciait d'Irene et de son obèse de sœur ! Maggie était là, juste à un kilomètre de lui à peine ! Il adressa un large sourire à sa grand-mère. D'un geste d'invite, elle tapota le canapé et Arthur vint s'asseoir à côté d'elle. Joan réussit à faire dévier la conversation, mais Arthur avait l'esprit ailleurs. Il essayait de prévoir – ce n'était pas la première fois – quand il aurait la maison pour lui seul afin de faire venir Maggie et de l'emmener dans sa chambre. Son père reprenait le travail le 27. Sa mère et sa grand-mère s'absenteraient peut-être un matin ou un après-midi, ou encore pour un long déjeuner. Robbie aurait-il l'idée d'aller à la chasse avec ses bonshommes au même moment ? Ou bien valait-il mieux envisager la maison de Maggie, puisqu'il n'y avait qu'une seule personne, sa mère ? Maggie avait dit que son père ne pourrait peut-être pas rentrer, même le jour de Noël, et qu'elle ignorait son emploi du temps ensuite.

Maggie appela juste après sept heures. Sa mère préférait qu'elle reste à la maison parce qu'elle lui trouvait l'air fatigué, mais Arthur pouvait passer quand il voulait, et aussi dîner avec elle. Il opta pour cette dernière solution.

Et bien entendu, les sœurs Langley vinrent déjeuner le jour de Noël. Sa mère avait pris ses précautions, « Richard, avait-elle dit, elles ne resteront pas plus de deux heures, j'espère ? Je compte sur toi pour les mettre dehors. » Richard l'avait solennellement promis.

Le sapin du salon, qui mesurait un bon mètre cinquante, avait été décoré par sa mère, sa grand-mère et lui ; Robbie ne tenait pas à les aider et avait disparu. Arthur se rendit compte avec stupéfaction qu'à son âge, il continuait de se sentir ému par l'odeur des aiguilles de sapin et le souvenir de la décoration désuète rouge et blanche, en forme de flamme, qu'on enfilait toujours sur la pointe de l'arbre. Il se la rappelait depuis qu'il était petit. La veille de Noël, Maggie fit une brève apparition. Elle apportait une boîte de chocolats pour la famille et un cadeau pour lui dans un petit paquet qu'il n'ouvrit pas tout de suite. Il voulait être seul pour le faire, et en outre c'était une tradition dans sa famille de n'ouvrir les cadeaux que le matin de Noël. Lui en avait préparé deux pour Maggie, dont le plus important était un bracelet constitué par une fine chaîne d'or.

Le matin de Noël arriva ; on servit un flip glacé à base de vin blanc dans un bol à punch qui venait de la famille de sa grand-mère. La télévision diffusait des chants de Noël tandis qu'ils ouvraient leurs cadeaux, tous les yeux fixés sur celui qui défaisait le sien jusqu'au moment où la surprise était dévoilée et admirée et qu'on passait au cadeau suivant. Le livre volumineux que lui offrait sa grand-mère se révéla être un *Dictionnaire de termes scientifiques*. Sa mère lui donna un caban bleu avec des poches passepoilées, le même modèle que celui de la Marine, mais d'une coupe plus à la mode.

On devait déjeuner aux alentours d'une heure. Le moment approchait, agréablement retardé par les bavardages à la cuisine. Son père partit chercher les sœurs Langley.

— Tu as trouvé quelle était la chaise la plus solide ? demanda Arthur en riant gaiement.

Sa grand-mère aimait beaucoup le foulard de soie bleu pâle et violet qu'il lui avait offert et elle l'avait mis aussitôt. Pour sa mère, il avait choisi un étui noir qui ressemblait à un porte-documents, mais en plus petit, et contenait un répertoire et un bloc qu'elle pourrait sans doute utiliser pour travailler.

La gaieté qui régnait dans la cuisine tomba quand la voiture de Richard remonta l'allée et que Robbie s'avança pour ouvrir la porte.

« Ne laisse pas entrer tout ce froid, Robbie ! » s'écria Loïs.

Il y avait cinq ou six centimètres de neige dehors, assez pour blanchir le paysage, et des flocons légers tombaient toujours.

Rovy, qui rôdait autour de la cuisinière tiède, intéressé par l'odeur de dinde, s'enfuit quand le trio entra. Louise Langley buta contre le chambranle de la porte et dut se mettre en biais pour passer.

Richard fit les présentations.

Irene agrippait à deux mains un bouquet de glaïeuls rouges en même temps que la poignée de son sac. Sa sœur Louise semblait dormir debout et arborait un sourire figé encore plus large et plus ouvert que celui d'Irene, qui découvrait ses dents du haut et du bas. Elle était plus grande qu'Irene, ce qui lui faisait une silhouette redoutablement massive, évoquant un meuble qu'il fallait contourner. Elle se déplaçait avec lenteur et en se dandinant.

« C'est une voisine qui a déposé ces glaïeuls ce matin, disait Irene pour la seconde fois, mais je tenais absolument à les offrir aux Alderman... C'est si gentil à vous de nous avoir invitées. »

Sa grand-mère était restée près de la porte du salon et Arthur vit qu'elle observait la scène de son regard pénétrant.

« Enlevez vos manteaux ! » dit Robbie d'un ton brusque, mais poli, en tendant le bras pour recevoir celui d'Irene, puis de Louise.

Du bout des lèvres, Richard proposa à boire. Irene déclara qu'elle ne refuserait pas un petit fond d'old-fashioned si Richard avait les ingrédients nécessaires.

« Pour moi, ce sera un flip, ajouta Louise en souriant encore plus largement. Je dois reconnaître que j'ai un faible pour ce qui est sucré... Mon Dieu, quelle jolie maison vous avez, Loïs ! » Elle se hissa sur la pointe des pieds et jeta un regard autour d'elle. Ses hanches larges étaient couvertes d'une ample jupe en satin noir qu'elle s'était probablement confectionnée, et elle portait une blouse, en satin également mais blanc, toute froncée.

Richard conduisit les sœurs au salon, suivi de Robbie.

« ... Fichtre ! » chuchota Arthur.

Sa grand-mère rit tout bas.

Robbie revenait.

« Maman, il n'y a plus de petits gâteaux salés ?

— Dans la première boîte en fer, à gauche. »

À table, le banc grinça quand Louise s'assit. Lorsqu'on inclina la tête pour les grâces, Arthur remarqua que ses cheveux avaient leur couleur naturelle, châtain foncé, à en juger par sa raie. Ses sourcils étaient soulignés au crayon étonnamment épais à côté de ceux d'Irene, très épilés, qui ne formaient plus qu'un trait mince.

« C'est si... si réconfortant qu'un homme dise les grâces, murmura Irene. Vous ne trouvez pas, Loïs ?

— Si, en effet. »

On servit d'abord une salade composée, à base de crabe. Puis Richard entreprit de découper le volatile.

« Miam-miam ! » fit Louise en poussant de petits cris puérils à la vue de la dinde rebondie bien dorée.

Même assise, Irene se balançait doucement. Louise commençait visiblement à saliver. Robbie bâilla en attendant d'être servi, comme si les sœurs Langley venaient tous les jours.

« Comment va votre mère, Irene ? demanda Joan. Vous permettez que je vous appelle Irene, n'est-ce pas ?

— Elle est... oh, mais bien sûr que vous pouvez m'appeler Irene ! Ma mère... c'est un cas très triste. Elle ne se rétablira jamais. Et pourtant, nous prions beaucoup toutes les deux, ajouta-t-elle en regardant sa sœur.

— Un cancer, expliqua Louise à Joan.

— Oh, je suis navrée.

— Si c'est mon assiette, je peux avoir un peu plus de sauce aux aïelles, papa ? » demanda

Robbie.

Richard portait pour l'occasion une chemise rayée vert et rouge et avait remonté ses manchettes avant de commencer à découper. Loïs servait les légumes. Il y avait des patates douces caramélisées, des oignons à la crème et des petits pois.

Ils attaquèrent, et la conversation réussit malgré tout à s'établir. En moins de rien, et bien qu'elle n'eût pas l'air de s'empiffrer, Louise vida son assiette et parut prête à se resservir.

« Tu avais dit que tu ne ferais pas la goinfre, Louise », remarqua Irene du ton indifférent de quelqu'un qui répète la même chose à chaque repas.

Arthur se sentit obligé de dire quelque chose. Tout ce qu'il trouva, ce fut : « Avez-vous des amis près de chez vous... pour vous aider avec votre mère ? » Ses derniers mots se perdirent presque dans le flot de dénégations émis par les deux sœurs.

« Non, on nous tient à l'écart, lui dit Irene. La plupart des gens se fichent complètement de leurs voisins. C'est ce que dit Richard. Et c'est pourquoi ma sœur et moi apprécions tant... »

Arthur vit sa mère prendre une profonde inspiration.

Louise avalait son vin blanc comme s'il avait été de l'eau ; elle se surpassa au dessert, deux cakes différents accompagnés ou non de sorbet à l'ananas.

On but ensuite le café au salon. Louise s'empara d'office d'un des trois fauteuils massifs et parut y sombrer ; on aurait pu croire que les ressorts avaient cédé et qu'elle était assise par terre. Euphorique après ces agapes et à l'idée de voir Maggie plus tard et d'ouvrir le cadeau qu'elle lui avait fait, Arthur fut pris d'une crise de fou rire et dut se réfugier dans le couloir en prétextant une quinte de toux et l'obligation de se moucher.

Sa mère essayait déjà de les mettre dehors, avec l'aide discrète de sa grand-mère. Sans être vraiment debout, Loïs restait sur le bord de sa chaise et parlait d'une visite qu'ils devaient faire dans une maison voisine.

« Je regrette vraiment de ne pas pouvoir vous garder plus longtemps, disait-elle.

— Oh, je comprends tout à fait, Loïs, répondit Irene en se penchant en avant, mais sans se lever. Je voudrais simplement dire à Arthur... avant que nous partions... » Irene le regarda avec cet atroce sourire de ses lèvres incarnates, qui se voulait gentil et compréhensif.

À ce moment précis. Louise s'extirpa des profondeurs du fauteuil vert et concentra elle aussi son attention sur Arthur.

« Peux-tu me montrer où sont les cabinets, s'il te plaît ? » Il l'escorta dans le vestibule en pensant qu'elle devait pisser comme une vache.

« ... le Christ pardonne. Nous célébrons aujourd'hui sa fête. Je crois qu'on dit : *Gloria in excelsis*, marmonnait Irene. C'est un temps de... rachat...

— Un temps de rédemption », rectifia Richard en jouant avec sa pipe éteinte.

Arthur remarqua que le visage de Robbie avait cette expression vide mais attentive qu'il revêtait à l'église, ou quand son père parlait à table de la composante spirituelle de l'homme. Il s'aperçut qu'Irene parlait quant à elle de la composante physique, du « péché », et qu'il s'agissait de lui.

« ... les jeunes ont fait une erreur, ils doivent le comprendre, accepter de le voir en face... et dire qu'ils regrettent. Ainsi... »

Sa mère secoua nerveusement la tête et lança un bref coup d'œil à Joan. Arthur fixa un

instant le sol, d'un air agacé.

« Vous m'excuserez, dit sa mère en se levant, mais il faut que nous y allions. Richard ne demandera sûrement pas mieux de vous raccompagner en voiture.

— Ou Arthur, répliqua Richard. Sommes-nous vraiment si pressés... ?

— Je suis certain qu'Irene et sa sœur préféreraient que ce soit toi, Richard, susurra Loïs. N'est-ce pas, Irene ?

— Euh... oui, sans doute. » À contrecœur mais sans cesser de sourire, Irene se leva. Elle portait des chaussures noires à très hauts talons. « Merci... à tous. Vous avez été si gentils. C'est la maison du Seigneur. N'est-ce pas... Louise ? » Elle regarda sa sœur qui revenait au vestibule.

« Hein ? » demanda Louise.

Robbie alla chercher les manteaux. Il y eut des « merci » et des « joyeux Noël », puis Richard sortit avec les deux femmes par la porte de la cuisine pour aller prendre sa voiture.

Loïs ouvrit la fenêtre de la cuisine au moment précis où Arthur aérail le salon. Juste une minute, pensa Arthur, le temps de se débarrasser de cette infection malgré le froid ! Sa mère le rejoignit.

« Mon Dieu, quelle vulgarité ! » dit-elle en s'adressant à Joan et à lui.

Robbie entra sans faire de bruit derrière elle.

« Loey, autant prendre ça avec humour... comme le fait Arthur, dit Joan. J'ai bien cru que tu allais exploser sur place, mon chéri », ajouta-t-elle en riant de bon cœur.

Robbie restait debout, une main sur le dossier du fauteuil où s'était assise Irene. Il ne souriait pas, fixant Arthur de ses yeux gris qui ressemblaient davantage à ceux de leur père que les siens. Le front de Robbie était aussi imperturbable que s'il contemplait le lac, à Delmar, par un tranquille après-midi de pêche. Son regard se posa ensuite sur sa grand-mère.

« Elles ont besoin d'être prises en main. C'est ce que dit papa. Sinon, elles tomberont. Ou elles s'égareront, comme des brebis.

— Des brebis. Arthur sourit. La sœur aussi ?

— Que veux-tu dire par « prises en main ? » demanda Joan.

— Elles ont besoin que quelqu'un leur parle... surtout Irene, si on veut être sûr qu'elle se conduise bien. Elle n'est pas très douée pour prendre seule des décisions.

— À propos de quoi, par exemple ? demanda Joan.

— Papa disait qu'elle allait s'acheter un nouveau réfrigérateur alors qu'elle n'a même pas de quoi payer sa note d'électricité. Il l'en a empêchée. Irene risque de se mettre à se vendre, parce qu'elle est serveuse dans un routier. »

Cette fois encore, Arthur craqua. Il était plié en deux de rire.

« Qui aurait envie de l'acheter ? »

Sa grand-mère continua à discuter avec Robbie. Arthur sortit du salon et alla dans sa chambre. Il ferma la porte, prit le cadeau de Maggie et l'ouvrit avec précaution. La petite boîte blanche satinée qu'enveloppait le papier contenait une chaîne en or, plus longue et plus mince que celle qu'il avait donnée à Maggie. Au milieu était accroché un petit disque d'or, une sphère presque plate, lisse sur les deux faces, qui ne portait aucune inscription. Il lut sur la carte : « *En souvenir de Noël 1980, avec toute mon affection. M.* » La chaîne était aussi

douce que de la soie, ni trop grosse ni trop fine. Il eut l'impression qu'on venait de lui offrir une Rolls, ou un yacht. Il la mit devant son cou et vit qu'on la distinguerait à peine si le premier bouton de sa chemise était ouvert. Juste la bonne dimension ! Arthur la ferma et remonta un peu son col de chemise. Sa famille ne la remarquerait sûrement pas ce soir-là. Il s'aperçut soudain que son père ne lui avait rien offert. Arthur lui avait donné un stylo et un stylo-mine assortis, accompagnés d'une carte où il lui recommandait avec humour de s'accrocher au porte-mine parce qu'il se plaignait toujours de perdre tous ses crayons. Robbie, lui, avait reçu parmi des nombreux cadeaux un costume neuf.

Le lundi suivant, la mère et la grand-mère d'Arthur étaient invitées à un lunch chez Jane Griffin et Robbie passait la journée avec « les mecs ». Arthur invita donc Maggie pour le déjeuner, à une heure moins le quart. La joie de l'avoir de nouveau chez lui, de savoir qu'ils pourraient être seuls pendant deux heures ! Il fit des œufs brouillés, auxquels il ajouta du bacon croustillant. Comme c'était agréable d'avoir tout son temps, de savoir qu'après le déjeuner, sans même débarrasser la table, ils pouvaient aller au lit ensemble. Sa chambre fermait à clef. Maggie alla dans la salle de bain. Elle avait sûrement prit sa pilule magique ! Et il put mettre à profit les livres qu'il avait lus avec attention et qui recommandaient de prendre son temps et d'innover.

« Je suis contente que tu n'aies pas changé les draps, dit Maggie. Je les préfère comme ça. »

Arthur était seulement vêtu de sa chaîne et Maggie de son bracelet. Il avait lu aussi que les filles pouvaient souvent faire ça deux fois. Stupéfiant, mais vrai. Après, cela aurait été merveilleux de dormir un peu, mais il regarda sa montre. Quand sa mère et sa grand-mère revinrent vers trois heures, il y avait cinq minutes que Maggie était partie et la cuisine était sur le point d'être rangée.

Pendant les vacances, Robbie fut très demandé par ses chasseurs. Plusieurs d'entre eux avaient sans doute des filles de son âge, bien que Robbie n'y eût jamais fait allusion. L'avant-veille du Nouvel An, Robbie fut invité à une soirée entre hommes, ce qu'il annonça à ses parents avec une fierté non déguisée.

« Les filles et les femmes sont interdites, déclara-t-il gravement, de sa voix la plus rocailleuse.

— Toutes des créatures impures », rétorqua Arthur, ce qui fit rire sa grand-mère. « Il doit y en avoir de mariés dans ta bande ? demanda-t-il.

— Évidemment. Quelques-uns sans doute. Je ne sais pas, répondit Robbie comme si c'était le moindre de ses soucis.

— Ils n'ont pas d'enfants de ton âge ? Tu n'en as jamais rencontré ? Des filles ?

Robbie se tortilla.

« Tu ne penses jamais à autre chose ? » demanda-t-il d'un air sévère, et il quitta le salon.

Sa grand-mère était assise sur le canapé et tricotait.

« C'est un drôle de garçon », dit-elle sans lever les yeux.

Arthur sourit.

« Oui. Ces... types... » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. On ne savait jamais si Robbie écoutait aux portes ou non. Il se rapprocha de sa grand-mère, à qui il avait raconté son entrevue avec plusieurs d'entre eux au lac Delmar. « Je parie qu'ils sont du genre à aller faire

une virée en chœur au bordel. Ils passent leur temps ensemble et se comportent en péquenauds professionnels... Je crois qu'ils méprisent les filles et les femmes. Tu vois ce que je veux dire, mamie ?

— Je crois. » Elle garda les yeux fixés sur son ouvrage.

« Mais Robbie est sans doute jaloux de toi. C'est assez probable, tu sais, Arthur. Et tout à fait normal. » Elle le regarda. « Il se fera peut-être de nouveaux amis... des garçons de son âge. J'ai remarqué que ton frère était aussi grand que toi.

— Mmm...

— Et s'il se préoccupe tant de garder Irene sur le bon chemin, c'est peut-être qu'il s'inquiète plus du beau sexe que tu ne crois », ajouta-t-elle avec un petit rire.

Arthur hocha la tête, peu convaincu.

« Mais ne le taquine pas trop, Arthur. Il passe par une période d'adoration pour ces hommes plus âgés... et il est flatté, bien sûr qu'ils l'aient adopté. J'en toucherai deux mots à ton père. Richard estime que c'est inoffensif. Son fils s'aère et il apprend des choses. »

Tandis que Robbie était à sa soirée de célibataires, Arthur invita Maggie, Gus et Veronica chez lui. Les autres membres de la famille étaient sortis. Ils roulèrent le tapis, mirent des cassettes, et Maggie donna à Gus une leçon de danse qui dura à peine dix minutes et se termina dans les rires.

Puis arriva le dernier jour que Maggie passait à Chalmerston avant de reprendre l'avion pour l'Est. Ils resteraient ensemble toute la journée, sauf vers cinq heures, dit-elle : elle voulait faire ses bagages pour ne plus avoir à y penser. Le matin, ils se promenèrent dans les bois du West-side. Norma Keer les avait invités à déjeuner car elle partait pour la journée, « pour des raisons médicales ». Et après le déjeuner, Arthur disposait de nouveau de la maison pour lui seul. Ses parents travaillaient et Robbie accompagnait « les mecs » en ville, aux services administratifs qui délivraient les permis de chasse. Arthur sentit que c'était un après-midi important car il ne reverrait pas Maggie avant Pâques, et à cette période elle risquait d'aller avec ses parents aux Bermudes, sauf si elle insistait pour rester seule chez elle. Ils étaient dans sa chambre depuis une heure environ quand on frappa à la porte de la maison, une série de coups violents comme si on la martelait avec le poing.

« Bon sang de bonsoir, qu'est-ce que c'est ? » Il n'était même pas trois heures.

Bam-bam-bam !

Arthur attrapa son peignoir sur une chaise.

Maggie, allongée dans son lit, terminait sa cigarette.

« Robbie ?

— Ça m'étonnerait. »

Arthur avait l'intention de crier à la personne qui était derrière la porte d'attendre une minute, mais à peine eut-il ouvert celle de sa chambre pour aller dans le vestibule qu'il entendit les hurlements de Robbie.

« Art ! Ouvre-moi !

— Une minute, non ? Du calme ! » cria-t-il à son tour, incapable de dire si Robbie se trouvait à la porte, d'entrée ou à celle de la cuisine. Il avait verrouillé les deux.

Maggie s'habillait sans s'affoler. Arthur en fit autant, passa son pantalon sans prendre le

temps de mettre un slip et glissa ses pieds sans ses savates.

Robbie avait recommencé à malmener la porte. Des coups lents et sonores.

« Qu'il aille au diable », marmonna Arthur. Mag, ferme à clef derrière moi et prends ton temps.

Alors qu'il se glissait dans le vestibule, il entendit un bruit de bois qui céda, comme si Robbie avait forcé le verrou de la cuisine.

Il ne s'était pas trompé : son frère se tenait au milieu de la cuisine, fou de rage, la lèvre supérieure ensanglantée.

« Tu n'es pas fou d'entrer de cette façon ! Tu ne pouvais pas attendre une minute ? Regarde ce bordel ! »

Arthur voulait parler du montant de la porte de la cuisine.

« Je me suis battu. Il fallait que j'entre ! » Robbie s'aspergea d'eau au robinet de l'évier. Il eut un geste brusque de la tête vers Arthur. « Tu as amené cette fille ici ? C'est pour ça que tu as tout fermé ?

— Occupe-toi de ce qui te regarde, Robbie.

— Sa voiture est dehors !... Je me suis justement battu à cause... à cause d'un truc du même genre. » Robbie secoua ses mains mouillées au-dessus de l'évier.

« Tu parles, espèce de menteur ! » Robbie se retrouva soudain par terre. Arthur l'avait saisi à deux mains et renversé sur le sol.

Robbie se remit tant bien que mal sur ses pieds en s'agrippant à l'évier.

« Je vais le dire à papa ! Je vais tout lui raconter !

— C'est ça, cours ! » Arthur avait les poings serrés.

Robbie fila comme une flèche vers la porte d'Arthur. Il frappa, puis essaya de tourner le bouton. « Elle s'est enfermée ! » dit-il à Arthur.

— Fous le camp ! » Arthur l'empoigna par ses vêtements et l'expédia contre la porte de sa chambre, fermée elle aussi.

Le sang ruisselait maintenant sur le menton de Robbie, dilué par l'eau. Il alla dans la salle de bain.

« Maggie », dit Arthur à travers la porte. Quand elle tourna la clef, il entra et referma la porte.

Maggie était habillée et elle se coiffait devant la glace d'Arthur. Elle avait même tiré les couvertures et le lit avait son aspect habituel.

« Seigneur, J'ai... Il s'est battu je ne sais où et il est devenu fou !

— Ah bon ?... Ne t'énerve pas. Arthur. Il se comporte en petit frère un peu casse-pieds. Elle lui sourit dans la glace.

— Cet enfant de salaud dit qu'il va tout raconter à papa.

— Il va lui dire que je suis là ? Et alors ? »

Arthur enfila ses pieds nus dans ses mocassins.

Maggie et lui allèrent dans le vestibule.

Robbie téléphonait du salon. « D'accord. Au revoir. » Il raccrocha.

« Bonjour, Robbie, dit Maggie.

— Salut... papa arrive. Tu ferais mieux de rester, dit Robbie à Arthur.

— Ah ! », fit seulement Arthur sans s'émouvoir. Il prit le manteau de Maggie accroché à une patère et son coupe-vent. Il raccompagna Maggie jusqu'à sa voiture.

« Sympa, la maison, hein ? dit-il à Maggie. Bonne ambiance !

— Arthur essaie de te calmer. Tu veux venir chez moi ? demanda-t-elle tandis qu'ils traversaient la pelouse enneigée.

— Si papa arrive vraiment... il vaut mieux que je reste pour m'expliquer avec lui.

— Ce sont eux qui sont... drôles. » Du ton où Maggie avait dit ça, « drôle » semblait signifier mentalement dérangé.

« Qu'est-ce que ça fait si j'étais dans ta chambre ? »

Arthur ne trouva rien à répondre.

« Je te vois vers sept heures ?

— Oui, naturellement... Ne t'énerve pas. Tu n'as qu'à dire que nous écoutions une cassette. »

Arthur pressa ses lèvres contre sa joue et revint vers la maison. La voiture de Maggie démarra avant qu'il eût atteint la porte.

Robbie était de nouveau dans la salle de bain, toujours en train de se laver, la porte ouverte. Arthur rentra dans sa chambre. En sifflotant, il ouvrit la porte de son placard. Sa grand-mère avait repassé son pantalon de velours côtelé vert. C'est ce qu'il mettrait ce soir. Il enfila des chaussettes. Il y eut le bruit de la porte d'entrée. Pourtant, il n'avait pas entendu de voiture. Deux minutes plus tard, on frappait lentement à la porte d'Arthur.

« Oui ? »

Son père entra, les joues rouges de froid, mais il avait enlevé son pardessus.

« Dis donc, à ce que m'a dit Robbie, ta petite amie est venue ici cet après-midi pour... pour les raisons habituelles ? » La voix de son père tremblait. « Et tout était fermé à clef ?

— Nous nous sommes vus, en effet. Nous déjeunions chez Norma. »

Le cœur d'Arthur avait commencé à battre à grands coups.

« Vous déjeuniez chez Norma. C'est pour ça que tu avais verrouillé les portes ?... Cette maison, *ma* maison, n'est pas un lupanar, Arthur », dit-il avec un regard rapide vers le lit.

Arthur pensa aux orgies dont il avait entendu parler depuis qu'il était à l'université, des garçons et des filles par terre dans le salon, ne se souciant guère de savoir avec qui ils faisaient l'amour, les lumières éteintes et la musique disco à pleine puissance.

« Tu n'as rien à dire pour ta défense ?

— Non rien.

— Alors je te chasse. Tu ne dormiras plus sous mon toit, tu ne mangeras plus mon pain. Tu peux faire tes bagages. »

Robbie se tenait derrière son père dans le vestibule et écoutait.

Son père sortit et referma la porte.

Arthur resta figé sur place quelques instants. S'il devait plier bagage, c'était tout de suite. Où irait-il dormir ce soir-là ? Chez Gus ? Plus tard, il trouverait toujours un lit à l'université. Il avait entendu dire qu'on pouvait tenir à trois dans une chambre pour deux. Mais ce n'était pas gratuit, et il était sûr que son père empêcherait sa mère de lui donner un sou de plus.

La voix sourde de son père et les glapissements de Robbie lui parvenaient à travers la porte.

Il tira une valise du placard et y entassa deux pulls, un pantalon, des chaussettes et quelques livres de cours.

Une voiture passa. Ce n'est qu'en entendant la porte de la cuisine et la voix de ses parents qu'il se rendit compte que c'était sa mère.

« Oh, Richard... », disait-elle d'un ton anxieux.

Arthur jugea que c'était le moment ou jamais de faire front. Il rejoignit ses parents dans la cuisine. Sa mère était en train d'enlever son manteau et Arthur l'accrocha pour elle au portemanteau.

« ... quand une fille meurt, disait sa mère, un peu essoufflée.

— Oui, je sais, ce sont des choses qui arrivent...

— Je vais faire du thé, j'en ai besoin. Qui en veut ? » Elle alla vers la cuisine et prit la bouilloire. « Oh, bonjour, Arthur ! J'ai vraiment la tête ailleurs, aujourd'hui.

— Bonjour, maman ! » Il remarqua la présence de Robbie, planté à l'entrée du salon. « Je quitte la maison ce soir, Papa a dû te mettre au courant.

— Oui... » Sa mère lui parlait sans se retourner, comme si elle était préoccupée par autre chose.

Son père parut sur le point de regagner son bureau, mais il se ravisa. Arthur regarda sa mère allumer le gaz sous la bouilloire. Elle avait le front soucieux.

« Tu disais qu'une fille était morte, maman ?

— Eva McNeil. Je t'en ai sûrement parlé. Elle était venue au Centre il y a un mois environ pour demander de l'aide... Enceinte. » Sa mère lança un regard à Arthur. « Nous avons appris qu'elle s'était suicidée... Gin et somnifères. On l'a trouvée dans sa chambre en fin de matinée. »

Arthur se souvenait vaguement que sa mère avait parlé d'une fille enceinte quelques semaines plus tôt. Le Centre n'avait rien pu faire pour elle.

« Elle ne voulait pas garder l'enfant, c'est ça ?

— Oui. Elle a essayé de se faire avorter, mais elle n’a pas pu, faute de moyens, et au Centre, nous n’avons pas été en mesure de réunir l’argent nécessaire. »

Son père le regarda d’un air contrarié, comme s’il se mêlait d’une conversation qui ne le concernait pas.

« Je suis en train de faire ma valise, maman. Et je dîne chez Maggie, ce soir. »

Sa mère le regarda de son air triste.

« Je te rejoins dans une minute, Arthur. Je vais prendre un peu de thé d’abord, je suis frigorifiée.

— Quand est-ce que tu pars ? » demanda Robbie.

Arthur regagna sa chambre sans répondre. Quelques instants plus tard, sa mère entra avec deux tasses de thé. Elle lui en donna une et s’installa sur la chaise.

« Papa veut que je m’en aille.

— Je sais. » En voyant son visage malheureux, Arthur comprit qu’elle ne tenterait pas d’intervenir en sa faveur.

« Je ne veux pas que tu essaies de le faire changer d’avis, dit-il. L’atmosphère ici est trop horrible. Je suis sûr que je pourrai dormir chez Gus cette nuit. Je peux chercher une chambre en ville. »

Arthur ferma sa valise d’un coup sec, bien qu’il n’eût pas fini de la remplir.

« Arthur, je suis désolée, je ne suis pas moi-même aujourd’hui. » Leurs regards se croisèrent ; sa mère posa la tasse et se couvrit le visage de ses mains.

« Je voulais tellement aider cette fille !

— Je sais. » Arthur comprit soudain. Cela aurait pu être Maggie, si elle ou lui n’avaient pas eu l’argent. « Mon père dirait qu’elle n’a que ce qu’elle mérite... la mort, parce qu’elle a péché.

— Oh non ! Pas s’il avait connu Eva.

— Pourquoi pas ? Ce sont ses principes. Je ne veux pas rester sous le même toit qu’un homme comme lui. Ou comme Robbie.

— Robbie ?

— C’est pareil. Tu ne comprends donc pas ? »

Le téléphone sonnait. Sa mère se leva. Dans le vestibule, Robbie lui dit que c’était pour elle.

Arthur mit sa valise et son sac dans sa voiture quand il partit chez Maggie à sept heures. Il n’avait toujours pas appelé Gus. Il raconta à Maggie ce qui s’était passé après son départ et lui dit aussi que sa mère était bouleversée par le suicide d’une fille qui s’appelait Eva McNeil.

« Je pense dormir chez Gus ce soir. Demain, je chercherai quelque chose en ville. Ou une chambre pas chère à l’université. » Arthur haussa les épaules.

Maggie semblait atterrée.

« Mon Dieu, Arthur, est-ce que ta mère ne peut pas intervenir auprès de ton père ?

— Je... je ne veux pas avoir l’air de mendier », dit-il à mi-voix, alors que la mère de Maggie se trouvait dans la cuisine et ne pouvait l’entendre.

Maggie se leva.

« Il faut que j'aille chercher quelque chose à la cuisine. »

Un bon feu pétillait dans la cheminée. Jasper, le chat roux et blanc, dormait à sa place habituelle, au bout du canapé.

Maggie revint avec une assiette d'amuse-gueule, des huîtres fumées et des olives noires.

« Je les avais oubliés... Maman dit que tu peux rester ici cette nuit. »

Arthur, qui allait se servir, s'arrêta net.

« Je t'avais demandé de ne pas lui en parler. C'est une telle pagaille !

— On a une chambre d'amis, tu sais. »

Au cours du dîner, Betty dit à Arthur :

« Maggie m'a raconté tes problèmes. Tu peux rester ici ce soir, et demain aussi. Jusqu'à ce que tu aies trouvé quelque chose. C'est affreux de ne pas savoir où aller. »

Ce soir-là on installa Arthur dans une chambre plus grande que celle de Maggie, avec un lit double, deux fenêtres qui donnaient sur la cour, une commode et un placard. Il avait pris le journal pour regarder les petites annonces, mais il ne trouva qu'une chambre à partager avec « femme, la quarantaine. » Les studios étaient trop chers pour son budget. Malgré tout, il s'endormit presque aussi heureux que s'il avait eu Maggie à côté de lui dans ce grand lit.

Le lendemain matin, il conduisit Maggie à l'aéroport. Il se sentait mal, prêt à craquer d'une façon ou d'une autre, et il fut heureux que Maggie abrège les adieux. Le temps d'un baiser, elle était déjà partie en lui promettant d'écrire vite. Arthur appela Gus de la première cabine téléphonique qu'il rencontra. Un de ses frères lui répondit : Gus serait de retour à midi.

À midi moins le quart. Arthur arrivait chez les Warylsky. La famille se trouvait dans la cuisine, au moins quatre des enfants, plus Gus ; leur mère semblait préparer plusieurs repas chauds et des sandwichs. Dans le brouhaha ambiant, il put glisser à Gus sans se faire entendre des autres que son père l'avait mis à la porte et qu'il avait passé la nuit chez Maggie.

« La vache ! dit Gus, très impressionné.

— Tu ne connaîtrais pas une chambre à louer, pas chère ? »

Gus réfléchit, ses sourcils blonds froncés au-dessus de ses lunettes.

« Il y a bien ce taudis dans Pine Street qui est tenu par Mrs. Haskins. Quatre ou cinq chambres, et une seule salle de bain pour toute la maison. »

Arthur connaissait. Il était allé y chercher quelqu'un, un jour. C'était une pension bon marché et assez bruyante.

« Dommage qu'on manque de place ici, soupira Gus. Mais on a un lit pliant. Tu peux t'installer chez moi. »

Arthur se vit avec Gus, en train d'essayer de travailler le soir dans la chambre minuscule. Il secoua la tête.

« Je ne veux pas te déranger, mais c'est rudement sympa de l'avoir proposé, Gus.

— Viens avec Veronica et moi, ce soir. Tu n'as pas l'air d'avoir la pêche. On va juste prendre une bière dans un café. Après le dîner, vers huit heures. Ça te va ? »

Arthur accepta. Gus viendrait avec sa voiture à la maison des Brewster, et Arthur prendrait sa propre voiture ou pas, comme il voudrait.

« Peut-être que je vais accepter ton offre de lit pliant pour ce soir. Ça m'ennuie de déranger

la mère de Maggie. »

Lorsqu'il arriva chez les Brewster, il entra avec sa clef. « Betty ? » appela-t-il, sans obtenir de réponse. La porte du garage était fermée et il n'aurait pu dire si elle était là ou non. Il rouvrit la porte, prit une enveloppe blanche dans la boîte aux lettres et la posa sur la table de l'entrée. Elle n'était pas timbrée. Il s'aperçut qu'elle lui était adressée aux bons soins des Brewster, tapée à la machine. Il l'ouvrit et lut :

5 janvier 1981

Cher Arthur,

Je regrette ma colère d'hier, mais pas ma décision. Il m'est intolérable, comme à la plupart des parents je suis sûr, d'avoir sous mon propre toit un fils ou une fille qui bafoue délibérément les principes qui sont chers à ceux qui les ont engendrés. Il est regrettable (sic) que la jeune fille en question ne vaille pas mieux que toi et il semble qu'aucun de vous ne tire de leçons de l'expérience ou tienne compte une seconde des sentiments d'autrui. Je suis convaincu que seul un retour brutal à la réalité te donnera l'occasion d'apprendre quelque chose.

Ta mère et moi te souhaitons bonne chance.

*Ton père,
Richard*

P.S. : J'étais à peu près au même niveau que toi dans mes études quand j'ai dû tout abandonner pour gagner ma vie et celle de ma mère.

Arthur remarqua que son père avait écrit « regrettable » avec un seul « t ». Évidemment... Ce soir, de toute façon, un lit l'attendait chez ce bon vieux Gus.

Il monta dans sa chambre et refit sa valise avant de descendre chercher le numéro des services administratifs de l'université dans l'annuaire. Une femme répondit. Arthur demanda à parler à la personne responsable de l'hébergement des étudiants.

« Quel est votre problème ?

— J'aimerais savoir s'il reste une place pour ce semestre. Pour l'instant je suis externe.

— La responsable sera là demain ou vendredi. L'université ne rouvre officiellement que demain. »

Parfait. Arthur alla dans la cuisine où il trouva du café chaud, et s'en versa une tasse. Puis il remonta dans sa chambre et prit deux livres, dont *Le Bon Usage de l'anglais* qui figurait sur la liste des lectures pour les cours de littérature. Avant de s'installer, il alla jusqu'à la chambre de Maggie et entrebâilla la porte. Il regarda le lit étroit, les rideaux beige et bleu aux deux fenêtres et son bureau à gauche, un peu en désordre ; deux livres sortis de l'étagère du fond étaient posés sur une feuille de papier. Il referma la porte.

Betty rentra vers six heures et l'appela.

« Tu es occupé ?

— Non. » Il jeta son livre sur le lit et descendit.

Dans l'entrée, Betty enlevait son manteau. Elle se frictionna les mains.

« Il fait un froid de canard. Tu as des projets ? Tu sais, j'ai eu Warren, aujourd'hui. Il m'a appelée de Californie.

— Je peux dormir chez Gus ce soir. Demain, ou bien à la fin de la semaine, j'irai voir si je trouve une chambre sur le campus. Je viens de me renseigner.

— Tu préfères vraiment dormir ailleurs ce soir ? Vois-tu, j'ai mis Warren au courant de ce qui s'est passé, et il trouve cette histoire vraiment moche. Il propose que tu restes ici quelques jours, en attendant. Si tu trouves à te loger, très bien. Ou si nous ne nous entendons pas, je te dirai de partir ou tu le feras de toi-même. » Betty sourit. « D'accord comme ça ? Rien ne t'oblige donc à partir ce soir, sauf si tu y tiens. » Elle alla dans la cuisine. « J'ai besoin d'un bon café. Tu passeras la soirée ici ?

— Non, Gus vient me chercher à huit heures.

— Si tu veux manger avant, prends le reste de steak dans le réfrigérateur. Il est succulent. Moi, j'avale simplement un bol de soupe et je me mets au lit. J'ai passé deux heures avec les gens du comité de l'environnement à recenser les maisons qui ont besoin de réparations et les arbres qu'il faut abattre. Fais comme chez toi, Arthur, installe-toi. Et surtout, ne te renferme pas dans ta coquille. »

Arthur réussit à sourire, mais quelque chose le rendait muet, la reconnaissance peut-être.

Gus arriva juste avant huit heures en voiture, et Arthur décida de ne pas prendre la sienne. Il s'installa à l'arrière et raconta à Gus et à Veronica que les Brewster lui avaient proposé de rester jusqu'à ce qu'il ait trouvé une chambre.

« Je trouve ton père rudement intransigent, dit Veronica, pensive comme toujours. Mes parents sont vieux jeu, mais franchement, ça m'étonnerait qu'ils fassent une chose pareille. »

Elle se tourna vers Arthur. « Comme je le disais à Gus, je connais une fille qui a invité son copain chez elle et ils ont dormi dans le même lit pendant toutes les vacances. Ses parents n'ont rien dit. »

Arthur ne répondit pas. L'air qui entrait par la vitre entrouverte de Veronica lui arrivait sur la nuque, mais il ne s'en souciait guère. Gus conduisait assez vite, et Arthur s'en moquait aussi parce qu'il lui faisait entièrement confiance.

Ils s'arrêtèrent au Mom's Pride où il y avait du disco. Arthur s'approcha du comptoir pour commander trois portions de frites et trois bières, et il régla l'addition. Ensuite, il mit des pièces dans le juke-box, dont une pour leur air préféré, à Maggie et à lui. Gus et Veronica allèrent danser, puis Arthur dansa avec Veronica.

« Est-ce que Gus fait des progrès ? hurla-t-il pour se faire entendre.

— Quoi ? » demanda Veronica qui sautillait en face de lui, légère comme une plume.

Les spots faisaient des taches de lumière sur les murs et passaient du sombre au rose.

Peu après minuit, ils prirent le chemin du retour. Arthur était avec Gus devant, et Veronica somnolait derrière. Sur la route, à gauche, Arthur aperçut une sorte de wagon à bestiaux argenté qui brillait dans la nuit comme une luciole.

« Hé, Gus ! C'est le routier où travaille Irene, le Silver Arrow, je crois. Tu te rappelles ce que je t'ai raconté à propos d'Irene Langley ? Si on s'arrêtait pour un dernier café ?

— O.K., vieux », dit Gus en mettant son clignotant.

Les graviers gelés crissèrent sous leurs pas. Trois énormes semi-remorques stationnés devant le restaurant l'amenuisaient encore par comparaison ; ils semblaient prêts à attaquer.

Arthur vit tout de suite qu'Irene était de service. Ses cheveux oxygénés et ses lèvres rouges attiraient le regard dans les lumières fluorescentes, et Arthur avait l'impression de tout voir au microscope, jusqu'au moindre mégot. Une dizaine d'hommes en casquettes et vestes épaisses étaient juchés sur des tabourets au comptoir, et quelques autres occupaient les tables avec des femmes. En plus d'Irene, il y avait deux serveuses derrière le bar, toutes en uniforme blanc avec le col et la ceinture argentés. Le juke-box marchait, mais pas aussi fort qu'au Mom's Pride.

Arthur fit un signe de tête discret pour indiquer à Gus que la blonde était la Belle Irene. Ils s'installèrent au comptoir. Un des hommes se poussa pour qu'ils puissent s'asseoir ensemble.

« Ah, ah ! Quelle bande de vicieux vous faites », déclarait Irene en riant à quelqu'un qui se trouvait à la droite d'Arthur.

Il remarqua que les camionneurs souriaient, le regard fixé sur elle.

« À quelle heure tu finis ce soir ? demanda l'un d'eux.

— À sept heures. *Demain* matin ! » Cela fit tellement rire Irene qu'elle renversa un peu de café.

« Je parie que tu pourrais finir plus tôt si tu voulais. »

Irene se pencha vers Gus, Veronica et Arthur. Ses yeux luisaient de fatigue. À moins que ce ne fût la lumière trop crue.

« Bonsoir. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Un café, dit Gus.

— La même chose », dit Arthur.

Veronica ne voulait rien.

Irene se tourna vers le percolateur.

« Tu dis qu'elle fréquente ton église ? demanda Gus à Arthur.

— Mon église ? C'est celle de mon père, pas la mienne ! »

Gus hocha la tête.

« Elle a l'air d'une pute ou je ne m'y connais pas. »

Irene revenait avec les cafés.

« Mais c'est Arthur ! Oh, mon Dieu, je sais. Richard t'a fichu dehors, hein. » Elle eut l'air de se réveiller un peu.

« Les nouvelles vont vite, remarqua Arthur.

— Ça oui, j'ai dit à Richard que je pouvais te prendre chez moi et que je le ferais. Par charité chrétienne. Mais il a dit comme ça qu'il fallait que tu vives un peu à la dure et que tu te repentes. »

Elle avait pris un air sévère.

« Irene, deux bières pour la trois, lui cria une serveuse. Et quatre hamburgers pour le comptoir ! Transmets au cuistot ! »

Irene s'éloigna.

« N'en perds surtout pas une miette, dit Arthur à Gus avec un sourire. Je reviens dans une minute. »

Il alla aux toilettes, dont les murs étaient couverts de graffiti, de dessins et de numéros de téléphone, et de codes de cibistes, certains entourés de rouge et de bleu. « Cherche salope pour massages », déchiffra Arthur. « Ma grosse bite aime enculer. » Il se rinça le visage. L'eau était si glacée qu'il frissonna.

Sur le chemin du retour, comme ils devaient d'abord déposer Veronica, ils parlèrent de tout, mais pas d'Irene. Sans doute trop déprimante pour qu'on ait même envie d'en rire, pensa Arthur.

Le lendemain matin, en descendant de sa chambre chez les Brewster, Arthur trouva une lettre non timbrée pour lui sur la table de l'entrée ; c'était l'écriture de sa mère. Il supposa que Betty, qui était sortie une heure plus tôt, n'avait pas voulu le déranger, sachant qu'il avait du travail à faire pour ses cours de l'après-midi.

Mon cher Arthur,

J'ai appelé Gus qui m'a dit que tu étais encore chez les Brewster. Peux-tu venir déjeuner avec moi, aujourd'hui jeudi ? Je suis seule. Je n'ai pas voulu déranger Betty B. en téléphonant.

*Tendresses,
Maman*

Il était midi moins dix. Arthur l'appela.

« Bien sûr que je peux venir, maman. Je te retrouve dans un quart d'heure. »

Dans la matinée, il avait aidé Betty à déplacer une bibliothèque ; il avait fallu sortir tous les livres, puis les ranger ensuite dans le même ordre. Arthur avait été heureux de rendre service, d'autant plus que Betty l'avait chaleureusement remercié. D'après elle, Warren détestait faire ce genre de choses.

Arthur se gara devant la pelouse de sa maison.

« Bonjour, Arthur ! Comment vas-tu ? demanda sa mère en l'embrassant.

— Très bien, pourquoi ? Betty m'a dit que je pouvais rester chez elle jusqu'à ce que je trouve quelque chose.

— C'est vraiment gentil. Je ne l'ai pas vue ce matin, je me suis contentée de glisser la lettre dans la boîte. Il faut que je l'appelle pour la remercier. Warren est là en ce moment ?

— Non, mais Betty l'a eu au téléphone. C'est lui qui veut que je reste. » Arthur était content de dire ces mots ; l'attitude de Warren Brewster était tellement différente de celle de son père. « Je vais tout de même passer sur le campus cet après-midi et me renseigner sur les possibilités d'avoir une chambre. »

Ils étaient dans la cuisine où régnait une bonne odeur de bœuf au chou, le plat préféré d'Arthur. Sur la suggestion de sa mère, il prit une bière dans le réfrigérateur.

« Je voulais justement te parler de cette chambre à l'université, dit sa mère d'une voix gaie. J'ai eu maman au bout du fil mardi soir. Je lui ai raconté... Bref, nous nous sommes mises

d'accord, elle et moi, pour te payer ta chambre et tes cours. L'important, c'est que tu ne te fasses pas de souci. » Elle avait dit cela très vite, comme si elle se sentait embarrassée.

Arthur fut un peu gêné.

« Merci, maman.

— Si ton père tient à faire un drame de cette histoire, ajouta-t-elle en disposant le chou autour de la viande dans un grand plat blanc, c'est son problème. Pas le mien.

— Il est au courant ?

— Oui, je lui ai dit tout de suite mardi soir, en raccrochant. Il pense qu'on te gâte trop, mais je veux que tu saches qu'il n'y a pas que des gens bornés dans la famille. Je suis contente que mon côté puisse faire quelque chose. Et maintenant, changeons de sujet. » Elle lui sourit.

Ils commencèrent à manger.

« Tiens, maman, figure-toi que je suis allé hier au Silver Star avec Gus et son amie. Tu sais, là où travaille Irene. Drôle de routier ! Un endroit vraiment pas recommandable. Avec tous ces camionneurs qui plaisantent avec Irene et essaient d'avoir un rendez-vous... Arthur se mit à rire.

— C'est vrai ? À ce point ? demanda sa mère d'un air amusé.

— Et papa qui tente de sauver son âme ! Encore faudrait-il savoir si elle a une âme. Salut, Rovy. »

Le matou sauta sur le banc à côté de lui.

« Je suis allée à l'enterrement d'Eva McNeil, ce matin.

— Ce matin ?

— Oui, il n'y avait pas grand monde, parce que sa famille habite Chicago. Je dois dire que nous étions cinq personnes du Centre. Très émouvant... une fille de vingt-deux ans. Et Richard est incapable de comprendre ce que je ressens. Il dit que le monde est plein de filles comme ça, il en parle comme d'une délinquante, ce que justement elle n'était pas. Et que dis-tu du garçon en question ? Il n'y fait jamais la moindre allusion, ni dans un sens, ni dans un autre. Eh bien... » Sa mère s'interrompit un instant... « Il n'était pas à l'enterrement. D'après ce que j'ai compris, c'était un accident, une aventure, rien de plus. Je sais qu'elle a cherché à le revoir. Ce n'est pas un garçon d'ici... Eva est allée travailler le jour où elle a avalé ces somnifères. Elle n'a dit à personne à quel point elle se sentait déprimée. »

Arthur imaginait sans peine tout cela : une nuit, ou un après-midi, et puis la grossesse. Et la mort. Il comprit soudain que son père devait aussi considérer le suicide comme un péché.

« Richard dit toujours que la vie est sacrée. C'était le moment où jamais de le montrer ou de le crier haut et clair, non ? Une jeune fille en détresse, comme on disait... Quelquefois, je trouve que l'attitude de Richard ressemble à celle des catholiques, cela m'inquiète. Je ne devais pas dire "catholique", mais je ne trouve pas d'autre mot.

— Fondamentaliste », rectifia Arthur.

Après le déjeuner, sa mère trouva une valise et deux sacs en plastique solides, qu'ils remplirent des affaires d'Arthur. Il prit la symphonie *Jupiter*, un cadeau de sa grand-mère à Noël, parce que Betty avait une platine et que de toute façon il voulait l'avoir avec lui. Il emporta aussi le Quatuor pour cordes en ré mineur de Mozart, qui lui appartenait. Sa mère lui dit qu'il pouvait venir quand il voulait, et elle lui tendit ses clefs, celle de l'entrée et celle

du garage.

Puis elle dut partir pour le Centre car elle était déjà en retard.

Arthur fit la vaisselle afin que sa mère ait une agréable surprise en rentrant à six heures. Le téléphone sonna. Il ne répondit pas. C'était une maison mi-amie, mi-ennemie. Étrange.

Cet après-midi-là, Arthur apprit qu'il pouvait partager une chambre sur le campus avec un autre étudiant pour cent cinquante dollars par mois, petit déjeuner et dîner compris. Les toilettes et les salles de bain se trouvaient sur le palier, expliqua la responsable à Arthur, et il y avait un seul téléphone pour deux chambres. Il connaissait ces petites chambres ; il était allé voir un étudiant une fois. C'était ce qu'il y avait de moins cher ; tout en sachant qu'il ne pourrait pas faire autrement, il hésitait encore.

« Est-ce que je peux donner ma réponse demain ? En ce moment, beaucoup de chambres sont libres, n'est-ce pas ? »

— Oui. De plus, un bon nombre d'étudiants abandonnent ce semestre, à moins qu'on ne les ait priés de partir, et ils ne nous ont pas encore prévenus. »

Au dîner, Arthur dit à Betty qu'il avait une chambre et que sa famille, enfin sa mère et sa grand-mère avaient proposé de la lui payer.

Betty avait téléphoné vers six heures pour demander à Arthur de l'excuser auprès de l'agent d'assurances qui devait passer avant sept heures : elle aurait du retard. C'est ce qu'il avait fait, mais Betty était arrivée une minute après, tandis qu'il préparait le dîner.

« Je ne vois pas pourquoi tu tiens à aller à l'université. Rien ne t'empêche de rester ici. Je sais que c'est plus pratique, tu serais sur place, mais tu as une voiture. Enfin, c'est toi qui décides, Arthur. »

Bien sûr que la maison de Betty offrait bien plus d'avantages ! C'était grand et civilisé. Vivre là, c'était un peu vivre avec Maggie.

« Évidemment, je préférerais rester ici, dit-il enfin. Mais en vous payant une pension, c'est normal.

— On s'arrangera. Warren rentre demain matin. Je lui ai même dit que tu savais faire la cuisine. L'idée qu'il y ait quelqu'un à la maison lui plaît parce qu'il est souvent absent. Il proposait trente dollars par semaine, tout compris.

— Merci, dit Arthur, ça me semble très raisonnable. » Il essayait d'avoir l'air aussi détaché que Betty, mais il vibrait intérieurement.

« Raisonnable, je ne sais pas. Le fait est que tu m'aides beaucoup, et j'apprécie. » Elle adressa un rapide sourire à Arthur, le sourire de Maggie. « Fais un essai d'une semaine. Tu peux avoir envie de changer d'avis. Mais Warren s'inquiétait de tous ces cambriolages, et comme je ne suis pas souvent à la maison non plus... »

Arthur s'imagina, l'espace d'une seconde, en train de maîtriser trois bandits armés, tout seul, à mains nues, et de les expédier au tapis. Il adorait protéger la maison.

Ce soir-là, il appela sa mère avec le téléphone du salon. Betty était en haut. Il la mit au courant de leur arrangement.

« J'ai eu Betty au téléphone vers trois heures. Elle ne m'a pas dit que tu restais. »

Arthur se mit à rire.

« Elle ne m'en a pas parlé. C'est toi qui as appelé, je présume ? »

— En effet. Sois sage, Arthur. Je suis très contente. Transmets à Betty mon... bon souvenir et remercie-la. J'ai le sentiment que tu te sens bien dans cette maison. »

Maggie écrivit deux fois à Arthur en janvier, mais pas à sa mère. Il était entendu qu'il transmettait les nouvelles, et Maggie appelait tous les dimanches à midi, comme elle l'avait promis à sa mère. Elle annonça qu'elle ne savait pas encore si elle reviendrait pour Pâques. Arthur fut étonné car Maggie aurait au moins une semaine de congé, et ce ne pouvait être une question d'argent puisque la famille voyageait gratuitement sur les lignes de Sigma.

En février, malgré un programme chargé à la fac et un projet de réaménagement de la maison des Brewster – il voulait passer les murs de la cave à la chaux –, Arthur se surprit à compter les semaines qui le séparaient des vacances de Pâques. Maggie allait certainement rentrer. En tout cas, Arthur préférait y croire. Quand il demanda à Betty si elle connaissait les intentions de Maggie, elle lui répondit que sa fille ne la prévenait jamais avant la dernière minute. Arthur se tourmentait à l'idée que Maggie avait peut-être rencontré quelqu'un d'autre, et dans son imagination, c'était toujours un type nettement plus vieux. D'autre part, cependant, ses lettres le rassuraient :

... Tu me demandes si je pense à toi au lit. Bien sûr que oui ! Et à propos, que fais-tu donc, toi libre comme l'air, là-bas ? Ici, on doit être rentré à minuit, et les garçons n'ont pas le droit de rester dans les chambres des filles après dix heures du soir. Mais ça ne me dérange pas.

Je suis contente que ton père te laisse tranquille et que ta mère soit aussi compréhensive et qu'elle t'aide financièrement. Maman dit que tu te montres très serviable et que papa se réjouit que tu sois là.

La couleur de mon lit ? Beige, un peu café au lait. Romantique en diable.

Maintenant, il faut que j'apprenne deux strophes de Byron, que j'aime assez. Lui, il est vraiment romantique, il a quelquefois de l'humour.

Oui, je pense beaucoup à toi, puisque tu le demandes.

*Tendrement,
Maggie*

Arthur conservait toutes ses lettres dans une chemise, et dans l'ordre chronologique. Quelquefois, Maggie oubliait de les dater, alors il le faisait lui-même.

Betty Brewster avait au moins un dîner en ville par semaine, et à peu près une fois par semaine aussi, elle invitait des gens chez elle. Ces jours-là, Arthur l'aidait en mettant le couvert, en faisant un peu la cuisine et en servant les apéritifs, puis il disparaissait avec tact, à moins que Betty n'insiste pour qu'il reste. Il trouvait, les amis des Brewster plus intéressants que ceux de ses parents, et se rendait compte que ses parents, même sa mère, n'étaient pas des gens qui aimaient recevoir. D'ailleurs, Arthur pensait que c'était le cas de la plupart des gens de cette ville.

Un soir, au, début au mois de mars, alors que Betty et Arthur prenaient leur café après le dîner, ils entendirent le bruit d'une portière dans le silence, puis une deuxième portière.

« Je me demande qui cela peut bien être ? » dit Betty.

Arthur se leva. Puis il entendit des pas, et quelqu'un frappa.

« Qui est-ce ?

— Robbie.

— Que se passe-t-il, Robbie ?

— Rien. Tu ne peux pas ouvrir, non ? »

Derrière lui, Betty interrogea :

« C'est ton frère ? Fais-le entrer, Arthur. »

Arthur entrebâilla la porte et Robbie entra, Eddie Howell sur les talons.

« Bonsoir ! » dit Eddie Howell en enlevant sa casquette de chasseur. Il avait son sourire figé. « Excusez-moi, Mrs. Brewster. Je me présente : Eddie Howell. On voulait juste savoir comment tu allais, Arthur.

— Bonsoir, dit Betty.

— Mon frère, Robbie, dit Arthur d'un air agacé en les voyant se diriger vers le séjour. Tu aurais pu téléphoner, Robbie.

— Tu m'aurais dit de ne pas venir, répondit celui-ci, qui retirait son bonnet en raton laveur. Il portait sa longue veste de chasse et des bottes.

— C'est ravissant chez vous, Mrs. Brewster, s'extasia Eddie.

— Et que puis-je pour vous ? Arthur remarqua qu'Eddie Howell avait son attaché-case.

— Rien, Arthur. Ton père se demandait seulement comment tu allais et ce que tu faisais.

Vraiment ? Arthur vit soudain des taches roses danser devant ses yeux.

« Vous ne voulez pas vous asseoir ? demanda Betty. Je suis ravie de te connaître, Robbie. »

Robbie hocha gauchement la tête.

« Moi aussi.

— On ne veut pas vous déranger », dit Eddie Howell. Il jeta un regard autour de lui comme s'il n'arrivait pas à se décider entre le canapé et un fauteuil.

« Voulez-vous enlever votre manteau ? demanda Betty.

— Oh non, merci. » De ça au moins, il semblait sûr. « Non, je ne serais pas long. Richard, le père d'Arthur, s'inquiète de son fils. Il voudrait savoir s'il est heureux... S'il fait des progrès...

— Tout va bien, merci. » Arthur restait debout, les bras croisés.

Betty s'assit sur le bord du canapé.

Eddie Howell s'installa avec précaution au bout de l'autre canapé et Robbie prit un fauteuil, en tripotant son bonnet.

« Arthur en a tellement vu... l'année dernière, commença Eddie Howell à l'intention de Betty. Ce n'est pas facile pour un jeune garçon de vivre de telles expériences. Pour une jeune fille non plus, d'ailleurs, ajouta-t-il. Cela trouble une âme. »

Mais le sourire faux d'Eddie Howell pouvait apaiser tous les tumultes, supposa Arthur. Robbie gardait un visage neutre et dénué d'expression, comme s'il n'écoutait pas. Il fixait la grande aquarelle au-dessus de la cheminée, un paysage.

« ... veut savoir si tu as accepté ce qui est arrivé, si tu as procédé à un examen de conscience et si tu peux... disons, si tu commences à te sentir en paix avec Dieu et avec toi-même. Voilà ce que ton père aimerait savoir. »

Arthur lança un regard en biais à Betty ; ses paupières battirent.

« Tout va très bien à l'université, déclara-t-il avec un calme étudié. Je ne vois vraiment pas ce qui l'inquiète. »

Eddie Howell ne répondit rien.

« C'est que tu vis ici, expliqua Robbie. Dans cette maison. »

Arthur prit une profonde inspiration.

« J'ai du travail à faire, et Mrs. Brewster aussi, dit-il à Eddie Howell.

— Cela ne prendra pas beaucoup de temps, répondit Eddie avec son sempiternel sourire. Ton père est un peu ennuyé, et cela se comprend, je pense, de te voir habiter ici, dans cette maison précisément. Avec tout le respect que je vous dois, Mrs. Brewster, concéda-t-il avec un hochement de tête dans la direction de Betty, pour votre gentillesse et votre charité.

— Ma charité ? demanda Betty avec un sourire. Arthur m'aide beaucoup ici, monsieur...

— Howell.

— Monsieur Howell. C'est moi qui ai dit à Arthur de rester. Il n'est pas venu mendier.

— Non, je... » Howell dévisagea Arthur. « Tu n'as aucun remords ? Tu n'éprouves pas le besoin de dire « Je regrette » ?

— Je l'ai déjà dit, je ne vais pas recommencer. Et à qui ? » Il pensa à son père en train de savourer sa vengeance, son père qui l'avait mis à la porte. « Si mon père veut saboter mes études, personne ne peut l'en empêcher !

— Arthur ! Betty s'était levée. Calme-toi. »

Eddie Howell se leva aussi et pencha la tête de côté sans se départir de son éternel sourire.

« Ton père n'essaie pas d'intervenir dans tes études, Arthur. Nous souhaitons que tu reviennes dans les bras aimants de ceux de ta paroisse, de ceux qui t'aiment sincèrement. Dans les bras du Christ aussi, de Celui qui sait pardonner. »

Retrouver les bras aimants de son père ? Les paroles d'Eddie Howell semblaient sous-entendre que ceux de Betty ne l'étaient pas.

« Monsieur Howell, dit Betty, je pense qu'Arthur va très bien. Il travaille beaucoup. Je suis très heureuse qu'il soit ici. Peut-être pourriez-vous dire cela à Mr. Alderman ? » ajouta-t-elle en se dirigeant avec naturel vers la porte.

Eddie Howell n'avait pas terminé et n'entendait pas lâcher prise.

« Tu ne seras pas parfaitement heureux, Arthur, tant que tu n'auras pas vraiment compris ce qui s'est passé, tant que tu n'auras pas décidé de t'en remettre à Dieu et au Christ. » Il se décida à bouger enfin. « Bonsoir, Mrs. Brewster, et que Dieu vous garde. »

Arthur n'écouta pas ce qui se disait à la porte. Il essuya son front moite. Le bruit de la porte d'entrée qui se refermait lui fut très agréable. Betty revint.

« Voilà. Maintenant, vous avez vu. »

Betty eut un petit rire.

« Allons, Arthur, ils sont pétris de bonnes intentions. Enfin, ils en sont persuadés... Oublions cette visite et détends-toi.

— D'accord.

— Je pense qu'un petit scotch ne peut pas te faire de mal. Sec. Péchons un peu... » Elle alla

au bar.

« Ils sont vraiment casse-pieds, non ? dit-elle soudain en éclatant de rire.

— Ce qui m’a achevé, c’est le coup des bras aimants de mon père.

— Calme-toi. » Betty lui sourit.

Maggie avait hérité du tempérament de sa mère, pensa Arthur.

« À vos ordres ! »

Dix jours environ avant les vacances de Pâques, Arthur reçut une lettre de Maggie :

Mon cher Arthur,

J'ai des choses à te dire qui seront peut-être très dures à lire. C'est aussi très dur pour moi de les écrire. J'ai rencontré quelqu'un d'autre, mais ce n'est pas seulement cela. C'est plus important. Il y a quelqu'un, en effet, Larry Hargiss. Mais j'ai aussi beaucoup changé depuis le mois de septembre, et depuis l'été dernier également. Toi aussi peut-être ?

C'est pourquoi je ne viendrai pas pour Pâques. Et j'espère sincèrement que tu pourras m'oublier sans avoir trop de chagrin. Je sais que ce qu'il y avait entre nous était important. Pour toi comme pour moi. Mais nous étions encore des enfants, comparé à aujourd'hui, tu ne trouves pas ? En tout cas, cela aide de le penser. J'aurais toujours énormément d'affection pour toi, d'une façon très particulière, parce que tu es quelqu'un qui compte dans ma vie. Mais ce qui t'attend est difficile, de longues années d'études, et moi aussi, très certainement, plus de trois ans si nous ne nous arrêtons pas en route.

Je sais que maman aimerait que tu restes chez nous, malgré tout. Mais je comprendrais très bien que tu n'en aies pas envie. Je sais que tu prends les choses très à cœur et que cela risque de te faire du mal.

Très affectueusement,

Maggie.

Arthur l'avait lue d'un trait, debout dans sa chambre dans la maison des Brewster, et maintenant il se sentait chanceler, mais il ne s'assit pas pour autant. Alors, c'était bien Larry Hargiss, l'étudiant en médecine d'Harvard. Ce nom lui tournait dans la tête depuis que Maggie l'avait prononcé en allant à l'aéroport à Noël. Voilà, ça y était. Quel salaud ! Et Maggie allait certainement passer les vacances de Pâques chez lui, ou avec lui quelque part. Est-ce que Betty savait ? Sans doute, parce que Maggie avait écrit « Je sais que maman aimerait... » Betty attendait que Maggie le dise elle-même, bien sûr. Et à Noël, alors ? Maggie ne faisait pas semblant à Noël, ça, Arthur en était sûr. Que s'était-il passé depuis Noël ? Il fixait la lettre en pensant qu'elle avait dû être écrite par quelqu'un d'autre ; pourtant, c'était bien l'écriture de Maggie. Il posa la lettre sur son bureau, près de sa machine à écrire.

Ses cours ne reprenaient qu'à deux heures, c'est pourquoi il était rentré déjeuner chez les Brewster ; et pour faire une heure d'anglais aussi. Il sentit qu'il serait incapable de suivre le cours d'anglais de deux heures, ni celui de biologie à trois heures, et encore moins celui de français à quatre heures. Il pouvait se permettre de sécher, jusque-là il n'avait pratiquement

jamais raté un cours. Et puis, se demander maintenant s'il pouvait se permettre de rater un cours !

Betty était sortie, pour combien de temps Arthur l'ignorait, peut-être jusqu'à six heures. Arthur descendit à la cuisine prendre un café.

Il fallait qu'il quitte tout de suite la maison des Brewster pour aller sur le campus. C'était impossible de songer à vivre et à dormir ici désormais. Tout à coup, la chambre de Maggie avec son bureau, les livres rangés contre le mur, sa machine à écrire avec son couvercle de feutrine verte, sa coiffeuse avec les flacons de parfums, d'eau de Cologne, les mystérieuses petites boîtes, tout cela lui apparut comme un spectacle intime, une photo d'elle qu'il pouvait contempler en son absence. Maintenant cela ne lui appartenait plus, c'était le visage d'une étrangère. Un jour, elle montrerait sa chambre à Larry Hargiss.

Il avait à peine avalé une demi-tasse de café qu'il dut monter précipitamment dans la salle de bain pour vomir. Puis il se lava le visage et se brossa les dents.

Ce serait une bonne idée d'aller tout de même au cours, au lieu de s'effondrer complètement. Il partit en avance sur le campus et se promena parmi les arbres et sur un petit pont en dos d'âne, les yeux rivés au sol, en attendant l'heure du cours d'anglais. Au milieu du cours de microbiologie, le deuxième de l'après-midi, il se faufila dehors pendant que le professeur Jurgens écrivait au tableau.

Il prit la direction des services administratifs, où on lui dit qu'il pouvait partager une chambre avec un autre étudiant à Hamilton Hall.

« Il ne reste rien à Creighton ? demanda Arthur sans raison particulière, sinon qu'un étudiant en biologie avec qui il sympathisait, Stephen Summer, logeait là.

— Je suis certaine que c'est complet.

— Alors va pour Hamilton. Puis-je confirmer demain ? Je n'ai pas pris de... » Il ne savait pas s'il fallait dire de liquide ou de carnet de chèques. De toute façon, l'un ou l'autre était nécessaire.

La responsable lui promit de lui réserver une chambre jusqu'au lendemain. Arthur attendit qu'on lui ait écrit noir sur blanc qu'il avait une option sur le 214, de Hamilton Hall, pour sortir du bureau.

Sale journée, pensa-t-il. Il avait besoin de voir Gus. En attendant, il fallait plier bagages et expliquer les choses à Betty. Il regagna la maison des Brewster. Betty n'était pas encore rentrée. Arthur prit des sacs en plastique dans le placard à balais et monta faire ses paquets. Quelques minutes plus tard, alors qu'il avait presque fini, il entendit la porte d'entrée se refermer et, un moment après, la voix de Betty :

« Arthur ? Un peu de thé ?

— Oui, merci. J'arrive.

— Je te croyais en cours cet après-midi », lui dit-elle quand il descendit. Il la trouva dans la cuisine où l'eau du thé bouillait déjà.

« Je ne me sens pas très en forme aujourd'hui.

— Tu ne couves pas une grippe, j'espère ? Il paraît que le virus traîne en ce moment.

— J'ai reçu une lettre de Maggie, ce matin. Il semblerait qu'elle a rencontré quelqu'un d'autre.

— Quoi ?... Qui est-ce ?

— Un certain Larry, je crois. Arthur essayait d'avoir l'air détaché.

— L'étudiant en médecine ?

— Vous étiez au courant ?

— Non, Arthur. Je te promets que non. Elle en a parlé une fois ou deux dans ses lettres. Je savais seulement que lui l'aimait bien... Allons-y. Tu peux prendre ça ? »

Arthur saisit le plateau. Il pensait que la dernière fois que Maggie avait appelé, un dimanche, elle avait eu sa voix habituelle ; il lui avait même dit quelques mots, après Betty.

« Arthur, je suis franchement désolée. Ce n'est peut-être qu'une passade, qui sait ? »

Il déposa le plateau sur la table basse.

« Maggie pense toujours ce qu'elle dit. »

Betty servit le thé et coupa deux parts de gâteau.

« Maggie se lassera peut-être de ce Larry avant la fin du mois. Je sais bien que ce que je dis ne te remontera pas le moral pour autant... »

Néanmoins, Arthur était suspendu à ses lèvres.

« Il paraît, reprit-il en remuant son thé, que les filles préfèrent des types plus âgés. Je ne peux pas faire grand-chose contre ça, hein ? »

Betty lui tendit une part de gâteau.

« Prends ça quand même... Ce n'est pas la fin du monde, Arthur, même si Maggie... même si cela dure quelque temps. Est-ce que Maggie va vraiment passer le reste de ses jours avec ce Larry ? Vous n'avez que dix-huit ans, tous les deux. C'est difficile de faire des projets pour toute une vie, à cet âge. »

Difficile ? Arthur entendait faire de la biologie, peut-être même de la microbiologie, et il était convaincu d'être sur la bonne voie. Avec Maggie, c'était pareil.

« Je viens de perdre la moitié de ma vie, dit-il. Maggie, c'est la moitié de ma vie. »

Betty hocha la tête.

« C'est ce que tu penses aujourd'hui !

— Oui. » Pour Arthur, c'était aussi vrai que ce qu'il voyait au microscope, ou tout ce qui pouvait être logiquement prouvé. « C'est pourquoi je crois qu'il faut que je parte. Demain ce sera fait, si ça vous convient. Même ce soir. Je peux dormir chez Gus.

— Ce n'est pas indispensable, Arthur, dit Betty lentement. Il n'y a rien de changé, tu es toujours le bienvenu ici. »

Elle remplit leurs tasses. Ses mains étaient un peu grandes, mais très gracieuses. Comme celles de Maggie.

« C'est tellement la maison de Maggie, ici... pour moi. Je me suis renseigné : je peux avoir une chambre sur le campus. »

Betty soupira et prit une cigarette.

« Je comprends... Cela peut même te faire du bien d'essayer de l'oublier pour un temps. De voir venir. Tu ne vas pas broyer du noir pendant des semaines, Arthur. Cela ficherait tes études par terre et tu ne le souhaites pas. »

Ce soir-là, avant sept heures, Arthur téléphona à Gus pour lui demander s'il pouvait passer. Ni Gus ni sa famille ne lui en voudraient de débarquer chez eux au milieu du repas.

« Excellente idée, déclara Betty quand il la prévint qu'il allait voir son copain. À plus tard, peut-être. »

Une fois chez Gus, il dut attendre vingt bonnes minutes avant de pouvoir monter avec lui dans sa chambre, pendant lesquelles la mère de Gus insista pour qu'il dîne avec eux.

« Maggie a rencontré quelqu'un d'autre. Un type plus âgé. Tu te rends compte ? lâcha-t-il lorsque Gus eut refermé la porte.

— Non ? J'y ai pensé quand j'ai vu ta tête.

— Ah bon ? » Il eut l'impression que pour les autres aussi, il avait l'air d'un mort parmi les vivants. « Oh, mon Dieu... » Arthur cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer. Puis il reprit sa respiration.

« Ouais, dit Gus, ce sont des choses qui arrivent. Tu peux me croire, vieux, j'en sais quelque chose. »

Arthur ne put s'empêcher de rire et regarda Gus à travers ses larmes.

« Oh non, pas toi j'espère !

— Non... enfin, si... Un peu, quand j'avais seize ans. Mais que toi et Maggie... Enfin, j'espérais que ça tiendrait. Tu sais ce que Veronica te dirait ?

— Quoi ? demanda Arthur qui avait besoin de mots et d'opinions.

— Sors avec une autre. Même si ça ne dure pas. Elle racontait quelque chose du genre, l'autre jour, à propos d'une fille qu'elle connaît. Elle s'était fait plaquer et elle pensait au suicide.

— Oh, je n'en suis pas encore là ! » le rassura Arthur en riant.

Gus courut à la cuisine et rapporta deux boîtes de bière et deux Cocas.

« Tu vois, ce soir tu as le choix.

— Je quitte la maison des Brewster, dit Arthur.

— Je comprends.

— Maintenant, je suis un homme sans feu ni lieu, continua-t-il en avalant sa bière, sans maison du moins. À propos, je peux m'installer à Hamilton dès demain. J'ai fait une demande cet après-midi. »

Le lendemain à l'heure du repas, Arthur emménageait dans la chambre 214 après avoir payé un mois d'avance sur ses économies. Le garçon avec qui il partageait sa chambre, un certain Frank Costello, était sorti. La pièce était plutôt petite, carrée ; les murs, qui avaient dû être beige à l'origine, étaient maculés de traces de doigts et de taches bizarres. Dans chaque coin, il y avait un lit d'une place et un bureau placé de telle sorte qu'une fois assis, on tournait le dos à l'autre. À cela s'ajoutait un vieux tapis, pas très grand. Sur une malle antédiluvienne aux coins en métal qui appartenait sans doute à Costello, Arthur aperçut un réchaud. On venait justement de lui dire que c'était interdit dans les chambres. Le lit de Costello n'était pas fait ; les deux couvertures destinées à Arthur s'empilaient sur le matelas de l'autre lit, il n'y avait pas d'oreiller. Un carton de Cocas vides traînait près de la malle. La fenêtre du côté d'Arthur donnait sur le campus ; on pouvait au moins voir de beaux arbres. Il y avait aussi un minuscule réfrigérateur à côté de la malle et puis, dans une niche pivotante, le téléphone. Il

était orienté vers l'autre chambre. Quelqu'un avait écrit « moulin à paroles » sur le montant. Arthur l'examina de plus près ; c'était un téléphone gris, sale, plein de marques de doigts. Sous un microscope, ça grouillait sûrement de microbes. Était-ce vraiment indiqué de se l'approcher de l'oreille ou du nez ?

Arthur eut un drôle de rire qui lui amena les larmes aux yeux et le fit frissonner, après quoi il se sentit mieux ; mais il était content que Frank Costello n'ait pas été là pour l'entendre. Il posa sa valise, son sac et sa machine à écrire à côté de son lit et remarqua alors une toute petite commode qui servait probablement de table de nuit. Puis il revint au téléphone, car il voulait joindre sa mère avant qu'elle ne parte pour le Centre. Il composa le zéro et dut se nommer avant d'avoir la tonalité.

Son père répondit. C'était une des rares fois où il était à la maison à l'heure du déjeuner, mais ce jour-là, Arthur s'en moquait.

« Maman est là ? demanda-t-il.

— Un instant... Loïs ? »

Sa mère prit l'appareil.

« Bonjour, maman. Je voulais juste te dire que j'avais emménagé à Hamilton Hall aujourd'hui.

— Oh ! Pourquoi cette décision ?

— Eh bien, en deux mots : Maggie m'a... quitté. »

Arthur se redressa et fixa le plafond. Sa mère parut profondément secouée par la nouvelle.

« Surtout, pas un mot à papa. D'accord ? Je t'en prie... Oh, rien d'extraordinaire, mais ça va. Grâce à toi et à mamie, je peux me débrouiller. »

Il donna le numéro de la résidence à sa mère, qu'il déchiffra sur le cadran crasseux. Loïs voulut qu'il lui promette qu'il n'était pas malheureux, qu'il appellerait ce week-end, qu'il viendrait dîner. Il promit seulement de téléphoner.

Il défit ensuite ses bagages, rangea ses affaires dans le minuscule placard et laissa un mot sur le lit de Costello. Il lui disait qu'il partageait la chambre avec lui et qu'il serait de retour à cinq heures et demie. Puis il alla à ses cours et s'arrêta en rentrant au supermarché de la ville pour acheter des fruits, du Coca, de la bière et du lait. Alors qu'il fourrait ses achats dans le réfrigérateur, un type mince et brun entra dans la chambre et ne parut pas surpris d'y trouver Arthur.

« Bonjour... Arthur Alderman, dit Arthur. Tu es Frank ?

— Mmm... » Là-dessus, Frank fronça les sourcils. Il avait deux livres sous le bras et un sac de papier brun à la main.

« J'ai juste apporté quelques trucs, dit Arthur. Je t'avais laissé un mot. Il montra le lit. On ne t'a pas prévenu, à la réception ?

— Non. On ne m'a rien dit. Je n'ai vu personne aujourd'hui. »

Frank laissa tomber ses livres sur son lit. Puis il retira ses grosses bottes et alla vers le réfrigérateur avec son sac en papier et en sortit un pack de six Cocas qu'il ouvrit avec un couteau à pain.

« Tu en veux un ?

— Non merci, je viens d'en acheter.

— Tu ne me verras pas souvent, annonça Frank. Ce soir, je sors. »

Arthur toujours accroupi près du réfrigérateur.

« D'où es-tu ?

— De New York. »

Il avait les yeux rouges et quelque chose dans sa voix fit qu'Arthur ne le crut pas. Mais c'était sans importance. Il décida d'aller explorer le restaurant universitaire. Le réfectoire ressemblait à une cafétéria. Il n'y avait pas foule, quoique ce fût assez bruyant. La nourriture était telle qu'on la lui avait décrite, sans intérêt mais abondante. Quand il rentra, Frank avait disparu. Arthur s'installa pour écrire à Maggie.

Aujourd'hui, je suis parti de chez toi et j'ai emménagé à Hamilton Hall, chambre 214.

Il ne disait pas cela pour qu'elle lui écrive ; d'ailleurs, il ne le lui demanda pas dans sa lettre.

Le type avec qui je suis s'appelle Frank Costello. Cela a un petit air mafia, mais il paraît que c'est aussi un nom irlandais. Ta mère a été adorable et m'a demandé de rester. Mais tu peux imaginer ce que je ressens. Je t'aime encore, cela n'a pas changé, et je ne vois pas pourquoi ce serait idiot. J'espère que tu es heureuse, vraiment.

Avec toute mon affection,

Arthur

Deux minutes après avoir timbré l'enveloppe et enfilé une veste pour aller la poster, Arthur fut de nouveau pris de nausées et dut aller aux toilettes.

En rentrant, il travailla pendant une demi-heure. Mais toutes les deux minutes, il repensait à sa lettre à Maggie. Il n'avait pas su trouver les mots exacts. C'était amical, poli et calme, mais cela ne disait pas toute la vérité. La vérité était quelque chose d'horrible. Il avait l'impression de ne plus avoir de raison de vivre, et pourtant, il n'avait pas envie de se tuer. Les sons discordants (du mauvais rock) qui venaient d'une chambre voisine ne le dérangeaient pas ; ils semblaient faire partie intégrante de la folie et de la laideur qui caractérisait sa vie maintenant. Il allait devoir passer encore trois ans dans une chambre comme celle-là, à moins d'un miracle, et les miracles n'existaient pas.

À une heure du matin, après avoir dormi une heure environ, Arthur se réveilla le front glacé de transpiration dans la pièce surchauffée. Il grelottait, le torse trempé de sueur. Il enfila un peignoir et se rendit à la salle de bain. Quelques étudiants traînaient encore dans les couloirs. Arthur n'en connaissait aucun. Il avait apporté une serviette ; il se pencha sur un lavabo et s'aspergea le visage d'eau glacée, sans trop savoir s'il avait chaud ou froid. Lorsqu'il se recoucha, il fut incapable de se rendormir. Son cœur battait à tout rompre. Il se força à respirer lentement, comme il l'avait souvent conseillé à Robbie quand celui-ci était en colère. L'aube pointait quand il s'endormit enfin. Puis Frank Costello rentra, un peu ivre ou très fatigué, alluma le plafonnier et sa lampe de chevet, se débarrassa de ses chaussures et s'effondra sur son lit après avoir retiré son pantalon. Il éteignit sa lampe mais oublia le plafonnier. Et Arthur ne se releva pas pour éteindre.

Il en fut ainsi jusqu'aux vacances de Pâques. Les cours s'arrêtèrent et il ne resta plus sur le campus que quelques étudiants, ceux qui ne savaient pas où aller. Frank Costello rentra « chez-lui » – ses parents étaient séparés, expliqua-t-il – dans le Wisconsin, pas à New York. Frank prenait de la coke, avait découvert Arthur ; ce n'était pas un secret d'État et il se fichait d'avoir ou non ses examens.

« Mes vieux paient, mais ils ne me donnent pas des masses de fric, avait dit Frank. Regarde ce taudis. Les connards d'ici peuvent me virer quand ils veulent, je n'en ai rien à faire. »

Arthur comprit que la vie de Frank Costello était bien plus sinistre que la sienne. Après tout, lui pouvait se raccrocher à sa microbiologie. Mais Frank n'avait pas de vraies joies, à part ses cinq ou six défonces hebdomadaires. Le professeur Jurgens aimait bien Arthur ; en janvier, il l'avait invité à dîner chez lui, et Arthur savait que ce n'était pas courant. Pourtant, il ne pouvait pas lui parler de Maggie. Les sueurs froides continuèrent la nuit, pas chaque nuit mais deux ou trois fois par semaine. Il finit par flotter dans son pantalon. Un soir, il alla dîner chez Norma Keer et ignora la maison de ses parents comme si c'étaient des étrangers qui habitaient là. Avant de quitter Norma, il lui raconta que Maggie s'intéressait à quelqu'un d'autre, et Norma compatit comme Betty.

« Cela arrive à tout le monde au moins une fois dans la vie, tu sais, Arthur. Il ne faut pas que tu te laisses aller. »

Après tout, que pouvait faire de plus Norma ? Maggie lui envoya une courte lettre où elle lui disait qu'elle était contente de voir qu'il « ne prenait pas ça trop à cœur », ce dont Arthur se félicita stoïquement.

Il alla aussi quatre ou cinq fois chez les Brewster. Warren avait quelques jours de vacances, à la suite d'un heureux concours de circonstances, déclara-t-il. Arthur essayait d'avoir l'air gai, sachant qu'on sourirait derrière son dos s'il avait l'air triste. Betty lui dit que sa chambre l'attendait toujours et ils l'invitèrent à rester un peu chez eux, d'autant plus qu'il y avait un peu de jardinage à faire. Arthur passa plusieurs heures dans le jardin et Betty travailla avec lui, mais il rentra chaque fois coucher à la résidence. En fractionnant ses repas, il gardait mieux la nourriture, mais il était conscient que cela ne pouvait durer, sinon il finirait à l'hôpital ou sur le divan d'un psychiatre. Mais quoi dire au psychiatre ? « Le sol s'est dérobé sous mes pieds » ou un truc dans ce genre ?

Le deuxième jour de la reprise des cours, Arthur eut une inspiration, une idée toute simple qui lui remonterait le moral. Il allait inviter Gus et Veronica, et une fille, Shirley quelque chose, que Veronica lui avait présentée une semaine ou deux auparavant. Il les inviterait à prendre quelque chose, comme si c'était son anniversaire. Si bien qu'Arthur, rencontrant par hasard Gus ce jour-là sur le campus, proposa qu'ils se retrouvent tous le vendredi soir. Gus dit que le vendredi lui convenait et que Veronica serait probablement libre aussi.

« Est-ce que Veronica peut amener Shirley ? Elles ont un cours en commun, non ?

— Je croyais que tu ne l'aimais pas beaucoup, dit Gus. C'est ce que Veronica m'a raconté au moins. »

Arthur se souvenait à peine de Shirley.

« Je ne la déteste pas. J'ai seulement pensé que ce serait chouette de... On irait au Mom's Pride, c'est sympa. »

Shirley n'était pas libre, mais Francey McCullough, si. C'était une trouvaille de Veronica. Francey, un mètre cinquante-cinq, les cheveux bruns et bouclés, était en seconde année. Elle

se montra amicale, mais un peu absente, ou distante. Ils partirent à deux voitures, chacun des deux garçons tenant à prendre la sienne. Arthur passa prendre Francey chez Gus où s'opérait la jonction, et ils partirent tous au Mom's Pride.

C'était plein à craquer et le juke-box marchait à fond. Arthur n'avait pas réservé, d'ailleurs on ne pouvait pas le faire, et après une attente de dix minutes au bar où ils burent une bière, ils eurent une table. Francey n'était pas terrible comparée à Maggie, et même à Veronica dont les charmes simples commençaient à apparaître à Arthur. Mais il avait décidé que c'était sa soirée et qu'il serait un hôte parfait, s'assurant que chacun avait ce qu'il voulait.

« Je connais une fille qui t'aime beaucoup, déclara Francey à Arthur pendant qu'ils dansaient. Aline, ça te dit quelque chose ? Une brune aux cheveux courts. »

Arthur s'en souvenait parfaitement. Aline était l'étudiante qui ressemblait à Maggie.

« Oui, bien sûr. Je l'ai vue une fois. »

Il espéra que ni Veronica ni Gus n'avaient raconté à Francey que Maggie l'avait lâché. De toute façon, s'ils en avaient parlé, c'était trop tard.

La façon de danser de ce bon vieux Gus s'améliorait, ou alors il se sentait plus à l'aise avec Veronica qu'avec Maggie. En les regardant, Arthur sourit : Gus grand et maigre, et Veronica plus ronde que Francey, tous deux en train de se tortiller à l'unisson à un bon mètre l'un de l'autre.

« Tu fais de la boxe ? demanda Francey.

— De la boxe ? Quelle idée ! Non... j'ai horreur du sport.

— C'est vrai ? Tu es bien bâti, tu pourrais faire de la lutte. »

Arthur se mit à rire. Les bières qu'il avait bues lui faisaient du bien. Il y eut un slow, avec des lumières tamisées comme dans une boîte. Francey le tenait par la taille. Depuis Maggie, il n'avait pas eu de fille dans ses bras. Et cela datait du jour de l'An. Une éternité. Arthur sentit qu'il commençait à réagir et il s'écarta un peu de Francey. Elle se pressa contre lui, puis s'écarta aussi, et leurs regards se croisèrent un instant dans la pénombre. Elle ne souriait pas.

La musique s'arrêta, les lumières revinrent et des gens applaudirent.

Arthur demanda aux autres ce qu'ils voulaient et alla commander un autre hamburger pour Gus, deux portions de frites, deux cafés et une bière.

« Non, mettez deux bières », rectifia Arthur avant de régler le tout.

Ils trempèrent leurs frites dans le ketchup.

« Comment trouves-tu la vie à la résidence universitaire ? demanda Veronica.

— Raffinée, dit Arthur en pensant aux chaussettes et aux slips sales de Frank Costello qui traînaient partout.

— Je suis désolée que... — Veronica, au supplice, fronça les sourcils —... que tu aies été obligé de partir de chez les Brewster...

— Je n'ai pas été obligé, hurla Arthur pour couvrir la musique, mais je ne pouvais pas y passer ma vie ! »

Gus et Francey n'eurent pas l'air de prêter attention à ses paroles, et tant mieux après tout. Francey était assise à côté d'Arthur. Elle s'appuyait contre le mur et fumait lentement une cigarette. Arthur sentit qu'elle l'observait. Il invita Veronica à danser.

« Tu plais à Francey, lui dit Veronica sur la piste.

— Elle te l’a dit ?

— Non, mais je le vois. » Veronica eut un sourire dans ses yeux étranges, un peu endormis.
« En ce moment, elle n’a personne. Tu pourrais tenter ta chance. »

Veronica devait crier pour se faire entendre.

Arthur n’échafaudait aucun plan. À une heure du matin, il se sentait déjà plus gai.

« Dis donc, Gus, si on prenait un dernier café au Silver Arrow ? Tu te souviens de ce fameux soir ? Avec cette pute d’Irene ?

— C’est quoi, le Silver Arrow ? demanda Francey.

— Un routier, expliqua Gus. C’est une idée. J’en ai marre d’être ici. Pas vous les filles ? »

Francey monta dans la voiture d’Arthur et ils prirent la direction du Silver Arrow.

« Qu’a-t-il d’extraordinaire, ce routier ? demanda-t-elle.

— Rien. Enfin si, une femme au bar qui n’a rien de raffiné. Comme l’endroit, d’ailleurs.

— Une femme que tu connais ?

— Pas vraiment. Arthur se mit à rire. Disons que je l’ai rencontrée une fois ou deux, mais si tu veux savoir si je suis un client, je te réponds : non ! »

Deux énormes camions et une douzaine de voitures stationnaient devant l’établissement.

Un homme complètement ivre, vêtu d’une grosse veste et d’un pantalon clair, et qui n’avait pas l’allure d’un camionneur, faisait un scandale parce qu’une serveuse lui refusait une bière.

« Toi, tu vas te faire jeter si tu ne dégages pas ! » hurlait une des serveuses derrière le bar.

Et il y avait Irene, avec ses cheveux oxygénés sous sa coiffe argentée, qui souriait en regardant l’altercation.

« C’est elle », dit Arthur à Francey. D’un signe de tête, il lui montra Irene qui n’avait pas remarqué leur présence.

Le bar était trop plein pour qu’ils puissent s’y asseoir tous les quatre. Arthur s’installa à côté de Francey, tandis que Gus et Veronica allaient un peu plus loin. Toutes les tables étaient prises. Le juke-box jouait *Tuxedo Junction* et Arthur dut hurler pour commander quatre cafés.

« En effet, on ne donne pas dans la délicatesse, ici, observa Francey.

— Une tranche de vie saignante, comme on dit », essaya de plaisanter Arthur.

Ce ne fut pas Irene qui les servit. Elle n’avait toujours pas vu Arthur. Ses yeux semblaient ne pas pouvoir accommoder malgré son sourire épanoui. Peut-être qu’au bout d’un temps, les lumières esquintaient la vue des gens.

Un routier, qui voulait avoir l’air de plaisanter mais était visiblement ravi de déployer sa force musculaire, vida le poivrot. L’homme s’effondra sur les marches, à l’extérieur.

Gus s’approcha d’Arthur, un léger sourire aux lèvres. Il avait les mains enfoncées dans ses poches.

« Hé, Arthur, lui dit-il à l’oreille, Veronica pense que ta blonde amie est enceinte.

— Non ? » Arthur eut envie de rire. Peut-être, après tout. Si c’était le cas, les admonestations de son père n’avaient servi à rien.

Un instant plus tard, des places se libérèrent et Gus et Veronica purent s’asseoir à côté

d'eux. Arthur observait Irene. Avait-elle la taille épaisse ? C'était possible, mais il ne l'aurait pas remarqué. Est-ce que les femmes épaississaient au-dessus de la taille ou au-dessous ?

« Salut, Arthur ! » lança une voix proche, alors qu'il se tournait vers Francey.

Irene était penchée vers lui. Il regarda ses mains posées à côté de sa tasse de café, avec leurs ongles rouges et une bague imitation or qui tenaient la note du client.

« Tu vas bien ? demanda-t-elle. Tu es sage ?

— Ça va, oui. » Arthur vit dans son regard un mélange d'intérêt intense et de déséquilibre mental qui le dérangeait tant.

« Et vous ? J'espère que... »

Une forte voix masculine appela Irene au passe-plats.

« Assez incroyable, non ? dit Arthur à Francey. Elle va à l'église tous les dimanches ! »

Francey rejeta la tête en arrière et se mit à rire, un rire presque muet ; elle alluma une cigarette avant qu'Arthur ait eu le temps de sortir son briquet. Il aimait sa façon de rire, comme si elle trouvait ça vraiment drôle.

Arthur devait raccompagner Francey chez elle. Les deux couples se séparèrent devant le Silver Arrow.

« La soirée était super, Art, merci, dit Gus. À bientôt. Passe à la maison quand tu veux.

— Et toi, viens dans ma piaule quand tu veux ! Mais je ne peux pas te promettre qu'on sera tranquilles. »

Une fois dans la voiture, Francey déclara :

« J'aimerais bien voir ta chambre. On peut y aller ? »

Arthur ne fut pas surpris. Il avait été sur le point de proposer la même chose.

« Bien sûr. L'autre type ne viendra pas ce soir, ni même demain soir. Il est dans le Wisconsin. »

Le gardien n'était pas là quand Arthur introduisit Francey dans la résidence. En fait, il avait compris que ce n'était pas un problème de faire entrer les filles en cachette. En revanche, c'en était un si une fille voulait amener un garçon chez elle après onze heures du soir.

« C'est gentil chez toi, dit Francey en entrant dans la chambre.

— Pour tout te dire, j'ai un peu rangé. Ce n'est pas toujours aussi impeccable. »

Mais Francey fit remarquer que sa fenêtre donnait sur le parc et non sur une cour, et qu'il ne la partageait qu'avec un seul étudiant alors que souvent, on dormait à trois dans la même chambre en rajoutant un lit de camp. Le moral d'Arthur remonta. Il prit deux bières dans le petit réfrigérateur. Quand il se retourna, Francey lui ouvrit les bras. Il posa les bières et la serra fort. Maintenant, ce n'était plus gênant d'avoir envie d'elle. Ils s'embrassèrent. Puis Arthur recula.

« Tu... cette bière ?

— Tu n'aurais pas plutôt un petit scotch ? »

Il gardait dans une valise une bouteille à peine entamée de Ballantine qu'il avait achetée parce que cela lui rappelait la maison de Betty Brewster où rien ne manquait. Quand ils eurent bu chacun deux whiskies, Arthur conduisit Francey vers une salle de douche. Un type siffla à leur passage. L'endroit était vide et Arthur attendit, les vêtements de Francey sur un

bras et un peignoir sur l'autre, qu'elle eût pris sa douche. Il était presque deux heures du matin. Après l'avoir raccompagnée dans sa chambre, il se doucha à son tour. Quand il revint, elle était déjà couchée.

« Prends la bouteille », dit-elle.

Puis ils se retrouvèrent au lit, la porte fermée à clef, toutes lumières éteintes, et le whisky fut oublié sur la table de nuit. Arthur fut tendre, mais il jouit si vite que cela l'embarrassa. Il recommença, évidemment. La deuxième et la troisième fois, il se montra à la hauteur. Et la fille fut parfaite. Pour Arthur, elle n'était plus Francey, mais une fille, ou « la » fille. Elle aussi avait tout son temps. L'aube pointait quand Arthur se sentit agréablement fatigué. Il s'appuya sur un coude. La fille le regardait, les yeux mi-clos.

« Qui aurait pensé que tu serais si bien au lit ? dit-elle. Eh bien moi ! Tu peux m'attraper une cigarette ? »

Arthur dut s'extraire du lit, mais il faisait assez clair dehors pour ne pas allumer. L'espace d'une seconde, en prenant le paquet rouge et blanc sur la table, il se rendit compte qu'il était soudain guéri de sa déprime. Comme d'une maladie. Est-ce que cela voulait dire qu'il n'aimait plus Maggie ? Était-ce effacé, mort, terminé ? Il ne pouvait pas encore le dire. Mais il sentait seulement qu'il était infiniment plus heureux. Il comprit en même temps que cela ne signifiait pas pour autant s'accrocher à Francey, être amoureux d'elle ou même essayer de la voir régulièrement.

Il alluma une cigarette, puis enfila son pyjama.

« On devrait peut-être dormir un peu. Que fais-tu aujourd'hui ?

— C'est quel jour ? » demanda-t-elle d'une voix endormie.

Arthur se mit à rire.

« Samedi. »

Elle alla seule prendre une douche et Arthur fit du café instantané, noir, fort et sans sucre comme il avait vu qu'elle le prenait au Silver Arrow. Le monde avait changé. Il avait l'impression de renaître. Ce qui le fit penser aux chrétiens régénérés et il éclata de rire. Ce serait chouette s'il se levait au beau milieu du service en proclamant : « Je suis régénéré parce que j'ai fait l'amour avec une fille sympa, hors des liens du mariage qui plus est. J'ai vécu un miracle ! » Ils le videraient par la peau des fesses.

Francey revint et se remit au lit.

« Qu'est-ce qui te fait sourire ?

Arthur apporta les cafés.

« Les chrétiens régénérés. Mon père en fait partie, et la blonde du routier aussi. Hier soir, Gus et Veronica trouvaient qu'elle avait l'air d'être enceinte. Et je sais qu'elle n'est pas mariée.

— Enceinte ? Francey eut un petit rire. Je trouve surtout qu'elle a l'air d'une traînée.

— C'est vrai, non ? J'ai eu une violente dispute avec mon père à ce propos. Enfin, pas exactement à son sujet, mais pour un truc... similaire. Tous ces culs-bénits ! Et Irene qui me demandait hier soir si j'étais sage ! Tous des malades.

— Ça oui, et ce qu'ils font sur le plan politique n'a rien de réjouissant. Ils essaient de gouverner et ils n'y vont pas de main morte. Ils ont constitué une liste noire avec les noms

des libéraux. Pour s'assurer qu'ils ne seront pas élus. Qu'ils aillent au diable ! Tout bien réfléchi, il n'y a que l'individu qui compte.

— Oui. Dis-moi, comment puis-je te remercier... te remercier vraiment, pour cette nuit et ce matin ? demanda Arthur avec une petite révérence.

— Tu es encore un peu ivre. Bois ton café et recouche-toi.

— Pas avant d'avoir pris une douche. »

Après quoi, ils dormirent jusqu'à presque midi.

Le samedi après-midi, vers une heure, Arthur déposa Francey McCullough devant une maison de Verney Street, en ville, où elle avait rendez-vous avec une autre étudiante, afin de préparer le cours d'art dramatique.

« À bientôt, peut-être. Merci de m'avoir accompagnée », dit Francey en descendant de voiture. Elle lui avait seulement laissé son numéro de téléphone à la résidence pour étudiantes qu'elle habitait sur le campus.

Incroyable, pensa Arthur. Génial. Francey avait l'air parfaitement détaché en lui disant au revoir – exactement le genre d'attitude qu'il souhaitait – et en une nuit, elle avait fait de lui un autre homme !

Il rentra et passa une demi-heure à ranger sa chambre en rêvassant.

Quelle était l'importance de cette nuit ? Et qu'était Francey pour lui, elle qui avait si peu parlé ? Cela voulait-il dire qu'il avait rayé Maggie de sa vie, qu'il ne l'aimait plus, juste comme ça ? Arthur ne réussissait pas à le croire. Mais le mal que Maggie lui, avait fait avait disparu. C'était pour ça que le mot « guéri » lui était venu à l'esprit à l'aube. Étrange, parce que, en toute honnêteté, il ne pouvait pas dire qu'il était amoureux de Francey ni qu'elle l'attirait. Peut-être qu'il passerait une autre nuit avec elle, et peut-être pas. Peut-être souhaitait-elle le revoir, et peut-être qu'elle refuserait quand il lui téléphonerait. Elle lui avait parlé de son petit ami actuel.

« On s'est un peu disputé, mais il est possible qu'on recommence à se voir, je n'en sais rien. »

Arthur avait oublié le nom de l'ami en question, mais il savait qu'il terminait sa dernière année.

Il se fit un plaisir en travaillant : il lut deux nouvelles de *Gens de Dublin*, de Joyce, suivies d'un peu de biologie, et le téléphone sonna vers quatre heures, alors qu'il somnolait sur son lit. Comme personne ne répondait dans la chambre voisine, il se leva et tira l'appareil à lui.

« Salut, Franky, dit une voix masculine surexcitée.

— Ce n'est pas Frank. Il est absent.

— Où est-il ?

— Chez lui, dans le Wisconsin. »

L'interlocuteur marmonna quelque chose.

« S'il rentre, peux-tu lui dire qu'il y a une fête à Cranleigh ce soir, chambre cent soixante et un. À partir de huit heures. Dis-lui que John a appelé. »

Arthur laissa le message sur le lit de Frank.

Ensuite, il eut l'heureuse inspiration d'aller voir sa mère ce soir-là. C'est Robbie qui répondit à son coup de fil.

« Comment ça va, Robbie ?

— Ça va.

— Maman est là ?

— Ouais... » Robbie laissa carrément retomber le récepteur sur la table.

« Bonjour, Arthur, dit sa mère.

— Je me demandais si je pouvais passer ce soir. Tu es à la maison ?

Sa mère était ravie. Bien sûr qu'il pouvait dîner avec eux. Voulait-il qu'elle lui prépare des pulls ou des chemises ?

Arthur arriva chez ses parents juste avant l'heure du dîner. Norma Keer taillait sa haie quand il gara sa voiture dans l'allée. Il lui fit un signe de la main.

« Vous avancez, avec ce petit truc ? demanda-t-il. Elle utilisait un sécateur au lieu de cisailles.

— J'enlève les branches mortes, répondit-elle. Tu ferais bien de venir me voir, sinon je vais complètement t'oublier. »

Arthur frappa à la porte et entendit les pas de sa mère. Elle courait.

« C'était ouvert ! Bonjour ! » Elle l'embrassa sur la joue. « Tu m'as l'air en pleine forme. Il y a combien de temps que je ne t'ai pas vu ? Un mois ?

— Non, maman. Deux semaines, dit-il en souriant. Salut, Robbie ! »

Robbie était appuyé au chambranle de la porte du salon, les yeux fixés sur la télévision.

« Salut », fit-il sans se retourner.

Arthur accrocha sa veste dans l'entrée. En jetant un coup d'œil dans le salon, il remarqua que son père était dans son bureau, la porte entrouverte.

« Je n'ai rien fait de spécial pour ce soir, juste des côtelettes de porc, annonça sa mère. Tu as maigri. Est-ce que tu manges assez là-bas ?

— La cuisine n'est pas aussi bonne que la tienne. Et j'ai eu un rhume, il y a une semaine environ. »

Ils bavardèrent. Comme d'habitude, Arthur trouvait la cuisine plus agréable que le salon. Sa mère lui demanda s'il avait écrit récemment à sa grand-mère et il répondit franchement qu'il l'avait fait quinze jours auparavant.

« Elle m'appelle de temps en temps, tu sais. Et elle demande toujours de tes nouvelles. Je lui ai dit, à propos de Maggie. Tu ne m'en veux pas, j'espère ?

— N... non. Ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas ? Tu ne me trouves pas l'air complètement effondré ? »

Loïs secoua la tête et sourit. Elle lui serra le bras.

« Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse de te voir ce soir. »

Robbie s'était rapproché de la télévision d'où provenaient des voix et des bruits de coups de feu et d'explosions. Puis Richard émergea du bureau.

« Bonjour, Arthur.

— Salut, papa »

Son père n'en dit pas plus et entra dans la cuisine avec l'air de se demander si on passait bientôt à table.

Le repas fut aussi désagréable que d'habitude : son père et Robbie ne disaient pas un mot. Sa mère et lui tentèrent de mettre un peu de vie. Elle lui dit qu'elle gardait pour lui des chemises propres dans le placard de l'entrée – pourrait-il le lui rappeler ? – et demanda s'il avait apporté ses chemises sales. Arthur avait oublié.

« Au fait, papa, comment va Irene, demanda-t-il lors d'un moment de silence. Fréquente-t-elle toujours la paroisse ?

— Évidemment, cette question.

— Je suis allé au Silver Arrow, hier soir. Un de mes amis a trouvé qu'elle avait l'air d'être enceinte. » Arthur vit les yeux gris de Robbie se poser sur son père. « Ça n'a pas d'importance. Je suppose. Tu m'avais dit qu'elle...

— Elle est enceinte, c'est exact, dit son père en jouant avec sa serviette. Étrange que... Enfin, cela fait assez longtemps pour qu'on le voie, je pense. »

Robbie ressemblait à une sentinelle sur le qui-vive. Dans son visage immobile, seuls ses yeux bougeaient, allant de son père à sa mère, passant par Arthur avant de revenir sur son père.

Irene avait succombé, et il était hors de question qu'elle se fasse avorter. Si son père jouait toujours les guides spirituels, il le lui déconseillerait formellement ! Quel gâchis ! Et cette pauvre Irene qui n'avait qu'une demi-cervelle et encore, en étant généreux.

« Et qui est l'heureux père ? demanda Arthur. Un camionneur ?

— Arthur ! On ne plaisante pas avec ces choses-là. » Mais sa mère avait un léger sourire.

« Ce n'était pas mon intention.

— Eh bien, nous l'ignorons. D'ailleurs, la question n'est pas là », dit Richard. Il se leva en emportant son assiette et celle de Loïs.

Au contraire, pensa Arthur, elle était bel et bien là. De toute façon, on pouvait s'y intéresser, non ? Il eut envie de demander si Irene avait repris ses anciennes activités.

« Elle a sûrement un copain », finit-il par dire.

Est-ce qu'elle avait dépucelé Robbie ? Ce serait comique. Arthur serra les mâchoires pour ne pas sourire.

« En réalité, dit Loïs en débarrassant l'assiette d'Arthur, personne ne sait. C'est triste.

— Mais que va-t-elle faire ? Arthur s'adressait autant à son père qu'à sa mère.

Richard revenait avec quatre assiettes à dessert.

« Que veux-tu dire par là ? Elle aura le bébé, bien sûr. »

Arthur alluma une Marlboro. Il éprouvait une sorte de joie mauvaise à voir son père dans le pétrin : sa protégée avait rué dans les brancards et se retrouvait enceinte. Ah, les plaisirs de la chair...

« Il y a de la crème avec le cake, Arthur. J'espère que ça te plaira », dit sa mère en essayant de combler le silence.

Son père s'était rassis.

« Qui s'occupera de l'enfant ? insista Arthur.

— Elle, naturellement, dit son père. Qui d'autre ? Sa sœur peut l'aider. »

Le ton détaché de son père étonna Arthur. N'était-ce pas une catastrophe, cette grossesse d'Irene ? En même temps, la situation ne manquait pas de sel : imaginer cette montagne de chair en train de se bourrer de bonbons et de donner le biberon au bébé de sa sœur tandis que celle-ci retournerait travailler au Silver Arrow... C'était drôle et étrange à la fois, aussi étrange que la gravité inflexible de Robbie qui, à sa gauche, restait penché en avant et ne perdait aucun mot de la conversation.

« Tu veux dire, reprit Arthur en étalant avec application la crème sur son gâteau, qu'Irene ne te révélerait pas qui est le père ? Le sait-elle, au moins ?

— Arthur, intervint sa mère, ne pourrait-on passer à un autre sujet ? »

Arthur lui jeta un regard.

« Je pensais seulement que le père pourrait l'aider. D'après ce que j'ai compris, Irene et sa sœur n'ont pas beaucoup d'argent. »

Sa mère soupira.

« Irene n'a pas toute sa tête, la pauvre.

— Elle est cinglée, déclara Robbie en regardant Arthur. Je te l'avais dit le jour où elle est venue, l'été dernier. »

L'acharnement de Robbie stupéfia Arthur.

C'était sans doute le vilain côté de la vertu ; on se sentait supérieur aux pécheurs et aux faibles d'esprit du genre d'Irene.

« Ça arrive que les filles soient enceintes, Robbie, dit-il doucement. Et n'oublie pas qu'il faut être deux pour ça. On doit pardonner. Tu ne crois pas ?

— Arthur ! » intervint Loïs.

Robbie ne répondit pas.

Après le dîner, Arthur emmena sa mère boire son café dans sa chambre où il voulait prendre une ou deux choses. Richard et Robbie restèrent au salon, devant la télévision.

« Tu penses que ça va durer, Maggie et ce garçon ? interrogea-t-elle.

— Je ne sais pas... Autant se dire que oui. »

Il avait la voix sourde, apeurée même. Il enroula une ceinture marron autour de son poing, puis décida de la mettre. L'impression de vide l'avait repris.

« Je te trouve meilleure figure... Le regard... Mais j'aimerais bien que tu te remplumes un peu. Tu m'as beaucoup inquiétée, il y a quelques semaines... Tu n'essaies pas de faire semblant, là, maintenant ? »

Il savait parfaitement ce que sa mère voulait dire. Faire semblant d'être gai alors que ce n'était guère le cas. Il secoua la tête et éprouva soudain, sans raison, une bouffée de colère. Il évita le regard de Loïs.

« Dis, maman, reprit-il à voix basse en lançant un coup d'œil vers la porte fermée, pourquoi Robbie prend-il tellement à cœur cette histoire d'Irene ? »

Sa mère respira un grand coup.

« C'est une déception... pour Richard. Et Robbie le comprend. Richard croyait qu'Irene

allait beaucoup mieux, qu'elle était plus heureuse, qu'elle avait retrouvé son équilibre... Et maintenant, ça... Elle est enceinte de... voyons, quatre ou cinq mois. Autrement dit, elle les a menés en bateau tout ce temps-là. »

Il calcula que cela datait de décembre ou de janvier.

« Maman, si tu voyais les types, au Silver Arrow ! Et elle qui les provoque. Pas étonnant que personne ne sache qui est le père. D'ailleurs, qui s'en soucie ? »

Arthur examina l'intérieur de son placard. Il prit sa chemise bleu marine en Viyella et se souvint du jour où il l'avait achetée. C'était pour son premier dîner chez Maggie.

« Est-ce que papa donne toujours un dixième de ses revenus à la paroisse ? demanda-t-il brusquement.

— Oh, je suis sûre que oui. Et même un peu plus. »

Il referma la porte du placard et entreprit de plier sa chemise sur son lit.

« Ça me rappelle un article que j'ai lu dans *Time*, en février. Toutes ces églises ou ces sectes ont des liens. Pas vraiment comme des sociétés commerciales... mais elles débitent toutes les mêmes idioties. C'est comme un gaz qui s'échappe. Tu ne le vois pas, et pourtant c'est là, dans l'atmosphère. Nous sommes obligés de respirer... parce que la Majorité morale l'exige. »

Arthur sentit de nouveau la colère monter, quoiqu'il eût réussi à garder une voix calme.

Sa mère changea de sujet. Comment allait Gus ? Et Veronica ? Était-il seul avec eux le soir où ils étaient allés au Silver Arrow ? Cela permit à Arthur de parler de choses plus réjouissantes. Il raconta qu'il était sorti avec une fille qui s'appelait Francey, la veille justement. Et Francey n'était pas du tout une nouvelle conquête : elle lui avait dit qu'elle avait quelqu'un.

« Quoi qu'il en soit... je te trouve l'air cent fois plus gai, ce soir. Tu sais, Arthur, si Maggie sort avec cet autre garçon, oublie-la. Je ne veux pas que tu sois malheureux. »

Il ouvrit un tiroir du bas pour voir s'il restait d'autres choses à prendre. *Oublie-la*. Le genre d'expressions qu'il détestait. C'était simple : jamais il n'y aurait une autre Maggie. Il fut à deux doigts de craquer. Comme il allait se réfugier dans la salle de bain, sa mère proposa d'appeler Norma Keer pour savoir s'ils pouvaient passer la voir.

Dix minutes plus tard, ils étaient assis dans le salon de Norma. L'arôme du café s'élevait de la cuisine et Norma, pieds nus, penchée au-dessus d'une table basse, disposait les tasses. Lorsqu'elle demanda à Arthur comment allait Maggie, il fut capable de lui dire d'un ton égal :

« Très bien, je crois. Elle va s'inscrire en sociologie. »

Mais quand Norma fit gaiement allusion au fait qu'avec les vacances d'été, il allait bientôt la revoir, il eut l'impression qu'elle s'adressait à un fantôme, et que ce fantôme, c'était lui.

« Et Robbie ? Maintenant, c'est tout juste s'il répond à mon salut quand je suis dans le jardin. »

Arthur pensa tout à coup que Robbie évitait Norma parce qu'il le savait son amie.

« Parlez-vous de vous, Norma. Comment vous portez vous ? » demanda-t-il. C'était une façon de changer de sujet, mais aussi, peut-être, de rendre l'atmosphère encore plus déprimante, même si s'enquérir de la santé de quelqu'un relevait de la pure politesse.

« J'ai eu de bonnes nouvelles lundi. Je les gardais... au cas où tu me poserais la question. »

Norma prit sa place habituelle au bout du canapé, mais elle se tenait plus droite que d'habitude.

« Le médecin a déclaré : « Gros progrès. » Autrement dit, je ne suis plus à l'article de la mort.

— Norma ! C'est merveilleux ! s'exclama Loïs. Pourquoi ne nous avez-vous pas appelés ? » Elle riait de joie.

« Oh... je gardais ça en réserve. N'ai-je pas l'air plus heureux ? Le médecin avait les résultats d'autres examens... Impossible de tout me rappeler. En tout cas, il a dit : « Voilà deux gros problèmes de résolus ! » Pour lui, il n'y a apparemment plus de raison de s'inquiéter. Tous ces comprimés et ces séances de rayons auront donc servi à quelque chose. »

Oui, un vrai miracle. Arthur n'aurait jamais cru que Norma lui dirait des mots pareils un jour. Il se sentait aussi heureux pour elle que si elle avait été quelqu'un de sa famille... sa grand-mère, par exemple. Il leva sa tasse de café :

« À la santé de Norma ! » dit-il. En reposant sa tête contre le dossier, il devina derrière lui la présence de la table Renaissance italienne et, à sa droite, de l'autre table, plus massive, que Maggie avait admirée. La contemplerait-elle de nouveau avec lui ? Lui sourirait-elle comme elle l'avait fait ce jour-là en caressant le plateau de ses doigts ?

Il fut content que sa mère refuse de reprendre du café.

Puis il se retrouva dans l'allée, près de sa voiture, avec Loïs qui lui recommandait de conduire prudemment. Il s'aperçut qu'il n'avait dit au revoir ni à son père, ni à Robbie. Et qu'il s'en moquait.

« Continue à être heureux et appelle-moi vite ! » Le lendemain, un dimanche, vers quatre heures de l'après-midi, Frank Costello rentra du Wisconsin. Arthur savait que sa tranquillité ne pouvait pas durer éternellement.

Frank laissa tomber ses sacs et ce qui ressemblait à une guitare dans une housse de toile par terre, près de son lit.

« Bon voyage ? » demanda Arthur. Frank ne lui avait même pas dit bonjour. Peut-être était-il trop essoufflé pour ça.

« Ouais, pas mal, merci. Ça fait une coupure.

— Il y a un message pour toi. Sur ton lit. » L'atmosphère était maintenant différente, plus tendue. Mais il y avait une bonne chose, pensa-t-il en s'installant pour lire les dernières pages d'Alfred Whitehouse qui étaient au programme : il était sorti de sa dépression, de ce borborygme. Un bon mot, « borborygme » ; cela évoquait la boue, ou la vase. Était-ce bien prudent de fonder sa guérison sur Francey McCullough ? Cela signifiait que ce pouvait être le fait de n'importe quelle fille. D'après ce qu'il avait lu, les filles étaient interchangeables. Exact, s'il s'agissait seulement de coucher avec elles. Et que savait-il de Francey ? Il décida qu'il l'appellerait le mardi. Comme ça il n'aurait pas l'air de brusquer les choses. Peut-être qu'elle lui dirait d'emblée qu'elle avait renoué avec son ami.

Pourtant, le lundi matin, Arthur se surprit à espérer, comme d'habitude qu'il y aurait une lettre de Maggie pour lui. Il n'y en avait pas. Et comme d'habitude, il imagina Maggie complètement absorbée par Larry Hargiss et le voyant au moins trois fois par semaine. Pourquoi pas, puisque leurs universités étaient à deux pas l'une de l'autre ? Peut-être Hargiss

avait-il même des cours à Radcliffe ? Et peut-être Maggie pensait-elle que ce serait mieux, plus sage ou quelque chose comme ça de ne plus lui écrire ? Arthur lui avait de nouveau écrit après avoir répondu à la lettre où elle lui annonçait la rupture, et il était sûr que Maggie n'avait pas perdu son adresse à l'université. À moins qu'elle ne l'eût fait exprès.

Le mardi, vers six heures, Francey appela Arthur.

« Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ? » demanda-t-elle.

Il avait du mal à entendre ce qu'elle disait, parce que Frank écoutait une cassette.

« J'allais justement t'appeler dans une dizaine de minutes.

— ... fais ce soir ? Tu veux venir chez moi ?... à Ellsworth, chambre trois cent onze. »

Francey était seule, et elle avait acheté quelque chose pour dîner. L'appartement, bien que petit, comprenait deux chambres, une salle de bain et un salon minuscule avec la télévision. Le grand luxe.

« Ça va ? » demanda-t-elle.

Que répondre à cela ?

« Oui.

— Tu es affreusement sérieux, dit Francey sans sourire, en le prenant par la taille. J'ai le cafard. On pourrait manger, boire un peu... et se détendre. »

Le téléphone sonna pendant que Francey préparait des rhums-cocas. Elle ne décrocha pas. Tandis qu'elle s'occupait des hot dogs et faisait griller des petits pains, elle lui laissa le soin de faire la salade.

« Ces bottes... elle me rendront folle ! » s'exclama-t-elle en jetant dans un placard une paire de bottes fourrées beiges qui traînaient près de la porte. Ce sont celles de Susanne, pas les miennes ! »

Ils dînèrent sur une table de bridge, en écoutant du Cole Porter – *Ridin'High* – et de vieux trucs qu'Arthur aimait, et aussi *It's All Right With Me*, une chanson qui leur allait bien à tous les deux.

« Est-ce que tu oublies ton ami en changeant de type chaque soir ? demanda-t-il.

— Je ne l'oublie pas, répondit-elle un peu tristement. Peut-être que je devrais. C'est dur la vie, hein ? Ce que j'aimerais ne pas tomber amoureuse comme ça ! »

Moins d'une heure plus tard, ils se retrouvèrent au lit, un lit qui empestait le parfum, et pourtant, Arthur était sûr que Francey ne l'avait pas aspergé exprès. Ils firent l'amour d'une façon bizarre, comme par devoir, comme lorsqu'il transportait des sacs de graines pour Mrs. DeWitt. Comme un automate. D'ailleurs, sa jouissance tint moins du plaisir que du finish. Francey fit « Oh », satisfaite. Elle aurait bien recommencé, mais il en était incapable.

« J'aimerais être amoureuse de toi », dit-elle.

Arthur ne répondit rien. Fallait-il le souhaiter ? Francey était du genre facile à vivre, pas compliquée. Et elle l'avait empêché de s'effondrer. Est-ce que cela entraînait en ligne de compte ? Était-ce suffisant ? Et pourquoi ?

« Maintenant, je dois te mettre à porte parce qu'il est dix heures moins dix et que Susanne peut rentrer du cinéma d'une minute à l'autre. Elle est du style à se plaindre à la direction, comme on dit, si le mec est dans le lit. Aucun problème en revanche si tu es debout et habillé. »

Arthur s'habilla. Il pensa qu'il ferait mieux de partir.

« Tu m'appelleras ? » dit Francey.

Il n'eut pas envie de téléphoner à Francey le lendemain ni le surlendemain. Le vendredi, il se sentit de nouveau très déprimé sans savoir pourquoi. Vers six heures du soir, Frank lui offrit de la coke. Ce n'était pas la première fois. Arthur refusa. La cocaïne pouvait lui apporter quelques minutes de plaisir, mais encore fallait-il qu'il ressente quelque chose. Les deux fois où il avait essayé – et pas avec Frank –, il n'avait rien éprouvé. C'était parce qu'il n'en avait pas pris assez, lui avait-on expliqué. Arthur était sûr que Frank lui en donnerait suffisamment, mais ce type aussi lui fichait le cafard.

« Ça va te remonter, disait Frank. Ça te fera du bien et c'est moins dangereux que l'alcool.

— Depuis quand est-ce que je bois ? » demanda Arthur d'un ton aimable.

Ceux qui prenaient de la coke critiquaient toujours l'alcool, même lorsqu'il s'agissait d'une ou deux bières. Quand il avait demandé à un type qui sniffait pourquoi il refusait de boire une seule goutte d'alcool, celui-ci avait répondu :

« Parce que si je commence, je ne peux pas m'arrêter. Je vide tout ce qui passe. »

C'était déprimant, et la perspective de supporter Frank jusqu'à la fin des cours aussi. Frank avait même dit à Arthur quelques jours plus tôt que l'université lui avait signifié son « renvoi ». Mais Frank prenait son temps. Il considérait la chambre comme un hôtel ; l'université ne le mettait pas à la porte, parce qu'il n'y aurait personne pour le remplacer si tard dans l'année. Frank partit avant sept heures avec son copain John.

Arthur prit le téléphone et composa le numéro de Betty Brewster. Elle était là.

« Bonjour, Arthur. Comment vas-tu ?

— Pas mal du tout. Et vous ?

— Comme d'habitude. Warren vient juste de sortir. C'est dommage, parce qu'il aurait aimé te dire bonjour.

— Est-ce que... Ça fait quelque temps que je n'ai pas eu de nouvelles de Maggie... Elle va bien ?

— Autant que je sache. Elle a téléphoné dimanche dernier. Pour une fois, Warren était là. Je sais qu'elle travaille beaucoup. Je lui dirai de t'écrire, si elle oublie.

— Oh, non, surtout pas ! » Arthur sentit qu'il rougissait.

« D'accord... Warren trouve que la maison n'est plus la même sans toi. Tu sais ce qu'il m'a dit ? » Demande à Arthur de revenir, je ne veux pas avoir toutes ces choses à faire. » Betty se mit à rire.

Arthur avait les yeux qui lui piquaient quand il raccrocha. Il ouvrit violemment la porte du réfrigérateur et saisit une bière. Bien sûr, il pouvait regagner la maison des Brewster le lendemain, ou le soir même. Ce serait sacrément plus beau qu'à l'université ! Mais il aurait l'impression d'attendre sans espoir Maggie, ou encore d'abuser de la gentillesse des Brewster.

Il eut envie un instant d'appeler Francey, mais il se retint. Quoi qu'il en soit, c'était agréable de la savoir là.

Le lendemain matin, comme si Betty avait envoyé un message par télépathie, il y avait une lettre de Maggie. Arthur était conscient, en ouvrant la lettre, qu'il espérait que Maggie se serait lassée d'Hargiss, qu'elle y ferait du moins allusion. Le courrier était daté du 19 mai :

Cher Arthur,

Juste un mot avant de me mettre sérieusement au travail pour les examens. Peut-être en fais-tu autant ? Ce sont les maths qui me posent le plus de problèmes. Je dois encore passer un examen pour être à jour. D'autre part, je suis un cours de socio et j'aime beaucoup mon prof, Robert Pinderley.

Quoi que tu puisses penser, je ne sors pas beaucoup. Personne d'ailleurs, c'est très strict et nous avons toutes énormément de travail. Pendant la préparation des examens, on nous sert du café et des sandwiches à onze heures, le soir, parce que beaucoup travaillent jusqu'après minuit.

Ma mère dit (encore !) que tu lui manques. Aussi j'espère que tu ne regrettes pas trop ta décision de résider sur le campus. Brusquement, j'aimerais qu'on puisse aller se promener du côté de la carrière, qu'on se sente de nouveau libres. Aucun rapport avec le travail qu'on avait à faire l'année dernière, non ?

Peut-être es-tu plus heureux maintenant... que tu n'en avais l'air dans ta dernière lettre ? Peut-être as-tu rencontré quelqu'un que tu aimes bien, ou qui te changes les idées ? Je l'espère.

Écris-moi. Cela me fera plaisir.

*Très affectueusement,
Maggie*

Cette lettre plongea Arthur dans un abîme de perplexité. Finalement, l'aspect négatif l'emporta. Aucune mention de Hargiss, mais c'était dû au tact de Maggie. Sa dernière lettre était-elle aussi sombre qu'elle l'écrivait ? Et, malgré l'allusion à la carrière, elle espérait qu'il avait rencontré quelqu'un. Difficile d'être plus explicite : cela équivalait à un « restons amis », expression qui faisait horreur à Arthur.

Il se rendit à son cours de philosophie de neuf heures. Ce raseur de Whitehouse et Platon, pire encore. Tout ce qu'ils disaient paraissait si évident... Pourquoi s'étaient-ils donné le mal de l'écrire ? Sans compter que cela n'avait rien de réconfortant. La philosophie n'était-elle pas faite, en principe, pour aider à vivre ?

Il pensa appeler Gus dans la soirée et aller passer une heure chez lui. À moins qu'il ne l'aperçoive sur le campus dans la journée. Il ne rencontrait jamais Francey ; il ne le cherchait pas, d'ailleurs. Et il ne tenait pas à rendre visite à Norma ce soir-là. En fait, il ne voulait pas voir Gus – non seulement parce qu'il était trop déprimé pour infliger cela à un ami, mais parce Gus ne serait pas d'un grand secours, il le savait. Personne ne pouvait l'aider. »

À six heures trente, ce soir-là, Arthur téléphonait à Francey :

« Viens me voir. Frank est sorti et je ne sais pas quand il rentre. »

Francey hésitât un instant.

« Pourquoi pas ?

— Je passe te prendre dans cinq minutes. »

Ils écoutèrent de la musique sur la radio de Frank, pour l'ambiance, sans danser. Arthur prépara un vague dîner, mollement aidé par Francey qui n'avait pas faim. Elle sirotait son

whisky d'un air rêveur, distant, un peu triste. Puis ils se mirent au lit. Vers une heure, Arthur demanda :

« As-tu pensé qu'on pourrait se voir régulièrement ? » Il attendit, espérant qu'elle dirait « Pourquoi pas ».

Elle fumait une cigarette.

« Je refuse d'être la petite amie de qui que ce soit. Je veux seulement être. »

On aurait dit de la philosophie.

« Est-ce qu'on doit absolument être amoureux. Est-ce que tout le monde... doit être amoureux ? » Elle rit.

« Moi, je suis contre... mais je t'aime bien quand même. »

Arthur jugea qu'il valait mieux s'en tenir là. Francey allait passer la nuit avec lui. Il adorerait se réveiller et la découvrir près de lui. Et s'il découvrait aussi Frank, ce raseur, eh bien qu'il aille au diable. Rien ne pouvait réveiller Frank le matin, de toute façon.

Cette nuit et cette matinée fort agréables avec Francey le mirent en forme pour plusieurs jours et lui permirent de travailler l'esprit serein. Elles lui firent même croire qu'il avait découvert, par hasard, une nouvelle philosophie : prendre la vie comme elle vient. En profiter et être reconnaissant. Pas reconnaissant à Dieu, mais à la chance et au hasard. Avancer prudemment, parler prudemment, et s'accrocher à ce qu'on a. Être courtois à l'égard de ce qu'on a. Quand le mot « courtois » lui vint à l'esprit, il fit envoyer des fleurs à la résidence où logeait Francey. La fleuriste de Chalmerston lui promit que sa carte accompagnerait le bouquet et qu'on ne laisserait pas les fleurs à la réception, mais qu'on les remettrait en main propre à Miss McCullough ou à la personne qui partageait sa chambre, numéro trois cent onze. C'étaient des roses et des œillets bleus, un mélange certainement dingue, mais qui plaisait à Arthur. Sur la carte, il avait écrit :

À celle qui n'est pas ma petite amie, avec énormément de remerciements et d'affection.

Si elle reçut le bouquet, Francey ne téléphona pas ce soir-là mais Arthur n'y prêta pas attention. Il devait préparer ce que le professeur Jurgens appelait un « galop d'essai » en microbiologie. Une fois de plus, Arthur se retrouvait seul dans la chambre, indifférent au désordre qui régnait dans le coin de Frank. Il travailla jusqu'à une heure du matin.

Le lendemain après-midi, tout l'amphithéâtre passa l'examen du professeur Jurgens. Arthur était sûr d'avoir réussi et d'obtenir une bonne note – peut-être la meilleure. Les résultats ne seraient pas affichés comme pour les examens de fin d'année, mais envoyés à chaque étudiant. Comme il n'avait pas vu Francey depuis plus d'une semaine, il décida de l'appeler pour lui demander de sortir, pas forcément le soir même, mais dans la semaine.

Une fille lui répondit que Francey était sous la douche et lui demanda d'attendre une minute. Puis Francey prit l'appareil :

« Allô ? Oh, bonjour, Arthur !

— Salut. Je pensais qu'on pourrait se voir ? Vendredi peut-être, ou samedi ?

— C'est que... » Elle semblait un peu hors d'haleine, comme si elle était en train de se sécher. « Je me suis réconciliée avec mon copain. Alors, je suis désolée, mais je ne pense pas

qu'on devrait se revoir. Pas pour le moment. Tu comprends ?... Je suis désolée. Mais c'est comme ça...

— Oui, bien sûr, je comprends...

— Et merci pour les fleurs ! Elles durent toujours et elles sont ravissantes.

— Bon, alors... Je te souhaite beaucoup de chance, Francey. »

La conversation se termina là. Arthur avait l'impression d'avoir reçu un coup dans l'estomac ou dans la poitrine. Il prit une douche et mit d'autres vêtements pour se changer les idées, si c'était possible. Il essaya de ne penser à rien, et surtout pas à Francey. Difficile. Qu'avait-il donc perdu ? Une fille qui acceptait de coucher avec lui, comme avec n'importe qui peut-être, qu'il connaissait à peine et dont il avait toujours su qu'elle était amoureuse d'un autre. Il avait toujours été prévenu.

Pourtant, c'était affreux. Maggie l'avait quitté, Francey en faisait autant. Le sol se déroba sous ses pieds. Non, cela c'était ce qu'il avait ressenti quand Maggie lui avait écrit à propos de Larry Hargiss. Pour Francey, c'était différent.

Pendant quelques secondes, Arthur fut terrifié. Il alla aux toilettes, craignant d'être malade, un spasme le secoua, mais il ne vomit pas. D'ailleurs, il avait l'estomac vide, et cette pensée le soulagea. Il n'était pas malade du tout. Il se regarda dans la glace et se passa un peigne dans les cheveux. Des gouttes de sueur perlaient à son front, comme la condensation sur une vitre glacée.

La meilleure chose à faire, c'était d'aller se promener. Il enfila ses tennis préférés, éteignit la lumière et sortit. Il avait pensé à prendre une lampe de poche. Quand il regarda la plaque d'une rue, il se rendit compte qu'il avait marché loin vers le sud. Il ne connaissait pas le quartier, mais la lueur du centre-ville était derrière lui, et il pouvait s'orienter d'après la position de Véga et de sa constellation en forme de diamant. Ne sachant où aller, il reprit la direction de l'université.

Tout à coup, il se retrouva près de sa voiture, comme si la Ford marron avait été son but. Il regarda sa montre et vit à sa grande surprise qu'il était onze heures dix. Il avait marché plus de trois heures.

« Mon Dieu », murmura-t-il, et il appuya sa tête contre le toit de la Ford. Il avait les mains dans ses poches, où il trouva ses clefs. Il s'installa au volant, puis mit le moteur en marche. Le Silver Arrow serait l'endroit idéal pour lui, ce soir, avec ses lumières crues, ses clients grossiers, ce clown en jupons pétri de vertus qu'était Irene. À se tordre de rire. Arthur conduisit avec un calme délibéré, prenant tous les virages en seconde, car le souvenir d'un choc venait de lui traverser l'esprit. Pas le choc d'un accident de voiture, mais un coup violent pris en pleine poitrine. Il se revit à treize ans, fonçant dans la poitrine, ou plutôt l'abdomen, d'un type baraqué qui lui avait barré le passage. C'était quand il s'était enfui de chez lui et avait sauté dans un car pour New York, avec quatorze dollars en poche. Il avait laissé un mot sur son lit : « Ne vous inquiétez pas, je serai de retour dans quatre jours » ou quelque chose de ce genre. Mais ses parents avaient deviné où il était parti parce qu'il était allé à New York une fois ou deux avec eux et que la ville l'avait fasciné. Ils avaient alerté la police locale et quand Arthur, le second soir, avait cherché une chambre pour la nuit dans un petit hôtel, le réceptionniste lui avait demandé son âge. Arthur avait foncé vers la porte et s'était heurté à un vigile ou à un employé de l'hôtel. Et l'aventure s'était terminée là.

Passer de nouveau en seconde. Le rituel aidant les gens à garder leur équilibre. C'est une

idée qui lui était venue après la lettre d'adieu de Maggie, et il se rappela s'être forcé à faire les mêmes gestes que d'habitude, alors qu'il n'avait qu'une envie, casser quelque chose, un meuble par exemple. Il se souvint de s'être dit que le rituel aidait les gens à rester calmes et qu'il tenait une place primordiale dans la religion : se lever et s'asseoir à l'église, chanter des cantiques sans que personne se soucie du sens des mots. Les apparences. Que cachaient-elles, la plupart du temps ? La détresse, le désordre et la confusion. Et pourquoi les gens ne faisaient-ils pas front ? Parce qu'ils en étaient incapables.

Le Silver Arrow brilla soudain de tous ses feux sur le côté droit de la route. Arthur se gara entre deux voitures de tourisme cette fois, quoiqu'il y eût au moins un énorme camion dont le nez épaté était tourné vers le restaurant.

Arthur entra. Une odeur moite de bacon et d'oignons régnait et une voix de fille sortait du juke-box. À l'une des tables, une femme riait bruyamment.

Il se dirigea vers, un tabouret libre au bar, derrière lequel se tenaient deux serveuses affublées de leur coiffe argentée. Aucune des deux n'était Irene. Sa commande fut prise aussitôt. « Un hamburger et un café, s'il vous plaît. »

La serveuse posa devant lui un verre d'eau qu'il se mit à boire à petites gorgées en cherchant Irene du regard. Si seulement elle pouvait ne pas être là, pensa-t-il. Soudain, elle apparut à sa gauche. Les bras chargés de serviettes en papier, elle franchissait une porte qui ne se trouvait pas dans son champ de vision. Elle semblait en pleine forme et, à sa démarche, il comprit qu'elle portait des talons hauts. Et sa taille ! Cette fois, le doute n'était plus permis. Dans combien de temps devrait-elle s'arrêter de travailler, au fait ? Et les deux autres, derrière le bar, avaient-elles leur idée sur le père ? D'ailleurs, s'en inquiétaient-elles vraiment ? Ces filles non plus paraissaient ne pas avoir froid aux yeux, bien que plus jeunes qu'Irene.

La serveuse aux cheveux cuivrés apporta son hamburger dans un petit pain doré et fumant et posa sans douceur une tasse de café à côté. Arthur ouvrit la petite dose de crème et en versa le contenu dans son café.

Irene ne l'avait pas vu. Tout en souriant, elle criait quelque chose à quelqu'un qui était assis non loin d'Arthur et elle revint en tanguant sur ses talons et en riant aux éclats. Elle avait mis du rouge sur ses joues, ce soir-là, du rouge vif. Un clown, effectivement.

Arthur mordit dans son hamburger et le mâcha comme si c'était de la sciure. Pourtant, il n'était pas plus mauvais qu'un autre. S'il mangeait lentement, en pensant à autre chose, il le garderait et ce serait toujours ça de gagné. Il ne pouvait pas se permettre une rechute juste avant les examens.

Irene l'aperçut et eut un mouvement de surprise.

« Tiens, Arthur ! » dit-elle en se penchant vers lui après un temps d'arrêt. Elle avait deux tasses pleines de café dans chaque main. « Ça va bien ? Tu m'as l'air un peu cafardeux, ce soir. Tes amis sont avec toi ? » Elle regardait derrière lui.

« Non ». Arthur lui trouvait un sourire de folle.

Elle s'éloigna, puis revint après avoir servi les cafés.

« Je suppose que tu as remarqué que je... Enfin, tu dois être au courant ? »

Elle désignait sa taille du regard et Arthur comprit, embarrassé, qu'elle faisait allusion à sa grossesse. Il secoua la tête et déglutit.

« Non...

— De ton père. »

Elle hocha la tête. Son sourire était toujours hébété, son regard fou. Puis, d'un air absent, elle essuya le comptoir devant Arthur avec un chiffon humide.

« Il ne t'a rien dit ?

— Irene ! Une des serveuses s'énervait. Tes œufs brouillés ! » Irene se dirigea vers le passe-plats où des assiettes d'œufs au bacon fumaient et les emporta vers une table derrière lui.

« De ton père. » Que voulait-elle dire exactement ? Que c'était son père qui lui avait fait l'enfant ? Racontait-elle cette histoire dans toute la ville ? Arthur fronça les sourcils et repoussa nerveusement son assiette. Il lui fallait interroger Irene, en savoir un peu plus. Mais quoi ? Elle était cinglée. Elle dirait n'importe quoi.

« Hé ! » lança-t-il en la voyant passer à toute allure à sa droite. Elle allait faire une fausse couche, si elle continuait à ce rythme. L'idée l'amusa soudain. Que pouvait-il lui demander ? Comment son père avait réagi ? Apprendrait-il quelque chose ou lui débiterait-elle des contre-vérités, des histoires inventées de toutes pièces ?

« Irene ! »

Elle s'arrêta et vint vers lui.

« Qu'en pense mon père ? » demanda-t-il conscient de la présence des hommes assis à côté de lui. Mais l'endroit était bruyant et ils ne semblaient pas prêter attention à eux.

« Moi, je crois qu'il est content, répondit-elle.

— Et ma mère ? »

Irene haussa les épaules.

« Je ne sais pas vraiment si elle le sait. » Une expression de méchanceté passa sur son visage, et elle repartit vers les percolateurs.

Foutaises. C'était vraiment le comble, ce soir. Et si les gens commençaient à y croire ? Et si elle racontait cela au révérend Cole, à la Première Église de l'Évangile du Christ, cette usine à ragots ? Enfin, au moins elle ne prétendait pas que c'était l'enfant du Christ ou celui de Dieu. Arthur eut un sourire forcé : il saisit sa tasse et avala son café d'un trait. Puis il paya et sortit.

Minuit moins dix. Arthur eut une envie terrible d'appeler sa mère pour la voir sur-le-champ. Il avait pensé utiliser la cabine du Silver Arrow, mais il ne tenait pas à ce qu'Irene le voie téléphoner, encore qu'elle ne puisse guère deviner qu'il appelait ses parents. Il pouvait appeler d'une cabine sur le bord de la route, ou en ville, mais que se passerait-il si son père répondait et refusait qu'il vienne ?

Arthur prit la direction de la maison familiale. Quand il arriva, il était minuit et quart et tout était éteint. Seule une pâle lueur brillait dans le salon de cette bonne vieille Norma. Arthur frappa doucement à la porte de chez lui.

Quelques secondes plus tard, il entendit un pas traînant : son père en pantoufles.

« Qui est là ?

— Arthur. »

Richard entrebâilla la porte.

« Dis donc, c'est un peu...

— Je sais. Je suis désolé, mais j'aimerais juste dire un mot à maman.

— Ta mère est fatiguée ce soir. »

Puis Loïs apparut derrière son père et alluma la lumière de l'entrée.

« Arthur ! Il s'est passé quelque chose ?

— Oh, non maman. Puis-je te parler un instant ?

— Naturellement, Arthur. Entre.

— C'est personnel », dit Arthur en avançant, espérant se débarrasser ainsi de son père.

Celui-ci fut obligé de reculer dans l'étroite entrée ; il regagna ensuite sa chambre, comme si une affaire urgente l'appelait : dormir.

Un rai de lumière indiquait cependant que son père n'avait pas fermé sa porte. Sa mère alluma une lampe dans le salon, mais cela manquait encore d'intimité.

« Allons au garage », chuchota Arthur.

Sa mère le suivit.

« Je viens de voir Irene, commença-t-il d'une voix à peine audible. Qu'est-ce qu'elle raconte... à propos de sa grossesse ?

— Que t'a-t-elle dit exactement ?

— Eh bien, que papa en est le responsable. » Il devina que sa mère n'entendait pas cela pour la première fois. « Elle dit des conneries, non ?

— Arthur, calme-toi. »

Mais il ne pouvait pas. Il ouvrit brusquement la porte de la cuisine pour voir si son père écoutait derrière. La cuisine était vide.

« Tu as déjà entendu ça, à ce que je vois... Comment papa réagit-il ?

— À propos de quoi ?

— À propos de cette histoire. C'est faux, n'est-ce pas ?

— Eh bien...

— Maman, je t'en supplie ! » Il agrippa le bras de sa mère, conscient qu'il était stupidement bouleversé. « Maman, c'est vrai ?

— Je ne sais pas.

— Oh, merde... Que dit papa ? »

Sa mère haussa les épaules ; elle évitait de le regarder.

« Il dit... Arthur, je ne veux pas parler de ça.

— Moi non plus. Mais enfin, si elle invente une histoire pareille, il faut faire quelque chose, non ?... Tu ne veux tout de même pas dire que c'est peut-être vrai ? »

Comment quelqu'un pouvait-il s'approcher d'Irene, à part un routier ivre ?

« Non. Mais Richard dit qu'il a passé... un peu de temps avec elle. Pas des nuits entières, mais... parce qu'elle n'avait pas le moral et qu'elle le voulait auprès d'elle. Mais Richard...

— Oh, bon Dieu ! » Soudain, cela semblait presque possible. « Enfin, maman, c'est oui ou c'est non ? » Il saisit le poignet de sa mère, car elle semblait sur le point de s'évanouir. « Appuie-toi contre la voiture, maman, murmura-t-il.

— Pas un mot de toute cette histoire à Robbie, veux-tu ? » Elle jeta un regard à Arthur.

« L'autre soir, j'avais l'impression qu'il savait déjà quelque chose.

— Non... simplement qu'elle est... dans cet état. »

Arthur prit ses cigarettes.

« Tiens, maman. Tu en veux une ? »

Il alluma leurs cigarettes.

« Quand a-t-elle commencé à raconter ça à droite et à gauche ?

— Oh... le mois dernier. C'est à ce moment-là que je l'ai su. Elle m'a téléphoné.

— Mon Dieu, maman !... Est-ce que tu as franchement posé la question à papa ? »

demanda-t-il, conscient du sentiment de satisfaction mesquine qu'il éprouvait à savoir son père dans ce pétrin, responsable ou non, parce que celui-ci lui avait gâché la vie dans les mêmes circonstances. « Il te dirait sûrement la vérité. »

Sa mère aspira plusieurs bouffées de sa cigarette. Elle contemplait ses pantoufles.

« Richard dit que c'est possible. Il a dit que... un ou deux soirs... Oh, c'est tellement horrible, je n'arrive pas à le croire, Arthur ! » Elle se mit à pleurer.

Arthur chercha son mouchoir, n'en trouva pas, et fouilla dans la poche du peignoir de sa mère. Il y avait un mouchoir en papier, qu'il lui tendit.

« Irene appelle ici... de temps à autre... et nous essayons de répondre avant Robbie... Mais bien sûr, s'il en entendait parler, il dirait seulement qu'Irene est folle. Il répète toujours ça. D'ailleurs, elle l'est.

— Oui », dit Arthur. Sa cigarette le réconfortait. « Ce qu'il faut se demander maintenant, c'est si elle a un petit ami ou deux ? Ça m'étonnerait qu'elle ait une liaison suivie. Mais ces hommes d'un soir ?

— Elle le nie complètement, je le sais, répliqua aussitôt sa mère. Depuis qu'elle va à la paroisse. Ce qui fait... l'été dernier. D'après Richard, elle jure que ce n'est pas ça.

— En tout cas, comme allumeuse, elle se pose là ! » dit-il en riant. « C'est une chose... de coucher avec une fille... », reprit Arthur plus doucement, et aussitôt il regretta d'avoir commencé sa phrase parce qu'il ne savait pas comment la finir. « Mon père doit tout de même savoir...

— Quoi ?

— Si c'est possible ou non qu'il lui ait fait un gosse ! Il dit que c'est possible. Seigneur ! Qui pourrait s'approcher d'elle... même par politesse ?

— Rentrons. Richard va trouver bizarre que nous restions ici trop longtemps.

— Dis-lui que je te parlais de Maggie. Ou de Francey, c'est encore mieux.

— D'accord. » Sa mère ouvrit sans bruit la porte et entra dans la cuisine.

« Je me ferais bien une tasse de thé. Malgré la chaleur, cela réconforte », murmura sa mère, comme à elle-même. Elle mit l'eau à chauffer.

La cuisine était toujours allumée, ainsi que la lampe du salon. Arthur regarda dans l'entrée. La porte de la chambre de ses parents était fermée maintenant. Celle de Robbie aussi.

« Ton frère dort comme un loir », chuchota sa mère quand Arthur revint.

Puis sa mère changea d'avis. Elle allait faire des grogs si Arthur n'y voyait pas

d'inconvénient.

Il n'en voyait aucun. C'était une nuit folle et boire des grogs par une température extérieure qui avoisinait les trente-cinq degrés ne semblait pas tellement plus aberrant. Il commençait à comprendre que sa mère ne voulait pas dire carrément que son père était responsable de la grossesse d'Irene.

« Maman, le bébé va venir au monde, puisque papa est contre l'avortement ? D'ailleurs, c'est beaucoup trop tard maintenant.

— Oh, on n'a jamais envisagé l'avortement, dit sa mère par-dessus son épaule, à voix basse. Elle a l'air de vouloir le garder. »

Arthur dut se rapprocher de sa mère pour entendre ce qu'elle disait.

« Est-ce que papa va le reconnaître ? » Il savait que cette question ferait mal à sa mère, mais il lui fallait des faits.

« Je sais qu'il niera, murmura sa mère. Ce qu'elle raconte partout n'a pas d'importance, parce que tout le monde sait qu'elle a un grain. Et Richard n'est pas vraiment sûr. » Elle se mit tout à coup à s'occuper de la bouilloire.

Cela répondait à une question mais en soulevait une autre. Si son père n'était pas sûr, cela ne voulait-il pas dire qu'Irene avait un ou deux amis ? Et si l'enfant ressemblait à son père et qu'Irene continue à raconter son histoire ? Arthur vit la main de sa mère se déplacer nerveusement pendant qu'elle versait le whisky dans les verres, puis l'eau, le sucre et le citron.

« Tiens », dit-elle en lui tendant son grog.

C'était bon. Les deux premières gorgées montèrent tout de suite à la tête d'Arthur.

« Je parie que, dans ce cas, papa n'aurait pas été hostile à l'avortement, dit-il doucement, et il se mit à rire.

— Ne sois pas aussi cruel, Arthur. ».

Cruel ? Lui, être cruel à propos d'avortement ? Il se sentit au bord du fou rire nerveux, mais il réussit à se maîtriser. C'était ce que souhaitait la fille qui importait, se rappela-t-il avoir pensé l'année dernière. Or Irene voulait cet enfant.

Une porte s'ouvrit brusquement dans l'entrée et Arthur s'arma de courage pour faire face à son père, mais c'est Robbie qui apparut, pieds nus, en pyjama rose un peu déformé.

Il se tenait très raide, les sourcils froncés.

« Que... que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui le fait rire ?

— Rire ? répéta Lois. Peut-être parlions-nous un peu fort... Je suis désolée, Robbie... de t'avoir réveillé.

— Est-ce qu'Arthur rit à cause de... » L'air contrarié de Robbie se fit plus intense, et il se frotta vigoureusement les yeux. « ... à cause d'Irene ? » Il parlait à voix basse.

« Non, Robbie, non, mon Dieu, qu'y a-t-il de drôle chez Irene ?

— Rien, c'est une malade mentale. Bon, qu'est-ce qui te faisait rire ? demanda-t-il à son frère.

— J'ai oublié. » Arthur croisa les bras, montrant par là que la présence de Robbie l'ennuyait.

« Tu veux un verre de lait ? demanda Loïs.

— Non. Du gâteau au chocolat, s'il en reste », dit Robbie en s'avançant vers le réfrigérateur comme s'il risquait d'avoir à se battre pour en avoir.

Leur mère le devança, sortit le plat du réfrigérateur et lui trouva une fourchette.

« Comment va la chasse, Robbie ? demanda Arthur.

— Ce n'est pas la saison, en ce moment, répondit-il, les sourcils toujours froncés, tout en mangeant. Je suis très occupé, le lycée, et des tas de trucs...

— Robbie accompagne Richard quelquefois, dit Loïs. Il rend visite aux gens, tu sais ?

— Les assurances ? demanda Arthur.

— Non, pas vraiment. Ce sont des gens de la paroisse... Les personnes âgées, ou les jeunes, qui ont besoin de parler ou qui ont des problèmes », dit sa mère.

Silence.

Robbie n'accompagnait pas son père quand celui-ci se glissait dans le lit d'Irene pour une demi-heure, pensa Arthur, et cela ne lui donna même pas envie d'en sourire. Est-ce que son père gardait ses vêtements ? C'était dégoûtant. Et cela donnait vraiment la chair de poule d'imaginer la voix pleurnicharde d'Irene lui disant. « Tu ne viens pas me faire un gros câlin ? ». Ou peut-être fondait-elle en larmes : « Si tu ne restes pas un peu avec moi cette nuit, je me tue ou je refais le trottoir. » Est-ce que les prostituées pouvaient avoir de véritables désirs sexuels ? Est-ce que son père était censé la faire jouir ?

« Je vais partir, maman. » Arthur mit son verre sur l'égouttoir.

Robbie avait disparu après avoir englouti son gâteau.

« Déjà, Arthur ? Ressers-toi un peu. L'eau est encore chaude. » Arthur refusa.

« Pourquoi ne resterais-tu pas cette nuit ? dit sa mère. Il est si tard... Ton lit est fait comme d'habitude.

— Non, maman, ce n'est pas loin. » Il était incapable de supporter l'atmosphère de la maison.

S'il y avait été seul avec sa mère, cela aurait été différent.

Sa mère l'accompagna dehors, tout en lançant des regards timides à droite et à gauche, comme si quelqu'un avait pu la voir en chemise de nuit dans l'allée, alors que les rues bordées d'arbres étaient désertes et presque obscures. Même la lumière de Norma était éteinte.

Arthur monta en voiture et démarra. Sa mère lui avait pressé la main avec l'air de vouloir ajouter quelque chose d'important, mais elle avait seulement dit « bonne nuit, prends bien soin de toi ». Arthur aussi aurait voulu dire qu'il était inquiet de ce que Robbie pouvait faire à Irene. Quelques secondes auparavant, il avait eu la prémonition que Robbie la frapperait au visage avec un objet, ou pire encore.

Ce matin-là, à quatre heures passées, Arthur ne réussissait toujours pas à dormir. Il s'était levé à trois heures pour boire une bière, ce qui, en temps normal, avait sur lui un effet légèrement soporifique, mais il savait que c'était le genre de nuit où il n'arriverait pas à fermer l'œil, malgré l'absence de Frank Costello qui ne tarderait sûrement pas à rentrer.

Arthur pensait à la fois à Francey, au gâchis causé par son père, et à Maggie, mais surtout à son père et à Irene. Sa mère n'avait pas voulu dire carrément que son père était responsable ; mais elle l'avait pratiquement avoué dans le cours de la conversation. Cela n'avait plus rien de comique maintenant ; c'était une tragédie, une de ces tragédies, de ces indignités de la vie en société. Dans quelques mois, Gus et lui s'arrêteraient un soir au Silver Arrow pour boire un café et Irene n'y serait pas, parce qu'au même moment elle mettrait au monde, dans un hôpital quelconque, un bébé, son demi-frère ou sa demi-sœur. Cette pensée, qui le rendait malade, le fit ciller, puis fixer le plafond. Les angles de la chambre se dessinaient peu à peu. Il imagina le nourrisson, de sexe masculin ou féminin, débile et tout ridé, avec des yeux gris, comme son père ou Robbie. Il s'assit dans son lit et alluma sa lampe de chevet, pris un gros manuel de microbiologie et le parcourut pendant quelques minutes en cherchant des points de détail qui risquaient d'être posés à l'examen.

L'aube naissante lui rappela qu'il s'était réveillé là auprès de Francey. Comment était Irene au lit ? Arthur se crispa et reposa son livre, se souvenant de son horrible parfum, et qu'elle avait trente ans bien sonnés – mais bien sûr, trente ans, c'était jeune pour son père. Avait-il vraiment pu être attiré par Irene ? Mais sinon comment aurait-il pu jouir ? Incroyable. Et pendant ce temps-là, la sœur dormait de l'autre côté de la porte fermée ? Ou de la séparation ?

Son père ne reconnaîtrait pas l'enfant, avait dit Loïs, mais que dirait-elle à sa propre mère, si des bruits couraient ? Arthur imagina une courte scène : Irene hurlant que Richard Alderman était le père de son enfant, ceinturée par deux flics pendant que quelqu'un d'autre lui passait la camisole de force, par exemple. C'était dément. Est-ce que cela pouvait se produire ? Et si son père avait déclaré à sa mère « j'ai couché une ou deux fois avec elle », sans en dire plus, alors son père était un lâche. S'il n'était pas coupable, pourquoi restait-il dans le vague ? Si Irene avait eu des hommes dans sa vie récemment, il le saurait. Il l'avait vraiment à l'œil, et Irene racontait tous ses problèmes et ses péchés. Son père savait, telle était la conclusion d'Arthur.

« Oh, Maggie ! » soupira-t-il, et il se retourna pour essayer de dormir un peu. Son premier cours était à dix heures.

Il fut réveillé par la sonnerie du téléphone qui semblait faire partie de son rêve.

« Bonjour, Arthur, c'est Betty. Je t'appelle tôt pour être sûre de te joindre. Peux-tu venir ce

soir pour prendre un verre, ou pour le thé ou même pour dîner ? Ou tout à la fois ? »

Arthur jeta un coup d'œil à sa montre, et vit qu'il était juste huit heures passées.

« J'aimerais bien, mais je suis en pleine période d'examen et je ferais mieux de ne pas sortir ce soir. Merci quand même. »

Puis il prépara un café fort sur la plaque chauffante. Il était allé chercher de l'eau dans une des bouteilles de jus de fruits vides de Frank. Vers neuf heures et demie, il fit exprès de garer sa voiture loin de sa salle de cours, espérant qu'un peu de marche lui éclaircirait les idées.

« Hé !... Hé ! Tu es dans les vaps, Art ? Gus venait vers lui en haut des marches d'Everett Hall.

— Oh, salut, Gus.

— Mauvaises nouvelles ? À propos de Maggie ? »

Arthur secoua la tête.

« No-on, je n'arrive pas à me réveiller ce matin, c'est tout. »

Gus l'invita à dîner le dimanche soir, s'il en avait envie. C'était son anniversaire, dit-il, puis il partit au pas de course vers un autre bâtiment.

Quelques minutes après cinq heures, quand son dernier cours se termina, Arthur appela Betty d'une cabine téléphonique. Il lui demanda s'il pouvait changer d'avis et venir la voir.

« Bien sûr, Arthur ! Bientôt ? Maintenant ?

— Dans une demi-heure, d'accord ?... merci Betty. »

Arthur rentra à la résidence universitaire, prit une douche et enfila une chemise propre. Cela ne le remonta pas tellement. Il faisait lourd, il n'y avait pas un souffle de vent et, comme la veille, on promettait une pluie qui n'arrivait pas. Puis il se retrouva dans l'allée pavée de la maison des Brewster, conscient de la présence du sapin sur la pelouse à sa gauche, du rosier grimpant rouge dont il s'était occupé, qui était maintenant couvert de fleurs et avait l'air de s'épanouir parfaitement entre les mains de Betty. À moins qu'elle n'eût trouvé un jardinier à mi-temps. Elle l'accueillit à la porte :

« Bonjour, Arthur ! Entre. »

Elle avait disposé un pot de thé glacé et la moitié d'un gâteau au chocolat sur la table basse. Cela rappela à Arthur le gros morceau de gâteau de Robbie, la nuit précédente. Betty lui demanda ce qu'il avait de nouveau à raconter et il se cantonna dans ses études et ses examens.

« Comment vont tes parents ? » demanda Betty. Elle portait un pyjama d'hôtesse brodé, en satin noir, dont Arthur lui avait déjà fait des compliments parce qu'il était ravissant.

« Ça va merci. J'ai vu ma mère hier soir.

— Et... ton frère ? »

Peut-être que Betty avait oublié son prénom.

« Robbie ? Toujours égal à lui-même. Maigre et en train de grandir... Il ne parle pas beaucoup.

— Tu me l'avais déjà dit, je m'en souviens... Tu n'as pas l'air gai, Arthur.

— Peut-être que c'est la chaleur. C'est bien d'être un peu ici. » Il voulait dire : avec l'air conditionné des Brewster, et il était sûr que Betty comprenait.

« Tu sais, si c'est cette résidence universitaire qui te démoralise... » Betty sourit. « J'en ai entendu parler ! Tu es vraiment le bienvenu ici. Pense à la rentrée. C'est encore loin, mais réfléchis. »

Les paroles de Betty tombèrent comme un couperet : la rentrée. Et l'année qui suivrait. Arthur avait espéré que le seul fait d'entrer dans la maison lui ferait du bien, mais ce n'était pas le cas. L'escalier avec sa jolie rampe, les tableaux accrochés au mur lui rappelaient Maggie, et en même temps le séparaient d'elle.

« Pourquoi ne restes-tu pas dîner, Arthur ? Juste un repas froid, de la salade de pommes de terre et de la viande. Ça te fera du bien. J'ai l'impression que tu as maigri.

— C'est vrai, mais je suis en train de reprendre du poids.

— Tu as des projets pour cet été ? »

Arthur eut tout à coup envie de plonger dans un lac froid, et de ne jamais remonter à la surface.

« Je vais trouver un travail... mettre un peu d'argent de côté. Je n'y ai pas encore trop réfléchi. Il tripotait son verre, mal à l'aise.

— Suis-je bête ! Où vas-tu loger, cet été ?

— On peut s'arranger, à la résidence. Pas de problèmes. »

Betty le regardait toujours avec inquiétude.

« Comment va Maggie ? Que fait-elle pendant les vacances ?

— Eh bien... elle a décidé de ne rentrer qu'à la mi-juillet. Elle va quelque part dans le Massachusetts. Avec son nouvel ami. Au moins pour deux semaines, dit-elle. On verra. »

Arthur eut l'impression d'avoir été atteint par un nouveau projectile. Ses oreilles tintaient comme si elles avaient été pleines de petites cloches. Cela annonçait l'évanouissement.

« Oui », dit-il sans raison apparente. Il fit le geste de se lever, se rassit, se leva. « Il faut que je parte.

— J'ai encore dit ce qu'il ne fallait pas. Mais tu m'as demandé des nouvelles de Maggie. » Betty était toujours assise. « Écoute, Arthur... »

Ce sont des choses qui arrivent, attendait Arthur.

« Tu as de bons amis... En moi et en Warren. Comment saurions-nous... ce que Maggie va faire ? Ce qu'elle finira par décider ? »

« Elle couche avec Hargiss depuis Pâques, aucun doute là-dessus, songea-t-il. Il s'enfonçait les ongles dans le pouce tout en écoutant poliment.

« Il y a d'autres filles sur la planète. On a l'impression que non, je sais. Cesse de te torturer, Arthur. »

Il hocha la tête et de dirigea vers la porte.

Betty se leva alors.

Arthur pensait, avec un sentiment de honte, que c'était juste une question de semaines, ou de jours peut-être, avant que l'histoire d'Irene ne fasse le tour de la ville.

Betty avait posé sa main sur son épaule.

« Tu ne veux pas changer d'avis et rester ? S'il te plaît. »

Il secoua la tête.

« Non, merci Betty. Et merci pour le thé. »

Il partit vers sa voiture sans se retourner. Il rentra à la résidence où, comble de malchance, Frank était là, avec son lecteur de cassettes qui vociférait le rock.

Le désagrément d'entendre en plus de la mauvaise musique branchée à fond n'avait aucune importance ce soir-là, et cela ne s'arrêterait que lorsque Frank se mettrait en route pour sa folle nuit, vers dix heures du soir. La chambre sentait le hash. Arthur reprit une douche, mit son pyjama et s'installa sur son lit pour essayer d'étudier une heure : des faits. Il révisa l'ADN, sujet de prédilection du professeur Jurgens, en insistant sur l'orthographe, parce que Jurgens était un puriste. Vingt minutes plus tard, Arthur se sentait mieux. Il allait facilement réussir ses examens. La moitié des étudiants du campus étaient de vrais fainéants, des variantes de Frank Costello, et ils réussissaient quand même. On ne pouvait pas coller les « minorités », lui avait-on dit, et il l'avait constaté. On permettait à des étudiants qui ne faisaient aucun effort ou qui ne montraient aucune bonne volonté de s'en tirer, et avec les honneurs qui plus est.

Cela lui fit penser à sa grand-mère. Que lui avait-elle écrit dans sa dernière lettre ? Quelque chose de très réconfortant. Il avait oublié les termes exacts, ses jolis adjectifs, mais cela revenait à dire qu'à ses yeux il se débrouillait bien et qu'elle était fière de lui. Arthur se souvenait d'une phrase : « Quel dommage que Richard ne prenne pas plus à cœur sa responsabilité de père maintenant que tu en aurais besoin, et qu'il passe autant de temps avec ces paumés et ces ratés, qu'il n'aidera peut-être jamais vraiment... »

Le premier examen d'Arthur était celui de physique, le vendredi. Il jugea qu'il avait réussi, et plutôt bien.

À cinq heures et demie, alors qu'il était rentré dans sa chambre depuis un quart d'heure, le téléphone sonna. Le type de la chambre voisine répondit avant qu'Arthur ne décroche. Frank Costello dormait le nez dans son oreiller.

« Qui ? Ah, oui, un instant. »

La niche qui abritait le téléphone fut poussée vers lui.

« Bonjour, Arthur, c'est moi, dit la voix de sa mère. Tu vas bien ?

— Mais... oui, maman. Et toi ?

— Pas trop mal... Je voulais simplement savoir si tes examens se passaient bien. C'était la première épreuve, ce matin, n'est-ce pas ?

— Oui, la physique. J'en sors... Tu es... seule ?

— Oui. »

Il sentit que quelque chose la tracassait.

« Quelles sont les dernières nouvelles... à propos de... tu sais, Irene ? » Il prononça le nom à voix basse : il le haïssait.

« Oh, rien de ce côté.

— Et Robbie ? Il ne sait toujours pas ?

— Arthur, la question n'est pas vraiment de savoir... Comment croire ce qu'elle dit ?

— Je faisais allusion à ce qu'elle raconte, répliqua-t-il un peu sèchement. Mais tu peux croire papa, non ?

— Les choses ne sont pas aussi simples. »

« Où est Robbie ?

— Ce soir, il joue au poker chez Jeff. Il est parti de bonne heure, car il dîne là-bas. Tu ne veux pas venir dîner, toi ? »

Il hésita.

« Papa sera là ?

— Il va rentrer.

— Alors, je préfère ne pas venir, maman. Merci. »

Après avoir raccroché, il eut un court moment de dépression profonde.

Le samedi après-midi, il aperçut le garçon qui devait être l'ami de Francey. C'était au Dungeon, un snack situé à proximité du campus et très couru pour ses hamburgers et ses beignets, et surtout parce qu'il restait ouvert jusqu'à une heure du matin. Arthur venait d'entrer lorsqu'il aperçut Francey. Elle était assise à une table, à sa gauche, et souriait à un type blond aux cheveux courts et ondulés, dont il ne voyait pas le visage. Son expression radieuse, ses yeux brillants – très brillants à cet instant précis – lui rappelèrent les rares moments heureux passés avec elle, juste après avoir fait l'amour. Il tourna les talons et sortit, heureux que Francey ne l'ait pas vu.

Frank, qui avait bien dormi seize heures, voulut entraîner Arthur dans une conversation.

« À quoi ça te sert, de te tuer au travail ? Quand tu sortiras d'ici, tu sais... Bref, il n'y a pas de boulot ni rien. Alors, pourquoi se compliquer la vie et bâcher comme tu fais ? »

À ce moment précis, la vie n'avait rien de drôle. C'était même à devenir dingue, et pas seulement à cause de Frank Costello qui se balançait d'un pied sur l'autre au milieu de la pièce.

« C'est un point de vue, dit Arthur en s'appuyant contre le dossier de sa chaise pour se détendre.

— Tu ne réfléchis jamais à ça ? Moi, je commence à pencher... du côté des Noirs. Ils savent ce qui les attend : rien. Mais, ajouta-t-il avec l'air de quelqu'un qui s'apprête à faire une déclaration importante, ils ont la musique, non ? C'est à la fois peu et beaucoup. Ce sont des génies ! Dès que je me tire de ce bled, je file à New York... deux semaines, peut-être, le temps de liquider mes cinq cents dollars. Je suis sûr que je n'obtiendrai rien de plus de mon père, mais je vais tenter ma chance là-bas... Trouver un truc qui tourne autour de la musique, voir un peu... » Frank était pieds nus. Il ne portait plus que le bas de son pyjama, désormais. « Ça t'ennuie si je m'assieds ? demanda-t-il en montrant le lit d'Arthur.

— Maintenant, oui... Il faut absolument que je termine. »

Frank hocha la tête, déçu.

« Je peux te piquer une bière ? Je la remplacerai.

— Sers-toi », dit Arthur, et il se repencha sur ses notes.

Frank but, à même la canette.

« Mmm, c'est bon, bien froid ! Je suis désolé de t'avoir traité de ringard.

— Aucune importance », marmonna Arthur. Il n'attendait qu'une chose : que l'autre s'en aille. Frank ne lui avait d'ailleurs jamais dit qu'il était ringard : il l'avait sous-entendu. En revanche, lui appliquait cet adjectif à Frank, car son compagnon de chambre lui paraissait appartenir à un genre d'étudiant complètement passé de mode et qui avait disparu avec les

dinosaures, bien avant la génération de son père.

Par chance, Frank décida de sortir, ce soir-là. Il y avait eu beaucoup de coups de téléphone, et Arthur avait craint un moment que Frank ne soit en train d'organiser une petite soirée dans sa chambre. Après son départ, Arthur se détendit. Il se leva, s'étira et décida de descendre au « salon » d'Hamilton Hall où il y avait un poste de télévision. Il avait envie d'oublier dix minutes la microbiologie. Ensuite, il sortit marcher un peu et dîna au réfectoire. Il était plongé dans ses livres quand le téléphone sonna, à dix heures. Cela faisait le troisième appel depuis le départ de Frank, et il supposa que c'était de nouveau pour lui.

« Bonjour, Arthur, c'est encore moi... Je te dérange ? dit sa mère.

— Pas du tout, maman. Frank a eu la bonne idée de sortir. Comment vas-tu, toi ?

— Oh, comme d'habitude, Richard n'est pas là ce soir, ni Robbie. À croire que le poker d'hier soir ne lui a pas suffi.

— Papa est allé voir un client ? » Arthur eut la vision de son père rendant visite à Irene Langley, un petit bouquet de fleurs à la main, et peut-être aussi une brochure pieuse.

« Pas un, mais deux clients, a-t-il dit... je suppose qu'on ne te voit pas demain, au déjeuner dominical ?

— Tu vas à l'église ? » Arthur se dit qu'il pourrait passer voir sa mère pendant que son père et Robbie assisteraient au service.

« Ce n'est pas sûr. Je n'y vais pas toujours, tu sais. J'ai vraiment du travail à faire pour le Centre. De toute façon, nous serons rentrés à midi et demi. »

Arthur n'avait aucune envie de déjeuner en présence d'un père au regard perdu dans le vague et d'un Robbie hostile.

« Franchement, maman, est-ce vraiment utile que je vienne ? »

Le silence de sa mère lui fit mal.

« Je pourrais en revanche t'inviter à déjeuner ?

— Pas en pleine période d'examens, Arthur.

— Bien sûr que si ! Cela me ferait plaisir. Je peux prendre deux heures, tout de même ! »

Mais sa mère ne se laissa pas convaincre. Elle préparait toujours le déjeuner du dimanche en rentrant du service – fallait-il le rappeler à Arthur ? – et y voyait un devoir sacré.

« Vendredi prochain, c'est la dernière épreuve, maman... Oui, j'en ai deux mardi. Passé vendredi, la vie sera plus agréable ! »

Il mit de l'eau à bouillir pour le café. Il se sentait mal à l'aise parce que sa mère l'était, et malheureuse en plus. Il faudrait que sa grand-mère vienne les voir bientôt. Ses visites remontaient toujours le moral de sa mère. Joan arriverait à sourire à Robbie et à son père, derrière leur dos au besoin. Elle ne se laissait pas impressionner par eux. La prochaine fois qu'il lui écrirait, il lui demanderait quand elle comptait venir. Pourquoi, d'ailleurs, ne pas le faire le soir même ?

Les mots jaillirent de sa machine à écrire, et ce fut le moment le plus heureux de la journée.

... Maman a l'air démoralisée, j'ignore pourquoi.

Peut-être la fatigue. Mais je sais que te voir lui ferait du bien, et à moi aussi.

Je me demande combien d'élèves tu as en ce moment. Quatre-vingts ?

C'est la période des examens. J'ai le trac, mais on dit que c'est sain. Je pense tout réussir, même le français.

Affectueusement

ton petit-fils studieux (en ce moment),

Arthur.

Il se sentit mieux, bien qu'il n'eût pas mentionné une chose : c'est qu'il ignorait ce qu'il allait faire de son été, et même où il allait vivre. Il pourrait aller la voir, car elle avait une chambre d'amis. Il trouverait bien un travail pour l'été à Kansas City, ou bien, il pourrait aider sa grand-mère en lui rendant gratuitement de petits services pour lesquels elle voudrait le rémunérer, cependant. Toujours est-il qu'il n'avait pas envie de traîner tout l'été sur un campus désert, en sachant qu'il aurait sous les yeux le même décor au mois de septembre suivant.

Arthur dormit tard le dimanche matin. Le lit de Frank était vide mais défait. Il espéra que Frank passerait la journée dehors.

Gus Varylsky téléphona juste avant midi. Cela lui dirait-il de venir déjeuner à midi et demi, puis d'aller nager un peu, avec Veronica et lui, à la piscine de Grove Park ?

« Ça te fera du bien. Moi, j'ai décidé de ne rien faire aujourd'hui. »

Arthur se rappela que c'était l'anniversaire de Gus, ce jour-là.

Il fut tenté, mais il avait la chambre pour lui tout seul, et puis son maillot de bain était resté chez lui. Il refusa mais promit en revanche de venir dîner.

Après quoi, il se sentit coupable, comme s'il avait manqué d'amitié à l'égard de Gus.

À quatre heures, Frank n'était toujours pas rentré, et Arthur avait travaillé quatre heures sans lever la tête. Il s'allongea sur son lit avec son dictionnaire de biologie et le feuilleta jusqu'à ce que le sommeil le gagne.

Le téléphone le réveilla. Il se leva en titubant.

« Arthur ? dit sa mère. Que fais-tu en ce moment ? Est-ce que tu pourrais venir ? Sa voix tremblait légèrement.

— Euh... bien sûr, maman, Qu'y a-t-il ? » Il imagina un instant qu'Irene était là et que sa mère était incapable de faire face, ou que son père refusait de la mettre à la porte.

« Rien... mais je suis inquiète.

— Irene n'est pas là ?

— Non... Mais peux-tu venir ? » Elle parlait à mi-voix, comme si elle craignait qu'on ne l'entende.

« Tout de suite ?

— Tout de suite.

— J'arrive. »

Il raccrocha et enfila ses tennis.

Richard et Robbie étaient peut-être en train de se disputer. Mais à quel sujet, puisqu'ils étaient toujours d'accord ? Ou se querellaient-ils avec sa mère ? C'était déjà plus probable. À moins que son père n'eût encore fait des siennes. En s'engageant dans Maple Street, Arthur estima qu'il se faisait du souci pour rien.

Il serrait le frein à main quand il entendit deux détonations, et sa première pensée fut qu'un pneu avait éclaté. Mais le bruit venait de la maison. Il courut vers la porte d'entrée,

qu'il trouva ouverte. Il y eut un cri bref... Sa mère.

« Arthur ! » Elle sortait du salon en courant.

Une odeur de poudre flottait dans l'air. Sa mère lui agrippa la main.

Robbie arpentait le salon à grandes enjambées, brandissant un fusil, dont il frappa une fois le sol avec la crosse. Il avait le regard vague et l'air sinistre.

Il émit un son indistinct, mais les mots ne sortirent pas.

Arthur dépassa son frère et s'avança vers le bureau, traînant sa mère qui s'accrochait toujours à lui. Il vit son père étendu sur le dos. Ses mâchoires et son cou étaient rouges de sang, ainsi que le haut de sa chemise déchirée.

« Papa ! » Arthur se pencha sur lui, avança la main, puis la retira sans le toucher. La gorge de son père semblait avoir été arrachée, de même qu'une partie de sa mâchoire. Le sang coulait à flots sur la moquette. Quand il se redressa son regard fut attiré par des traces de sang sur le bureau.

« Il faut appeler un médecin, dit sa mère.

— Il est mort, maman, » Arthur se détourna du regard fixe de son père. « C'est inutile. »

Sa mère retira brutalement sa main de la sienne.

« Cela faisait une demi-heure qu'ils se disputaient... »

Arthur se tourna vers son frère qui s'était immobilisé au milieu du salon, la crosse de son fusil à deux coups posée sur le sol, le canon serré dans sa main droite. Il respirait par la bouche et regardait Arthur, le visage parfaitement inexpressif.

« Il est vraiment mort, Arthur ? Tu ne crois pas qu'il faut appeler un médecin ?

— Maman, tu vois bien qu'il est mort. Mais j'appelle un médecin, d'accord. »

Arthur la conduisit vers le canapé. Elle refusa de s'asseoir.

On frappa à la porte d'entrée.

Robbie renifla et s'essuya le nez avec la manche.

Quelqu'un entra. C'était Norma Keer.

« Bonjour, Arthur. J'ai cru entendre un coup de feu. » Elle jeta un coup d'œil à Robbie et fronça les sourcils. « Que se passe-t-il ?

— Je t'en supplie, Arthur, téléphone, dit sa mère. Appelle quelqu'un. »

Norma entra dans le salon. Robbie passa à côté d'elle comme s'il ne la voyait pas.

« Mon père a été tué », dit Arthur.

Les yeux ronds de Norma s'agrandirent encore.

« Ce n'est pas vrai ! Où est-il ? Tu veux dire qu'on l'a tué dans le jardin ?

— Non, ici, dit Arthur en voyant Norma se diriger vers le salon dont une porte donnait sur le jardin. Maman, lâche-moi, je vais téléphoner.

— Seigneur ! Oh, mon Dieu... » s'écria Norma.

Arthur la rejoignit sur le seuil du bureau, comme poussé par le besoin de revoir le cadavre de son père pour s'assurer qu'il était bien mort.

Il remarqua que le pantalon bleu que portait son père était mouillé à l'entrejambe.

« Je sais qu'il est mort. Je devrais appeler une ambulance. Qu'en pensez-vous, Norma ?

— Bien sûr, Arthur, bien sûr... Deux coups de feu, je les ai entendus... Tu veux que je m'en charge ?

— Non merci. »

Il se dirigea vers le téléphone, trop secoué pour chercher le numéro de l'hôpital le plus proche. Sur la première page de l'annuaire, il trouva le numéro des urgences.

« Allô ? Envoyez-moi, une ambulance, tout de suite.

— Nom et adresse, s'il vous plaît ? »

Encore tremblante, sa mère l'écoutait. Quand il reposa le combiné, elle alla s'agenouiller près du cadavre de Richard. Elle posa sa main sur son cœur. Ce côté de la chemise n'était pas taché de sang. De son autre main, elle pressait la main gauche de Richard, qui reposait sur la moquette :

« Il commence même à être froid, je crois. On dit que... Peut-être une couverture...

— Oh, maman !

— Le fusil est parti accidentellement ? » demanda Norma à Arthur dans un murmure. Que s'est-il passé ?

« Robbie l'a tué », dit Arthur.

Elle écarquilla les yeux.

« Ce n'est pas vrai ?

— Vous ne les avez pas entendus se disputer ? demanda sa mère. Ils se sont querellés pendant une demi-heure. À la fin, ils hurlaient.

— Non, je ne les ai pas entendus. Mais j'avais la télévision branchée. »

Ils étaient au salon. Arthur s'éloigna de la porte du bureau et lança un regard vers l'entrée, inquiet et même effrayé à l'idée de voir revenir Robbie. Robbie était armé, et il n'avait plus toute sa tête. Était-il en train de recharger son fusil dans sa chambre ?

« Je reviens dans une seconde, maman. » Arthur alla silencieusement dans le vestibule. La porte de la chambre de Robbie était fermée. Arthur frappa deux fois, lentement, parfaitement conscient qu'à ce moment précis, Robbie le haïssait.

« Qui est là ?

— Arthur. »

Robbie ne répondit pas.

Arthur ne voulait pas battre en retraite, laisser à quelqu'un d'autre le soin d'ouvrir la porte. Il tourna la poignée et fit un pas à l'intérieur.

Robbie était assis sur le bord de son lit, le fusil posé en travers de ses cuisses maigres. Sa main agrippait la crosse en bois.

« Tu l'as rechargé ?

— Non. » Robbie le regarda, les sourcils froncés.

Arthur entendit le hurlement d'une sirène dans le lointain. Il plongea soudain, saisit le fusil par le canon... Comme Robbie ne lâchait pas la crosse, il le lui arracha des mains.

« Tu es complètement fou ou quoi ?

— Papa l'a mérité, répondit Robbie, fixant Arthur de ses yeux pâles à l'éclat métallique.

— Oh ? » Arthur comprenait soudain, ou du moins il pensait comprendre. « Tu parles d'Irene ?

— Mmm... »

Arthur tenait le fusil de façon à pouvoir arrêter Robbie si celui-ci bondissait et tentait de le lui reprendre. Il sortit avec l'arme et ferma la porte.

Par la fenêtre de la cuisine, Arthur vit une ambulance s'arrêter le long de la pelouse, une longue voiture blanche avec un clignotant bleu. Il posa le fusil dans un coin de l'entrée, à la gauche du portemanteau.

« J'y vais, maman », dit-il. Il ouvrit la porte à un homme en pantalon blanc et chemise blanche à manches courtes.

« Je suis bien chez Mr. Alderman ?

Arthur hocha la tête et s'effaça.

Un autre homme, jeune, en blanc lui aussi, arrivait d'un pas rapide, une trousse à la main.

Arthur fit un geste en direction du bureau ; le premier interne entra, s'accroupit à côté du corps de Richard et tâta le pouls quelques secondes.

« Comment est-ce arrivé ? » L'interne s'adressait à Arthur et à Norma qui étaient sur le seuil. « Accident ? Suicide ?

— Il a été tué.

— Querelle familiale ?

— Oui, dit Arthur.

— Il faut appeler la police. On ne peut pas l'emmener pour le moment », dit l'interne aux cheveux noirs, en revenant dans le salon. « Pas de civière pour l'instant, cria-t-il en direction de la porte d'entrée, il faut appeler la police. Puis-je utiliser votre téléphone ?

— Bien sûr, dit Arthur.

— Tu veux peut-être que je m'en aille ? demanda Norma à Arthur. Mais je vais rester encore un instant. » Elle lui fit signe de la suivre dans la cuisine. « Où ranges-tu le scotch ? Une goutte ne ferait pas de mal à ta mère. Ça la calmera. »

Arthur ouvrit le placard de gauche, où il y avait toujours une bouteille. Il trouva du whisky, en versa dans deux verres, puis dans un troisième pour lui. Il porta un verre à sa mère qui était toujours debout dans le salon, le regard vide, et l'air si désespéré, qu'il eut le cœur serré. Elle écoutait, ou du moins regardait, l'homme qui raccrocha bientôt.

« Bois ça maman. Et assieds-toi.

— Que fait Robbie ?

— Il est sur son lit. » Arthur regarda le visage pâle et accablé de sa mère. « Je lui ai pris son fusil, ne t'inquiète pas. »

Le whisky sec la fit tressaillir. Arthur l'attira vers la cuisine, parce que les internes allaient et venaient dans le salon, sans compter un troisième qui téléphonait.

« Asseyez-vous, Loïs. » Norma approcha une chaise. Elle dut presser l'épaule de Loïs pour la faire asseoir. « Qu'est-ce qui a pris à Robbie ? » demanda-t-elle dans un murmure.

Loïs ferma les yeux, et ne répondit pas.

« Où est-il ? Dans sa chambre ? » Norma regarda Arthur.

Il était content qu'elle soit là.

« Oui, il reste là, assis, sans bouger. »

Arthur regarda la porte de Robbie et eut une envie soudaine de rouer de coups son frère. Mais les flics s'en chargeraient. On allait emmener le jeune Robbie. Dans très peu de temps.

Deux hommes en chemise, pistolet à la ceinture étaient arrivés. La police. Ils s'adressèrent aux internes comme s'ils les connaissaient personnellement, puis traversèrent le salon pour jeter un coup d'œil dans le bureau. Ils avaient laissé la porte d'entrée grande ouverte ; un troisième policier les rejoignit. L'un des deux premiers revint dans la cuisine et tira un calepin de sa poche.

« Madame ? interrogea-t-il, ne sachant à laquelle des deux femmes il devait s'adresser.

— Ma mère, dit Arthur, montrant Loïs.

— Querelle familiale ? demanda le policier. Qui est res...

— Mon frère. Il est là-bas dans sa chambre. »

Le policier parut soudain se réveiller.

« Est-il toujours armé ?

— Non. Est-ce qu'il a un autre fusil, maman ?... Maman ?

— Je ne sais pas, dit sa mère.

— Quel âge a-t-il ?

— Quinze ans. »

Le policier rejoignit ses collègues dans le salon pour discuter avec eux.

Arthur entendit le déclic d'un appareil photo dans le bureau. Puis il vit un homme en civil se relever après avoir mesuré quelque chose sur le sol avec un mètre.

Ensuite, deux policiers allèrent dans l'entrée. Arthur désigna la porte. Le premier avait sorti son pistolet, le second gardait la main sur le sien. Le premier frappa, de sa main libre, et essaya tout de suite la poignée. La porte n'était pas fermée à clef. Arthur saisit quelques mots.

« ... bien, tu vas nous suivre... Ronez, passe devant... Comment t'appelles-tu ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ?... À quoi ça sert ? murmura Robbie.

— ... ton nom ? »

Il y eut un déclic. Les menottes, pensa Arthur. Quand ils sortirent tous les trois de la chambre de Robbie, les deux policiers encadrant son frère, celui-ci avait en effet les poignets attachés et l'air furieux. Il y eut un moment de gêne quand ils durent tous les trois reculer dans le salon pour laisser passer les internes qui portaient le corps de Richard sur une civière. L'un d'eux haletait, à cause du poids ou de la chaleur, et ils heurtèrent la civière contre la séparation, entre la cuisine et l'entrée. Le corps était dans un sac gris. Il passa un instant dans la lumière du soleil, puis disparut, emporté au-dehors par les internes.

Le policier au calepin entra dans la cuisine et informa Arthur et sa mère que, pour le moment, on emmenait Robbie dans un centre d'éducation surveillée, pas dans une prison car il était trop jeune.

« On va vous laisser l'adresse et le numéro de téléphone. Maintenant, j'ai quelques questions à vous poser. » Il regarda Arthur avec l'air d'espérer qu'il en apprendrait plus de lui.

« Vous étiez là quand ça s'est passé ?

— Non, j'étais dans l'allée. J'arrivais. C'est là que j'ai entendu les coups de feu. » Arthur aperçut l'autre policier ; il se penchait sur le fusil appuyé contre le mur de l'entrée.

« C'est vrai, dit Norma. J'habite à côté. J'ai également entendu les coups de feu et j'ai regardé par la fenêtre. J'ai vu Arthur sortir de sa voiture dans l'allée. »

L'heure ? Quatre heures vingt, estimèrent Arthur et Norma. Des témoins ? Loïs confirma qu'elle avait vu son fils tirer.

« Tommy, interrompit le policier qui tenait Robbie par le bras. Tu en as pour combien de temps ?

— Cinq minutes. Pars devant avec lui. »

Le policier poussa Robbie vers la porte. Il se tortilla, mais il avait l'air à peine plus ennuyé que lorsque sa mère lui demandait de se laver les mains avant le repas.

Loïs bondit soudain sur ses pieds.

« Robbie ! » Mais elle ne le toucha pas, comme si la présence du policier l'en empêchait.

« Robbie, je n'arrive pas à le croire !

— Pourtant, c'est comme ça... Mon père m'a dit la vérité, commença Robbie. Il me l'a dit parce que je lui ai demandé.

— Vous pourrez lui parler plus tard, madame », dit le policier.

Loïs eut l'air un peu égaré.

« Est-ce qu'il n'a pas besoin... »

Arthur prit la main de sa mère, et ne la lâcha pas.

« Ils lui donneront tout ce qu'il faut, maman. » Elle avait été sur le point de lui préparer un sac, pensa-t-il.

Puis Robbie fut emmené et le policier qui était resté dans la cuisine s'installa au bout de la table, à la place habituelle de Robbie. Il chercha à savoir pourquoi Robbie et son père s'étaient disputés, mais il le fit de telle façon que cela ne semblait guère avoir d'importance. Il n'obtint toutefois pas de précision de la part de Loïs, car elle répondit qu'elle l'ignorait.

« Quelques minutes après, dit Loïs au policier, Robbie est allé dans sa chambre, et il est revenu avec son fusil. Je l'ai vu, mais il était trop tard. Je ne pouvais pas l'arrêter. J'avais déjà appelé mon autre fils pour lui dire... de venir... parce que je sentais que quelque chose d'horrible allait arriver.

Le policier nota les noms de ses parents, de Robbie et le sien et même celui de Norma et son adresse. Puis il laissa une page de son calepin sur la table et dit à Arthur et à sa mère que le corps irait à la morgue et que le lendemain matin, Mrs. Alderman aurait le droit de s'occuper des funérailles.

« Voilà le numéro de la morgue, madame. Si vous n'avez pas appelé à midi, nous vous téléphonerons. Voulez-vous qu'on fasse venir un médecin, pour qu'il vous donne un calmant ? Quelque chose comme ça ? Ça aide quelquefois. »

Loïs ne répondit pas, et Norma dit :

« Je vais rester avec elle un moment. Si elle a besoin de quoi que ce soit, on appellera le docteur Swithers. »

Puis la porte d'entrée se referma et il ne resta plus dans la maison que Loïs, Norma et lui-

même. Norma proposa de faire du thé et trouva la bouilloire. Arthur alla dans le bureau de son père, dont la porte était toujours ouverte. Il voulait seulement fermer la porte pour éviter à sa mère de voir la moquette, mais il s'arrêta quelques secondes et regarda l'emplacement où il avait trouvé son père étendu sur le dos, la jambe gauche pliée, les bras ouverts ; il revit l'énorme trou à la place de la mâchoire et de la gorge. Il y avait quatre ou cinq petites déchirures dans la tapisserie crème. Robbie était sans doute debout, de l'autre côté du bureau, son père en face de lui, debout également d'après la hauteur des trous dans le mur. Ensuite son père avait dû faire deux pas vers la porte et tomber à la renverse. La tache sombre sur la moquette avait des contours très nets ; sa forme rappelait à Arthur celle de la France, ou de l'Alaska. Il se dit qu'il pouvait s'occuper de ça et alla chercher à la cuisine un seau et une serpillière.

Norma essayait de convaincre Loïs de s'asseoir. Sa mère parlait, au bord de larmes, et Arthur pensa que c'était un bien.

Il prit de l'eau froide, puis retourna dans le bureau pour s'attaquer à la moquette. Il eut l'impression que le sang doublait de volume, et l'eau tourna au rouge vif. Il changea l'eau dans la baignoire et recommença. Les contours s'estompaient, mais c'était sans espoir, il faudrait changer la moquette. Ce qu'il faisait améliorerait du moins les choses ; c'était mieux que de laisser la tache. Sa mère risquerait de la voir et le sang imprégnerait le bois en dessous. La moquette était clouée au sol. Il essuya le sang séché sur le bureau. Puis il changea l'eau de nouveau, ne sachant plus si c'était la deuxième ou troisième fois, avant de rincer le chiffon et de le laisser à tremper dans un seau d'eau froide, au garage.

« Un peu de thé, Arthur ? Cela te fera du bien, dit Norma. Un autre petit whisky aussi ? Tu as l'air un peu pâle.

Non, ça va », dit Arthur, déterminé à rester debout dans la cuisine, malgré ses oreilles qui tintaient. Le sang est parti, se dit-il, dans l'égout. Une seconde plus tard, il vit le motif en damiers du linoléum de la cuisine se précipiter vers lui, et il reçut un coup violent au menton.

Norma appuyait un torchon humide sur son front et lui essuyait le visage avec.

« Reste allongé une minute, Arthur. N'essaie pas de te lever. C'est tout à fait normal, ajouta-t-elle, s'adressant à sa mère. Le pauvre garçon a été...

Arthur alla en titubant jusqu'au canapé du salon. Norma insista pour qu'il s'étende et lui fit avaler un peu de thé sucré.

Sa mère était pâle elle aussi. Elle refusait de s'étendre et ne cessait de poser des questions incomplètes à Norma :

« Demain ?... Quelle heure a-t-il dit ?... Je ne crois pas que Robbie savait ce qu'il faisait... Est-ce que je ne devrais pas appeler ma mère, Norma ?

— Pas ce soir, Loïs. Pas maintenant. »

Arthur se sentit mieux et il se redressa. Il lui vint soudain à l'esprit, et il eut l'impression d'un miracle, que la maison était vidée de Richard et de Robbie, de Richard définitivement, de Robbie pour un temps indéterminé.

« Maman, je reste ici ce soir. Ne t'inquiète pas. Je vais chercher mes affaires à la résidence. Tout de suite.

— Tu es sûr que tu te sens bien ? » demanda Norma. Elle était toujours en pantoufles.

« Oui. » Arthur alla dans sa chambre. Il savait qu'il avait un vieux sac en toile qui pouvait

contenir beaucoup de choses, et il le trouva au fond de son placard.

« On se revoit dans... dans moins d'une heure. Vous serez là, Norma ?

— Évidemment. »

Arthur fonça à Hamilton Hall. Frank était sorti, ce qui facilitait les choses, mais il jugea qu'il fallait lui laisser un mot. Il griffonna quelques lignes sur un papier et posa celui-ci sur le lit de Frank. Regardant sa moitié de chambre vide, il se surprit à sourire. Il rentrait dans une maison qu'il aimait, rejoignant sa mère qu'il aimait – et peut-être n'était-ce pas gentil, pas normal de se réjouir de la mort de son père et de savoir son frère sous les verrous, mais il se sentait léger, heureux. Comme d'habitude, le gardien, un étudiant de dernière année, n'était pas à la réception ; il préviendrait donc demain quelqu'un au service administratif qu'il finirait chez lui le reste de l'année universitaire – une question de jours, au fait. Il monta dans sa voiture.

À la maison, Norma lui dit qu'un voisin avait frappé à la porte et qu'un autre avait téléphoné pour savoir ce qui se passait, parce qu'ils avaient remarqué l'ambulance et la voiture de police.

« Peut-être attendaient-ils le moment décent pour venir, dit Norma, qui avait rarement un mot tendre pour les voisins. Ils sont du genre à appeler les pompiers une heure après que ta maison a commencé à brûler ! Ta mère a téléphoné à ta grand-mère, je n'ai pas pu l'en empêcher. Et ce soir, vous venez tous les deux manger quelque chose chez moi. Ta mère voulait prendre un bain, et c'est ce qu'elle fait en ce moment. À tout à l'heure. »

Arthur emporta ses affaires dans sa chambre et commença à défaire ses bagages. La table était propre, remarqua-t-il ; sa mère devait l'entretenir. Ah, comme il était doux de remettre son dictionnaire à sa place, et de poser son livre de français à côté ! Au bord de la table, contre le mur, il y avait toujours sa collection d'oursins fossilisés.

Arthur entendait de temps en temps de légers bruits d'eau dans la salle de bain, comme si sa mère pressait rêveusement son éponge sur ses épaules. Arthur enleva son tee-shirt, se lava dans le lavabo et se sécha avec la serviette qu'il avait rapportée de la résidence. Il enfila une chemise propre qu'il prit dans le tiroir.

Puis sa mère et lui traversèrent la pelouse pour aller chez Norma. Sa mère avait l'air tranquille et pensive, mais pas triste, pensa Arthur, pas au bord des larmes, ni hébétée. La table de Norma débordait de viande froide, de condiments, d'olives et de salade, arrangée comme un buffet.

« On peut s'installer autour de la table, ou prendre les assiettes et s'asseoir sur le canapé, c'est comme vous voulez, dit Norma. Thé glacé ? Bière ? »

Cela ressemblait à une soirée, une soirée improvisée, pensa Arthur. Il servit sa mère et s'assura qu'elle avait bien tout ce qu'elle voulait. Il se retrouva en train de rire aux éclats avec elle et Norma, et deux secondes plus tard, il fut incapable de dire pourquoi. C'était incroyable, tout comme le fait qu'il fût déjà dix heures.

Il y eut un bruit à la porte, audible malgré leur conversation.

« On a frappé ? demanda Norma en s'extirpant du canapé. Qui est là ? » dit-elle sans ouvrir. Il y eut une vague réponse et elle entrebâilla la porte.

Est-ce que Richard serait ici ? Richard Alderman ? »

Arthur reconnut la voix et se leva.

« Non, dit-il en se dirigeant vers la porte, il n'est pas là. »

Eddie Howell était déjà à l'intérieur, avec son éternel sourire.

« Bonjour, Arthur. Je me présente : Eddie Howell, dit-il à Norma. Je suis désolé de vous déranger, mais j'ai rendez-vous avec Richard ce soir. J'ai vu sa voiture et de la lumière ici, alors j'ai pensé... Bonsoir, Loïs.

— Mon père est mort, Mr. Howell. »

Il ouvrit la bouche de surprise.

« Il a été tué cet après-midi vers quatre heures.

— Tué ? Tu parles sérieusement ?

— C'est vrai, dit Loïs, derrière Arthur. On a tiré sur mon mari. Il est mort.

— Allons, Loïs vous n'avez pas à vous occuper de cela, dit gentiment Norma.

— Qui a fait ça ? demanda Eddie.

— Robbie, répondit Arthur en se redressant de façon délibérée. Ils se sont querellés.

— À propos de quoi ?

— À propos d'Irene Langley.

— Arthur, veux-tu t'asseoir avec Mr. Howell ? proposa Norma.

— Je ne pense pas, merci, dit Arthur. Vous connaissez Irene Langley, n'est-ce pas, Mr. Howell ?

— Oui, bien sûr elle fréquente la paroisse.

— Alors vous savez sans doute ce qu'elle raconte... ? »

Arthur vit qu'Eddie était au courant, même s'il ne voulut pas l'admettre tout de suite.

« Disons que j'en ai entendu parler... Mais il ne faut pas croire tout ce que dit cette malheureuse. Elle a parlé à Robbie ? demanda Eddie d'un ton étonné.

— Peut-être que mon père lui-même l'a fait. Ainsi, vous êtes au courant. C'est mon père qui vous l'a dit ?

— Non, non, pas du tout... mais je vois Irene de temps à autre. Je lui rends... visite. »

C'est fou ce qu'Irene avait de visites !

« Vous êtes sûr de n'en avoir rien dit à Robbie ? Vous avez beaucoup d'influence sur lui. Vous ne vous sentez pas un peu responsable de ce qui lui arrive ?

— Non », dit Eddie en regardant Arthur. Il avait les sourcils froncés maintenant. « C'est le fils de Richard. J'ignorais qu'ils se querellaient. Richard n'en a jamais rien dit.

— Oui, sans vous... sans les gens de votre espèce... commença Loïs.

— Loïs, je suis vraiment désolé d'apprendre une telle nouvelle. » Eddie tendit une main vers Loïs, sans la toucher. « J'ai parlé avec Richard, ce matin à l'église. Robbie aussi. Ils avaient l'air comme d'habitude.

— Sans...

— Loïs, calmez-vous. » Norma hésitait, mal à l'aise.

Arthur vit le visage tendu de sa mère, ses paupières frémissantes sous l'effet de la colère ou parce qu'elle était au bord des larmes.

« Robbie était sous votre influence ! Comme un dément ! dit Loïs.

— Sous mon influence ? dit Eddie, déconcerté.

— Il faut tout de même que quelqu'un le dise, reprit Loïs. Vous savez ce qui a mis mon fils hors de lui. Vous étiez en colère pour la même chose, vous et Richard et Robbie, l'été dernier, à propos d'Arthur. Il est possible qu'Arthur ait fait un enfant à une fille, mais je vous le demande... est-ce que cela mérite une mort ? Car cela revient à ça ! Allez donc voir Robbie, parlez-lui ! Il est persuadé qu'il a eu raison ! » La voix de Loïs se fit perçante, et elle fut secouée de sanglots, mais elle se tenait toujours droite.

Norma mit son bras sur l'épaule de Loïs.

« Loïs, pleurez un bon coup. Cela ne peut pas vous faire de mal.

— Je ne vois pas en quoi je suis responsable, dit Eddie, qui avait presque retrouvé son calme souriant.

— Foutez le camp », dit Arthur les dents serrées.

Eddie recula d'un pas vers la porte.

« Où est Robbie ?

— La police l'a emmené », dit Arthur. Il passa à côté d'Eddie et lui ouvrit la porte.

Eddie hésita, puis il dit :

« Bonsoir Loïs, bonsoir madame », et il sortit.

Arthur referma la porte.

Sa mère était debout près du canapé avec Norma, elle avait un mouchoir en papier dans la main, mais elle ne pleurait pas.

« Me demander où se trouve Robbie ! » dit Arthur.

Norma réussit à convaincre sa mère de s'asseoir. Loïs avait oublié ses cigarettes, si bien qu'Arthur alla les lui chercher à la maison. Leur téléphone sonnait, mais il ne prit pas la peine de répondre. Si Norma ignorait la part de responsabilité d'Irene dans la mort de son père, maintenant elle avait compris. De même que ce qui lui était arrivé avec une fille. Penserait-elle que c'était Maggie ? Cela n'avait pas grande importance, parce que Norma était une amie, et son amitié était plus solide que le reste. Arthur s'attendait à ce que Norma lui pose une ou deux questions ce soir-là, mais elle n'en fit rien.

Le lendemain matin, le lundi, le téléphone se mit à sonner de bonne heure. Arthur prit un appel vers neuf heures.

« Ici Bob Cole, dit une belle voix de ténor. C'est Arthur ?... Eddie Howell m'a appelé hier soir, et m'a appris la triste nouvelle. Je suis profondément bouleversé et attristé, Arthur. Pourrais-je dire un mot à ta mère ?

— Oui. Un instant, je vous prie. » Arthur appela sa mère qui sortit de sa chambre. « C'est le révérend Cole, maintenant. »

Arthur sortit dans la cour, ne voulant pas entendre ce que sa mère disait. Ce matin, il s'était réveillé tôt, dans son bon vieux lit, et il avait pensé : « Mon Dieu, je suis à la maison ! » Il avait imaginé sa mère lui apportant un café vers huit heures, et c'est exactement ce qui s'était passé. Sa grand-mère avait téléphoné un peu plus tôt ; elle arrivait ce soir-là, à huit heures trente à l'aéroport d'Indianapolis. Tant mieux. La maison d'éducation surveillée où Robbie était enfermé avait aussi appelé. Ils voulaient que Loïs vienne signer quelques papiers le matin, Arthur avait proposé d'y aller, mais la police voulait voir sa mère.

Il avait jeté un autre coup d'œil à la moquette du bureau et s'était rendu compte qu'il fallait s'en débarrasser.

« Arthur ! » appela sa mère.

Il courut de la cabane à outils à la porte de derrière, et il dut à nouveau traverser le bureau de son père.

« Betty Brewster, cette fois », dit Loïs, en lui tendant le téléphone.

« J'ai appris ce qui s'est passé hier par... par une... amie que tu ne connais pas, je crois, dit Betty. Je suis bouleversée. Comme je le disais à ta mère, j'appelle pour savoir si vous avez besoin d'aide, si je peux faire quelque chose, vous rendre un service.

— Merci, Betty. Je ne sais pas ce que ma mère vous a dit. Rien ne me vient à l'esprit. Je reste ici, et ma grand-mère arrive ce soir. »

Cela lui fit plaisir que Betty ne demande pas les raisons de l'acte de Robbie.

Sa mère n'était toujours pas rentrée de l'endroit où l'on gardait Robbie quand il quitta la maison à midi et demi pour son examen qui avait lieu à une heure. À Everett Hall, où il devait composer, il marcha les yeux baissés et fut content que personne de sa connaissance ne l'aborde ou ne lui parle. L'avis de décès de son père ne serait sans doute pas dans le *Herald* de l'après-midi, et ne paraîtrait peut-être que le lendemain. Lorsqu'il se retrouva dans la salle de l'examen, il était interdit de parler. Les étudiants étaient séparés par une table pour décourager les tricheurs. Arthur croisa le regard d'un garçon de sa connaissance, qui lui fit un

sourire rapide et un signe d'encouragement.

Cinq minutes plus tard, Arthur était dans un autre monde. C'était le début de l'examen de philosophie.

En quittant Everett Hall vers quatre heures, Arthur aperçut Francey qui courait, vêtue d'un jean coupé au mollet et d'une chemise rouge, vers une voiture. Quelqu'un à l'intérieur lui tenait la portière ouverte. De voir Francey ne lui fit aucun effet. C'était aussi bien comme ça. C'était même un progrès.

Et le soir, sa grand-mère allait arriver ! Voilà au moins quelque chose d'agréable, que d'aller la chercher à l'aéroport. Tôt le matin, sa mère avait arrangé la chambre d'amis et cueilli des lys qu'elle avait mis dans un vase au cas où sa journée aurait été trop chargée pour lui laisser le temps de s'occuper de ces détails. Arthur trouva un mot en rentrant.

Je serai de retour vers 5 h 30. Peux-tu sortir trois biftecks du congélateur ? Il est une heure passée, suis très en retard.

Sa mère était allée au Centre cet après-midi comme d'habitude. Rovy poussait de petits miaulements qui voulaient dire « j'ai faim », et se frottait de tout son long contre les jambes d'Arthur. Arthur lui donna à manger, puis sortit trois steaks du congélateur et les mit dans le four sur une grosse planche à découper, hors de portée de Rovy.

« Rovy, est-ce que tu te rends compte que nous sommes seuls, vraiment seuls ? » dit-il au chat.

Cette fois Rovy ne miaula pas. Il fonça sur la nourriture avec un frémissement de son dos rond et tacheté.

À cinq heures et demie, la voiture de sa mère s'engagea dans l'allée. Qu'allaient-ils faire de la voiture de son père ? Il espérait qu'on vendrait cette fichue bagnole, en dépit du fait qu'elle était la meilleure des trois maintenant. Il ne voulait pas la conduire ou la toucher, jamais. Sa mère entra dans la cuisine par la porte du garage.

« Bonjour, maman. Je viens de faire du café. Tu en veux ? »

— Oui... ouf ! » Elle avait deux dossiers bleus du Centre dans les bras.

« Comment ça s'est passé ? Pourquoi es-tu allée au Centre aujourd'hui, maman ?... Tu as vu Robbie ? » Arthur, malgré lui, avait envie de savoir.

« Oui. Il faut que je me lave les mains. » Elle alla dans la salle de bain.

Arthur servit le café.

« Oui, Robbie... dit sa mère en revenant. Il était dans une pièce avec trois ou quatre autres garçons... en train de lire des magazines.

— Des magazines... répéta Arthur. Où est-ce ? »

— C'est un bâtiment derrière le commissariat. On l'y garde temporairement. Ensuite il ira dans un autre endroit, près d'Indianapolis. » Sa mère parlait lentement en remuant son café.

Arthur attendit patiemment qu'elle en dise plus.

« Là-bas, il y aura une sorte d'interrogatoire dans un genre de tribunal pour mineurs. Peut-être même ici, je ne sais pas.

— Est-ce que... Robbie t'a dit quelque chose de plus ?

— Non, presque rien, répondit très vite sa mère. Il n'a pas du tout l'air, désolé, tu sais ? Ni même triste. »

Arthur l'imaginait très bien.

« Et puis je suis allée là où est Richard ». Sa mère fixa la table et les larmes lui montèrent aux yeux. « Il fallait que j'aie là-bas, après. »

Arthur se crispa.

« Maman, pourquoi ne m'as-tu pas appelé ce matin ? Je t'aurais accompagnée, j'étais là !

— Je n'étais pas obligée de voir Richard, mais je devais signer des papiers. Dont un pour l'entreprise de pompes funèbres... Gregson, tu connais. Et j'ai accepté que l'enterrement ait lieu demain, à onze heures. J'ai parlé avec eux. Je n'ai vraiment pas envie de prévenir les gens. » Elle baissa la tête.

« Arrête de boire du café, maman. Va dormir un peu. Je peux préparer le dîner... le mettre en route avant de partir à sept heures quinze chercher mamie... Ne t'inquiète de rien.

— Je ne pense pas qu'il faille envoyer de télégramme au frère de Richard, qu'en penses-tu ? Je vais lui écrire. Ils n'étaient pas... si proches que cela.

— Non, maman. » Arthur se souvenait à peine de son oncle Stephen qu'il avait rencontré quand il avait dix ans et qui habitait l'état de Washington. Soudain, Arthur pensa au *Herald*, qu'on avait dû glisser dans la boîte aux lettres vers deux heures, comme d'habitude.

Juste à ce moment-là, le téléphone sonna ; Arthur répondit. C'était une femme qu'il connaissait vaguement et qui lui présentait ses condoléances. Il dit que sa mère se reposait et la remercia de sa part. Puis il alla chercher le courrier : il trouva deux lettres et le *Chalmerston Herald*.

La photo de son père était en première page, en bas, sur une seule colonne. C'était une vieille photo de lui, à trente-cinq ans à peu près, en complet sombre avec une cravate et une chemise blanche, le visage carré, robuste, un léger sourire aux lèvres. D'où sortaient-ils cette photo ?

... le représentant de la société d'assurances et d'investissement Héritage Life a été mortellement blessé par son fils Robbie, âgé de quinze ans, à son domicile de West Maple Street.

Présenté ainsi, on pouvait croire à un accident. Arthur emporta le journal dans sa chambre en espérant que sa mère ne le réclamerait pas. Elle était allée dans sa chambre pour se reposer, mais en regardant par la porte entrouverte, il la vit penchée près de la commode.

« Je voulais enlever encore quelques affaires de Richard avant l'arrivée de maman.

— Maman, tu as déjà suffisamment rangé ce matin... Arrête-toi, sinon tu seras fatiguée plus tard. »

Elle alla d'un pas hésitant jusqu'au lit et s'y laissa tomber. Elle était allongée sur le ventre. Arthur referma la porte sans faire de bruit.

Le salon avait déjà un autre aspect ; sa mère avait enlevé la vieille veste en tweed de son père, qui traînait si souvent sur le dossier d'une chaise à côté de la porte du bureau, et son

porte-pipes qu'il utilisait rarement. Arthur mit le couvert dans la cuisine. La sonnerie du téléphone retentit alors qu'il épluchait des pommes de terre.

« La barbe, soupira-t-il en allant répondre.

— Allô ? C'est Irene, dit une voix plaintive. Je voulais seulement...

— Nous sommes très occupés pour le moment. Désolé, j'ai...

— Puis-je parler à ta mère ? J'aimerais... »

Arthur coupa la communication. Puis il décrocha le combiné pour que sa mère puisse dormir tranquillement. Il était temps de partir pour l'aéroport d'Indianapolis.

« Il faut absolument que je voie Robbie, dit sa grand-mère dans la voiture qui les ramenait à Chalmerston.

— J'espère qu'il ne sera pas désagréable avec toi.

— Désagréable ? Que veux-tu dire ?

— Il est complètement muré en lui-même. Arthur fronça les sourcils en conduisant.

— Pourquoi se disputaient-ils ? Tu le sais ?

— Non, dit Arthur. Je n'étais pas là. »

À leur arrivée, l'ambiance réussit presque à être gaie pendant quelques minutes. Il y eut des embrassades, sa grand-mère défit sa valise dans la chambre d'amis, puis on but un verre au salon pendant qu'Arthur continuait la préparation du dîner.

« ... se querellaient. C'était dimanche après-midi, disait la voix de sa mère. Oh, je ferais aussi bien de tout te raconter maintenant, parce que Robbie le fera tôt au tard. Tu te souviens d'Irene Langley ? À Noël, avec sa sœur ? »

Arthur essaya de ne rien entendre, et lança délibérément une grande cuiller à servir dans l'évier, où elle retomba avec fracas.

« Oh, non, ce n'est pas vrai Loïs », s'exclama sa grand-mère.

Arthur mit les steaks à cuire, regarda sa montre, et entra dans le salon.

« Mais qu'a dit Richard ? » Sa grand-mère était assise sur le canapé, suspendue aux paroles de Loïs.

« Je l'ai trouvé vague, répondit sa mère. Je sais que je... Je ne veux pas y croire. »

Sa grand-mère secoua la tête.

« Est-ce qu'elle va répandre cette histoire en ville ?... C'est un des aspects très déplaisant de la chose... »

Arthur fit signe à sa grand-mère que le dîner était prêt.

Joan se leva, mit son bras autour des épaules de Loïs et l'embrassa sur la joue.

« Ma chérie, quelle épreuve ! Arthur dit que le dîner est prêt. Oublions tout cela un moment. »

Après le dîner, malgré l'heure tardive, sa grand-mère proposa de prendre le café au salon comme d'habitude.

« Il faut que tu te couches tôt, Arthur, n'est-ce pas ? demanda sa grand-mère. Tu as un examen demain ?

— Oui, et même deux.

— Heureux d'être à la maison ?

— Oh, oui ! »

Puis sa grand-mère fronça les sourcils en sirotant son café.

« Je peux rendre visite à Robbie avant onze heures, tu ne crois pas, Loey ? Il n'y a pas de problèmes pour le voir, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas.

— Peut-être voudra-t-il nous accompagner à l'enterrement ? Est-ce qu'ils l'autoriseraient ? »

Loïs hésita.

« Je n'y avais pas pensé, mais je suis sûre que oui. »

Le téléphone sonna. Arthur laissa sa mère répondre, parce que c'était sans doute une de ses amies. Il n'écoula même pas ce que sa mère disait.

« Arthur ? C'est Maggie. Sa mère lui tendit le téléphone.

— Maggie ? »

Arthur prit l'appareil.

« Allô ?

— Bonjour Arthur. » Maggie eut l'air de soupirer. « Ma mère vient de m'appeler. Elle a dit que ton père... Enfin, que...

— Oui. Arthur ferma les yeux et fut content que sa mère et sa grand-mère soient parties dans la cuisine.

— Elle a dit que c'était dans le journal. C'est horrible. Arthur ! C'était un accident ?

— Non.

— Oh, mon Dieu... Je ne veux rien te demander maintenant, mais je voulais te dire que je suis terriblement désolée... Tu es chez toi, maintenant ? Pour de bon ?

— Oui. » Arthur voulait arrêter ce bavardage, et dire *je t'aime, Maggie, je t'aime toujours*, même si elle pouvait répondre, *j'en suis désolée*. « Tu... tu ne rentres pas pour les vacances, m'a-t-on dit ?

— Probablement pas, c'est vrai. Peut-être vers la fin de l'été, ça va dépendre... Dis bien des choses à ta mère, et aussi à ta grand-mère. Ta mère m'a dit qu'elle est là. »

Lorsqu'ils raccrochèrent, il n'avait toujours pas dit *je t'aime*, et il se le reprocha, puis une seconde plus tard, il se demanda si ce n'était pas mieux comme ça. Il l'aurait peut-être ennuyée. Les filles savaient toujours, de toute façon, il l'avait lu quelque part. Sa grand-mère ne vint pas lui dire bonsoir. Elle et Loïs parlèrent tranquillement dans la salon jusqu'à une heure tardive.

Le lendemain matin, Arthur quitta la maison avant neuf heures pour l'examen de microbiologie de neuf heures et demie. Sa mère et sa grand-mère étaient déjà parties voir Robbie.

Ensuite, il y aurait l'enterrement, à onze heures. Arthur était content que sa grand-mère n'eût pas soulevé le problème de sa présence à l'enterrement ; peut-être aurait-il pu essayer de faire déplacer son examen, mais cela n'aurait sans doute pas été possible. Arthur ne voulait pas assister à l'enterrement de son père, c'est tout, ni entendre la baratin de Bob Cole.

Il pensait qu'Irene viendrait très certainement au service, à la Première Église de l'Évangile du Christ et irait ensuite dans une des voitures au cimetière de Greenhills, dans le quartier ouest de la ville. Il cracha sur une haie avant de monter quatre à quatre les marches d'Everett Hall.

Quand il rentra vers midi, sa mère et sa grand-mère n'étaient pas là. Sans doute avaient-elles été obligées de s'attarder pour parler après l'enterrement. Arthur mourait d'envie de prendre une bière – il y en avait plein dans le réfrigérateur – mais il eut peur de se sentir somnolent ou de ne pas avoir la tête claire pour l'examen de français à deux heures. À la place, il prit une douche. Sous l'eau qui ruisselait, il pensa que pendant qu'il dissertait sur l'ADN à onze heures trente, on mettait son père en terre. Les pelletées d'humus tombaient déjà sur son cercueil. Son père avait sans cesse parlé de l'âme, et pourtant, comme tout le monde, comme un chien ou un chat, il avait un corps dont il fallait se débarrasser et que finalement les vers atteindraient malgré la qualité du cercueil. Mais ce n'était pas cela l'important : son père était mort dans le déshonneur, ou au moins pour une raison déshonorante. Même sa mère avait dû penser, en regardant le cercueil glisser dans la tombe, que Richard ne serait pas mort sans la colère de Robbie, et sans la raison de cette colère.

Lorsqu'il se rhabilla, Lois et Joan étaient déjà rentrés. Il pensa soudain qu'on servait généralement à boire et à manger après un enterrement dans la maison du mort. Mais pas dans le cas de son père.

« Bonjour, Arthur. Comment s'est passé l'examen ? demanda sa mère d'une voix fatiguée.
— Bien. »

Sa grand-mère ne disait rien. Elle portait une robe d'été mauve, et sur ses épaules un châle noir dont elle avait dû se couvrir la tête à l'église et à l'enterrement. Elle enleva le châle et le plia.

« Et l'enterrement... Vous avez emmené Robbie ? demanda Arthur.

— Il aurait pu y aller, mais il ne voulait pas », dit sa mère.

Il y eut quelques secondes de silence.

« Bien... Est-ce que je prépare quelque chose pour le déjeuner, maman ? Je dois partir juste après une heure, j'ai français cet après-midi.

— Je sais, mon chéri. Je vais m'en occuper. Simplement, je change d'abord de chaussures. » Elle alla dans sa chambre.

Arthur mit le couvert. Cela lui était égal de manger debout.

« J'espère qu'Irene n'était pas à l'enterrement, dit-il à mi-voix à sa grand-mère.

— Si, elle sanglotait. De vraies larmes, je les ai vues... Enfin... comme je le disais à ta mère, je n'ai pas l'impression qu'elle en ait parlé à la ville entière. Tu ne penses pas, Lois ? lui demanda-t-elle quand elle revint.

— Je serais incapable de le dire. De toute façon, les gens n'en laisseraient rien paraître... pas à un enterrement. »

Arthur demanda :

« Tu as vu Robbie, toi aussi, maman ?

— Juste une minute. Puis maman a parlé avec lui dans sa chambre. Je crois qu'elle en est un peu surprise.

— Il était si distant, dit sa grand-mère. Il a changé, on dirait. À moins que ce soit une impression.

— Il a seulement dit : « Je ne veux pas aller à l'enterrement » ? Quelque chose comme ça ? demanda Arthur.

— Oui, dit sa grand-mère. Et il a ajouté qu'il pensait... qu'il avait eu raison... Raison. Il a vraiment changé. »

Arthur avala un verre de lait et jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait de la peine pour sa grand-mère.

« Et ça a l'air de lui être complètement égal d'être là où il est, ajouta-t-elle. Il a parlé de s'engager dans les Marines plus tard. » Elle essaya de sourire.

« Combien de temps va-t-il rester là, maman ?

— Un ou deux jours, d'après ce que j'ai compris. Il aura un entretien avec un psychiatre, je crois, ensuite ce sera l'interrogatoire. »

Sa mère mettait du bœuf haché sur la table.

« Il m'a dit, intervint Joan, que son père lui a fait confession à propos d'Irene. Et qu'après, il a su ce qu'il avait à faire. »

Arthur eut un choc, comme s'il avait douté encore.

« Dimanche ?

— Oui, juste après le déjeuner. Robbie m'a dit qu'Irene lui avait parlé au téléphone samedi, mais qu'elle l'avait dit à son père bien avant. »

Arthur regarda sa mère :

« Robbie ne t'a rien dit samedi ?

— Non. Je me souviens maintenant... Richard et moi sommes sortis deux heures pour faire des courses samedi après-midi.

— Et Robbie est allé à l'église dimanche ? » demanda Arthur, stupéfait – l'espace d'une seconde seulement, car son frère n'aurait pas manqué le service, quoi qu'il arrive.

« Oui, dit sa mère, et je n'ai pas remarqué de différence dans... son attitude vis-à-vis de Richard. »

Arthur fit le tour du banc et passa à côté de la place habituelle de Robbie.

« Je ferais mieux d'y aller, maman, si tu veux bien. »

Arthur palpa ses poches de pantalon pour vérifier qu'il avait bien ses clefs de voiture.

« Tu sais, Arthur, dit sa grand-mère en le regardant, Robbie m'a dit que ce que son père lui avait raconté était trop affreux pour qu'il en parle à sa mère. Alors il lui a simplement donné le châtiment qu'il méritait, a-t-il dit. »

Son visage se crispa et elle ferma les yeux pour arrêter les larmes.

Sur le menton de sa grand-mère, éclairé par le soleil qui entrait par la fenêtre de la cuisine, Arthur remarqua de petites rides, comme une hachure qu'il ne connaissait pas. Il avait mal pour elle parce qu'il ne pouvait rien faire, rien dire, qui puisse rendre les faits plus faciles à supporter.

« J'ai l'impression que j'ai perdu un petit-fils, c'est tout, dit sa grand-mère, et c'est infiniment triste. »

Le révérend Cole devait venir à cinq heures et demie, annonça sa mère à Arthur quand il rentra de son examen de français :

« Bob a dit qu'il allait voir Robbie cet après-midi. Et Gus a appelé juste après ton départ. Le téléphone n'a pas arrêté. »

Arthur venait de voir Gus et de lui parler.

« Et l'interrogatoire de Robbie a lieu vendredi matin. On m'a autorisée à y assister, ce qui semble inhabituel, mais personne d'autre... de la famille.

— Je vois. » Le dernier examen d'Arthur était pour le vendredi matin. « Où est mamie ?

— Elle se repose. Elle veut retourner à Kansas City vendredi après-midi, et revenir la semaine prochaine pour m'aider. Elle est venue si vite, tu sais... Elle doit d'abord régler certaines choses à son école de danse. »

Arthur savait que sa mère avait des papiers à remplir, bien qu'elle eût parlé d'une employée du bureau de son père qui devait s'en charger. Il alla dans sa chambre, enfila un vieux jean et un tee-shirt et sortit dans la cour. Le soleil déclinant lui caressa le visage, et il trouva cela délicieux. Il prit une bêche dans la cabane à outils.

Lorsque, presque une heure plus tard, sa mère l'appela pour lui dire que le révérend Cole désirait le voir, il était sale et transpirait. Il alla vers elle en balançant sa bêche.

« Maman, je ne veux pas voir ce type, dit-il doucement mais fermement.

— S'il te plaît, Arthur. Cinq minutes ? Il sait que tu as été pris par tes examens. Il a très bien parlé à l'en... avant l'enterrement de Richard, à l'église. » Sa mère portait une robe d'été légère.

Il savait qu'il devait faire acte de présence, si sa mère avait dit à Bob Cole qu'il était là.

« D'accord, maman. Dans une minute. »

Arthur prit son temps. Il se lava paresseusement les mains, se mouilla les cheveux et fit gicler l'eau du robinet de la cour, qui était chaud au toucher. Il espérait que le pasteur serait sur le point de partir lorsqu'il arriverait.

Il se trompait. Celui-ci était assis, le visage solennel, un verre de thé glacé à la main, quand Arthur pénétra dans le salon. Arthur accepta le thé que sa mère lui offrait, mais refusa de s'asseoir en prétextant que son jean était trop sale.

« Arthur, nous sommes tous très tristes et bouleversés par ce qui est arrivé, dit Bob Cole avec un sourire navré. Je suis ici seulement pour apporter un peu de réconfort et d'amitié. »

Arthur attendait. Parlerait-il d'Irene ? En avait-il déjà parlé ?

« ... difficile pour nous de comprendre qu'un garçon tranquille comme Robbie était capable d'un tel acte. C'est un moment où nous avons tous besoin de toute la force intérieure que nous pouvons rassembler. Mais cela ne se fera qu'avec amour, pardon et entraide. »

Ses yeux sombres allèrent de la grand-mère d'Arthur installée sur le canapé à sa mère assise au bord d'un fauteuil, et se posèrent sur lui.

« Prends un biscuit à la noix de coco, Arthur, ils sont délicieux », dit sa mère.

Arthur en prit un pour lui faire plaisir. Il était en train de se souvenir que le révérend Cole avait parlé de lui et de Maggie à son père. Et maintenant le pasteur prodiguait son amitié à la famille à cause de son père ?

« Robbie pensait qu'il était de son devoir de le faire, vous savez.

— Arthur, je ne crois pas qu'il faille aborder ce sujet », dit doucement sa mère.

Arthur vit à l'expression soudain plus attentive de Bob Cole qu'il connaissait la part de responsabilité d'Irene dans l'histoire.

« Si vous avez parlé à Robbie, il vous a certainement dit la même chose.

— Ou-i, effectivement.

— Et vous avez certainement parlé à Irene.

— Allons, Arthur, dit sa grand-mère, nous... Assieds-toi. Ton jean n'est pas aussi sale que cela. »

Bob Cole prit un air lointain et s'éclaircit la gorge.

« Il n'est pas convenable, Arthur, que je raconte ce que les membres de la congrégation me confient.

— Mais elle vous a parlé, je suppose. Donc vous savez pourquoi mon frère était en colère. »

Le pasteur respira profondément.

« Il ne faut pas toujours prêter foi à ses dires... Elle continue à être assez perturbée, dit-il à Joan, bien qu'elle soit beaucoup moins agitée qu'elle ne l'a été.

— Mais mon frère a cru son histoire, continua Arthur, et d'après lui, mon père a reconnu que c'était vrai... Voilà ce dont je veux parler.

— Arthur... » Sa mère parut hésiter devant la suite de sa phrase. « Arthur a eu une dure journée aujourd'hui, Bob. Deux examens, cet après-midi et ce matin. »

Bob Cole hocha calmement la tête, comme s'il comprenait.

« Quoi qu'Irene m'ait dit, Arthur, je ne peux te le répéter... ni le divulguer. Ce serait une trahison. Ce serait déloyal envers chacun, envers moi-même et ma vocation. »

Ces paroles ramenèrent Arthur à ce qu'il pensait quelques instants avant.

« Cela me rappelle l'année dernière... L'avortement. » Il passa nerveusement sa langue sur ses lèvres. « Je me souviens que quelqu'un vous l'avait dit et que vous en avez parlé à mon père, et visiblement à d'autres, à Eddie Howell, par exemple. Quoi qu'il en soit... j'ai l'impression que c'était divulguer la chose, non ? »

Bob Cole regarda sa grand-mère avec un léger sourire, comme pour dire qu'il fallait être patient avec les jeunes.

« C'était pour ton bien, Arthur... Pour plus tard. »

Une platitude et une façon d'éviter le sujet, pensa Arthur.

« On a fait toute une histoire l'année dernière pour décider si mon... mon amie devait se faire avorter ou non, en dépit du fait qu'elle voulait, elle, un avortement et qu'elle l'a obtenu. Maintenant que quelque chose s'est vraiment passé... vous faites marche arrière. Vous n'intervenez pas.

— Comment cela ? demanda le révérend d'un air sincère. Nous sommes tous très concernés. Et nous sommes concernés par l'avortement, oui. Nous savons tous qu'Irene n'est pas mariée, mais il n'a jamais été question d'avortement. Elle aura cet enfant et... notre paroisse va l'aider financièrement. Et c'est quelque chose. »

Oui, c'était un bon point pour la paroisse. Mais l'enfant d'une folle ?

« Vous avez dit il y a une minute que... »

Arthur fut interrompu par le mouvement du révérend, qui se redressa soudain.

« Je crois qu'il est temps que je me retire.

— J'allais parler de folie, dit Arthur, en posant son verre sur la table basse. Quand une personne folle ou mentalement dérangée... comme vous l'avez dit d'Irene Langley, est enceinte, elle garde le bébé aussi ?

— Oui, répondit Bob Cole. Je ne doute pas qu'elle ait cet enfant. Parce qu'elle le désire. » Il eut un sourire doux, comme s'il le baptisait déjà.

« Et à supposer qu'elle mente ?

— Comment cela... en disant qu'elle est enceinte ? » Le sourire de Bob Cole s'élargit.

« En disant que mon père est responsable », dit Arthur, conscient que les mains de sa mère se crispaient sur ses genoux.

« Est-ce vraiment important, ce qu'elle dit ? demanda Bob Cole. Qui peut le prouver, ou prouver le contraire ? » Le révérend se leva. « Seule la vie humaine importe, Arthur. Tout le monde sait qu'Irene est un peu étrange. Elle a eu une vie difficile... incroyablement difficile. C'est pour cela que nous essayons tous de l'aider le plus...

— C'est aussi pour cela que mon père est mort. C'est pour cela que Robbie l'a tué, dit Arthur.

— C'est vrai, Bob. » Loïs se leva et regarda Bob Cole comme si ce qu'elle venait de dire l'effrayait un peu. « C'est vrai, parce que Robbie a cru ce que lui disait son père. Et il a été si scandalisé... Robbie, je veux dire. Je ne pouvais pas le calmer dimanche. Il était tellement persuadé que le sexe... tout ce qui est rapports physiques en dehors des liens du mariage... était un péché. Un vrai péché. Mais comme je le disais à Arthur... non, à Eddie Howell, est-ce que cela mérite la mort ? Or il a appris cela à la paroisse. Il n'était pas comme ça avant, quand il avait dix, douze ans, sincèrement. Et Richard... qui ne m'aidait jamais ! »

Loïs suffoqua et rejeta la tête en arrière, comme si elle était déterminée à ne pas pleurer.

« Loey, dit Joan en se levant. Juste pour aujourd'hui, essaye de...

— Je suis désolée, maman, mais il faut que je dise... Je me moque de savoir si Richard est responsable ou pas. Il est mort. C'est la seule chose qui m'importe. » Puis elle fut incapable d'en dire plus.

Bob Cole, toujours debout, posa la main sur le bras de Loïs.

« Allons, allons. Je comprends, Loïs. Vraiment. »

Arthur était debout, les mains sur les hanches, réprimant une terrible envie de repousser

violemment la main du révérend. Gardez vos foutus « secrets », avait-il envie de dire. Et sans la présence de sa grand-mère, il l'aurait fait.

Sa mère et sa grand-mère accompagnèrent le révérend à la porte. Il y eut des bruits étouffés de paroles réconfortantes.

« Sale hypocrite », dit Arthur en entendant la porte se refermer. Il alla chercher une bière fraîche dans le réfrigérateur.

« Plutôt fuyant, tu ne trouves pas, grand-mère ? » lança Arthur.

— Oui », dit sa grand-mère d'un ton ferme, et elle lui adressa un bref sourire. Un sourire plus triste qu'amusé.

Le vendredi matin, Arthur passa son dernier examen. Au même moment, sa mère assistait à l'interrogatoire de Robbie. Sa grand-mère l'avait accompagnée, avec l'intention de l'attendre dans un café, si elle en trouvait un à proximité, avait-elle dit. Son avion décollait à treize heures quarante-cinq et Lois devait la conduire à l'aéroport.

Arthur était rentré lorsque sa mère revint à trois heures. Pour une fois, elle avait pris son après-midi.

« Il faut qu'il aille dans un centre d'éducation surveillée pendant six mois, dit sa mère. C'est un endroit près d'Indianapolis, qui s'appelle Foster House, pour les garçons jusqu'à dix-huit ans. Ils suivent des cours, et ils font du jardinage et de la menuiserie... »

Arthur s'était attendu à ce genre de chose.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont dit ?... Il y avait combien de personnes ?

— Oh, cinq ou six. Pour eux il a été sous l'influence de son père. Trop même, ce qui est vrai, d'ailleurs. Ils ont déclaré que c'est un obsessionnel. Tu sais... ce genre d'expressions. » Elle s'appuya contre un placard, dénoua le foulard qu'elle avait autour du cou, et le retira si brusquement qu'il claqua comme un fouet.

« Assieds-toi, maman. Tu veux un café ?... Est-ce que Robbie était là ?

— Oui, pendant un quart d'heure à peu près. Puis ils l'ont emmené. Il a dit... que son père avait avoué un péché, et il a dit lequel. » Elle regarda Arthur et s'assit sur une chaise.

Arthur se crispa, imaginant ce que devait ressentir sa mère. Il était en train de préparer son café instantané.

« Et j'ai dû dire, parce que c'est vrai, que Robbie a subi cette influence cette année. Je pense que, dans un sens, c'était bon pour sa défense. »

Arthur écoutait l'eau qui commençait à chanter dans la bouilloire.

« Et que se passe-t-il dans six mois ?

— Ils vont voir comment il se comporte, et s'il peut rentrer à la maison. » Sa mère sourit tout à coup. « Il a parlé de s'engager dans les Marines. Mais je pensais qu'il fallait avoir dix-sept ans pour cela. Personne n'a relevé. » Elle se mit à rire. « Il va bientôt avoir seize ans, et j'avais peur qu'ils le mettent derrière des barreaux quelque part, ce qui ne lui ferait aucun bien. Cette Foster House... On disait que c'est un genre de colonie de vacances, à peu de chose près... Merci, chéri, pour le café. »

Arthur en avait assez de Robbie. Que son frère se retrouve derrière des barreaux, dans une cellule avec un autre délinquant ou dans un dortoir de quarante, il n'en avait que faire.

« Quand revient grand-mère ?

— Elle a dit probablement mardi... Pendant que j'y pense l'employée du bureau de Richard passe ce soir prendre quelques dossiers. »

Sinistre perspective.

« Il est possible que j'aille chez Gus après le dîner. » Il se leva. « Et je vais m'attaquer à cette moquette dès maintenant.

— Que veux-tu dire par là ?

— L'enlever. Elle est irrécupérable, maman. »

Sa mère ne protesta pas. Dans le bureau, il fit d'abord son possible avec les mains nues, puis alla chercher un marteau à dents et des tenailles. Le bureau de son père était lourd ; il souleva un côté, puis l'autre et poussa la moquette verte du pied. À la fin, elle ne forma plus qu'un tas près de la porte de derrière. Il avait surtout voulu faire disparaître la tache aux contours vagues, mais il la retrouva, plus nette et toujours en forme d'hexagone, sur le bois clair. Il balaya le sol et s'attaqua malgré tout à la tache avec une brosse et de l'eau savonneuse. L'eau n'était plus rose. Il mit des journaux sur le plancher mouillé, puis passa une corde autour de la moquette, la tira sur la pelouse jusqu'au garage et, non sans efforts, la hissa dans le coffre de la voiture de son père. Il prit les clefs au crochet, dans la cuisine, et sortit la voiture du garage.

Il se rendit à la décharge publique la plus proche, se débarrassa de la moquette et rentra directement chez lui. C'était la première fois qu'il conduisait la voiture de son père, et il la détestait. La direction était molle, incertaine. Elle avait du jeu, comme on disait. À lui seul, le volant donnait une impression de fausseté, de faux-fuyant, d'ambiguïté.

À huit heures et quart, Arthur était chez Gus. Toute la famille semblait réunie dans la cuisine.

« Cette nouvelle nous a terriblement secoués, dit la mère de Gus. Comment va ta pauvre maman ? Transmets-lui nos amitiés. Et où est Robbie, maintenant ? »

Gus entraîna Arthur dans sa chambre avec des cocos et des bières.

« Seigneur », dit-il d'un air incrédule. Il regardait Arthur comme s'il débarquait de la Lune. Du moins en donnait-il l'impression. « J'aurais voulu aller, à l'enterrement ce matin, Art, mais j'avais un examen. »

Arthur eut un petit rire.

« Moi aussi. Je n'y suis pas allé.

— Comment ça s'est passé, exactement ? »

Arthur lui raconta ce qui était arrivé le dimanche après-midi.

Gus ouvrit deux canettes de bière.

« Qu'est-ce que ton frère t'a dit ?

— Rien, rien du tout. Ni à moi, ni à personne. Je lui ai retiré le fusil des mains. Il était assis avec dans sa chambre, peut-être deux minutes après avoir tiré. Il se pose en redresseur de torts.

— Comment ça ? » Gus était toujours debout au milieu de la petite pièce.

Arthur s'assit par terre, s'appuyant contre un des pieds de la table de Gus.

« Eh bien, si tu n'en as pas entendu parler... Tu ne sais pas ? Au sujet d'Irene ?

— Non. Quoi ?

— Eh bien, elle dit que mon père est responsable de sa... grossesse.

— Tu rigoles !

— Non. Elle me l'a dit à moi aussi vendredi dernier, quand j'y suis allé dîner seul. Je ne l'ai pas crue. Et puis j'ai découvert qu'elle avait dit la même chose à maman... et à Robbie.

— Tu veux dire que c'est vrai ?

— Pas impossible, en tout cas. » Arthur jeta un coup d'œil à la porte fermée. L'histoire d'Irene allait transpirer et il avait préféré l'apprendre lui-même à Gus. « N'en parle pas à tes parents, d'accord ? Ce n'est pas la peine que cette histoire se répande davantage.

— Non, non, bien sûr. » Gus s'était assis sur son lit. « Que dit ta mère ?

— Elle ne veut pas y croire. Mais je pense que dans le fond, elle y croit... parce que mon père l'a pratiquement avoué. Je ne l'ai pas entendu, bien sûr, je n'y étais pas : « Arthur fixa la moquette de Gus. « Assez horrible à imaginer, non ? Qu'on puisse approcher Irene. »

Gus hocha la tête pensivement.

« Tu sais, il y a deux jours, j'ai lu dans le journal qu'un type de quatorze ans, au Texas, avait tué ses parents parce que son père ne voulait pas lui prêter sa voiture. Tu te rends compte... Mais Robbie est vraiment bizarre. Je comprends mieux le type du Texas. »

Gus posa d'autres questions. Combien de temps Robbie resterait-il où il était ? Et est-ce que sa mère pouvait se permettre financièrement de garder la maison ? Arthur répondit qu'il n'en était pas sûr. Il mit une cassette, très bas, pendant que Gus allait chercher de nouveau à boire.

« J'ai un joint, dit-il en revenant. On le partage ? »

Ils s'agenouillèrent par terre et fumèrent près de la fenêtre ouverte. Gus déclara que ses parents avaient un flair de chien policier. Arthur essaya de se persuader que la marijuana lui faisait beaucoup d'effet. Il avait envie de dériver, de voler dans l'espace.

« En voilà une », dit Gus en souriant. Il montra la rue sombre. « Bang-bang ! Je l'ai eue ! »

Arthur réprima un fou rire. Une femme marchait d'un pas traînant sur le trottoir planté d'arbres.

« Il y a un endroit où je n'ai vraiment pas envie d'aller ce soir.

— Ah ? Où ça ?

— Au Silver Arrow. »

Arthur aspira une dernière bouffée et tendit la cigarette douceâtre à Gus.

Arthur était dans la chambre de ses parents et sortait du placard les vêtements de son père pour en faire un tas destiné à l'Armée du Salut. Cette tâche lui faisait horreur et il supposait que sa mère la lui avait confiée parce que c'étaient « des affaires d'homme ». La commode regorgeait de chemises, de pulls, d'écharpes et de mouchoirs. Arthur devait mettre de côté ce que Robbie pourrait utiliser, sans doute les chemises et les pulls. Au bout de dix minutes, il se sentit désemparé et déprimé. Il allait demander à sa mère si elle pouvait se charger du reste, mais elle était installée sur la table de la cuisine, en train de répondre aux lettres de condoléances qu'elle avait reçues. Comme il y en avait au moins cinquante ou soixante, Arthur se remit à l'ouvrage.

On était le samedi après-midi. Il pleuvait légèrement et Arthur aurait préféré s'activer dans la cour. Le matin, sa mère était allée rendre visite à Robbie, en emportant cette fois quelques-uns de ce qu'elle jugeait être ses livres préférés, un roman de Jack London, et un autre intitulé *Je sais tout sur les bois*, avec une couverture criarde digne d'un livre pour enfants de dix ans – ce qu'il devait être, d'ailleurs. Sa mère avait pris aussi un pot de confiture de fraises qu'elle avait faite l'année précédente. Robbie devait partir pour Foster House le lundi.

Arthur alla dans le bureau de son père et prit deux carnets de timbres qu'il se rappelait y avoir vus. Il les posa sur la table où sa mère était toujours en train d'écrire.

« Du café, maman ? »

— Oui, s'il te plaît... Certaines de ces lettres sont extrêmement gentilles. Écoute celle-ci. Elle vient... de Cora Bowman, du Centre, tu te souviens d'elle ? »

Arthur ne s'en souvenait pas.

« Richard avait toujours du temps à consacrer aux gens, et il savait dire un mot gentil quand ils en avaient besoin. » C'est bien trouvé, n'est-ce pas ?

— Oui », dit Arthur. Sa mère avait l'air fatigué. Elle s'était lavée les cheveux après le déjeuner ; ils étaient presque secs, et elle ne les avait pas démêlés. « Maman, je ne peux pas t'aider à répondre à quelques-unes ? »

Elle refusa, sous prétexte que ces lettres lui étaient adressées, mais Arthur réussit à la convaincre : quelques-unes les concernaient sûrement tous les deux. Il prit donc un stylo et se mit en devoir de répondre à la première qu'il ouvrit. Elle venait de Myra et Jack O'Reilly, qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Il écrivit :

Au nom de ma mère et en mon nom propre, je vous remercie de votre soutien en ces heures difficiles...

Au fur et à mesure qu'il rédigeait d'autres réponses en changeant les mots mais non l'idée, son malaise s'estompa. Il faisait son devoir. Ce qu'il écrivait et signait ne le concernait pas. Sa maison était censée être endeuillée, or elle était déjà plus gaie qu'elle ne l'avait jamais été depuis un an. En fait, dans quelle mesure les auteurs de ces lettres étaient-ils sincères ? Au bout de trois quarts d'heure, Arthur posa son stylo et téléphona à l'Armée du Salut. Ils promirent de passer avant neuf heures le lundi matin.

« On pourrait changer de place les meubles de Robbie. Qu'en penses-tu, Arthur ? » demanda sa mère. Elle était sur le seuil de la chambre de son frère.

« Pourquoi pas ? »

— Ce serait plus gai, différent, pour quand il rentrera. Le lit pourrait aller contre le mur d'en face, la tête vers la fenêtre. »

Arthur voyait ce qu'elle voulait dire, mais cela ne l'intéressait pas. Il y avait de vieilles boîtes en carton qui s'empilaient dans les coins et qui contenaient des jouets, il le savait, et peut-être des munitions. Robbie avait la manie de tout garder.

« Maman... si on pensait plutôt à la moquette pour le bureau ? »

Le lundi matin, Arthur et sa mère allèrent dans un grand magasin et choisirent une épaisse moquette dont la couleur s'intitulait tout simplement « chêne clair ». Deux hommes arrivèrent le mardi pour la poser et, sur les instructions de Loïs, ils changèrent le bureau de place. Il faudrait modifier la disposition des tableaux, ce qui donna à Loïs l'idée d'un nouveau papier peint. C'était indispensable, de l'avis d'Arthur, à cause des traces de balles sur un des murs, que bizarrement sa mère semblait ignorer, alors que lui ne voyait que cela.

« Du blanc, dit Loïs. Je veux que cette pièce soit claire et gaie. Et je suis sûre que je peux ranger ce bureau et en faire quelque chose. » Elle souriait.

Arthur hocha la tête. Il pourrait certainement ranger le bureau un après-midi, lorsque sa mère serait au Centre, pour lui faire une agréable surprise. Il voulait que tous les papiers de son père, jusqu'au dernier, disparaissent des tiroirs, afin que le bureau commence à être celui de sa mère. Il se mit au travail quand elle partit pour le Centre ce jour-là. Il mit les blocs et les vieux dossiers, qui contenaient probablement des papiers inutiles et périmés (sinon la femme de l'agence, les aurait pris) dans un grand sac en plastique qu'il porta au garage. Quel fouillis quand les gens mouraient, pensait Arthur.

Plus tard dans l'après-midi, Arthur alla chercher sa grand-mère à l'aéroport d'Indianapolis et la trouva bien plus gaie que la semaine précédente. Elle posa des questions, surtout au sujet de sa mère, sur le chemin du retour.

« Des nouvelles de, comment l'appelles-tu... Irene ? »

— Non, Dieu merci. Arthur eut une vision d'Irene, enceinte jusqu'aux yeux, chargée de tasses de café au Silver Arrow.

— Et pour quand attend-on ce rejeton ?

— Septembre... ? dit Arthur en hésitant. Comment savoir ?

— Et tes examens ? Tu as tes résultats ?

— Pas encore. Je passerai vendredi voir les tableaux d'affichage. »

À la maison, le dîner mijotait. Sa mère avait mis un jean bleu pâle et un chemisier blanc.

Après le repas, pendant qu'ils prenaient le café, sa grand-mère dit :

« Alors... Merci, Arthur ! » s'interrompit-elle parce qu'il s'était précipité pour lui allumer sa cigarette. « ... À propos de cet enfant qui va naître, quelle sera ton attitude, Loey ? C'est important. » Elle cala un coussin derrière son dos.

« Je ne suis pas tout à fait sûre que... tu sais, ce que cette femme raconte.

— D'accord, Loey, dit Joan en lançant un coup d'œil à Arthur, mais si elle te réclame une aide financière totale ou partielle... »

Arthur n'avait pas pensé à cela.

« Je n'accepterai pour rien au monde, dit sa mère.

— Et si elle veut mettre l'enfant au Centre ? Pas tout de suite, mais quand il aura deux ans... ou moins ? » demanda sa grand-mère.

Sa mère soupira.

« C'est son droit... N'oublie pas que, d'après Bob Cole, la paroisse va lui donner de l'argent. »

Personne ne dit mot pendant quelques instants.

« Et si l'enfant est le portrait craché de Richard, quelle sera ton attitude, Loey ?... Il vaut mieux être préparé. »

Sa mère réfléchit.

« Je n'en tiendrai aucun compte. »

Il y eut un nouveau silence, moins tendu cette fois. Le bébé serait celui de son père, et la ressemblance pouvait être flagrante. Mais au moins sa mère avait-elle commencé à se forger une « attitude ». Toutefois, à quoi cela l'avancerait-il dans une petite ville comme Chalmerston ? Les gens de la paroisse et ses amies s'intéresseraient tous au bébé et chercheraient à savoir à qui il ressemblait.

« Je pourrais exiger une analyse du groupe sanguin, dit Loïs. Cela pourrait blanchir Richard.

— Ou avoir l'effet contraire, ma chérie, répondit sa grand-mère. C'est une position difficile que la tienne.

— Papa était du groupe O, fit Arthur à mi-voix. J'ai vu cela quelque part. Le groupe le plus courant. Quarante-cinq pour cent de la population appartient à ce groupe. »

Joan décréta que la moquette de la chambre de Robbie était vraiment trop abîmée et qu'elle allait lui en offrir une autre. Les deux femmes sortirent donc le mercredi après-midi pour en acheter une, ainsi que du papier peint. Sa grand-mère considérait qu'elle avait des talents de tapissier, et, avec un coup de main d'Arthur, elle ferait la chambre de Robbie et le bureau.

Le jeudi, on envoya Arthur chercher un autre pinceau, un seau et du plâtre. Il acheta tout cela chez Schmidt, la plus grosse quincaillerie de la ville, s'aperçut qu'il était tout près de la Cordonnerie et décida d'aller dire bonjour à Tom Robertson.

Arthur fut surpris de voir que l'on démolissait la façade du magasin voisin. Des ouvriers donnaient des coups de marteau, et un autre était en train de pousser une brouette de ciment. L'enseigne de la Cordonnerie, un peu primaire, mais bien visible était toujours en place au-dessus de la porte et de la vitrine, toutefois, et la boutique était ouverte comme d'habitude. Il entra. Le mur de droite du magasin avait été abattu.

« Bonjour, Arthur ! » dit Tom, en bras de chemise, et en sueur. « Comment vas-tu, mon garçon ? Qu'est-ce que tu penses de ça ? » Il montra les gravats. « Je m'agrandis. J'ai acheté le magasin d'à côté. Le rez-de-chaussée seulement.

— Vraiment ? Les affaires sont si bonnes que ça ?

— Peut-être suis-je l'un des rares à en faire à l'heure actuelle ? dit Tom avec un sourire heureux. Qu'est-ce que tu fabriques ? Ça fait un an, non ? L'université... » Puis il eut l'air de penser à quelque chose de désagréable. « Ton père... Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai été surpris de voir cet article, Arthur. Comment va ta mère ?

— Ça va bien, je crois, merci. Ma grand-mère est là, et ça l'aide beaucoup.

— Oui, j'en suis sûr... Et ton frère ? »

Arthur éprouva un sentiment de honte, et détesta cela.

« Il est dans une maison qui s'appelle Foster House... pour six mois. Près d'Indianapolis. »

Tom secoua lentement la tête. Puis il dit :

« Si tu veux un petit travail pour l'été... Ou peut-être que tu n'as pas envie ?

— Eh bien, si, cela se pourrait. » Arthur sourit.

« Tu pourrais être mon assistant. » Tom se tourna pour répondre à une cliente. « Elles sont en bas, à droite, madame, avec les cuirs vernis. » Puis s'adressant à Arthur : « Tu pourrais m'aider pour les commandes, pour la vitrine... J'ai bien quelqu'un. » Il regarda derrière lui. « C'est un bon vendeur, mais tu ferais un meilleur gestionnaire. Salaire normal, si tu peux travailler à plein temps. Disons deux cents dollars par semaine ?

Ça pouvait aller.

— Puis-je attendre demain pour vous donner une réponse définitive ? J'aimerais bien travailler ici, Tom. Merci.

— Bien sûr, ce n'est pas urgent, mais... » Il regarda le mur éventré. « Le plus tôt sera le mieux. J'ai passé une grosse commande. »

Arthur repartit ragaillardi. Pourquoi avait-il hésité ? Peut-être qu'après avoir fait les comptes, sa mère décideraient que la famille Alderman ou ce qu'il en restait devait vendre la maison et déménager, changer de ville peut-être. En ce moment même, elles étaient en train d'examiner la police d'assurance.

Quand il rentra, on le mit à contribution pour arracher ce qui restait de l'ancien papier dans la chambre de Robbie. La pensée qu'il travaillait pour son frère lui faisait horreur, mais il lui vint à l'esprit que Robbie ne reviendrait peut-être pas de sitôt, et en tout cas, pas avant six mois.

Au dessert, ce soir-là, sa grand-mère dit d'un ton léger :

« Je ne vois pas pourquoi tu n'irais pas à l'université Columbia en septembre, Arthur, si tu en as toujours envie. »

Arthur avait la bouche pleine de gâteau. « Oh ! » Il était sidéré. Il avait pensé que la famille aurait moins d'argent maintenant, pas le contraire.

« Oui, dit sa grand-mère, il y a l'assurance... une somme considérable. Et la pension de veuve de ta mère. Sans oublier que désormais, je me sens tout à fait libre d'apporter ma contribution... J'espère que cela te remonte le moral, Arthur.

— Ça oui ! »

Il était en train de penser que si sa bourse était renouvelée l'année prochaine, cela aiderait aussi, mais il ne voulait pas en parler avant d'en être sûr.

« Il y a une autre bonne nouvelle aujourd'hui, maman. Tom Robertson m'a offert un travail à plein temps. De gestionnaire, comme il dit. Qu'est-ce que tu penses de ça ! Deux cents dollars par semaine. Tom a acheté la boutique d'à côté, tu sais, celle du petit électricien ?

— C'est vrai, Arthur ? Et tu as accepté. »

En voyant l'air heureux de sa mère, Arthur comprit qu'elle n'en doutait pas.

« J'ai dit à Tom que je donnerai ma réponse demain, mais c'est oui. »

Ce soir-là, Arthur et sa grand-mère travaillèrent jusqu'à minuit passé et tapissèrent plus de la moitié de la chambre de Robbie. Arthur avait mis ses cassettes des *Concertos brandebourgeois* pour leur donner du cœur à l'ouvrage.

Le vendredi matin, Arthur alla au bâtiment administratif de l'université où l'on affichait les résultats au sous-sol. Les panneaux étaient bien éclairés, mais les couloirs avaient l'air de vrais cachots et les étudiants traînaient les pieds, crispés, inquiets et silencieux. Certains fixaient les panneaux comme s'ils étaient pétrifiés. Arthur tomba d'abord sur les résultats de philosophie, et il vit qu'il avait obtenu un B +. C'était encourageant, et meilleur que ce qu'il attendait. Il passa un groupe d'étudiants en jeans et en tee-shirts qui discutaient en riant, peut-être de soulagement. Il avait un B – en français. Cela aurait pu être pire. Il tomba sur Gus.

« J'ai la biologie, dit Gus avec un sourire fatigué, mais content.

— Chouette ! » Arthur savait que Gus s'inquiétait pour ce cours qui exigeait une mémoire prodigieuse. « Veronica est ici ?

— Non, elle aide sa mère. Elle veut que je regarde ses résultats pour elle. » Gus avait un carnet à la main. « Jusqu'à maintenant, pas d'échec.

— Passe à la maison un de ces jours. Ma grand-mère est là. On tapisse. Ça ne veut pas dire que tu devras t'y mettre aussi.

— D'accord. Je te téléphonerai d'abord. »

En physique, Arthur avait un B +. Un autre succès. Puis il se mit à la recherche du panneau où étaient affichés les résultats de biologie dans ce dédale de couloirs. Microbiologie... Son nom était dans les premiers dans l'ordre alphabétique, donc facile à trouver. Il y avait un A + à côté. Arthur sentit la chaleur lui monter au visage, comme s'il était avec quelqu'un et que cela le faisait rougir. Il n'y avait pas d'autre A +, il s'en rendit compte d'un coup d'œil, et juste deux autres A, dont un pour Summer, l'étudiant qu'il aimait bien.

Il s'éloigna du panneau sans un regard pour ceux qui l'entouraient. Les résultats d'anglais ne l'intéressaient pas vraiment, mais il chercha néanmoins sur la liste, et trouva un B +. Très correct, même si ce n'était pas la meilleure note.

En sortant du bâtiment, Arthur rencontra Francey avec son jean délavé et coupé aux mollets, chemise au vent.

« Un C - en art dramatique, lui dit-elle, les larmes aux yeux. C'est ignoble ! Ce prof est dingue ! Sa note ne tient pas debout, avec le travail que j'ai fourni ! »

Arthur fronça les sourcils.

« Désolé, Francey. » Une seconde plus tard, elle avait disparu.

Quand il rentra, sa grand-mère lui dit que sa mère était au supermarché :

« Regarde comme nous avons avancé ! » Elle était à genoux dans le bureau, en train de découper des pans de tapisserie blanche à l'aide d'un mètre. « Tout est mesuré et prêt à être encollé... Alors, ces résultats ? »

Arthur les lui donna, en gardant le A + pour la fin.

« Formidable ! C'est la première fois que j'entends parler d'un A +. Tu es le chouchou du professeur ? »

Il se mit à rire, rougissant à nouveau.

« Peut-être.

— Surtout écris à Columbia dès aujourd'hui, comme tu en avais l'intention.

— Oui.

— Nous allons rendre visite à Robbie cet après-midi avec ta mère. Je ne pense pas que tu aies envie de venir ? »

La seule pensée d'aller voir Robbie était trop déprimante.

« Non, mamie. Dis-lui bonjour pour moi... Je suppose... Je ne vois pas l'intérêt d'y aller. »

Arthur se sentait mal à l'aise en sortant du bureau. Dans sa chambre, il chercha les lettres qu'il avait reçues de l'université Columbia, et en trouva deux. Il avait eu peur un moment de les avoir jetées sur un coup de colère après une de ses algarades avec son père. Il venait

d'adresser la lettre au service des admissions quand il entendit arriver la voiture de sa mère, et il sortit pour l'aider à décharger les cartons d'épicerie.

Il y avait encore des gâteries pour Robbie. Des huîtres fumées, une variété particulière de saucisse qu'Arthur détestait, et une boîte de glace à la vanille assez grosse pour qu'il puisse en donner à son compagnon de chambre, si jamais il en avait un, dit sa mère. Pendant leur rapide déjeuner, sa grand-mère parla de ses résultats, et sa mère eut l'air vraiment heureux l'espace d'une seconde. Mais Arthur voyait bien qu'elle pensait à Robbie.

Pendant leur absence, Arthur rédigea un premier jet de sa lettre au responsable des admissions à Columbia, lui rappelant qu'il avait été admis l'année dernière, et la bourse qu'il avait obtenue. Il demanda respectueusement s'il pouvait en avoir une autre pour l'année universitaire à venir. L'idée lui vint que le professeur Jurgens pourrait ajouter quelques mots en sa faveur, et il lui écrivit une courte lettre. Au moment de coller le timbre, il pensa qu'il ferait mieux de la déposer chez lui. Il chercha l'adresse, 121 Cherry Street, et partit. Comme il glissait avec soin sa missive dans la boîte aux lettres du professeur Jurgens, celui-ci apparut sur le pas de la porte :

« Tiens, Arthur ! Tu me laissais un mot ? Entre. »

Arthur reprit la lettre dans la boîte et s'expliqua.

« Mais naturellement, Arthur, avec plaisir. Je te fais cela tout de suite, si tu as une minute.

— Non, non, c'est inutile, merci. » Il ne lui paraissait guère poli d'attendre debout ou de s'asseoir au salon pendant que le professeur lui faisait une lettre de recommandation.

« Comme tu veux. Mais je m'en occupe immédiatement et je l'enverrai moi-même. Je suis sûr que tu es pressé. » Le professeur sourit, et ses petits yeux bleus pétillèrent derrière ses lunettes. « Columbia est l'université de tes rêves, n'est-ce pas ?

— Oui, et je crois que je peux me le permettre, maintenant... sur le plan financier. S'ils ont de la place pour moi.

— Je pense qu'ils t'en feront », dit le professeur d'une voix rassurante.

Arthur repartit vers sa voiture, aux anges. Le professeur venait de lui serrer la main. Il lui avait fait aussi de grands compliments. La poignée de main avait fortement impressionné Arthur : elle impliquait une certaine égalité. En reculant, il s'aperçut que le professeur Jurgens n'avait pas parlé de la mort de son père, ou plutôt de son assassinat. Peut-être n'avait-il pas même remarqué l'article dans le journal. Cela aurait été typique de lui !

Une fois chez lui, il téléphona à Tom Robertson pour lui dire qu'il acceptait avec plaisir le travail qu'il lui proposait.

Il se sentait d'humeur à faire la fête, mais il comprit qu'il serait sans doute le seul à en avoir envie si sa mère et sa grand-mère revenaient déprimées, à cause de ce qu'elles auraient pu apprendre au sujet de Robbie. Ce fut plus ou moins le cas.

Lorsqu'elles rentrèrent, sa grand-mère disparut pour prendre « une petite douche bien fraîche » tandis que sa mère se passait le visage et les mains à l'eau dans l'évier de la cuisine. Arthur demanda les nouvelles.

« Ils m'ont donné un rapport écrit... si tu veux le voir. » Elle prit une enveloppe blanche dans son sac.

Arthur commença à lire pendant que sa mère sortait des glaçons du réfrigérateur.

« Ils ne m'ont pas laissé entendre qu'il deviendrait pire qu'il n'est, dit-elle. Et ils ne parlent

pas de lui comme d'un criminel. »

Non, bien sûr, pensa-t-il. La photocopie qu'il avait sous les yeux était remplie d'une bonne dizaine de oui et de non, auxquels s'ajoutaient des variantes. « Potentiellement violent » avait un « oui » en face, ainsi que « obsessionnel », « religieux », « introverti », « asocial » – choisi de préférence à « grégaire » et « antisocial » –, et on avait écrit « indifférente » en face de « attitude envers le sexe opposé », plutôt que « actif », « intéressé », « inhibé » ou « hostile » – comme l'aurait coché Arthur. Il y avait aussi la photocopie d'une page dactylographiée.

« Il ne paraît pas malheureux, dit sa mère. Pour te dire la vérité, il a presque son air habituel. Résigné, selon le mot de ta grand-mère.

— Ah... »

Arthur lisait une prose qui était un mélange de phrases lourdes et de jargon, quelque chose que des étrangers avaient écrit au sujet d'un frère qu'il connaissait si bien, ou avait cru connaître jusque-là.

... qui a violemment réagi à une situation intervenant dans son milieu familial proche. Le sujet était émotionnellement dépendant de la victime, c'est-à-dire de son père, et cela à un degré exceptionnel. Il semblerait avoir exclu toute relation autre, à part quelques hommes plus âgés qui n'appartiennent pas à ce cercle familial et qui, individuellement ou collectivement, forment son unique environnement social. Absence de remords notable. En même temps, le sujet exprime le regret de ne plus avoir son père. Indifférence flagrante vis-à-vis du jugement, familial ou social, porté sur son acte.

Sa grand-mère entra dans la cuisine. Elle aida Loïs à préparer des boissons fraîches. Arthur lut les dernières lignes sans grand intérêt, un peu par devoir. Il n'avait rien appris de très nouveau.

... est probablement plus réceptif à un environnement très structuré... émotionnellement retardé. Incapable de raisonner correctement devant une nouvelle situation [voir test 9].

Ce soir-là, alors qu'il terminait la chambre de Robbie avec sa grand-mère, celle-ci lui dit :

« Je n'ai jamais rien vu de pareil. Il ne manifeste aucun chagrin, aucun regret. Il te regarde avec une ombre de sourire, tout à fait comme d'habitude. » Sa grand-mère jeta un coup d'œil derrière elle vers la porte entrouverte, mais Loïs triait des papiers au salon. « Il ne lui vient pas à l'idée que les autres n'acceptent pas si facilement son acte. »

Arthur était perché en haut de l'échelle. Il prit le pan de papier encollé que lui tendait sa grand-mère et l'appliqua contre le mur. Il ne tenait pas à parler de son frère.

« Et dans six mois ? » demanda-t-il enfin.

Sa grand-mère eut un rire sarcastique, rare chez elle.

« S'ils se décident à le laisser partir, l'armée lui conviendrait parfaitement. Ou bien les Marines, où le régime est plus dur, m'a-t-on dit. »

Le rituel. L'exercice. Comme à l'église. Robbie pourrait de nouveau se glorifier de faire son

devoir. Il ne tuerait plus des lapins, sans doute, mais des hommes. Un uniforme et des félicitations. Une promotion.

« Tiens, Arthur. »

Il attrapa l'éponge.

Le lundi, la première tâche d'Arthur à la Cordonnerie fut de mettre en place les articles, c'est-à-dire d'installer la grande vitrine et d'arranger aussi un peu l'intérieur, en dépit du fait que Tom voulait conserver ses présentoirs de soldes. Arthur butait toujours dans un ou deux escabeaux, parce que les ouvriers n'en avaient pas terminé avec les lampes du plafond, et cela lui donna une idée pour les vitrines : des escabeaux avec une paire de chaussures et son prix sur chaque marche.

Betty Brewster invita Lois et Joan à prendre le thé. Arthur était aussi invité, mais il ne put y aller à cause de son travail. Gus et Veronica vinrent dîner un soir, et Gus lui dit plus tard, dans le salon, sans insister :

« J'ai remarqué que... je ne sais plus comment tu l'appelles... n'était pas au Silver Arrow, l'autre soir. J'y suis passé avec Veronica, et j'ai demandé de ses nouvelles. Le bébé est attendu pour le mois d'août, m'a dit une des serveuses.

— Août », répéta Arthur, surpris.

Sa mère, sa grand-mère et Veronica étaient dans la cuisine. Plus tard, ce soir-là, quand Arthur et sa mère se retrouvèrent seuls, il lui répéta les paroles de Gus.

« Oui, je sais. Bob Cole me l'a dit, répondit sa mère, et la nervosité que faisait naître en elle ce sujet l'envahit à nouveau. Il paraît qu'elle vient à l'église presque tous les jours. Quelqu'un est là pour lui ouvrir les portes. Et on la conduit en voiture, – un voisin, je suppose... Bob est allé voir Robbie mardi dernier. Je te l'ai dit ?

— Non. » Cela n'intéressait pas Arthur.

« J'ai reçu un mot gentil d'un homme du nom de Jeff, continua sa mère, un des amis de Robbie, avec lesquels il allait au lac. Un mot un peu tardif, mais sympathique. Ils vont rendre visite à Robbie. Cela lui remontera le moral, j'en suis sûre. »

Incroyable qu'ils n'y soient pas allés plus tôt. Est-ce qu'on les laisserait entrer à Foster House ? C'était le genre de types que les gardiens fouilleraient avant. Arthur se sentait de mauvaise humeur depuis que sa mère et sa grand-mère étaient rentrées de chez Betty. Il leur avait demandé si elle avait des nouvelles de Maggie, et sa mère avait dit que celle-ci passait l'été sur la côte Ouest et reviendrait chez elle pour une semaine au début du mois de septembre, avant de rentrer à Radcliffe.

Arthur en avait déduit que tout allait pour le mieux avec Larry Hargiss et sa famille. Combien mesurait cet Hargiss ? Cela n'avait pas d'importance. Arthur imagina une scène où il abordait un jour Hargiss, peut-être accompagné de Maggie ; il lui expédiait un splendide direct du droit dans la mâchoire et Hargiss s'effondrait, inconscient. Arthur regrettait davantage d'avoir raté une autre invitation, celle du professeur Jurgens dont la femme avait

appelé, un soir. Cela tombait un jour où il travaillait et Mrs. Jurgens n'avait pas proposé d'autre date.

Il allait encore très souvent à la bibliothèque, et il put annoncer à Miss Becker qu'il s'inscrivait à Columbia en septembre. Une lettre était arrivée de l'université disant qu'il était accepté comme interne, et en prime ou en guise de compliment, du moins en avait-il l'impression, Columbia avait ajouté un formulaire à remplir pour une demande de bourse d'un montant de mille cinq cents dollars, « envisageable pour l'année universitaire 1981-1982, mais peut-être pas pour l'année 1982-1983 ». D'accord, le gouvernement Reagan économisait, mais Columbia n'aurait pas envoyé le formulaire s'il n'avait pas une chance d'en obtenir une.

Sa grand-mère était partie depuis dix jours et avait laissé une maison transformée. Dans la chambre de sa mère, il y avait un nouveau lit recouvert d'un couvre-lit bleu et gris. La chambre de Robbie était comme neuve, sa vieille table toute rayée avait été remplacée par une autre, plus jolie, que sa mère et sa grand-mère avaient trouvée dans une brocante. Sa mère parlait de prendre un emploi de secrétaire à plein temps en septembre. Elle tapait très bien à la machine et elle avait acheté une méthode de sténo. Arthur savait que sa grand-mère avait offert de prendre en charge la moitié de ses frais à l'université, et si elle l'avait proposé, elle le ferait – et même un peu plus. Quand il aurait son diplôme et commencerait à gagner sa vie, il entendait bien la rembourser : il préférait donc se dire que ce qu'elle donnerait maintenant serait un prêt. Dans l'esprit d'Arthur, son futur montait en flèche vers un point distant et nébuleux, telle une figure de géométrie en trois dimensions. Combien coûterait l'université dans cinq ans ?

Est-ce que sa mère se remarierait un jour ? Elle avait quarante-trois ans maintenant, ce n'était pas vraiment vieux. Mais Arthur ne voyait pas de prétendants possibles dans leur entourage. Il souhaitait que sa grand-mère pût vivre avec eux, mais sa vie et son école de danse à Kansas City présentaient certainement plus d'intérêt que Chalmerston. Il essaya de se remonter le moral en pensant qu'il était définitivement à l'abri des sermons et de la constante réprobation de son père, et que septembre signifierait l'Est et New York. Mais Maggie lui manquait toujours, et cela faisait mal, comme une maladie à laquelle il ne pouvait échapper. Francey ne l'avait pas guéri. En fait, il se demandait si Francey avait vraiment servi à quelque chose. Gus lui avait présenté une fille, Leonora, mi-polonaise, mi-française, qui était en visite dans sa famille. Elle avait été intéressante et attirante, mais il ne s'était pas produit d'étincelle ; une soirée agréable, sans plus.

Tous les quatre ou cinq jours, sa mère allait voir Robbie, et Arthur refusait toujours de l'accompagner. Robbie ne devait sans doute jamais demander de ses nouvelles et n'exprimait pas non plus le désir de le voir. Sa mère revenait de ses visites avec un air optimiste : Robbie se conformait au règlement et ne semblait pas s'en plaindre. Il disait que la nourriture était bonne. Il avait un nouveau compagnon de chambre maintenant, parce que l'ancien, un jeune Portoricain, s'était plaint de certaines de ses remarques. Des remarques racistes, supposait Arthur.

« Donc, il va sortir au bout des six mois ?... Et il retournera au lycée d'ici ?

— Tout dépend de sa conduite, ont-ils dit. Jusqu'à maintenant, ils la jugent parfaite. Je parle avec Mr. Dillard chaque fois que j'y vais, tu sais. »

Mr. Dillard était un des directeurs. Robbie rentrerait certainement à la maison en décembre, en liberté surveillée.

Lorsque sa mère revint de la visite suivante, les nouvelles n'étaient plus aussi bonnes : Robbie s'était battu avec son nouveau compagnon de chambre qui l'avait accusé d'avoir cassé une boîte à outils, alors que lui soutenait qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

« Ils fabriquent tous une boîte à outils, expliqua sa mère, et ils rapportent ces boîtes dans leurs chambres jusqu'à la leçon de menuiserie suivante. »

Robbie avait cassé le nez du garçon, et lui-même avait les côtes bandées depuis. L'autre, plus grand, lui avait rendu la pareille.

Arthur s'abstint de tout commentaire ou presque. Il faisait une course pour sa mère chez Penney's un samedi matin, au début du mois d'août, quand il aperçut Maggie. Il se trouvait au rayon des « nouveautés » avec la liste de sa mère à la main, attendant une vendeuse, quand il regarda à sa gauche. D'abord, il crut que ce n'était pas elle, mais plutôt quelqu'un qui lui ressemblait, parce que les cheveux de cette fille étaient plus longs que ceux de Maggie : ils tombaient presque sur ses épaules, et une barrette ou un ruban les maintenaient en arrière. Il eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre. Cette fille était vraiment Maggie. Penchée en avant maintenant, elle parlait à une vendeuse par-dessus le comptoir. Elle semblait être seule. Beaucoup de gens allaient et venaient dans l'espace qui les séparait.

« Puis-je vous aider, monsieur ? »

— Ce... ceci », dit Arthur en tendant le bout de papier à la vendeuse, comme s'il renonçait à le lui lire, et en vérité il ne comprenait rien aux chiffres de la liste qui devaient correspondre au poids des fils. Il regarda à nouveau Maggie ; légèrement déhanchée, elle s'appuyait sur son pied droit. Elle n'avait pas changé !

« Voilà. C'est ce jaune que vous voulez ? » La fille avait déjà trois bobines de fil dans la main, deux blanches et une jaune.

« Je suis sûr que ça ira », dit Arthur en cherchant son argent. Il avait le temps. Maggie n'avait pas fini. Il prit le sachet blanc que lui tendait la vendeuse, se dirigea vers Maggie, hésita, puis s'approcha d'elle.

Maggie leva les yeux. Elle le regarda et lui fit un sourire incertain, ou timide.

« Tiens, Arthur ! »

— C'est vraiment toi ! Je n'arrivais pas à y croire. » Il froissait le sac en papier, pourtant léger, entre ses doigts. « Je pensais que tu ne revenais pas avant le mois de septembre.

— J'ai changé d'avis... Maman... »

Quelqu'un bouscula Arthur.

« Quoi ? »

— Maman dit que tu vas à Columbia en septembre.

— C'est vrai. Oui. »

Maggie dut se retourner vers la vendeuse, et elle prit le sac contenant ses achats.

Ils se dirigèrent lentement vers la sortie.

« Tu restes ici tout l'été ? demanda-t-il.

— Jusqu'au dix-sept septembre. »

Arthur hocha la tête et pris sa respiration.

« Je te raccompagne à ta voiture ? » Il se demandait si Larry Hargiss était avec elle,

l'attendant quelque part au volant.

« J'ai d'autres achats à faire. »

Ils étaient dehors, sur le trottoir. Elle allait dans la direction opposée à la Cordonnerie où il devait retourner maintenant, parce qu'il avait demandé à Tom de s'absenter juste une seconde, pour faire une course pour sa mère. Quelle chance que cette petite course ! Arthur était abasourdi, hypnotisé même par la présence de Maggie à côté de lui, si proche que leurs bras se touchaient presque, Maggie qu'il pouvait saisir comme un fou s'il le voulait, et dont le corps serait bien réel. S'il ne posait pas la question maintenant, pensa-t-il, c'était de la lâcheté. Ou de la bêtise.

« Est-ce que je peux t'appeler, Maggie », demanda-t-il d'un ton ferme.

Elle sourit de nouveau, plus à l'aise qu'un moment auparavant.

« Bien sûr, pourquoi pas ?

— D'accord. » Il s'arrêta. « Je dois partir dans l'autre direction. Je t'appellerai, Maggie. » Il s'éloigna vite en fixant le sol. Il avait l'impression d'avoir rêvé ! Et pourtant, il entendait sa voix : *bien sûr, pourquoi pas*. Depuis combien de temps était-elle en ville ? Cinq jours ? Ou plus ? Hargiss venait-il de quitter la maison des Brewster ? Pourquoi aurait-elle dit « pourquoi pas » comme ça, si elle ne l'aimait pas encore un peu ?

Arthur fut aux anges, bien qu'intrigué, toute la journée. Sa joie était sûrement due au seul fait que Maggie se trouvait en ville, géographiquement proche. Mais si Hargiss l'accompagnait, elle aurait aussi bien pu dire « pourquoi pas » de la même façon, pensait Arthur vers cinq heures. Ce serait ridicule de se monter la tête pour être déçu ensuite. Il n'en eut pas moins envie d'inviter sa mère à dîner au Chowder House, un restaurant réputé pour ses fruits de mer.

« Qu'est-ce qui te met d'aussi bonne humeur ? demanda-t-elle. Ne me dis pas que Tom t'a déjà augmenté ?

— Pas encore. Je pensais seulement que ce serait bien d'aller dîner en ville pour changer. »

Il voulait lui parler de Maggie pendant le dîner. À moins qu'il ne décide de ne rien dire.

Arthur qui dégustait d'excellentes coquilles Saint-Jacques, était sur le point de dire « à propos, maman » quand sa mère déclara :

« J'ai vu Jane Griffin au Centre cet après-midi. Elle aussi a entendu dire que la paroisse allait payer la note d'hôpital d'Irene... quand l'enfant arrivera. »

Sujet sinistre s'il en était, et qui fichait la soirée en l'air. Mais comme sa mère avait cela en tête, il savait qu'il devait l'aider en l'écoutant.

« Est-ce que le pasteur l'a annoncé en chaire ?

— Mais non, idiot ! Bob l'a dit à Jane parce qu'elle travaille à plein temps au Centre maintenant. Et il y a des chances pour que l'enfant y soit admis, finalement. »

Arthur n'aimait plus autant ce qu'il avait dans son assiette. « Est-ce qu'elle a dit quelque chose à propos du père ? Qui cela pourrait être ?

— Eh bien... Elle a dit qu'elle avait entendu les bruits qui couraient. Parce que Richard lui rendait souvent visite. Mais Jane n'y a pas attaché d'importance, et elle a dit qu'ils... elle voulait dire les gens... pouvaient en dire autant d'Eddie Howell ou de Bob Cole qui vont aussi la voir. »

Arthur riait.

« Eddie Howell ! Cet étalon !... Je suppose que Jane te tendait la perche pour que tu dises oui ou non à propos de papa ? »

Sa mère haussa les épaules.

« Peut-être... Mais je n'ai pas mordu à l'hameçon. Tout le monde sait quel genre de gens Irene fréquente là où elle travaille. »

Arthur essaya de changer de sujet, mais en vain.

« Est-ce que Jane a fait un rapprochement avec Robbie ?

— Non, aucune allusion... Robbie refuse toujours de prendre les vêtements de son père. »

Arthur l'avait déjà prévu le jour où sa mère lui avait demandé de trier les pulls. Elle était rentrée triste de Foster House quand Robbie avait refusé les vêtements, mais elle avait laissé les pulls et les écharpes là-bas pour les autres garçons. Depuis, elle avait de nouveau tenté sa chance avec d'autres affaires de Richard.

Pour détendre un peu l'atmosphère, si cela était possible, Arthur annonça :

« J'ai vu Maggie aujourd'hui.

— Maggie ? Elle est ici ?

— Oui, elle faisait des courses et je l'ai rencontrée par hasard.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Alors c'est pour cela que tu es de bonne humeur... Tu vas la revoir ?

— J'ai dit que je l'appellerai peut-être... Que veux-tu comme dessert, maman ? »

Cette nuit-là, Arthur fit un rêve qui s'imprima très nettement dans sa mémoire. Maggie prenait un bateau quelque part, et il l'avait accompagnée. Elle avait une cabine de luxe pour elle seule, et il y avait autour beaucoup de gens, des inconnus. Maggie disait qu'elle partait pour l'Arctique, et Arthur n'arrivait pas à savoir pourquoi. Elle ne reviendrait pas avant longtemps, et cette perspective le rendait très malheureux. Ses cheveux étaient beaucoup plus longs, jusqu'à la taille. Puis il était en train de lui faire des signes d'adieu, non pas du quai, mais d'un endroit éloigné du bateau, et, pendant ce temps ses cheveux devenaient de plus en plus courts, jusqu'à ce qu'ils soient comme avant, et elle disparaissait dans sa cabine et fermait la porte. Arthur se réveilla les yeux humides et le front trempé de sueur.

Il se frotta vigoureusement la figure. Mon Dieu, ce n'est qu'un rêve, pensa-t-il. Maggie était ici, en ville. Et elle ne partait pas pour l'Arctique !

Ce jour-là, à midi, il téléphona chez les Brewster.

Betty lui répondit d'un ton gai, et lui passa Maggie.

« Ici Art, dit-il, bien que Maggie ne l'eût jamais appelé comme ça. Tu m'as dit que je pouvais te téléphoner, alors voilà. J'ai une chance de te voir ? »

Quelques secondes plus tard, il était invité chez Maggie vers six heures et demie pour « un coca ou ce qu'il voudrait ».

Arthur s'attendait à tomber sur Larry Hargiss. Il fit donc très attention à ce qu'il mettait. Après avoir pris une douche, il enfila un jean et une chemise propres, et une veste légère pas vraiment impeccable mais pas sale non plus. Dans le jardin, une rose couleur pêche particulièrement jolie et tout épanouie retint son attention, mais il décida de ne pas arracher une fleur à la main au cas où Hargiss serait là.

Hargiss ne se trouvait pas dans la pièce deséjour, du moins, lorsqu'Arthur arriva. Betty accueillit Arthur avec chaleur, et lui fit remarquer qu'elle ne l'avait pas vu depuis plus d'un mois.

« Vous avez tout ce qu'il vous faut, les enfants. Moi, je monte », ajouta-t-elle.

Maggie lui prépara un gin-tonic. Elle portait une robe pâle serrée à la taille et des sandales blanches ; elle était merveilleusement jolie, pensa Arthur. Elle avait toujours le bracelet en or qu'il lui avait offert au poignet. Est-ce qu'elle l'avait gardé en couchant avec Hargiss. Arthur pensa aussitôt que lorsqu'il avait couché avec Francey, il portait la chaîne de Maggie autour du cou. Francey l'avait même trouvée belle. Est-ce que cela les mettait à égalité ? Est-ce que cela avait de l'importance ?

« Pourquoi fronces-tu les sourcils ? demanda Maggie.

— Je ne sais pas. »

À chaque instant, il s'attendait à voir Hargiss descendre ; mais il décida de ne pas demander s'il était là et de ne poser aucune question à son sujet. Les minutes passaient et Hargiss restait invisible. Maggie parla de Radcliffe et dit combien elle avait aimé le cours de sociologie qu'elle avait pu suivre au deuxième semestre. Elle lui raconta l'enquête qu'on lui avait confiée ainsi qu'à une autre étudiante. Elles avaient fait le tour des agences pour l'emploi et réalisé une étude sur les demandeurs d'emploi – ceux qui trouvaient du travail et ceux qui échouaient – selon la tranche d'âge et leur niveau d'études, avec des graphiques pour illustrer leurs conclusions.

« Et la race, alors ?

— Je sais, Maggie se mit à rire. Ce n'était pas censé être un facteur, en l'occurrence. »

La vision d'un bébé à moitié noir dans les bras d'Irene dansa devant les yeux d'Arthur. Que savait Maggie de l'histoire qu'Irene racontait ?

« Je suis désolée pour ton père, Arthur. »

Arthur faisait rouler son verre entre ses mains.

« Eh bien, moi non... pas vraiment.

— Ne dis pas une chose pareille ! »

Il hésita.

« Enfin, regarde ce qu'il a fait. À toi... à nous... Comment il a agi. Tu penses que j'ai apprécié ? » Il cilla. « Tu ne peux pas savoir à quel point la vie est plus agréable à la maison maintenant. Il faut que tu viennes, pour te rendre compte. On a complètement refait deux pièces. On a de l'espace, maman et moi. La paix, le calme...

— Oh, c'est vrai, Robbie n'est plus là. »

Arthur eut un petit rire. Il jeta encore un coup d'œil vers l'escalier, mais peut-être que Hargiss n'était pas là.

« Non... au moins jusqu'à décembre. Il est dans un endroit qui s'appelle Foster House, près d'Indianapolis. Plein de délinquants comme lui jusqu'à l'âge de dix-huit ans. »

Maggie demanda ce qui allait se passer après le mois de décembre. Liberté surveillée en tout cas, et puis peut-être les Marines, lui dit Arthur.

« Quand veux-tu que je m'en aille ? demanda-t-il.

— On a le temps. Je ne sors pas ce soir. » Elle était assise sur l'autre canapé, en face de lui,

les bras croisés sur les genoux, et elle regardait souvent la moquette, comme s'il l'intimidait.

« Tu aimerais peut-être aller dîner quelque part ? »

Arthur l'emmena au Mom's Pride. L'air conditionné marchait et la musique du juke-box était bonne.

Reprenant courage après sa première moitié de hamburger, Arthur décida de passer outre ses bonnes résolutions et demanda :

« Et comment va Larry Hargiss ? »

— Oh, bien... je suppose.

— Tu es revenue plus tôt que prévu. C'est pour cela que je pose la question.

— C'est exact. »

Il ne fallait pas qu'il en demande plus maintenant. Maggie n'aimerait pas qu'il la bombarde de questions.

« Tu veux danser ? »

Au moins, en dansant, il put se détendre. Pendant un slow, il la tint dans ses bras. Le charme opérait toujours pour lui. Mais pour Maggie ? Il n'en était pas sûr.

Quand ils revinrent à leur table, il demanda :

« Est-ce que ta mère t'a dit quelque chose à propos d'Irene Langley ? »

— Non. C'est cette blonde qui...

— Oui, celle dont je t'ai parlé l'été dernier. Elle fréquente la paroisse de mon père. Alors... tu ne sais pas. Il vaut mieux que je te dise avant que quelqu'un d'autre ne s'en charge. Elle est enceinte... et elle dit que mon père est responsable. »

Les sourcils de Maggie se froncèrent.

« Quoi ? Elle l'a dit à ta mère ? »

Arthur hocha la tête.

« Et à moi aussi. Et puis quand Robbie l'a su... il est devenu fou. C'est alors qu'il l'a tué, quand mon père...

— Oh, Arthur, je ne savais pas ça !

— Eh bien... » Il avala nerveusement le reste de sa bière. « Et maintenant... enfin, pas maintenant, mais quand il était vivant, mon père l'a sans doute avoué à mon frère. »

Voilà, ça y était, et Maggie allait s'éloigner de lui dès ce soir-là. Elle serait polie. Mais elle partirait pour l'Arctique.

« Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?... Si ? »

— Peut-être. Mon père voyait souvent Irene, pas... » Il recommença. « Je ne veux pas dire qu'il ait jamais passé toute une nuit avec ce vieux tas, mais il lui rendait visite comme à quelques autres de cette église. Irene travaille dans un routier. C'est une ex-prostituée, vraiment horrible. » Arthur regarda la table d'un air maussade.

« Est-ce que toi, tu y crois ? » Le ton de Maggie n'était pas aussi sérieux ni aussi pesant qu'il l'avait craint.

« Il le faut bien... Quelle famille, hein ? Un frère sous les verrous, un père... déshonoré. Un bébé attendu ce mois-ci. J'espère qu'il sera à moitié noir. C'est toujours ce que j'ai envie de

dire à maman et je ne le fais pas. »

Maggie avait le regard fixé sur son verre vide, qu'elle faisait glisser sur la table. Elle refusa un autre whisky.

« J'ai pensé qu'il fallait que je te le dise parce que sinon... ce n'aurait pas été honnête de te voir sans que tu le saches. Ou quelque chose comme ça. » Si elle voulait le dire à sa mère, pensa-t-il, il n'y pouvait rien et d'ailleurs, peut-être que sa mère en avait déjà entendu parler, mais qu'elle avait choisi de ne pas mettre Maggie au courant.

Arthur se leva pour aller chercher une autre bière. En attendant qu'on le serve au comptoir, il comprit que ce soir-là, il pouvait difficilement se lancer dans un joyeux discours sur ce qu'il voulait faire plus tard. Dire ce qu'il avait l'intention d'être à vingt-trois ans. Un chercheur. Il entendait être licencié ès sciences et avoir un travail intéressant quelque part. Et si un emploi fixe ne lui plaisait pas assez, il ferait une expédition d'exploration ou de la recherche où il le souhaiterait. Respecté par ses collègues ! Des rêves ! Et pourquoi ne deviendraient-ils pas une réalité, s'il le voulait ? Pourtant, pouvait-il dire tout cela ce soir sans avoir l'air de se vanter, d'être imbu de lui-même et d'essayer de compenser ce qu'il venait d'apprendre à Maggie ?

L'image d'un volcan en éruption lui vint à l'esprit. Exactement ce qu'il était ! Il prit sa bière et jeta un dollar sur le comptoir. Il savait même où il avait vu ce volcan : dans un livre sur les voyages de Humboldt que sa grand-mère lui avait offert quand il avait à peu près dix ans.

Ils s'attardèrent au Mom's Pride jusqu'à minuit en parlant d'autres sujets. Arthur cherchait à déceler en Maggie un changement à la suite de ce qu'il lui avait dit, mais il n'en vit aucun. Peut-être après tout, que le fils n'expiait pas toujours les péchés du père ? Quand il raccompagna Maggie chez elle, elle ne l'invita pas à entrer, mais cela lui était égal.

« Je peux t'embrasser ? » murmura-t-il. Ce serait la réponse à la question Hargiss. Il l'embrassa. Puis une seconde fois. Il repartit vers sa voiture, certain qu'il la reverrait.

Maggie avait-elle rompu avec Hargiss ? Elle n'était pas du genre à dire carrément qu'elle avait plaqué quelqu'un. Il faudrait lui refaire la cour, même si c'était le cas. L'idée n'était pas pour lui déplaire.

« ... Robert Alderman, dit Arthur au gardien à l'entrée de Foster House.

— Votre nom ?... Pouvez-vous signer ici, s'il vous plaît ? »

Arthur signa le registre et le gardien ajouta la date et l'heure. Il fouilla le sac en papier qu'Arthur avait à la main, puis se plaça à côté d'un portique sous lequel il lui demanda d'avancer. Le détecteur d'objets métalliques se mit à sonner : Arthur avait ses clefs de voiture et de la petite monnaie dans la poche gauche de son jean.

Il pouvait passer.

« Tout droit. Demandez à l'autre gardien là-bas. »

On voyait la silhouette d'un deuxième gardien sur le seuil d'une porte ouverte. Arthur traversa l'entrée vide et assez importante du bâtiment de plain-pied, sur laquelle donnaient des pièces, dont la plupart avaient leur porte ouverte. Sa mère l'avait poussé à « faire une petite visite » à Robbie, et il se retrouvait là à dix heures et demie, un dimanche matin, alors qu'il aurait préféré être en train de se réveiller parce que la soirée de la veille avec Maggie s'était prolongée tard.

« Alderman ? Il est quelque part dehors, je crois, dit le deuxième gardien armé. Sinon, il est dans sa chambre. » Il consulta une liste. « C'est le numéro soixante-douze. »

Arthur sortit sous le soleil brûlant. Une trentaine de garçons au moins bêchaient et binaient une étendue de terrain relativement vaste. Arthur vit des rangées de plants de tomates et des choux à mi-croissance. Les garçons portaient des shorts ou des pantalons kaki, et certains étaient nus jusqu'à la taille. Arthur vit d'un coup d'œil qu'ils ne se tuaient pas à la tâche. Il hésita, puis se rendit compte qu'une tête blonde et un corps maigre appartenaient en fait à Robbie. Arthur passa par un chemin étroit entre les rangées. La grande cour était bordée d'une clôture de fils de fer dont le haut, incliné vers l'intérieur, était en barbelés.

« Hé, Robbie ! »

Robbie se redressa et s'appuya à sa binette.

« Ouais ?... Salut.

— Je ne fais que passer... Comment ça va ? »

Robbie laissa tomber sa binette d'un air ennuyé et se dirigea vers Arthur. Il heurta du pied le centre d'un jeune chou, écrasant les feuilles au passage. Visiblement, Robbie était autorisé à lâcher son travail. Arthur le rejoignit dans l'entrée. Robbie s'arrêta à un distributeur d'eau et se rafraîchit le visage.

« Ma chambre est là », dit-il en se dirigeant vers une porte.

Les murs étaient du même bleu pâle que le couloir. Il y avait deux lits de fer étroits, une

seule table au milieu de la pièce, et deux étagères avec des livres recouverts de plastique transparent. Robbie s'assit sur son lit.

« Maman m'a donné ça pour toi », dit Arthur en lui tendant le sac en papier. Il savait ce qu'il contenait, un gros morceau de cake enveloppé dans du papier sulfurisé, deux numéros de *Newsweek*, et du chocolat.

Robbie farfouilla rapidement dans le sac, l'air sévère, et en vida le contenu de sur son lit. Ses mouvements rappelaient ceux d'un animal.

« Où est ton compagnon de chambre ? »

— Il est de corvée de cuisine ce matin.

— Tu t'entends bien avec lui ? »

Robbie haussa les épaules.

« Il m'ennuie. »

Il évitait de regarder Arthur.

« Tu as hâte de sortir en décembre ? »

Robbie regarda son frère d'un air renfrogné.

« Ouais, peut-être. Mais je ne veux pas retourner dans ce lycée de tarés.

— Tu ne veux pas revivre à la maison ? Pourquoi ? » Arthur se rendit compte que ce sujet-là l'intéressait vraiment.

Robbie prit son air renfermé. Il se leva tout à coup, et croisa les bras.

« Ces mômes du lycée sont des raseurs et des imbéciles. Je ne rentrerai pas pour retrouver ça, pas question ! Ils ne comprennent rien. De vrais zombies.

— Je vois... En tout cas, n'essaie pas de te tirer. Ils te reprendront et t'enfermeront plus longtemps encore. » Arthur s'aperçut qu'il essayait d'avoir l'air d'un copain bienveillant et que le visage maussade en face de lui ne lui inspirait pas le moins du monde ce genre de sentiments.

« Maman t'a donné un message pour moi ? »

— Non. Cela ne me revient pas. »

Arthur alla vers la porte fermée.

« Que comptes-tu faire quand tu sortiras, en décembre ? Tu as des idées ? »

Robbie haussa de nouveau les épaules.

« Ça te regarde ?... Je me fous de savoir où j'irai. Peut-être que je m'engagerai dans les Marines. Ou un truc du genre...

— C'est possible, à seize ans ? »

— À moins que je n'aille habiter dans l'abri à bateaux du lac Delmar toute l'année. J'ai des copains là-bas, Bill, Jeff et les autres. Je ne suis pas obligé de retourner au lycée si je n'en ai pas envie. Je n'en ai rien à foutre d'être en liberté surveillée. Ils ne peuvent pas m'empêcher de vivre là où j'en ai envie ! »

Arthur pensait que si, mais il ne dit rien.

« Mes copains ne me laisseront pas tomber. Je pourrais travailler pour eux au lac... ou ailleurs. Dès que je serai sorti de cette foutue baraque. » Robbie montra d'un geste les murs

et le bâtiment tout entier.

Trois coups de gong résonnèrent dans le hall.

« C'est le déjeuner ? »

— Non. Il faut être à la chapelle dans cinq minutes », répondit Robbie avec la même amertume dans la voix.

La porte, derrière Arthur, s'ouvrit violemment et un garçon brun en pantalon kaki, sa chemise sur son pantalon, passa en trombe à côté d'Arthur et se mit à vider le dernier tiroir d'une petite commode.

« Saloperie de corvée de cuisine ! Saloperies d'ordures », hurlait-il comme pour lui-même. Il arracha sa chemise sale et en déplia une propre d'un geste sec. Puis il remarqua la présence d'Arthur et eu l'air complètement stupéfait.

« Je partais, dit Arthur. Robbie... prends bien soin de toi. » Il avait peur de s'attirer des ricanements s'il disait à Robbie de se tenir tranquille pour sortir plus tôt. « Salut. »

Maintenant l'entrée résonnait de chuchotements et de rires d'adolescents, qu'Arthur croisa. On entendait quelque part le son tremblotant d'un harmonium.

« Monsieur ! »

Arthur dut encore signer le registre pour sortir. Ce fut un vrai plaisir de faire démarrer la voiture et de prendre la direction de la maison.

Quand il arriva chez lui, sa mère rentrait juste de l'église ; elle portait encore ses vêtements du dimanche, et un chapeau de paille bleu sombre qu'Arthur aimait bien.

« Comment était le service ? » demanda-t-il avec une gaieté forcée.

Sa mère lui lança un regard oblique, d'un air de dire « comme d'habitude ». Elle ralluma le four et enleva doucement son chapeau.

« Tu as vu Robbie ? Comment était-il ? »

— Bien. Tout bronzé. Il travaillait dans le potager... jusqu'à l'heure du service.

— J'espère qu'il a été gentil, au moins.

— Robbie... Il se souvenait de moi, apparemment.

— Mais qu'a-t-il dit ?... Quelle est son attitude ?

— Maman, est-ce que tu crois qu'il parle avec moi ?... Il ne veut pas retourner au lycée d'ici. » Arthur prit une bière dans le réfrigérateur.

« Peut-être que tu es au courant. J'ai l'impression qu'on ne le fera pas changer d'avis. »

Sa mère ouvrait un paquet de sel.

« Tu as parlé à Mr. Dillard ? »

Arthur se sentit à la fois coupable et contrarié. Il n'avait pas essayé de voir Mr. Dillard pour lui demander comment « allait » Robbie.

« Non, maman. Tu veux que je fasse quelque chose ? »

— Prépare un peu de salade... J'ai bavardé avec Jane à la sortie du service. Elle m'a dit qu'Irene était à la clinique. »

Arthur eut un petit choc. Il s'était aperçu de la nervosité de sa mère, et il l'avait attribuée à ce qu'elle avait pu entendre à la Première Église de l'Évangile du Christ.

« Tu veux dire qu'il va naître aujourd'hui ? Qu'il est déjà né ?

— C'est plus que probable à mon avis », répondit sa mère en vérifiant le four.

Sa mère attendait-elle un coup de téléphone de quelqu'un qui lui dirait si le bébé était une fille ou un garçon, un Noir ou un Blanc ? Arthur n'allait certainement pas poser la question. Le reste de la journée était gâché aussi, comprit-il, et c'était pire encore pour sa mère que pour lui. Lui au moins, il avait une heureuse perspective, un rendez-vous avec Maggie à cinq heures pour bricoler un peu dans le jardin, et d'après ce qu'il savait, sa soirée était libre. Maggie travaillait sur un projet pour son cours de sociologie, qu'elle réalisait avec une autre étudiante de Radcliffe qui habitait Chicago. Elles n'étaient pas censées communiquer par téléphone, mais par lettres, et devaient produire une « étude coordonnée ». Cela occupait les journées de Maggie.

Arthur remua la salade. Leur repas était prêt. Il mourait de faim. Il cherchait quelque chose de réconfortant ou de drôle à dire à sa mère. *J'espère qu'il est mort-né*, avait-il envie de dire, mais il en était incapable.

À cinq heures, Arthur était chez Maggie, en jean et tennis, et avec une vieille chemise également en jean. Il avait apporté une chemise propre et l'avait laissée dans sa voiture. Betty Brewster était assise dans un coin ensoleillé du grand jardin et faisait sa correspondance. Elle était en short, avec un foulard en guise de bustier et un chapeau à large bord parce que le soleil tapait encore fort.

Après dix minutes de travail, Arthur enleva sa chemise. Il était en train de dégager une bande de terrain à l'aide d'une fourche et d'une bêche, en soulevant des morceaux de gazon que Maggie transportait ailleurs. On devait planter des jonquilles là où Arthur creusait, mais il était encore trop tôt pour les mettre en terre.

« Tu as vu ton frère ce matin ? demanda Maggie.

— Oui, dit Arthur en souriant, et il enfonça sa fourche dans le sol. Cela t'ennuie si je n'en parle pas ?

— Non, dit Maggie avec son air patient. Mais cela m'intéresse. C'est quel genre d'endroit ? ... Est-ce qu'il a été gentil ?

— Maman m'a demandé la même chose. Gentil n'est pas le mot. Pas avec moi... C'est comme une prison. Arthur s'arrêta une seconde pour ôter un moucheron de son œil.

— Tu n'es pas obligé de travailler si vite. Arthur. » Maggie emportait de nouveaux morceaux de gazon dans une brouette.

Betty apporta de la limonade fraîche et des biscuits.

« Je suis sûre que cela ne coupera l'appétit de personne pour le dîner. Dis-moi, Arthur, ça progresse ! »

Il avait creusé une bande d'un pied de large sur presque la moitié du jardin, et de plus, c'était droit. Arthur était assez fier de ce sillon noir de terre fraîchement retournée.

Une heure après environ, sous la douche des Brewster qu'il connaissait bien, Arthur se lava même les cheveux, et termina à l'eau froide. Il se sentait très bien. Et Irene, comment se sentait-elle ? se demanda-t-il, en se frottant le torse avec sa serviette et en examinant ses pectoraux et ses biceps dans la glace. Est-ce que son demi-frère ou sa demi-sœur respirait déjà l'air de ce monde, comme lui ? C'était vraiment loufoque, mais peut-être réel. Arthur passa une chemise rose en oxford dont le col avait les pointes boutonnées.

Ils retournèrent au Mom's Pride pour dîner. Maggie avait aimé l'endroit. Gus et Veronica devaient les rejoindre plus tard. Gus était chez Veronica ce soir, en train d'examiner la machine à coudre de sa mère qu'il devait réparer s'il pouvait. Maggie et Arthur prirent des hamburgers et des frites.

« Et Larry Hargiss, commença Arthur, l'air détaché. Tu le reverras quand tu repartiras dans l'Est ? »

Maggie respira profondément.

« Je le verrai... parce qu'il suit un cours de chimie à Radcliffe.

— Je voulais dire... » Arthur était sûr qu'elle savait ce qu'il voulait dire par là. C'était la troisième rencontre depuis le retour de Maggie ; la deuxième fois, ils étaient allés au cinéma et il n'avait pas eu envie de poser la question ce soir-là.

« Je voulais dire, est-ce que tu es amoureuse de lui ?

— Non. Plus maintenant.

— Ah. » Mais elle l'avait été avant. « Tu veux dire que tu as rompu ? »

Maggie baissa les yeux sur son assiette presque terminée.

« Eh bien, oui. Je n'aimais pas tellement ses parents. » Elle leva les yeux et regarda Arthur. « Je les trouvais autoritaires. Nous devons faire certaines choses certains jours. Larry et moi. Tout était planifié une semaine à l'avance. Il y avait un club de voile, là-bas... Ils étaient tous très gentils... mais un peu... envahissants. Et j'ai compris que ce serait toujours comme ça.

— Collet monté.

— Pas dans leur façon de s'habiller ou quelque chose comme ça... Dans ce qu'il fallait faire. »

Arthur était soulagé : Hargiss avait été éliminé.

Plus tard, en dansant avec Maggie et alors qu'il se sentait particulièrement confiant, il eut envie de lui dire que ce jour-là, peut-être ce soir-là, le bébé d'Irene serait né. Mais il décida de ne pas le faire parce qu'il aurait été incapable de le dire avec légèreté. Peut-être qu'après tout ce n'était pas un sujet léger ou drôle. Mieux valait se plonger dans les yeux souriants de Maggie, tandis qu'ils dansaient sans vraiment se toucher, être seul avec elle dans un autre monde, avec autour d'eux ces silhouettes tournoyantes qui semblaient un simple décor.

« Voilà Gus ! », s'exclama Maggie.

Arthur se retourna et leva le bras.

Il y avait assez de place pour eux quatre à leur table. Gus et Veronica commandèrent des bières, et Maggie et Arthur de la salade et d'autres bières.

« Tu as réparé la machine à coudre ? demanda Arthur.

— Non, dit Gus baissant la tête.

— Mais si, dit Veronica, je te jure qu'elle marchait quand nous sommes partis ! Gus raconte n'importe quoi.

— Tu verras bien si elle marche demain. Je n'en suis pas convaincu.

— Perfectionniste ! dit Veronica. Raconte-moi Radcliffe, Maggie, je meurs d'envie d'avoir des détails. » Elle rejeta ses longs cheveux en arrière et se pencha.

« Tu penses y aller ? » demanda Gus.

« Chaque fille avait sa chambre », dit Maggie. Veronica voulut savoir si elles étaient grandes.

« Le téléphone ? demanda Arthur. La télévision en couleurs ?

— Alderman... Il y a quelqu'un ici qui s'appelle Alderman ? »

Arthur entendit une voix d'homme crier cela par-dessus la musique et le brouhaha, et il se leva pour mieux voir.

« Ici, oui. » Il pensa d'abord à sa voiture, puis réfléchit qu'ils n'auraient pas pu connaître son nom. « Excusez-moi, dit-il aux autres.

— Téléphone, dit le serveur débordé à Arthur en partant. Première cabine à droite. » Il la montra du doigt.

Arthur se dirigea vers un coin où il y avait deux cabines téléphoniques, l'une occupée, l'autre avec l'appareil décroché.

« Allô ?

— Allô, Arthur, dit sa mère d'une voix essoufflée. Tu m'avais dit que tu serais peut-être ici, alors...

— Eh bien, tu vois maman, je suis là.

— Irene vient d'avoir une petite fille. J'ai pensé que je devais te le dire.

— Je vois... » Arthur avait la main sur l'oreille pour pouvoir entendre.

« Bob Cole m'a appelée vers sept heures, juste avant que les Griffin arrivent. »

Arthur savait que sa mère les avait invités à dîner, et il présuma qu'ils étaient partis, maintenant.

« Maman, arrête de te tourmenter... Ça va ?

— Bien sûr que ça va, dit très vite sa mère.

— Bravo... Je ne rentrerai pas tard ce soir. »

En revenant à leur table, Arthur remarqua Roxanne à une autre table à gauche, riant bêtement comme d'habitude, et accompagnée d'un groupe important. Il avait entendu dire qu'elle s'était mariée et avait quitté la ville. Peut-être un faux bruit. Arthur se rendit compte qu'il regardait à droite et à gauche, à la recherche de visages connus, ou qui auraient pu le connaître. Il en vit au moins deux, de l'université, qui ne faisaient aucune attention à lui. Il se rassit à côté de Maggie.

« Mauvaise nouvelle ? demanda-t-elle.

— Non, non. » Arthur eut envie de tout raconter. Tout le monde le saurait le lendemain ou le jour suivant d'une façon ou d'une autre. Gus et Veronica le regardaient. « C'était ma mère. Elle m'a annoncé qu'Irene a eu une petite fille.

— Eh bien, dit Gus, je crois que je vais prendre une autre bière.

— C'est la fille du routier ? demanda Veronica sans se troubler.

— Oui. »

Gus avait sans doute raconté à Veronica qu'Alderman père était soupçonné d'avoir engendré l'enfant. À moins qu'il n'eût rien dit. Je suppose que j'ai une demi-sœur maintenant, faillit-il ajouter, mais c'était aller trop loin, c'était trop horrible.

Maggie caressa la main d'Arthur qui était entre eux, sur la banquette... Son poing était

serré, mais il l'ouvrit pour prendre la main de Maggie et de l'autre main se frotta les yeux. Puis il attrapa son verre de bière. Le bébé allait vivre. Il n'était pas mort-né. Quel serait son groupe sanguin ? Arthur se rappela qu'il avait décidé de s'en moquer. Il s'aperçut qu'il ne s'en moquait pas. Il jeta un coup d'œil à Maggie et avala sa bière comme si c'était un caillou.

« Et alors ? » dit Arthur en s'adressant aux trois autres.

Peut-être ne l'entendirent-ils pas avec tout ce bruit.

« Est-ce que l'État va prendre ce gosse en charge ? » Gus dut presque crier sa question.

« L'État ? Je ne sais vraiment pas. La paroisse, un peu... à ce qu'on m'a dit. » Arthur réussit à rire faiblement.

Une fois leurs bières finies, ils se levèrent tous pour danser. Ce vieux Gus avait l'air heureux ce soir, plus sûr de lui. Gus ne pensait pas au bâtard d'Irene. En dansant avec Maggie, Arthur réussit à tout oublier en dehors d'elle et de la musique, la batterie, et le tintement des cymbales. Ils avaient une vie ensemble, au moins maintenant. Le reste du monde était quelque chose de différent, de lointain même, quand il se trouvait avec Maggie.

Arthur rentra chez lui peu après une heure du matin. Sa mère était à la cuisine, en train de laver des casseroles dans l'évier.

« Tu n'as pas encore fini, maman ? Tu ne veux pas que je termine à ta place ? »

— Je suis en retard parce que j'ai regardé un film à la télévision, c'est tout. » Sa mère avait l'air tendu et semblait ne pas le voir.

Il prit une dernière bière dans le réfrigérateur. Il venait de dire à Maggie « J'aimerais passer la nuit avec toi, là-haut dans ce petit lit », et il avait pensé que cela aurait pu être possible en partant tôt le lendemain matin. Cela l'aurait été, Arthur le savait, sans la présence de Betty dans la maison, dont Maggie n'avait toutefois pas parlé. Il était sûr qu'un de ces soirs, elle lui dirait : « Ma mère ne rentre pas avant une heure du matin », et, de ce fait, Arthur se sentit très gai à ce moment-là. Pourtant, avec cette joyeuse perspective qui dansait dans sa tête, il était censé porter toute son attention sur Irene, couchée dans un lit d'hôpital avec une minuscule petite fille à ses côtés, parce que sa mère ne pensait qu'à ça.

« Est-ce que... commença Arthur, est-ce que les Griffin ont parlé d'Irene ? »

— Pas un mot, répondit sa mère sans se retourner. C'est presque inquiétant, non ? » Elle le regarda.

« Peut-être qu'ils ne sont pas au courant ? Qu'est-ce que la progéniture d'Irene a de si fascinant ? Ne prends pas ça trop au sérieux, maman. »

Sa mère s'essuya les mains avec une serviette en papier.

Arthur pressa sa canette de bière fraîche contre son front et essaya de continuer :

« Bob Cole est allé à l'hôpital ? »

— Oui, parce qu'Irene voulait qu'il vienne. Il dit que le bébé a un petit duvet blond. »

Comme en aurait un enfant conçu par son père, comprit Arthur, avec dégoût et contrariété. Son frère et lui avaient « un petit duvet blond » à la naissance, lui avait-on dit.

« Et pourquoi a-t-il pris la peine de faire allusion à ça ? »

— Oh, Bob parle, parle... Il n'arrête pas. Il a dit qu'Irene voulait que je vienne voir le bébé.

— Bon Dieu ! » Arthur eut une furieuse envie de jeter sa canette de bière dans l'évier, mais il la posa sur le réfrigérateur et prit les mains de sa mère dans les siennes, chose qu'il n'avait jamais faite auparavant. « Maman, laisse tomber !... Ignore-les !... Si tu n'en parles pas aux gens, tu sais... et s'ils ne te posent pas de questions... ou même s'ils t'en posent... vire-les. Laisse Irene s'occuper de ça. Et vire-la elle aussi si... » Sa mère l'écoutait en fixant de ses yeux bleus, plutôt tristes, et Arthur lui lâcha soudain les mains, intimidé. « Maman si seulement je pouvais te faire partager un peu de ce que je ressens ce soir. Tout va si bien ! Je pars en

septembre, et Maggie... Tout va très bien de ce côté-là, j'en suis sûr. J'aimerais que tu sois... » Heureuse ou plus heureuse, voulait-il dire, mais cela n'allait pas bien pour Robbie, et Robbie faisait aussi partie de sa vie à elle. Sa mère ne pouvait pas se détourner de Robbie aussi facilement qu'elle réussirait à se débarrasser d'Irene. « J'ai eu une idée ce soir.

— Quoi ?

— On devrait s'installer dans une autre ville. Peut-être quelque part dans le New Jersey. Ou en Pennsylvanie. Change de vie, maman. Vends la maison... Maman, as-tu pensé que tu pouvais te remarier ?

— Me remarier ? Non, pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Pour avoir une compagnie. Et tu es encore jolie !

— Tu as des prétendants en vue pour moi ? » Sa mère se mit à rire comme si l'idée était absurde.

« Non, je n'ai pas encore réfléchi à la question. Tout sauf Bob Cole, maman. Seigneur ! » Arthur rejeta la tête en arrière et se mit à rire. Le révérend était un célibataire sans la moindre trace – Arthur avait cherché – d'homosexualité. Arthur le soupçonnait de s'en donner à cœur joie avec des filles, mais loin de Chalmerston.

« Arthur, je crois que tu es un peu ivre.

— Et moi je pense que tu as un peu raison. Mais... je répéterai la même chose demain. C'est une bonne idée de déménager. Si nous vendions cette maison...

— Et Robbie ? »

Arthur regarda à nouveau sa mère droit dans les yeux.

« Robbie ne reviendra pas, maman. Pas ici... pas dans cette maison. J'en mettrais ma tête à couper. Il ne veut pas. » Et il y avait encore le bureau, qui rappelait constamment à sa mère que son père y était mort. « Cette maison est triste, maman. »

Sa mère baissa la tête.

« Oui, je sais. »

« Va te coucher, maman. Mais réfléchis à ce que je t'ai dit. La nuit porte conseil. »

La première chose à laquelle pensa Arthur le lendemain matin en se réveillant fut : déménager. Installer sa mère dans une autre ville, peut-être dans le nord de la Pennsylvanie comme il avait dit hier soir. La côte était plus chère, mais la prochaine maison n'avait peut-être pas besoin d'être aussi grande que celle-ci. Dès le début de septembre, il pourrait recommencer à prospecter pendant les semaines qui précéderaient la reprise des cours à Columbia. Il pourrait prendre sa voiture pour aller là-bas – il n'y avait pas pensé auparavant – et ensuite la vendre pour une bouchée de pain à New York ou dans une petite ville, car une voiture à New York était inutile et une vraie ruine. Sa mère pourrait garder la sienne et trouver un travail de secrétaire dans la ville où ils habiteraient, si elle le voulait ou si elle en avait besoin. Était-ce vraiment un rêve impossible ?

Le soleil pénétrait par la fenêtre à gauche d'Arthur, beau, frais et chaud en même temps sur son drap blanc. Il était presque huit heures. Ah ! fit Arthur, parce que le monde lui paraissait bon à ce moment précis.

La pensée qui lui vint ensuite était moins réjouissante : Irene et sa progéniture. Il s'assit sur le bord de son lit. Il y aurait peut-être un faire-part de naissance dans le *Chalmerston*

Herald du jour, sinon ce serait certainement dans celui du lendemain, parce que toutes les naissances et tous les décès faisaient au moins l'objet de deux lignes. Miss Irene Langley serait seule à annoncer la naissance, et on aurait l'impression qu'elle avait eu l'enfant par parthénogenèse. Elle avait déjà dû donner un nom à la gamine.

Sa mère frappa à sa porte.

« Le café est servi !

— Qu'il entre, qu'il entre ! Et mes hommages, madame, dit-il en tenant la porte. Tu as pensé à ce que je t'ai dit hier soir, maman ?

— Oui... je trouve que c'est une bonne idée. Je vais demander à ta grand-mère ce qu'elle en pense. » Sa mère le regarda et ses yeux avaient déjà l'air plus heureux, plus jeunes à cette seule idée.

« Laisse-moi faire. Je vais partir en reconnaissance. Sur la côte Est. Je suis incapable d'aligner deux idées tant que je n'ai pas avalé mon café, tu sais. » Arthur prit la tasse, et commença à le boire à petites gorgées.

Arthur appela Maggie de la cordonnerie juste après midi, comme il lui avait promis, et lui raconta son idée d'installer sa mère dans une autre ville, sur la côte Est. Maggie dit qu'à son avis, c'était une très bonne idée parce que la maison actuelle devait être « si triste pour elle ». Il sentit dans sa voix une sympathie qui le toucha profondément. Elle lui dit qu'il y avait chez elle des brochures de propriétés à vendre en Pennsylvanie et dans le New Jersey, vieilles de six mois mais qui pouvaient toujours servir, parce que l'hiver précédent, ses parents avaient pensé aller vivre sur la côte Est. Arthur se mit d'accord avec elle pour passer la voir après le dîner.

Maggie lui donna toute sa documentation, où il y avait beaucoup de photos de maisons qui étaient dans leurs prix. Il fit part de ses intentions à Tom. Cela voulait dire qu'il ne travaillerait pas à la boutique la première semaine de septembre, et pas la seconde comme prévu. Tom dit qu'il était désolé – surtout à l'idée de voir Arthur quitter Chalmerston – mais il lui donna sa bénédiction. Il utilisa le mot « bénédiction », et Arthur se souvint que Tom était une des rares personnes à le connaître qui ne semblait pas avoir entendu parler des liens d'Irene Langley avec son père.

Un jour, au début du mois de septembre, alors qu'Arthur s'apprêtait à partir vers l'Est avec sa voiture, sa mère lui dit :

« J'ai vu Irene en train de pousser un landau dans Main Street, ce matin... Je dois dire que c'est son monstre de sœur qui a attiré mon regard. J'ai cru que c'était une tente ondulant dans la brise ! » Sa mère rit quelques instants. « Puis j'ai bien regardé. J'ai reconnu Louise qui portait une large robe bleue et marchait tranquillement en léchant une glace. Et derrière elle, Irene poussant un landau. »

Arthur eut un sourire en coin.

« Tu as jeté un coup d'œil au nourrisson ?

— Oui, je l'avoue. Au risque de me faire remarquer et aborder par Irene, mais elle marchait comme une somnambule et sa sœur se concentrait sur sa glace. J'étais derrière elles, alors je les ai dépassées et je me suis retournée. Le bébé avait l'air de dormir. Je n'ai pas vu de cheveux blonds, tiens, maintenant que j'y pense. Pour ça, il faut que je me fie à ce qu'a dit Bob Cole. »

Ce fichu bébé existait donc. Sa mère l'avait vu. Sa demi-sœur. Arthur s'aperçut qu'il n'avait pas cherché le faire-part de naissance dans le *Herald*. Il avait oublié.

« Eh bien, si madame Irene peut déjà se promener, je présume qu'elle va pouvoir retravailler bientôt. Peut-être est-elle déjà revenue au Silver Arrow ?

— Pourquoi pas, après tout ? La sœur pourrait s'occuper du bébé. »

Arthur remarqua que sa mère avait l'air un peu nerveuse. Cela passerait dans quelques minutes. Il était content que sa mère ait réellement vu la chose, parce qu'ainsi le nourrisson avait moins l'air d'un fantôme, c'était un être de chair et d'os, appelé à mourir un jour comme tout le monde.

« En parlant du retour d'Irene au travail... ce serait drôle qu'elle reprenne son ancien métier... tu sais... le trottoir. »

Sa mère éclata de rire.

« Oh, Arthur !

— Sans l'Église pour guider ses pas », continua Arthur qui pensa aussitôt : sans mon père pour la guider. Le révérend Cole était censé assurer la relève. Le ferait-il ? Le pourrait-il ? Arthur essaya de prendre un air sérieux.

« C'est certainement plus rentable de faire le trottoir que de travailler à Silver Arrow », dit-il d'un ton solennel.

¹ Il s'agit du football américain (N. d. T.